

ŒUVRES

COMPLÉTES

DE

M. HELVÉTIUS.

Nouvelle Edition , corrigée & augmentée sur
les Manuscrits de l'Auteur, avec sa Vie
& son Portrait.

DE L'ESPRIT.

.... Unde animi constet natura videndum;
Quâ fiant ratione, & quâ vi quæque gerantur
In terris.

LUCRET. de rerum natura. Lib. I.

TOME PREMIER.



A L O N D R E S.

M. DCC. LXXXI.

Phil 2636.10.7 *

✓

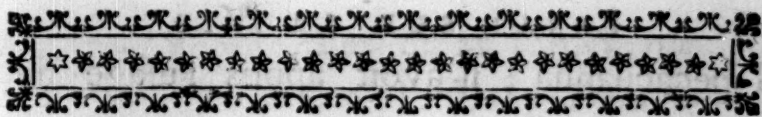
HARVARD COLLEGE LIBRARY
DEPOSITED BY THE LIBRARY OF THE
GRADUATE SCHOOL OF BUSINESS ADMINISTRATION

Oct. 21, 1939

DE L'ESPRIT

A L O N D R E S

M DCC LXXI



ESSAI

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

M. HELVETIUS.

CLAUDE-ADRIEN HELVETIUS naquit à Paris au mois de Janvier 1715, de Jean-Adrien Helvetius & de Gabrielle d'Arman-court. La famille des Helvetius, originaire du Palatinat, y fut persécutée du temps de la réforme, & s'établit en Hollande, où plusieurs d'entre eux ont possédé des emplois honorables. Le bisaïeul de M. Helvetius, premier médecin des armées de la république, mérita qu'elle fît frapper des médailles en l'honneur des services qu'il lui avoit rendus. Le fils de cet homme illustre vint à Paris fort jeune. Il y fut connu sous le nom du médecin Hollandois, & nous lui devons

Tome 1.

a.

Pipécacuanha ; il avoit appris l'usage de cette racine d'un de ses parents , gouverneur de Batavia ; il s'en servit avec beaucoup de succès à Paris & dans nos armées. Louis XIV, dont les graces étoient si souvent ce que doivent être les graces des rois , c'est-à-dire , des récompenses , lui donna des lettres de noblesse , & la charge d'inspecteur général des hôpitaux. Il mourut à Paris, en 1727 , regretté des pauvres & des gens de bien.

Un de ses fils , héritier de ses talents , cultiva , comme lui , la médecine avec gloire. Il étoit jeune encore , lorsqu'il sauva le roi regnant d'une maladie dangereuse dont ce prince fut attaqué à l'âge de sept ans. Il fut depuis premier médecin de la reine , & mérita la confiance & les bontés de cette princesse. Il fut , à Versailles , l'ami de toutes les maisons dont il étoit le médecin. Il recevoit chez lui un grand nombre de pauvres , & alloit voir assidument ceux que leurs infirmités retenoient chez eux.

Il aimoit beaucoup sa femme , qui étoit belle & attachée à son mari , comme à tous ses devoirs. Ils aimerent tendrement leur fils , & s'occupèrent également de son éducation & du soin de rendre son enfance heureuse ;

ET LES OUVRAGES DE M. HELVETIUS vij
Il n'avoit pas cinq ans lorsqu'ils le confièrent
à M. Lambert, homme sage & sensible, qui
vit encore & pleure son élève.

Il n'y avoit point de travail que l'envie
de plaire à un tel précepteur ne fit entre-
prendre au disciple. Il eut de bonne heure
le goût de la lecture. Il est vrai qu'il n'aima
d'abord que les contes de fées & des livres
où regnoit le merveilleux. Mais il leur asso-
cia bientôt La Fontaine, & même Des-
préaux, dont les ouvrages charment les hom-
mes de goût, mais ne dévoient pas char-
mer l'enfance.

On venoit de mettre le jeune Helvetius
au college, lorsqu'il lut l'Iliade & Quinte-
Curce. Ces deux lectures changerent son
caractere. Il étoit fort timide; il devint au-
dacieux. Son goût pour l'étude fut suspendu
pendant quelque temps. Il vouloit entrer au
service, & ne respiroit que la guerre.

D'abord le despotisme de ses régent, ,
leur ton menaçant & la contrainte le revol-
terent; les occupations minutieuses dont on
le surchargeoit le dégoûterent. Il ne fit que
des progrès médiocres. Mais parvenu à la
rhétorique, le P. Porée, son régent, s'ap-
perçut que cet écolier étoit très-sensible aux

éloges, & en louant ses premiers efforts il lui en fit faire de plus grands. Les amplifications étoient à la mode au college. Le P. Porée trouvant dans celles d'Helvetius plus d'idées & d'images que dans celles de ses autres disciples, de ce moment il lui donna une éducation particuliere. Il lisoit avec lui les meilleurs auteurs anciens & modernes, & lui en faisoit remarquer les beautés & les défauts. Ce pere n'écrivoit pas avec goût; mais il avoit d'excellents principes de littérature. C'étoit un bon maître & un méchant modele. Il avoit sur-tout le talent de connoître la mesure d'esprit & le caractère de ses élèves, & la France lui doit plus d'un grand homme, dont il a deviné & hâté le génie.

La premiere jouissance de la gloire en augmente l'amour. Le jeune Helvetius, comblé d'éloges dans les exercices publics de son college, voulut réussir dans tout ce qui pouvoit être loué. Il avoit d'abord détesté la danse & l'escrime: il excella depuis dans ces deux arts. Il a même dansé à l'opéra sous le nom & le masque de Javillier, & a été très-applaudi.

Son émulation, qui s'étendoit à tout, ne

ET LES OUVRAGES DE M. HELVETIUS. ix
prit jamais le caractère de l'envie. Il aimoit
ses jeunes rivaux ; il avoit gagné leur con-
fiance. Ils étoient sûrs de sa discrétion dans
ces petits complots que la sévérité des maî-
tres & le besoin du plaisir rendent si com-
muns parmi les jeunes gens.

Il étoit encore au collège, lorsqu'il con-
nut le livre de l'Entendement humain. Ce li-
vre fit une révolution dans ses idées. Il de-
vint un zélé disciple de Locke, mais disci-
ple, comme Aristote l'a été de Platon, en
ajoutant des découvertes à celles de son
maître.

Il porta dans l'étude du Droit l'esprit phi-
losophique que Locke lui avoit inspiré. Il
cherchoit dès-lors les rapports des loix avec
la nature & le bonheur des hommes.

Son pere, dont la fortune étoit médiocre,
& qui avoit encouru la disgrâce du cardi-
nal de Fleuri par son attachement à M. le
duc, le destinoit à la finance, comme à un
état qui pouvoit l'enrichir, & lui laisser le
temps de faire usage de ses talents. Il l'en-
voya chez M. d'Armancourt, son oncle ma-
ternel, & directeur des fermes à Caën. Là
Helvetius fut occupé des lettres & de la phi-
losophie plus que de la finance ; & plus oc-

cupé des femmes que des lettres & de la philosophie. Il apprit cependant en peu de temps, & presque sans y songer, tout ce que doit savoir un financier.

Il avoit 23 ans, lorsque la reine, qui aimoit M. & Mme. Helvetius, obtint pour leur fils une place de fermier-général. Il n'eut d'abord que le titre & une demi-place; mais M. Orri lui donna bientôt la place entière. C'étoit lui donner 100000 écus de rente. Ses parents emprunterent les fonds qu'un fermier-général doit avancer au roi, & ils exigèrent de leur fils qu'il prendroit sur les produits de sa place les rentes & même le remboursement de ces fonds.

Il avoit deux passions qui pouvoient déranger le financier le plus opulent, l'amour des femmes & l'envie de faire du bien. Mais il avoit de l'ordre & de la probité. Au milieu de tant de moyens de jouir, il fut jouir avec sagesse. Il destina d'abord les deux tiers de ses revenus au remboursement de ses fonds. Le reste fut consacré aux dépenses que son âge & la noblesse de son cœur lui rendoient nécessaires.

Il avoit cherché, au sortir de l'enfance, à se lier avec les hommes célèbres dans les

ET LES OUVRAGES DE M. HELVETIUS. xj
lettres. Marivaux étoit de ce nombre. Cet
homme , qui a mis dans ses Romans tant
d'esprit, de sentiment & de verbiage , étoit
souvent agréable dans la conversation. Il mé-
ritoit des amis par la délicatesse de son ame
& la pureté de ses mœurs. M. Helvetius lui
fit une pension de deux mille francs. Mari-
vaux , quoiqu'un excellent homme , avoit de
l'humeur , & devenoit aigre dans la dispute.
Il n'étoit pas celui des amis de M. Helvetius
pour lequel celui-ci avoit le plus de goût.
Mais du moment qu'il lui eut fait une pen-
sion , il fut celui de ses amis pour lequel il
eut le plus d'attentions & d'égards.

Le fils de Saurin , de l'académie des scien-
ces , n'avoit encore donné aucun des ouvra-
ges qui lui ont fait de la réputation. Mais
il étoit connu des gens de lettres comme un
esprit étendu , juste & profond , qui avoit
des connoissances variées , de la vertu & du
goût. Il n'avoit alors , pour subsister , qu'une
place qui ne convenoit point à son caractère.
Il reçut de M. Helvetius une pension de mille
écus , qui lui valut l'indépendance , le loisir
de cultiver les lettres , & le plaisir de sentir
& de publier qu'il devoit son bonheur à son
ami. Ce digne ami , lorsque M. Saurin vou-

lut se marier, l'obligea d'accepter les fonds de la pension qu'il lui faisoit.

Il cherchoit par-tout le mérite pour l'aimer & le secourir. Quelque soin qu'il ait pris de cacher ses bienfaits, nous pourrions présenter une liste d'hommes connus qu'il a obligés; mais nous croirions manquer à sa mémoire, si nous osions nommer ceux qui ont eu la foiblesse de rougir de ses secours.

Fontenelle étoit alors à la tête de l'empire des lettres. L'étendue de ses lumieres, sa philosophie saine, la sagesse de sa conduite, la variété de ses talents, l'enjouement de son esprit, la facilité de son commerce, le rendoient agréable à plusieurs sortes de sociétés. Son indifférence même étoit utile à sa considération. Les ennemis de ses amis, sûrs de n'être pas ses ennemis, le voyoient avec plaisir. Il avoit de plus le mérite d'un grand âge, & celui d'avoir vu ce siècle brillant dont notre siècle aime à s'entretenir. Sa mémoire étoit remplie d'anecdotes intéressantes, qu'il rendoit plus intéressantes encore par la maniere de les placer. Ses contes & ses plaisanteries faisoient penser. Les femmes, les hommes de la cour, les artistes, les poëtes, les philosophes aimoient sa conversation.

M. Helvetius faisoit sa cour à Fontenelle. Il alloit chez lui, comme un disciple qui venoit proposer ses doutes avec modestie. C'étoit avec lui qu'il aimoit à parler des Hobbes & des Locke. Ce qu'il apprit surtout de Fontenelle, c'est le talent, aujourd'hui trop négligé, de rendre avec clarté ses idées.

Montesquieu n'étoit alors que l'auteur des Lettres Persanes. Mais dans cet ouvrage frivole en apparence, & dans la conversation, M. Helvetius avoit apperçu le guide des législateurs. Montesquieu devina aussi quel homme feroit un jour son ami. Je ne fais, disoit-il, si Helvetius connoît sa supériorité; mais pour moi, je sens que c'est un homme au dessus des autres.

La Henriade, poëme épique d'un genre tout nouveau, des tragédies qui balançoient celles de nos grands maîtres, l'histoire de Charles XII, si supérieure à toutes les histoires écrites en France, des pieces fugitives qui faisoient oublier cette foule de riens agréables, si communs dans le siecle de Louis XIV, une philosophie lumineuse répandue sur plusieurs genres, beaucoup de génie, plusieurs sortes de mérite, attiroient

sur M. de Voltaire les regards de la France & de l'Europe. Personne n'a plus excité que lui l'admiration & l'envie. La partie du public qui ne se rend pas l'écho d'hommes de lettres jaloux, les jeunes gens, qui dans leurs lectures cherchent, de bonne foi, du plaisir ou des modèles, étoient ses admirateurs. Le reste à peu près composoit le nombre de ses ennemis. Son amour pour les lettres, son art de louer, dont il n'a fait que trop d'usage, sa politesse, son envie de plaire, ne pouvoient calmer la rage de l'envie. Il cherchoit à s'y dérober dans la retraite de Cirey. M. Helvetius alla l'y chercher. Il lui confia ses secrets les plus chers, c'est-à-dire, le dessein & les deux premiers chants de son poème du Bonheur. Il trouva un critique plus éclairé que tous ceux qu'il avoit consultés jusqu'à ce moment, & un ami zélé pour sa gloire.

On voit par plusieurs lettres de M. de Voltaire, combien ce grand homme avoit été frappé du génie de M. Helvetius. » Votre première épître, lui dit-il, est pleine d'une hardiesse de raison bien au dessus de votre âge, & plus encore de nos lâches écrivains, qui riment pour leurs libraires, qui se ref-

serrent sous le compas d'un censeur royal , envieux ou timide. Misérables oiseaux à qui on rogne les aîles , qui veulent s'élever , & tombent en se cassant les jambes. Vous avez un génie mâle ; & j'aime mieux quelques-unes de vos sublimes fautes , que les médiocres beautés dont on veut nous affadir «.

Dans d'autres occasions , M. de Voltaire donne à M. Helvetius des conseils excellents , & que nous rapporterons , parce qu'ils peuvent être utiles à quiconque veut écrire en vers.

» Je vous dirai , en faveur des progrès qu'un si bel art peut faire entre vos mains : Craignez en atteignant le grand de sauter au gigantesque. N'offrez que des images vraies ; servez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite regle infailible ? La voici : Quand une pensée est juste & noble , il faut voir si la maniere dont vous l'exprimez en vers , seroit belle en prose , & si votre vers , dépouillé de la rime & de la césure , vous paroît alors chargé d'un mot superflu , s'il y a dans la construction le moindre défaut ; si une conjonction est oubliée ; enfin , si le mot le plus propre n'est pas mis à sa place , concluez que votre diamant n'est pas

bien enchassé. Soyez sûr que des vers qui auront un de ces défauts, ne se feront pas relire ; & il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit «.

Dans une autre lettre , M. de Voltaire reprend M. Helvetius , qui lui avoit dit trop de mal de Boileau. » Je conviens, dit-il , avec vous qu'il n'est pas un poète sublime ; mais il a très-bien fait ce qu'il vouloit faire. Il a mis la raison en vers harmonieux & pleins d'images. Il est clair , conséquent , facile , heureux dans ses expressions ; il ne s'élève guere , mais il ne tombe pas ; & d'ailleurs ses sujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez sont susceptibles. Vous avez senti votre talent , comme il a senti le sien. Vous êtes philosophe ; vous voyez tout en grand. Votre pinceau est fort & hardi ; la nature vous a mieux doué que Despréaux : mais vos talents , quelque grands qu'ils soient , ne feront rien sans les siens. Je vous prêcherai donc éternellement cet art d'écrire que Despréaux a si bien connu & si bien enseigné , ce respect pour la langue , cette suite d'idées , ces liaisons , cet art aisé avec lequel il conduit son lecteur , ce naturel qui est le fruit du génie.

Envoyez-moi , mon cher ami , quelque chose d'aussi bien travaillé que vous imaginez noblement «.

Quelques hommes d'esprit , mais dont les idées n'étoient pas fort étendues , disoient souvent à M. Helvetius que la métaphysique , & en général la philosophie , ne pouvoit être traitée en vers. Il n'étoit pas fait pour les croire ; mais quelquefois il avoit des doutes. M. de Voltaire le rassuroit.

» Soyez persuadé , lui disoit-il , que la sublime philosophie peut fort bien parler le langage des vers. Elle est quelquefois poétique dans la prose du P. Mallebranche. Pourquoi n'acheveriez-vous pas ce que Mallebranche a ébauché ? c'étoit un poète manqué , & vous êtes né poète «.

M. de Voltaire avoit raison. Est-ce que Lucrèce chez les Romains , & Pope chez les Anglois , n'ont pas fait deux poèmes philosophiques , & pourtant admirables ?

Des hommes peu éclairés , & quelques amis , peut-être jaloux , répétoient à M. Helvetius qu'il devoit son temps à d'autres études qu'à celles de la poésie & de la philosophie. » Continuez , lui écrivoit M. de Voltaire , de remplir votre ame de toutes les

connoissances, de tous les arts & de toutes les vertus. Ne craignez pas d'honorer le Parnasse de vos talents. Ils vous honoreront sans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs. Les fonctions de votre état ne sont-elles pas quelque chose de bien difficile pour une ame comme la vôtre ? Cette besogne se fait comme on règle la dépense de sa maison & le livre de son maître-d'hôtel. Quoi ! pour être fermier-général, on n'auroit pas la liberté de penser ? Eh ! Atticus étoit fermier-général. Les chevaliers Romains étoient fermiers-généraux. Continuez donc, Atticus ».

Atticus continua. Il est d'usage que la compagnie des fermes envoie dans les provinces les plus jeunes des fermiers. Ils sont chargés de s'instruire des différentes branches des revenus, de veiller sur les commis, & de faire exécuter les ordonnances. Dans ces voyages qu'on appelle *tournées*, M. Helvetius visita successivement la Champagne, les deux Bourgognes, & le Bordelois ; & nulle part il ne se fit une loi de donner toujours raison aux préposés de la ferme, & toujours tort aux peuples. Il ne vouloit point recevoir l'argent des confiscations ; & sou-

ET LES OUVRAGES DE M. HELVETIUS. xiii
vent il dédommagea le malheureux ruiné
par les vexations des employés. La ferme
n'approuva pas d'abord tant de grandeur
d'ame ; mais depuis , M. Helvetius ne fit de
belles actions qu'à ses propres dépens , &
les fermiers voulurent bien tolérer cette
conduite.

Il eut le courage d'être souvent l'orateur
du peuple auprès de sa compagnie & du
ministre. On venoit d'employer dans les sa-
lines de Lorraine & de Franche-Comté ,
une machine appelée *gradation* , qui dimi-
nuoit la consommation du bois , mais aussi
la qualité du sel. M. Helvetius proposa de
détruire la machine , ou de diminuer le prix
du sel. Il est aisé de juger qu'il ne put rien
obtenir.

Il arrivoit à Bordeaux lorsqu'on venoit
d'y établir un nouveau droit sur les vins ,
qui désoloit la ville & la province. Il écri-
vit à sa compagnie contre le nouveau droit ,
& fut indigné des réponses qu'il reçut. Il lui
échappa de dire un jour à plusieurs bour-
geois de Bordeaux : » Tant que vous ne
ferez que vous plaindre , on ne vous accor-
dera pas ce que vous demandez. Faites-vous
craindre. Vous pouvez vous assembler au

nombre de plus de dix mille. Attaquez nos employés : ils ne sont pas deux cents. Je me mettrai à leur tête , & nous nous défendrons ; mais enfin vous nous battrez , & on vous rendra justice «.

Heureusement , ce conseil de jeune homme ne fut pas suivi. Mais de retour à Paris , M. Helvetius appuya si bien les plaintes des Bordelois , qu'il obtint la suppression de l'impôt.

Cependant il réprimoit l'avidité des subalternes ; il indiquoit les moyens d'en diminuer le nombre , il proposoit de donner plus de valeur aux terres du domaine ; & c'est ainsi qu'il se rendoit utile , à la fois , à la ferme & à la nation. Ces services ne l'empêchoient pas d'éprouver quelquefois des goûts. Il avoit affaire à de petits esprits ; & il leur proposoit de grandes vues ; à des hommes endurcis par l'âge & par la finance ; & il leur parloit d'humanité. Les malheureux qu'il soulageoit , le commerce des gens de lettres , ses études & ses maîtresses , lui faisoient à peine supporter les inconvénients de son état. Son pere qui avoit fait de lui un fermier-général , ne put jamais en faire un financier. Il avoit remboursé ses fonds ;
&

& malgré ce qu'il dépensoit en plaisirs & en bonnes œuvres, il se trouvoit encore des sommes considérables. Il acheta des terres, & forma le projet de s'y retirer, pour s'y livrer entièrement aux lettres & à la philosophie. Mais il lui falloit une femme qu'il put aimer, & que la retraite dans laquelle il vouloit vivre, ne rendroit pas malheureuse.

Chez Mme. de Graffigni, si connue par le joli roman des Lettres Péruviennes, il vit Mlle. de Ligniville, & fut frappé de sa beauté & des agréments de son esprit. Mais avant de songer à l'épouser, il voulut la connoître. Il la voyoit souvent, sans lui parler de ses desseins & du goût qu'il avoit pour elle. Enfin, après un an d'observation, il vit que Mlle. de Ligniville avoit l'ame élevée sans orgueil, qu'elle supportoit sa mauvaise fortune avec dignité, qu'elle avoit du courage, de la bonté & de la simplicité. Il jugea qu'elle partageroit volontiers sa retraite, & lui en fit la proposition, qui fut acceptée. Mais avant de se marier, il voulut quitter la place de fermier-général.

M. Helvetius, par complaisance pour son pere, acheta la charge de maître-d'hôtel de la reine. Il n'étoit pas plus fait pour la cour

que pour la finance. Il fut très-sensible aux bontés de la reine. Cette princesse aimoit les gens d'esprit, & traita bien M. Helvetius, qui n'eut pas d'abord autant d'ennemis qu'il en méritoit; on lui pardonna long-temps ses lumieres & ses vertus. Sa charge n'exigeoit pas beaucoup de service, & lui laissoit l'emploi de son temps.

Il se maria enfin au mois de Juillet 1751, & partit sur le champ pour sa terre de Voré. Il y menoit avec lui deux secrétaires, qui lui étoient inutiles depuis qu'il n'étoit plus fermier-général; mais il leur étoit nécessaire. L'un d'eux, nommé Baudot, étoit chagrin, caustique & inquiet. Sous le prétexte qu'il avoit vu M. Helvetius dans son enfance, il se permettoit de le traiter toujours comme un précepteur brutal traite un enfant. Un des plaisirs de ce Baudot étoit de discuter avec son maître la conduite, l'esprit, le caractère, les ouvrages de ce maître indulgent. La discussion ne finissoit jamais que par la plus violente satire. M. Helvetius l'écoutoit avec patience; & quelquefois en le quittant, il disoit à Madame Helvetius: » Mais est-il possible que j'aie tous les défauts & tous les torts que me trouve Baudot? Non sans doute;

ET LES OUVRAGES DE M. HELVETIUS. xxij
mais enfin j'en ai un peu : & qui est-ce qui
m'en parleroit , si je ne garde pas Baudot » ?

Il n'étoit occupé dans ses terres que de ses
ouvrages , du bonheur de ses vassaux , & de
Madame Helvetius. Il pouvoit dire , comme
mylord Bolinbroke dans une de ses lettres à
Swift : » Je n'ai plus que pour ma femme
l'amour que j'avois autrefois pour tout son
sexe «.

Il avoit cessé depuis deux ans de travailler
à son poëme. Cet ouvrage l'avoit conduit
à des recherches sur l'homme. Dès ses pre-
mieres méditations , il avoit entrevu des vé-
rités nouvelles. Ces vérités devinrent plus
claires , & le conduisirent à d'autres ; & il
étoit livré entièrement à la philosophie , lors-
qu'en 1755 il perdit son pere. Je n'ajoute-
rai qu'un mot à ce que j'ai dit de ce méde-
cin illustre. Il connoissoit parfaitement son
fils , c'est-à-dire , qu'il avoit de grandes lu-
mieres , & qu'il étoit sans préjugés. Il vit
avec plaisir ce fils sacrifier une grande for-
tune à l'espérance de la gloire. M. Helve-
tius regretta beaucoup un si excellent pere.
Il refusa de recueillir sa succession , qu'il vou-
loit laisser entièrement à sa mere. Après de
longues contestations , il obtint qu'elle la

conserveroit. La mort de son pere étoit le premier malheur qui jusqu'alors eût troublé sa vie heureuse , & suspendu ses occupations. Il les reprit dès qu'il en eut la force , & enfin , en 1758 , il donna le livre de l'*Esprit* , dont je vais faire l'analyse.

L'auteur commence par examiner ce qu'on entend par le mot *Esprit*. Il est tantôt la faculté de penser , & tantôt la masse d'idées & de connoissances rassemblées dans la tête d'un homme.

Ces idées s'acquièrent par l'impression des objets extérieurs sur nos sens ; elles se conservent par la mémoire , qui n'est que la premiere impression continuée , mais affoiblie. Ce don d'acquérir des idées par les sens , & de les conserver par la mémoire , ne nous donneroit que des connoissances bornées , & nous laisseroit sans art , sans mœurs & sans police , si la nature nous avoit conformés comme la plupart des animaux ; c'est à nos mains flexibles que nous devons notre industrie ; & sans cette industrie , occupés dans les forêts du soin de nous défendre , & de disputer notre subsistance , à peine aurions-nous formé quelques sociétés foibles ou barbares.

Les objets dont les sens nous transmettent les idées ont des rapports avec nous & entre eux. L'esprit humain s'élève à la connoissance de ces rapports : voilà sa puissance & ses bornes. L'appercevance de ces rapports est ce qu'on appelle *jugement*.

Juger, c'est sentir.

La couleur que je nomme *rouge* agit sur mes yeux différemment de la couleur que je nomme *jaune*. L'idée de cette différence est un jugement ; ce jugement est une sensation composée de sensations , reçues dans le moment , ou conservées dans la mémoire. Les notions même de force , de puissance , de justice , de vertu , &c , quand on les analyse , se réduisent à des tableaux placés dans l'imagination ou la mémoire.

Tout , dans l'homme , se réduit donc à sentir.

L'homme est sujet aux erreurs. Elles ont trois causes : les passions, l'ignorance & l'abus des mots.

Les passions nous trompent , parce qu'elles nous font voir les objets sous une seule face. Le prince ambitieux fixe son attention sur l'éclat de la victoire & sur la pompe du

triomphe. Il oublie les inconstances de la fortune & les malheurs de la guerre.

La crainte présente des fantômes, & ne laisse point d'entrée à la vérité. L'amour est fertile en illusions : » Vous ne m'aimez plus, disoit Mademoiselle de Caumont à Poncet ; vous croyez moins ce que je vous dis que ce que vous voyez «.

L'ignorance est la cause des erreurs dans les questions difficiles. C'est faute de connoissances que la question du luxe a été si long-temps agitée, sans être éclaircie. De grands hommes en ont fait l'apologie ; d'autres, la satire.

Sur l'abus des mots, troisieme cause de nos erreurs. M. Helvetius renvoie à Locke, & ne dit qu'un mot en faveur de ceux qui ne voudroient pas recourir au philosophe Anglois. Il fait voir que les sens faux donnés aux mots *espace*, *matiere*, *infini*, *amour-propre*, *liberté*, ont été les sources de beaucoup d'erreurs en métaphysique & en morale. La *matiere* n'est que la collection des propriétés communes à tous les corps. L'*espace* n'est que le néant ou le vuide ; considéré avec les corps, il n'est que l'étendue. Le mot *infini* ne donne qu'une idée, l'absence des bornes.

L'amour-propre est un sentiment gravé en nous par la nature , & qui devient vertueux ou vicieux , selon la différence des goûts , des passions , des circonstances. La *liberté* de l'homme consiste dans l'exercice volontaire de ses facultés.

Passons au second discours.

L'esprit a plus ou moins l'estime du public , selon que les idées sont neuves , utiles & agréables. Ce ne sont pas leur nombre , leur étendue qui emportent notre estime , c'est le rapport qu'elles ont avec notre bonheur qui nous force à leur accorder notre hommage. Ainsi c'est la reconnoissance ou la vengeance qui louent , ou qui méprisent.

Les idées les plus estimables sont celles qui flattent nos penchants. Le premier des livres pour Charles XII , c'est la vie d'Alexandre ; pour une femme sensible , c'est le poète qui peint l'amour. C'est notre intérêt qui nous fait adopter ou rejeter l'opinion des autres.

Il est vrai qu'il y a sur la terre un petit nombre de philosophes conduits par l'amour du vrai , qui estiment de préférence les idées lumineuses ; mais ces philosophes sont en si petit nombre , qu'il ne faut pas les compter. Le reste du genre-humain n'estime que les idées

qui flattent son opinion, ou son intérêt. Un sot n'a que de sots amis. Auguste, Louis XIV, le grand Condé vivoient avec les gens d'esprit. Sous un monarque stupide, disoit la reine Chrifine, toute sa cour l'est, ou le devient.

Lorsque la réputation d'un homme ou d'un ouvrage est établie, nous les louons souvent sans les estimer. Nous n'avons pas pour eux une estime sentie, mais une estime sur parole. Telle est l'estime générale pour Homere, que tout le monde loue, & qui n'est lu que des gens de lettres.

Chaque homme a de soi la plus haute idée, & n'estime dans les autres que son image, ou ce qui peut lui être utile.

Le fakir & le sybarite, la prude & la coquette se méprisent. Le philosophe qui vivra avec des jeunes gens sera l'imbécille, le ridicule de la société. L'homme de robe, l'homme de guerre, le négociant croient chacun sincèrement que leur sorte d'esprit est la plus estimable.

Ainsi la grande société, la nation se divise en petites sociétés, qui, selon leurs occupations, leur rang, leur état, estiment la sorte d'esprit avec laquelle elles ont du rapport.

A la cour, on estime sur-tout les hommes du bon ton, quoiqu'ils soient, pour la plupart, frivoles, ineptes, ignorants.

Si les petites sociétés n'estiment que l'esprit qui est plus près de leur esprit, le public n'accorde son estime qu'à l'esprit qui est utile au public.

En conséquence de cette vérité, l'esprit qui réussit dans les sociétés particulières, réussit rarement dans le public.

Tel homme, au contraire, tel ouvrage font honneur à la nation, & ne réussissent pas dans les sociétés particulières.

Si le public ne rend aucun honneur à l'esprit médiocre, c'est qu'il n'est jamais d'aucune utilité. Si pourtant, dans certaines circonstances, des esprits médiocres, devenus généraux ou ministres, sont honorés, c'est qu'ils ont eu le bonheur d'être utiles. De plus, on a de l'indulgence pour les grands. On ne demande pas à la comédie Italienne les mêmes talents qu'à la comédie Française.

Après la mort des hommes en place & des artistes, ceux-ci sont les plus honorés, parce que la postérité jouit de leurs travaux, & que les autres ne sont utiles qu'à leur siècle.

Certains esprits célèbres dans quelques

pays & quelques siècles, ne le sont point dans d'autres siècles & dans d'autres lieux. Les sophistes, les théologiens, si illustres autrefois, recueillent le mépris des siècles éclairés. Les farces de Scarron reussissoient avant que l'on eût vu Moliere.

Il y a pourtant des idées qui plaisent dans tous les lieux & dans tous les temps : les unes sont instructives ; les autres sont agréables. Il y en a des unes, & des autres dans Homere, Virgile, Corneille, le Tasse, Milton, qui ne se sont point bornés à peindre une nation ou un siècle, mais l'humanité. Il est peu d'hommes assez mal organisés pour être insensibles aux tableaux des grands objets & à l'harmonie. Les tableaux voluptueux qui rappellent les plaisirs des sens, & sur-tout ceux de l'amour, sont également du goût de tous les peuples. Les philosophes qui ont découvert des vérités utiles, ont l'estime de tous les siècles ; & dans tous les siècles, on aime les poètes qui ont fait aimer la vertu. Mais qu'est-ce que la vertu ?

Dans les sociétés particulières, on donne ce nom aux actions utiles à ces sociétés. L'homme qui veut dérober à la rigueur des

ET LES OUVRAGES DE M. HELVETIUS. xxxj
loix un parent coupable, passe pour vertueux.

Le ministre qui refuse ses amis, ses parents, les courtisans, pour leur préférer l'homme de mérite & le bien de l'état, doit avoir à la cour la réputation d'homme dur, inutile & malhonnête.

Dans les cours, on appelle prudence la fausseté, folie le courage de dire la vérité. On y donne le titre de bon au prince qui prodigue les trésors de l'état, le nom d'aimable au prince qui accorde à ses favoris, à sa maîtresse des emplois importants au bonheur de l'état.

Comment donc savoir si on est vertueux ? Dirige-t-on toutes ses actions au bien du plus grand nombre ? on est vertueux. Oui, la vertu n'est que l'habitude de diriger ses actions au bien général. C'est en la considérant sous ce point de vue qu'on peut s'en former des idées nettes & précises, que les moralistes n'ont point eues jusqu'à présent.

Les uns, à la tête desquels est Platon, n'ont débité que des rêves ingénieux. La vertu, selon eux, est l'amour de l'ordre, de l'harmonie, du beau essentiel. Les autres, à la tête desquels est Montaigne, pré-

tendent que les loix de la vertu sont arbitraires, parce qu'ils voient qu'une action vicieuse au Nord, est souvent vertueuse au Midi. Les premiers pour n'avoir point consulté l'histoire, errent dans un dédale de mots. Les seconds, pour n'avoir point médité sur l'histoire, ont pensé que le caprice décidait de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines.

L'amour de la vertu n'est donc que le desir du bonheur général. Les actions vertueuses sont celles qui contribuent à ce bonheur. Les peuples les plus stupides, dans leurs coutumes les plus singulieres, ont en vue leur bonheur; & si dans certains pays, dans certains lieux, on honore des actions qui nous paroissent coupables, c'est que dans ces pays ces actions sont utiles. Le vol fait avec adresse étoit honoré à Sparte; parce que dans cette république toute militaire, & où il n'y avoit point l'esprit de propriété, la vigilance & l'adresse étoient des qualités utiles. En Chine, où la population est excessive, il est permis au pere d'exposer ou de tuer ses enfants. Cette loi, si cruelle en apparence, prévient de plus grands maux, &, par conséquent, est utile. Enfin,

c'est par-tout l'utilité qui rend les actions criminelles ou vertueuses.

Mais dans tous les pays on attache l'idée de vertu à des actions qui ne peuvent produire aucun bien. Oui; mais c'est qu'on est persuadé que ces actions produisent un bien, soit pour ce monde, soit pour l'autre : & j'appelle ces habitudes, ces actions, vertus de préjugé, dont il faut guérir les hommes.

Ces habitudes n'ont été fondées que sur la préférence donnée à des sociétés particulières sur la société générale : ce qui seul les rend vicieuses.

Quel bien font au monde & à la patrie les austérités des moines & des faquirs ? De quelle utilité peut être la folie des Indiens, qui se font dévorer par les crocodiles ?

Il est des crimes de préjugé, comme il est des vertus de préjugé.

J'appelle crimes de préjugé, des actions condamnées par l'opinion, quoiqu'elles ne nuisent à personne. Quel mal fait le Bramine qui épouse une vierge, & l'homme qui mange un morceau de bœuf plutôt qu'un morceau de poisson ?

Les vertus de préjugé sont quelquefois

des habitudes atroces ; comme la coutume des Giagues, de piler dans un mortier les enfants , pour en composer une pâte , qui , selon les prêtres , les rend invulnérables.

Il y a peu de nations qui n'ait pour les crimes de préjugé plus d'horreur que pour les actions les plus nuisibles à la société , & plus d'estime pour les pratiques minutieuses & indifférentes , que pour les actions utiles à l'état.

De ce qu'il y a des vertus réelles & des vertus de préjugé , il suit qu'il y a chez les peuples deux especes de corruption , l'une politique & l'autre religieuse. Celle-ci peut n'être pas criminelle , quand elle s'allie avec l'amour du bien public , les talents , de véritables vertus.

La corruption politique prépare , au contraire , la chute des empires. Le peuple en est infecté , lorsque les particuliers détachent leurs intérêts de l'intérêt général.

Cette corruption se joint quelquefois à l'autre. Alors les moralistes ignorants les confondent , mais elles sont souvent séparées. La corruption religieuse n'est souvent que l'amour du plaisir , & inspirée par la nature qu'elle satisfait , sans la dégrader. La corrup-

tion politique est l'effet du gouvernement.

C'est dans la législation & dans l'administration des empires qu'il faut chercher la cause des vices & des vertus des hommes.

Les déclamations des moralistes ne font que satisfaire leur vanité, & ne produisent aucun bien. Leurs injures ne peuvent changer nos sentiments, & nos sentiments sont l'effet de la nature ou des loix.

Il faut moins censurer le luxe, qui peut être nécessaire à un grand état, & la galanterie à laquelle les hommes peuvent devoir les arts, le goût, & des vertus politiques, que l'institution qui fait de l'homme un lâche, un esclave, un frippon ou un sot.

Il est des moralistes hypocrites. Ce sont ceux qui voient avec indifférence tous les maux qui entraînent la ruine de leur patrie, & qui se déchaînent contre quelques excès dans la jouissance des plaisirs.

D'après les principes posés ci-dessus, on peut faire un catéchisme dont les préceptes seront clairs, vrais & invariables. Le peuple qui en seroit instruit ne seroit infecté, ni de vices politiques, ni de vertus de préjugé. Le législateur plus éclairé ne

donneroit que des loix utiles , & les loix feroient respectées.

L'inexécution des loix prouve toujours l'ineptie du législateur. La récompense , la punition , la gloire , l'infamie sont quatre divinités qui peuvent répandre les vertus , & créer des hommes illustres dans tous les genres.

Pour perfectionner la morale , les législateurs ont deux moyens ; l'un d'unir les intérêts particuliers à l'intérêt général : l'autre de hâter les progrès de l'esprit. Mais pour hâter ces progrès , il faut savoir si l'esprit est un don de la nature , ou l'effet de l'éducation.

C'est le sujet du troisieme discours.

Tous les hommes ont des sens assez bons pour appercevoir les mêmes rapports dans les objets ; ils ont les mêmes besoins , & ils auroient la même mémoire , s'ils avoient la même attention.

Tous les hommes bien organisés sont capables d'attention. Tous apprennent leur langue ; tous apprennent à lire , & conçoivent au moins les premières propositions d'Euclide. Cela suffit pour s'élever aux plus hautes idées , pourvu qu'ils veuillent faire
des

ET LES OUVRAGES DE M. HELVETIUS. xxxvii
des efforts d'attention ; & pour faire ces efforts , il faut avoir des passions.

Ce sont les passions qui fécondent l'esprit , & l'élèvent aux grandes idées. Ce sont elles qui ont formé & conduit Lycurgue , Alexandre , Epaminondas , &c. &c. Ce sont elles qui ont inspiré les vastes projets , les moyens extraordinaires , les mots sublimes qui sont les faillies des ames fortement passionnées.

On devient stupide dans l'absence des passions.

Les princes montrent quelquefois de l'esprit pour s'élever au despotisme. Leurs desirs sont-ils remplis ? ils n'ont plus le courage de s'arracher aux délices de la paresse , & ils s'abrutissent dans leurs grandeurs.

Mais tous les hommes sont-ils susceptibles du même degré de passion ?

L'origine des passions est dans la sensibilité physique , dans l'amour du plaisir , & la crainte de la douleur , qui remue également tous les hommes.

L'avare , en se privant de tout , se propose de s'assurer les moyens de jouir des plaisirs , & de se dérober aux maux. L'ambitieux a le même objet dans la poursuite des gran-

deurs. L'amour de la gloire & de la vertu n'est que le desir de jouir des avantages que la gloire & la vertu procurent.

Tous les hommes sont susceptibles de passion au même degré. Tous peuvent aimer avec fureur la gloire & la vertu ; tous ont donc la puissance de s'élever aux plus grandes idées , & de faire de grandes choses. Les hommes nés égaux deviennent différents par les loix & par l'éducation , qui doit préparer à l'obéissance & au respect pour les loix. L'éducation est trop négligée ; mais pour savoir bien ce qu'elle peut faire sur les esprits , il est important de fixer d'une maniere précise les idées qu'on attache aux divers noms donnés à l'esprit. C'est ce que nous allons voir dans le quatrième Discours.

Le nom de génie n'est donné qu'aux esprits inventeurs. Leur invention porte sur les détails ou sur le fond des choses. C'est le travail excité par les passions, & sur-tout par celle de la gloire, qui porte l'ame aux grandes méditations, & fait trouver des vérités nouvelles , de nouvelles combinaisons. Les objets dont il est entouré , les circonstances où il est placé déterminent & bornent le génie.

ET LES OUVRAGES DE M. HELVETIUS xxxix

L'imagination est l'invention des images, comme l'esprit est l'invention des idées ; elle brille dans les descriptions, les tableaux. Les peintures sont ou grandes, ou voluptueuses.

Le sentiment est l'ame de la poésie. L'auteur qui en est privé, est toujours en-deçà ou au delà de la nature. Celui qui n'a que de l'esprit s'éloigne toujours de la simplicité.

L'esprit n'est qu'un assemblage d'idées nouvelles, qui n'ont pas assez d'étendue, ni d'importance pour mériter le nom de génie. Ainsi Machiavel & Montesquieu sont des génies ; la Rochefoucault & la Bruyère sont des hommes d'esprit.

Le talent est l'aptitude à un seul genre dans lequel on ne porte qu'une invention médiocre.

L'esprit est fin, quand il apperçoit de petits objets, & donne à deviner.

L'esprit est fort, quand il produit des idées propres à faire de fortes impressions.

Il est lumineux, quand il rend clairement des idées abstraites.

Il est étendu, lorsqu'il saisit un ensemble, & voit des rapports éloignés.

Il est pénétrant , profond , lorsqu'il voit tout dans les objets.

Le bel esprit tient plus au choix des mots & des tours , qu'au choix des idées.

L'esprit du siècle , l'esprit du monde est frivole , & porte sur de petits objets : s'il s'occupe un moment des grands hommes & des ouvrages célèbres ; il cherche à les rabaisser. C'est le dieu de la raillerie , qui considère , avec un ris malin & un œil moqueur , le Panthéon , l'église de St. Pierre , le Jupiter de Phidias.

Le génie , l'esprit font les effets de la force ou de la vivacité des passions. Le bon sens est l'effet de leur modération. Il se borne presque à l'esprit de conduite.

Mais il est , dit-on , des peuples qui paroissent insensibles aux passions de la vertu & de la gloire. Est-ce la faute du climat , est-ce celle du gouvernement ?

Dans leurs républiques , Horatius Clés & Léonidas ne pouvoient être que des héros. Dans ces républiques , les hommes peu passionnés étoient du moins de bons citoyens.

Les républiques se corrompent , quand les honneurs & les plaisirs sont attachés à

la tyrannie, à la puissance. Les mêmes hommes qui auroient été des Scipions & des Camilles, seront des Marius & des Catilina.

La considération est une gloire diminuée. Lorsqu'elle est attachée au crédit, elle fait des flatteurs & des intrigants. L'argent est-il plus honoré que la vertu? On voit aux Cincinnatus, aux Catons, succéder les Crassus & les Séjan. La plus haute vertu, le vice le plus honteux font également l'effet du plaisir que nous trouvons à nous livrer à l'un ou à l'autre.

Il y a dans tous les hommes un desir secret d'être despote; parce que chaque homme a du plus au moins le desir de faire servir les autres à son bonheur.

Il ne faut pas toujours des talents & du courage pour établir la tyrannie. Il ne faut quelquefois qu'une audace commune & des vices. Le prince commence par diviser les ordres des citoyens, par répandre une sorte d'anarchie, pour faire desirer à une partie de la nation l'abaissement de l'autre. Il fait ensuite briller le glaive de la puissance, met les vertus au rang des crimes, multiplie les délateurs, veut étouf-

fer les lumieres, & proscriit également les Sénèques & les Traféas.

Mais les despotes donnent à la soldatesque, qui leur est toujours dévouée, le sentiment de sa force, & finissent par être ses victimes.

L'histoire des empereurs de Rome & de Constantinople, des sultans des Turcs, des Czars, &c. sont une preuve de cette vérité. L'homme le plus coupable de lezemajesté est donc l'homme qui conseille à son prince de porter à l'excès & de faire trop sentir son autorité.

Les despotes, maîtres absolus des peuples qui n'osent les censurer, n'ont plus d'intérêt de s'instruire. Leurs ministres, placés par l'intrigue, n'ont aucuns principes de justice, ni d'administration, aucune idée de vertu. Ainsi l'avilissement des peuples entretient l'ignorance & l'ineptie des princes & des ministres.

Il n'y a de vertu que dans les pays où la législation unit l'intérêt particulier à l'intérêt général. Dans ces pays où la puissance est partagée entre le peuple, les grands, les rois, la nécessité où se trouvent les citoyens de tous les ordres de s'occuper d'ob-

jets importants, la liberté qu'ils ont de tout penser & de tout dire, donnent aux ames de la force & de l'élévation.

Une petite ville de Grece a produit plus de belles actions & de grands hommes, que tous les riches & vastes empires de l'Orient.

La force des passions est proportionnée aux récompenses qu'on leur propose. Les monceaux d'or du Mexique & du Pérou, en exaltant l'avarice des Espagnols, leur ont fait faire des prodiges. Les disciples de Mahomet & d'Odin, dans l'espérance de posséder des Houris ou les Valkiries, ont été avides de la mort. Par-tout où les lettres mènent à la considération ou à la fortune, elles sont cultivées avec succès.

Le bon sens, qui est l'effet des passions foibles, ne crée, n'invente, ne change, ni n'éclaire. Quand tout est dans l'ordre, il remplit assez bien les grandes places. Faut-il réformer des abus? Il ne montre que de l'ineptie.

Il n'y a que le génie inspiré par les passions fortes qui fonde ou répare la constitution des empires.

Le goût est la connoissance de ce qui

doit plaire à tous les hommes , ou au public d'une certaine nation. On acquiert le goût de cette dernière sorte par l'habitude de comparer des jugements. On acquiert le goût de la première sorte , qui est le vrai goût , par la connoissance profonde de l'humanité.

Pour réussir dans les arts , les sciences & les affaires , il faut d'abord être persuadé qu'on n'excelle pas dans plusieurs genres très-différents. Newton n'est pas compté parmi les poètes , ni Milton parmi les géomètres.

Il est plusieurs talents exclusifs. Il y a même certaines qualités , & même , si je l'ose dire , certaines vertus particulières , exclues par certains talents. L'ignorance de cette vérité est la source de mille injustices. On vante la modération d'un philosophe , & on se plaint de son peu de sensibilité , sans faire attention qu'il ne doit qu'à l'état tranquille de son âme le talent de l'observation. On veut que l'homme de génie soit toujours sage , & on oublie que le génie est l'effet des passions rarement compatibles avec la sagesse.

On peut connoître si on est né pour les

grandes choses , à trois signes certains : 1^o. Si on aime assez la gloire pour lui sacrifier toutes les autres passions : 2^o. Si on admire vivement les belles actions ou les ouvrages consacrés par les suffrages de tous les siècles : 3^o. Si on aime véritablement les grands hommes de son temps. Après avoir donné ces idées sur les différentes sortes de talents , l'auteur finit , comme il avoit promis , par nous parler de la science de l'éducation , qui est la connoissance des moyens propres à former des corps robustes , des esprits éclairés , des âmes vertueuses. Ces moyens dépendent absolument des législateurs. Sous un mauvais gouvernement , la nature & l'éducation ne peuvent rendre les hommes , ni éclairés , ni vertueux ; parce qu'ils veulent toujours leur bonheur , & que sous les tyrans les lumières & la vertu ne conduisent point au bonheur.

Voilà un extrait fidele du livre de l'*Esprit*. Il ne s'est point fait d'ouvrage où l'homme soit vu plus en grand , & mieux observé dans les détails. On a dit de Descartes qu'il avoit créé l'homme. On peut dire de M. Helvetius , qu'il l'a connu. Il est le pre-

mier qui ait fondé la morale sur la base inébranlable de l'intérêt personnel. Il est celui des philosophes qui a le plus dissipé ces nuages, ces faux systèmes qui nous déguisent à nous-mêmes, & nous donnent de fausses idées de la vertu. Son livre est la production d'une ame vraiment touchée des malheurs qui affligent les grandes sociétés. Personne n'a mieux fait sentir sur quels principes il faut établir un gouvernement, & les inconvénients de toute constitution politique, où les avantages du petit nombre sont préférés au bonheur du grand nombre. » Athéniens, disoit Solon, vous serez si convaincus qu'il est de votre intérêt de suivre mes loix, que vous ne serez pas tentés de les enfreindre «.

Voilà ce que doivent dire tous les législateurs, & ce que leur prescrit M. Helvetius. Son livre a encore un avantage qui le met au dessus de bien d'autres : c'est celui du style, qui est par-tout clair & noble. Lorsque l'auteur parle d'une vérité nouvelle ou abstraite, il n'est que simple & précis. A-t-il accoutumé votre esprit à ces idées neuves ? son style prend de la majesté, de la force & des graces. A-t-il à vous présen-

ter une de ces vérités qui intéressent plus particulièrement les hommes ? il la pare des richesses de son imagination ; & cette imagination , toujours soumise à la philosophie , l'embellit , sans l'égarer. Elle ne sert qu'à rendre les vérités plus sensibles , & , pour ainsi dire , plus palpables. C'est dans la même vue qu'il répand dans son livre tant de contes plaisants ou intéressants. Ces contes sont des apologues ; & , s'il les a un peu prodigués , il faut se ressouvenir qu'il écrivoit en France , & qu'il parloit à un peuple enfant.

Lorsque cet ouvrage parut à Paris , les vrais philosophes l'estimerent , les petits moralistes en furent jaloux , les gens du monde , en attendant qu'il fût jugé , en parlèrent avec dénigrement. Les hypocrites s'alarmerent , & avec raison. Une femme célèbre par la solidité & les agréments de son esprit , disoit de M. Helvetius : » C'est un homme qui a dit le secret de tout le monde «.

Les théologiens préparèrent un plan de persécution , qu'ils firent précéder par des critiques absurdes. On disoit dans le *Journal chrétien* & dans des mandemens emphatiques : » que le pernicieux livre de l'*Esprit*,

étoit une vapeur sortie de l'abyme ; que l'auteur étoit un lion qui attaquoit la vertu à force ouverte , un serpent qui tendoit des embûches ; qu'il mettoit l'homme au rang des bêtes , sans respect pour Origène , qui a dit expressement que l'homme opère par la raison , & la bête par l'instinct ; que l'auteur a tort de parler de législation , attendu qu'on trouve dans l'évangile tout ce qu'il faut savoir là-dessus ; qu'il n'y a rien dans les livres sacrés , ni dans les SS. Peres de ce qui est contenu dans le livre de l'*Esprit* ; que l'amour de la gloire & l'amour de la patrie doivent être condamnés comme passions , parce que toutes les passions sont les fruits du péché ».

D'autres théologiens aussi lumineux , disoient : » que la philosophie des encyclopédistes & de M. Helvetius répandoit une odeur de mort qui infecteroit toute la postérité , & que c'étoit une plante maudite qui étoufferoit , d'âge en âge , le bon grain semé dans le champ du pere de famille.

M. Helvetius reçut d'abord toutes ces critiques avec tranquillité ; il ne pensa pas même à répondre à des accusations si vagues & si absurdes. Comment l'auroit-il fait ? Comment prouver , dit Pascal , qu'on n'est pas

une porte d'enfer ? Il eut quelque inquiétude, lorsqu'il fut menacé d'une censure de la Sorbonne. Il la vit paroître, & ne la trouva que ridicule. Une suite de quelques-unes des propositions condamnées par cette faculté, justifiera bien le mépris de M. Helvetius.

» La sensibilité physique produit nos idées, ou ce qui revient au même, nos idées nous viennent par les sens «.

» Le desir de notre bonheur suffit pour nous conduire à la vertu «.

» C'est par de bonnes loix qu'on rend les hommes vertueux «.

» La douleur & le plaisir font penser & agir les hommes «.

» Il faut traiter la morale comme les autres sciences, & faire une morale comme une physique expérimentale «.

» C'est à la différente maniere dont le desir du bonheur se modifie, qu'on doit ses vices & ses vertus «.

» Les hommes ne sont point méchants, mais soumis à leurs intérêts «.

» Les actions vertueuses sont les actions utiles au public «.

» De tous les plaisirs des sens l'amour est le plus vif «.

» Il faut moins se plaindre de la méchanceté des hommes que de l'ignorance des législateurs, qui ont toujours mis en opposition l'intérêt particulier & l'intérêt général «.

» Un sot porte des sottises, comme le sauvageon porte des fruits amers, &c, &c «.

Peu de temps après que cette censure eut paru, quelques prêtres, & le nommé Neuville, jésuite, prêcherent à Paris & à la cour contre le livre de l'*Esprit*.

La haine des molinistes & des jansenistes étoit alors dans la plus grande activité. Ces deux partis s'accusoient réciproquement de trahir les intérêts de la religion; & pour s'en justifier, les uns & les autres se piquoient d'un grand zèle contre les philosophes. Les jansenistes avoient plus de crédit dans le parlement, & les molinistes à Versailles. Les jansenistes vouloient faire brûler l'auteur du livre, & les jésuites vouloient se faire honneur à la cour de le persécuter.

Il faut leur rendre justice : plusieurs d'entr'eux étoient amis de M. Helvetius, autant que des jésuites peuvent être amis. Il avoit menagé leur ordre; & dans son ouvrage, où il se moquoit de tant de prédicateurs & de docteurs, il n'avoit pas cité un seul jé-

ET LES OUVRAGES DE M. HELVETIUS. 11
suite. Ces peres lui en faisoient gré ; & d'abord ils parlèrent de son livre avec modération , ils lui donnerent même quelques éloges ; mais les jansenistes s'étant déclarés les persécuteurs de M. Helvetius , les jésuites prirent bientôt de l'émulation. Le gazetier ecclésiastique se déchaînoit contre lui. Bertier ne pouvoit plus se taire avec bienséance. Enfin le parlement étoit près de sévir ; les jésuites furent humiliés de n'avoir point encore cabalé.

L'un d'eux , ami depuis 20 ans de M. Helvetius (& cette qualité m'empêchera de le nommer) , imagina qu'il feroit un honneur infini à lui & à son ordre , s'il pouvoit faire rétracter un philosophe. Il ourdit une intrigue contre son ami & son bienfaiteur , & la suivit avec l'activité & la perfidie affectueuse d'un prêtre de cour.

Il proposa d'abord à M. Helvetius de signer une petite rétractation , qui devoit , disoit-il , lui ramener les bontés de la reine , & le préserver des fureurs jansenistes. Le philosophe Helvetius consentit à répéter dans un écrit particulier ce qu'il avoit dit dans sa préface , » que si , contre son attente , quelques-uns de ses principes n'étoient pas con-

formes à l'intérêt du genre-humain, il déclaroit d'avance qu'il les défavoit, & que, sans garantir la vérité d'aucune de ses maximes, il ne garantissoit que la droiture & la pureté de ses intentions «.

Le jésuite se fit d'abord valoir d'avoir obtenu une espèce de rétractation; mais il en vouloit une plus précise, plus détaillée, & sur-tout humiliante. Il inspiroit à la reine la volonté de l'exiger. Il monroit à M. Helvetius la nécessité de s'y résoudre, & n'en pouvoit rien obtenir. Il écrivoit à l'épouse de M. Helvetius pour l'effrayer; mais il trouvoit une femme courageuse, déterminée à passer avec son mari & ses enfants dans les pays étrangers. Il réussit mieux auprès de la mère du philosophe. Elle fut persuadée que son fils devoit à la reine les démarches que cette princesse lui demandoit. Elle insista, & déchira long-temps le cœur de M. Helvetius, sans pouvoir l'ébranler.

Il croyoit s'être exprimé dans son livre avec une bienséance & une réserve qui devoient le mettre à l'abri de la censure. Et de plus il s'étoit soumis à toutes les formalités juridiques. Il avoit eu un censeur royal, dont il avoit respecté les jugements. Comment
pouvoit

ET LES OUVRAGES DE M. HELVETIUS. liij
pouvoit-il être coupable ? Quand même son livre auroit été reprehensible , on ne pouvoit s'en prendre qu'au censeur ; & c'est ce qu'on fit craindre à M. Helvetius. Il ne pouvoit soutenir l'idée qu'il alloit être la cause de la disgrâce , peut-être même de la perte d'un homme estimable ; & , pour le sauver , il signa ce qu'on voulut.

Ainsi , pour avoir démontré que l'unique maniere de rendre les hommes vertueux & heureux , étoit d'accorder l'intérêt particulier à l'intérêt général , M. Helvetius fut traité comme Galilée le fut , pour avoir démontré le mouvement de la terre. Galilée , après avoir demandé pardon à genoux , dit en se relevant : *E però si muove*. La postérité a été de son avis ; & plus elle s'éclairera , & plus elle pensera comme M. Helvetius.

On croit bien que sa soumission n'appaisa pas les prêtres. Il reçut ordre de se défaire de sa charge , & M. Tercier , son censeur , fut destitué de sa place de premier commis aux affaires étrangères. Ces rigueurs furent l'ouvrage des jésuites. Les jansenistes vouloient aller plus loin. Le parlement , qui assurément entendoit peu le livre de l'*Esprit* , alloit poursuivre M. Tercier & M. Helve-

tius, lorsqu'un arrêt du conseil, qui se bornoit à supprimer le livre, sauva l'auteur & le censeur.

Tandis qu'une secte de théologiens se ménageoit le plaisir d'humilier un grand homme, & qu'une autre se flattoit de l'espérance de le faire brûler, les journalistes de France mêlerent leur voix à celle de ces tigres. Ils traitèrent le livre de l'*Esprit* comme ils traitent tout ouvrage qui s'élève au dessus du médiocre. Leurs critiques ont été répétées, & le sont encore par des hommes de bonne foi, & qui n'ont de commun avec les journalistes que de ne pas entendre M. Helvetius.

On l'accusa de n'avoir rien dit que les anciens n'eussent dit avant lui. Sans doute plusieurs des vérités qui se trouvent dans son livre, se trouvent chez les anciens. Mais là, elles sont éparées, isolées, sans qu'on ait aperçu les rapports qui sont entre elles. Dans M. Helvetius, au contraire, elles sont liées, elles s'appuyent, & forment le système de l'homme.

Cette vérité, *toutes nos idées nous viennent des sens*, se trouve dans Aristote & dans Épicure; mais ce n'est que dans Locke qu'elle est développée, démontrée, & qu'elle fonde

ET LES OUVRAGES DE M. HELVETIUS. 17
la connoissance de l'esprit humain ; par conséquent c'est à Locke qu'elle appartient.

Ce qui est vice au Nord, est vertu au Midi, est dans Montagne comme dans Helvetius ; mais dans Montagne cette vérité est donnée comme un phénomène dont on ignore la cause. Dans le livre de l'*Esprit* la cause en est assignée. Les vérités appartiennent moins à ceux qui les proferent comme de simples assertions, qu'à ceux qui les démontrent, les développent, les lient à d'autres vérités, & les rendent plus fécondes.

On accusa M. Helvetius de manquer de méthode. On a fait le même reproche à M. de Montesquieu ; & ce reproche n'a été fait que par des hommes dont la tête, faute d'attention ou de capacité, n'a pas saisi l'ensemble du livre de l'*Esprit*, ou de l'esprit des Loix. La chaîne des idées échappe dans M. de Montesquieu, parce qu'il est obligé d'omettre souvent les idées intermédiaires ; mais cette chaîne n'existe pas moins. Elle échappe dans M. Helvetius, parce que les idées intermédiaires étant ou très-neuves ou très-importantes, il les développe, il les étend, il les embellit. Alors l'esprit frappé de plusieurs détails, perd de vue la suite des idées prin-

cipales ; mais cette suite n'est pas moins dans l'ouvrage.

On osa dire que M. Helvetius anéantissoit toutes les vertus , parce qu'il faisoit de l'intérêt le mobile de toutes les actions : mais qu'est-ce que M. Helvetius entend par le mot d'intérêt ? L'amour du plaisir , l'aversion de la douleur. A quoi se réduit donc ce qu'il dit ? A cette vérité éternelle , que , soit dans la vertu , soit dans les plaisirs , le desir de notre bonheur est toujours notre mobile.

On l'accusa aussi de favoriser la corruption des mœurs & le libertinage , parce qu'il parle de l'enthousiasme de vertu & de gloire , que l'amour des femmes a souvent inspiré chez les Spartiates , chez les Samnites & chez nos ancêtres. On voit cependant dans les principes de M. Helvetius , que si le libertinage regnoit chez un peuple , les femmes y seroient trop peu estimées , pour que le desir de leur plaire devînt un mobile puissant , & que quand les plaisirs sont communs ou faciles , on ne les achete ni par des travaux , ni par des dangers.

On blâme M. Helvetius de parler froidement des vertus privées , & seulement utiles à de petites sociétés. Ce n'est pas qu'il ne

ET LES OUVRAGES DE M. HELVETIUS. lvij
fentît l'estime qui leur est due , il les possé-
doit toutes. Mais elles sont moins son objet
que les vertus qui contribuent au bonheur
& à la gloire des nations ; & quand ces
grandes vertus sont une fois établies par de
bonnes loix , les autres en deviennent la
suite nécessaire.

Ce que le commun des lecteurs a le
moins pardonné à M. Helvetius , c'est d'a-
voir prétendu que tous les hommes nais-
soient avec la même disposition à l'esprit ,
& qu'il n'y avoit pas d'homme que l'édu-
cation & le travail ne pussent élever au
rang de génie. Selon lui , c'est l'éducation
seule qui distingue les hommes. La nature
les a fait égaux. Il compte pour rien les
différences du tempérament , de la consti-
tution physique ; il suppose que l'organe
intérieur qui reçoit les sensations , est le
même dans toutes les têtes , qu'il reçoit ces
sensations de la même manière , qu'il opère
dans tous avec la même facilité , & qu'en-
fin les circonstances seules & l'éducation
ont fait Newton géomètre , Homère poète ,
Raphael peintre , & tel critique un sot. Il
emploie toutes ses forces pour établir cette
opinion ; & il faut convenir que jusqu'à
d iij

présent , il ne l'a pas persuadée. Mais des efforts qu'il fait pour la prouver , il résulte l'évidence d'une très - grande vérité : c'est qu'en général , pour étendre & former nos talents , nos qualités , nous comptons trop sur la nature , & pas assez sur l'éducation. Cette maxime de Loke , que nous naissons les disciples des objets qui nous environnent , est mise dans tout son jour par M. Helvetius. Il faut dire encore que si chaque homme n'est pas né avec les mêmes dispositions qu'un autre , les hommes considérés en masse , sont réputés égaux. Le législateur qui commande à vingt millions d'hommes , doit voir à tous les mêmes facultés ; & ses loix , comme celles de la nature , doivent être générales. Elles ne doivent choisir personne pour inspirer à lui seul la vertu ou le génie. C'est au philosophe qui observe les hommes dans le détail , à voir les différences que la nature a mises entre eux. Mais ces différences s'anéantissent aux yeux du législateur.

Sans m'arrêter davantage aux critiques faites contre l'un des meilleurs ouvrages de ce siècle , je dirai qu'il fut condamné à Rome par l'inquisition ; mais que cette con-

ET LES OUVRAGES DE M. HELVETIUS. *lix*
damnation sollicitée par le clergé de France , n'eut aucun effet en Italie. Le livre y fut traduit , admiré , & réimprimé. Plusieurs hommes revêtus des premières dignités de l'église , & entre autres , le cardinal Passionnei , s'empressèrent d'écrire à l'auteur pour le remercier du plaisir qu'il leur avoit donné. Un autre cardinal , que nous ne nommons point , parce qu'il vit encore , lui mandoit *qu'on ne concevoit pas à Rome la sottise & la méchanceté des prêtres François*. Tous les journaux d'Italie le comblèrent d'éloges.

L'un dit en parlant du livre : *Questa è un'opra che all'umanità apporterà infallibilmente un gran-vantaggio*. Un autre dit de l'auteur : *Il grande autore dee rallegrarsi , essendo sicuro della gratitudine , & della stima che per lui avranno i veri dotti , e quelli che ben comprendono le di lui grande idee*.

Le succès fut le même en Angleterre. Traduit à Londres , il s'en fit plusieurs éditions dans la première année. En Ecosse MM. Hume & Robertson en parlerent comme d'un ouvrage supérieur. Plusieurs poëtes Anglois le célébrèrent. Il n'eut de critiques dans cette isle éclairée que celles

d'un petit nombre de partisans que s'y conserve la philosophie de Platon , embellie & rendue spécieuse par Milord Shaftsburi.

En Allemagne , il parut d'abord deux traductions du livre de M. Helvetius. Le fameux Gottschetd mit à la tête d'une de ces traductions une préface dans laquelle il dit , que si le livre de l'*Esprit* a été condamné en France & dans un pays qui croit à l'infailibilité du Pape , il doit réussir chez les protestants & dans les pays où les hommes ont conservé leurs droits. » Il ajoute , que l'auteur vient de détruire plusieurs préjugés funestes à sa patrie , & qu'il éclaire le monde sur les principes de la morale & de la législation «.

Son livre fut lu avec avidité dans toutes les cours d'Allemagne , & il fut reçu avec les mêmes transports en Suede , & jusqu'en Russie. La reine de Suede disoit à un homme qu'elle honoroit de sa confiance : » Que je voudrois m'entretenir avec M. Helvetius ! je voudrois au moins qu'il fut le plaisir qu'il me donne. Ecrivez lui de ma part combien je l'admire «.

L'ambassadeur de France à Pétersbourg lui écrivoit , » J'ai trouvé en arrivant l'es-

ET LES OUVRAGES DE M. HELVETIUS. 121
prit Ruffe auffi occupé du vôtre que tout
le refte de l'Europe. Et c'eft avec un grand
plaifir que je me charge d'être l'interprete
des gens éclairés de cette nation. Je prends
la liberté de m'étendre avec eux fur vos
qualités. Comme citoyen & comme minif-
tre , je dois connoître & faire connoître
tout ce qui honore ma patrie «.

Le petit nombre de François dont les
fuffrages méritent d'être comptés , citoient
le livre de l'*Eſprit* avec éloge dans leurs
ouvrages , & le défendoient avec chaleur
dans la converſation. M. de Voltaire don-
noit à M. Helvetius les témoignages les
plus flatteurs de ſon eſtime :

Vos vers ſemblent écrits par la main d'Apollon :

Vous n'en avez pour fruit que ma reconnoiſſance :

Votre livre eſt dicté par la ſaine raifon.

Partez vite , & quittez la France.

M. de Voltaire lui offre un aſyle ; il le
conſole , il le ſoutient , il l'encourage. Il lui
ſouhaite & lui propoſe de vivre dans une
entiere indépendance , où il puiſſe faire
uſage de ſon amour pour la vérité , de ſon
éloquence & de ſon génie. Il écrit en mé-
me temps à d'autres perſonnes qu'il eſt le
partiſan le plus zélé de M. Helvetius ; que

notre nation est bien ridicule , & que si-tôt qu'il paroît une vérité parmi nous , tout le monde est alarmé , comme si les Anglois faisoient une descente. Il ajoute qu'en Angleterre le livre de l'*Esprit* n'auroit fait à son auteur que des disciples & des amis ; parce qu'au lieu d'hypocrites & de petits importants , les Anglois n'ont que des philosophes qui nous instruisent , & des marins qui nous donnent sur les oreilles. Il invite sur-tout ses compatriotes à imiter les Anglois dans leur noble liberté de penser , & leur profond mépris pour les fadaïses de l'école. Il assure que depuis long - temps il n'a pas vu un seul honnête homme qui , sur les choses essentielles , ne pensât comme M. Helvetius.

Tant de suffrages illustres , les éditions du livre de l'*Esprit* qui se succédoient rapidement , son succès chez toutes les nations , le témoignage que l'auteur pouvoit se rendre d'avoir fait un livre utile au genre-humain , les signes éclatants de la reconnoissance universelle , le doux sentiment de sa gloire , guérissent bientôt les blessures qu'avoient faites à M. Helvetius la cabale & l'envie. Il fut plus heureux que jamais.

Il passoit la plus grande partie de l'année à sa terre de Voré. Bon mari & bon pere, content de sa femme & de ses enfants, il y goûtoit tous les plaisirs de la vie domestique. Le bonheur de cette famille étoit remarqué de ceux même qui étoient le moins faits pour le sentir. Une femme du monde disoit en parlant d'eux : » Ces gens-là ne prononcent point comme nous les mots de mon mari, ma femme, mes enfants «.

M. Helvetius s'étoit préparé depuis long-temps une autre source de bonheur. A peine avoit-il été possesseur de sa terre de Voré, qu'il s'y étoit livré à son caractère de bienfaisance.

Il y avoit dans cette terre un gentilhomme nommé M. de Vasseconcelle. Il ne possédoit qu'un petit bien chargé de redevances au seigneur ; & depuis long-temps il ne les avoit pas payées. M. Helvetius, en achetant la terre, achetoit aussi les droits sur les sommes qu'on devoit à Voré. Les gens d'affaires, pour faire leur cour au nouveau seigneur, ne manquerent pas d'exiger, avec rigueur, tout ce qui lui étoit dû. Il étoit arrivé depuis quelques jours, lorsqu'on lui annonça M. de

Vasseconcelle. Celui-ci dit à M. Helvetius que l'état de ses affaires ne lui avoit pas permis depuis plusieurs années de payer ce qu'il devoit au seigneur de Voré ; qu'il n'étoit pas en état , dans ce moment , de donner le tout ; mais qu'il s'engageoit pour l'avenir à payer exactement l'année courante , & les arrérages d'une année. Il ajouta que si on en exigeoit davantage , & si on continuoit les procédures , on le ruineroit sans ressource : » Je fais , lui dit le philosophe , que vous êtes un galant homme , & que vous n'êtes pas riche. Vous me payerez à l'avenir comme vous le pourrez ; & voici un papier qui doit empêcher mes gens d'affaires de vous inquiéter ». Il lui donne une quittance générale. M. de Vasseconcelle se jette à ses genoux en s'écriant : » Ah ! Monsieur , vous sauvez la vie à ma femme & à cinq enfants ». M. Helvetius le relève en l'embrassant ; lui parle avec l'intérêt le plus noble & le plus tendre , & lui fait accepter une pension de 1000 livres pour élever ses enfants.

D'autres gentilhommes ou voisins , ou vassaux de M. Helvetius , eurent recours à lui dans leurs besoins ; plusieurs furent prévenus. Ceux qui pendant la guerre avoient

une troupe à rétablir , ou un équipage à faire ; ceux qui avoient des enfans à élever , un bien en désordre , pouvoient compter sur le seigneur de Voré. Entre tous les hommes de cette classe , qu'il a obligés , nous ne nommerons que MM. de l'Étang , qui n'ont jamais voulu taire les bienfaits qu'ils ont reçu de M. Helvetius.

Si ses fermiers effuyoient quelque perte , si l'année n'étoit pas féconde , il leur faisoit d'abord des remises , & souvent leur donnoit de l'argent. Il avoit fixé dans ses terres un chirurgien , homme de mérite. Il avoit établi une pharmacie bien fournie de tout , & dont les remèdes étoient distribués à tous ceux qui en avoient besoin. Dès qu'un paysan tomboit malade , il recevoit de la viande , du vin , & tout ce qui convenoit à son état. M. Helvetius alloit le voir souvent , il le consolait , il avoit soin qu'il fût bien servi ; quelquefois il le servoit lui-même. Il avoit une maniere assez sûre de terminer les procès ; il payoit d'abord le prix de la chose contestée.

Il étoit l'ami zélé & attentif du petit nombre de paysans qui montroient des mœurs & de la bonté ; il étoit flatté d'avoir pour

convives des vieillards, des femmes décrépites, qui avoient toute la grossièreté de leur état, mais qui étoient justes, & faisoient du bien.

Il a fait souvent jouir ses amis d'un spectacle délicieux, celui de son arrivée à la campagne. Femmes, vieillards, enfants venoient l'entourer, l'embrasser, pouffoient des cris, & versoit des larmes de joie. A son départ, son carrosse étoit long-temps suivi d'une foule de ses vassaux ou seulement de ses voisins.

Il excitoit le travail dans toutes ses terres; & il vouloit exciter l'industrie à Voré, parce qu'elle pouvoit seule donner aux habitants une aisance que leur refuse la stérilité du terrain. Il essaya de faire faire du point d'Alençon. Mais jusqu'à présent cet essai n'a pas réussi; il a été plus heureux dans une autre entreprise. Après avoir été trompé par des agents infidèles, ou peu intelligents, il a enfin établi une manufacture de bas au métier, qui fait de jour en jour de nouveaux progrès.

Il passoit toutes ses matinées à méditer & à écrire. Le reste du jour, il cherchoit de la dissipation. Il aimoit la chasse; mais

pour la rendre plus agréable , il n'imaginoit pas de multiplier le gibier. Il est vrai qu'il n'aimoit pas à le voir détruire par d'autres que par lui. Cependant il étoit entouré de braconniers. Il fit faire des défenses sévères ; mais les gardes qui le connoissoient , ne portoient pas fort loin la sévérité. Un jour un payfan vint chasser jusques sous les fenêtres du château. M. Helvetius en fut irrité , & ordonna que cet homme fût veillé de près , & arrêté à la premiere occasion. Dès le lendemain on lui amene le coupable. M. Helvetius , fort en colere , se leve , & court au chasseur que deux gardes traînoient dans la cour du chateau. Après l'avoir regardé un moment. » Mon ami , lui dit-il , vous avez de grands torts avec moi : si vous aviez besoin de gibier , pourquoi ne m'en avoir pas demandé ? Je vous en aurois donné ». Après ce peu de mots , il fit rendre la liberté au payfan , & lui fit donner du gibier.

Cependant Madame Helvetius , indignée de l'insolence des braconniers , assuroit son mari que tant qu'il ne les puniroit pas , ils continueroient leurs chasses. Il en convint , & promit d'user de rigueur. Il ordonna à ses gardes de faire payer l'amende à qui-

conque tireroit sur ses terres , & de le défarmer. Peu de jours après ces ordres , ils arrêtent un payfan qui chassoit , lui ôtent son fusil , & le conduisent en prison , dont il ne sortit qu'après avoir payé l'amende. M. Helvetius informé de cette aventure , va trouver le payfan , mais en secret , dans la crainte d'effuyer les reproches de Madame Helvetius. Après avoir fait promettre à ce braconnier qu'il ne parleroit pas de ce qui alloit se passer entre eux , il lui paye le prix de son fusil , & lui rend la somme à laquelle l'amende & les frais pouvoient se monter. Madame Helvetius de son côté n'étoit pas tranquille. Elle disoit à ses enfants : » Je suis la cause que ce pauvre homme est ruiné : c'est moi qui ai excité votre pere à faire punir les braconniers ». Elle se fait conduire chez celui qui lui faisoit tant de pitié , elle demande à quoi se monte la somme de l'amende & des frais , & le prix du fusil. Elle paye le tout , & le payfan reçut l'argent sans manquer au secret qu'il avoit promis à M. Helvetius.

La même année , à son retour à Paris , il lui arriva une petite aventure , qui prouve que sa philosophie & sa bonté ne le quit-
toient

ET LES OUVRAGES DE M. HELVETIUS. *lxi*
toient jamais. Son carrosse fut arrêté dans
une rue par une charette chargée de bois,
& qui pouvoit se détourner aisément, &
rendre la rue libre. Elle n'en fit rien. M.
Helvetius impatienté, traita de coquin le
couducteur de la charette. » Vous avez rai-
son, lui dit le payfan, je suis un coquin
& vous un honnête homme; car je suis à
pied, & vous êtes en carrosse. Mon ami,
lui dit M. Helvetius, je vous demande
pardon. Mais vous venez de me donner une
excellente leçon, que je dois payer ». Il lui
donna six francs, & le fit aider par ses gens
à ranger la charette.

Après avoir passé sept ou huit mois dans
ses terres, il ramenoit sa famille à Paris, &
y vivoit dans une assez grande retraite avec
quelques amis de tous les états, qui lui con-
venoient par leurs lumieres & par leurs
mœurs. Seulement il donnoit un jour de la
semaine aux simples connoissances. Ce jour-
là, sa maison étoit le rendez-vous de la
plupart des hommes de mérite de la nation
& de beaucoup d'étrangers, princes, mi-
nistres, philosophes, grands seigneurs, litté-
rateurs, étoient empressés de connoître M.
Helvetius.

Tome I.

Un genre de vie si délicieux ne fut interrompu que par deux voyages agréables. Il voulut voir l'Angleterre, & connoître cette nation célèbre, à qui l'Europe doit tant de lumieres. Il vouloit voir l'effet des bonnes loix & d'une administration vigilante. Il partit pour Londres au mois de Mars 1764; il fut reçu du roi, des hommes en place, des savants, comme devoit l'être un homme illustre, que sa réputation avoit devancé. Il vit les campagnes; il ne les trouva pas mieux cultivées que celles de France; mais il trouvoit des cultivateurs plus heureux. Il remarquoit dans le peuple de l'intérieur de l'Angleterre beaucoup d'humanité, & rien de cette insolence que les étrangers reprochent quelquefois aux habitants de Londres.

En traversant un bourg de la province d'Yorck-Shire, un postillon mal-adroit le renversa; les glaces de la chaise furent brisées, & le postillon qui avoit été fort froissé, jettoit des cris. M. Helvetius que les éclats des glaces avoient blessé, sortant de sa chaise, les mains sanglantes, ne s'occupa que du postillon. Quelques payfans, qui étoient accourus pour les secourir, remarquerent ce trait d'humanité, & le firent re-

ET LES OUVRAGES DE M. HELVETIUS. lxxj
marquer à d'autres. Dans le moment. M.
Helvetius fut environné de tous les habi-
tants du bourg. Tous s'empressoient de lui
offrir leur maison, leurs chevaux, des vi-
vres, enfin des secours de toute espece. Plus-
ieurs, & même des plus riches, vouloient
lui servir de postillon.

Il remarquoit dans les Anglois un amour
extrême pour leurs enfants. Ce qu'on ap-
pelle en France l'esprit de société leur est
presque inconnu; mais ils jouissent beaucoup
des douceurs de la vie domestique. L'esprit
de société rassemble à Paris des hommes qui
ont le besoin des amusements frivoles. L'es-
prit de société rassemble les Anglois pour
s'occuper des intérêts & de la prospérité de
leur patrie. Ils ne cherchent pas les dissipa-
tions, parce qu'ils ont des jouissances soli-
des. On voit peu en Angleterre ce rire,
plus souvent le signe de la folie que l'ex-
pression du bonheur; mais on y voit l'ai-
sance & un sage emploi du temps. On voit
un peuple sérieux, occupé & content. M.
Helvetius en quittant ce pays, où il n'avoit
point vu l'humanité humiliée & souffrante,
répandit des larmes.

Il céda l'année suivante aux instances du

roi de Prusse, & de plusieurs princes, qui depuis long-temps l'invitoient à faire un voyage en Allemagne. Depuis qu'on savoit qu'il pouvoit se déterminer à voyager, les instances devenoient plus vives; & il partit à la fin de l'hiver de 1765. Il étoit pressé de se rendre à Berlin, & de voir un grand homme. Le roi de Prusse voulut le loger, & ne permit pas qu'il eût une autre table que la sienne. Il l'entretint souvent, & prit pour sa personne & son caractère l'estime qu'il avoit pour son esprit. Il fut accueilli avec la même considération chez plusieurs princes d'Allemagne, & sur-tout à Gotha.

Il remarquoit, en général, dans toutes ces cours & dans la noblesse Allemande de la philosophie, de l'amour de l'ordre & de l'humanité. Il résulte de cet esprit que sous le joug de plusieurs princes, dont la plupart sont despotiques, le peuple n'est point misérable. M. Helvetius avoit alors quelque crainte d'être encore persécuté en France. Tous les princes d'Allemagne lui offroient à l'envi une retraite. Tous vouloient l'arrêter. Il fut regretté de tous. Cependant si la persécution s'étoit renouvelée contre lui, l'Angleterre est le pays qu'il auroit choisi pour asyle.

En attendant , il revint en France. On y avoit dissous l'ordre des jésuites. Cette société d'intrigants , cette cabale éternelle , à laquelle se rallioient tous les ambitieux sans mérite , cette société funeste aux mœurs & aux progrès des lumieres , n'avoit point été proscrire par des philosophes. Ils auroient détruit l'ordre , mais ils auroient bien traité les individus. Les parlements , pour la plupart jansenistes , avoient traité l'ordre comme ils le devoient , & les individus avec barbarie.

M. Helvetius avoit appris que ce jésuite qui avoit abusé de sa confiance , & trahi son amitié , ce jésuite qui lui avoit fait perdre les bontés de la reine , & animé contre lui les tartufes de la cour , étoit confiné dans un village , où il souffroit dans sa vieillesse la plus extrême pauvreté. Il alla trouver un des amis de ce malheureux , & lui donna cinquante louis. » Portez - les , lui dit-il , au pere *** ; mais ne lui dites pas qu'ils viennent de moi. Il m'a offensé , & il seroit humilié de recevoir mes secours «.

M. Helvetius , dans sa retraite de Voré , s'occupoit à développer , à prouver les principes du livre de l'*Esprit*.

Il avoit d'abord travaillé à les justifier , à répondre aux critiques. Mais l'ouvrage fut à peine fini , que les critiques étoient oubliées. Renonçant à ce projet, il aima mieux suivre ses premières idées, & former un plan général d'éducation. C'est le sujet de son livre de l'*Homme* , dont il a donné lui-même cette analyse.

Après avoir , dans l'exposition de cet ouvrage , dit un mot de son importance , de l'ignorance où l'on est des vrais principes de l'éducation : enfin , de la sécheresse de ce sujet , & de la difficulté de le traiter, il examine, section I.

» Si l'éducation nécessairement différente
» des divers hommes , n'est pas la cause de
» cette inégalité des esprits jusqu'à présent
» attribuée à l'inégale perfection des or-
» ganes «.

L'auteur demande , à cet effet , à quel âge commence l'éducation de l'homme , & quels sont ses instituteurs.

Il voit que l'homme est disciple de tous les objets qui l'environnent , de toutes les positions où le hasard le place , enfin de tous les accidents qui lui arrivent.

Que ces objets , ces positions & ces

ET LES OUVRAGES DE M. HELVETIUS. lxxv
accidents ne font exactement les mêmes
pour personne, & qu'ainsi nul ne reçoit les
mêmes instructions.

Que dans la supposition impossible où
les hommes eussent les mêmes objets sous
les yeux, ces objets ne les frappant point
dans le moment précis où leur âme se
trouve dans la même situation, ces objets,
en conséquence, n'exciteroient point en
eux les mêmes idées, & qu'ainsi la préten-
due uniformité d'instruction reçue, soit dans
les colleges, soit dans la maison paternelle,
est une de ces suppositions dont l'impossi-
bilité est prouvée, & par le fait, & par
l'influence qu'un hasard indépendant des
maîtres a, & aura toujours sur l'éducation
de l'enfance & de l'adolescence.

D'après ces données, il considère l'ex-
trême étendue du pouvoir du hasard, &
examine

Si les hommes illustres ne lui doivent pas
souvent leur goût pour tel ou tel genre d'é-
tude, &, par conséquent, leurs talents &
leurs succès en ce même genre.

Si l'on peut perfectionner la science de
l'éducation, sans resserrer les bornes de l'em-
pire du hasard.

Si les contradictions actuelles apperçues entre tous les préceptes de l'éducation, n'é-tendent pas l'empire de ce même hafard.

Si ces contradictions dont il donne quelques exemples, ne doivent point être regardées comme un effet de l'opposition qui se trouve entre le systême religieux & le systême du bonheur public.

Si l'on pourroit rendre les religions moins destructives de la félicité nationale, & les fonder sur des principes plus conformes à l'intérêt général.

Quels sont ces principes.

S'il est possible qu'un prince éclairé les établisse.

Si, parmi les fausses religions, il en est quelques-unes dont le culte ait été moins contraire au bonheur des sociétés, &, par conséquent, à la perfection de la science de l'éducation.

Si, d'après ces divers examens & dans la supposition où tous les hommes auroient une égale aptitude à l'esprit, la seule différence de leur éducation ne devroit pas en produire une dans leurs idées & leurs talents. D'où il suit que l'inégalité actuelle des esprits ne peut être regardée dans les

hommes communément bien organisés ,
comme une preuve démonstrative de leur
inéegale aptitude à en avoir.

Il examine , section II.

» Si tous les hommes communément bien
» organisés , n'auroient pas une égale apti-
» tude à l'esprit «.

Il convient d'abord que toutes nos idées
nous viennent par les sens ; qu'en consé-
quence on a dû regarder l'esprit comme un
pur effet , ou de la finesse plus ou moins
grande des cinq sens , ou d'une cause oc-
culte ou non déterminée , à laquelle on a
vaguement donné le nom d'organisation :

Que pour prouver la fausseté de cette
opinion , il faut recourir à l'expérience , se
faire une idée nette du mot *Esprit* , le dis-
tinguer de l'ame ; & cette distinction faite ,
observer :

Sur quels objets l'esprit agit :

Comment il agit :

Si toutes ses opérations ne se réduiroient
pas à l'observation des ressemblances &
des différences , des convenances & des
disconvenances que les objets divers ont
entre eux & avec nous , & si , par con-
séquent , tous les jugements portés sur les

objets physiques, ne feroient pas de pures sensations.

S'il n'en feroit pas de même des jugements portés sur les idées auxquelles on donne les noms d'abstraites, de collectives, &c.

Si, dans tous les cas, juger & comparer feroit autre chose que *voir alternativement*, c'est-à-dire, *sentir*.

Si l'on peut éprouver l'impression des objets, sans cependant les comparer entre eux.

Si leur comparaison ne suppose point intérêt de les comparer.

Si cet intérêt ne seroit pas la cause unique & ignorée de toutes nos idées, nos actions, nos peines, nos plaisirs, enfin de notre sociabilité.

Sur quoi il observe que cet intérêt prend, en dernière analyse, sa source dans la sensibilité physique : que cette sensibilité, par conséquent, est le seul principe des idées & des actions humaines.

Qu'il n'est point de motif raisonnable pour rejeter cette opinion.

Que cette opinion, une fois démontrée & reconnue pour vraie, on doit nécessaire-

ET LES OUVRAGES DE M. HELVETIUS. lxxix
ment regarder l'inégalité des esprits, comme l'effet :

Ou de l'inégale étendue de la mémoire :

Ou de la plus ou moins grande perfection des cinq sens :

Que dans le fait, ce n'est ni la grande mémoire, ni l'extrême finesse des sens qui produit & doit produire le grand esprit.

Qu'à l'égard de la finesse des sens, les hommes communément bien organisés, ne different que dans la nuance de leurs sensations.

Que cette légère différence ne change point le rapport de leurs sensations entre elles ; que cette différence, par conséquent, n'a nulle influence sur leur esprit, qui n'est & ne peut être que la connoissance des vrais rapports des objets entre eux.

Cause de la différence des opinions des hommes.

Que cette différence est l'effet de la signification incertaine & vague de certains mots ; tels sont ceux

De bon,

D'intérêt,

Et de vertu.

Que les mots précisément définis, & leur

définition conignée dans un dictionnaire ; toutes les propositions de morale , politique , & métaphysique deviennent aussi susceptibles de démonstrations que les vérités géométriques.

Que du moment où l'on attachera les mêmes idées aux mêmes mots , tous les esprits adopteront les mêmes principes , en tireront les mêmes conséquences.

Qu'il est impossible , puisque les objets se présentent à tous dans les mêmes rapports , qu'en comparant ces objets entre eux , les hommes (soit dans le monde physique , comme le prouve la géométrie ; soit dans le monde intellectuel , comme le prouve la métaphysique) ne parviennent aux mêmes résultats.

Que la vérité de cette proposition se prouve , & par la ressemblance des contes des fées , des contes philosophiques , des contes religieux de tous les pays , & par l'uniformité des impostures par-tout employées par les ministres des fausses religions , pour accroître & conserver leur autorité sur les peuples.

De tous ces faits , il résulte que la finesse plus ou moins grande des sens ne changeant

E T LES ŒUVRAGES DE M. HELVETIUS lxxxj
en rien la proportion dans laquelle les objets nous frappent , tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit.

Pour multiplier les preuves de cette importante vérité , l'Auteur la démontre encore dans la même section par un autre enchaînement de propositions. Il fait voir que les plus sublimes idées une fois simplifiées sont de l'aveu de tous les philosophes réductibles à cette proposition claire, *le blanc est blanc : le noir est noir.*

Que toute vérité de cette espèce est à la portée de tous les esprits ; qu'il n'en est donc aucune , quelque grande & générale qu'elle soit , qui , nettement présentée & dégagée de l'obscurité des mots , ne puisse être également saisie de tous les hommes communément bien organisés. Or , pouvoir également atteindre aux plus hautes vérités , c'est avoir une égale aptitude à l'esprit. Telle est la conclusion de la seconde section.

L'objet de la troisième section est la recherche des causes auxquelles on peut attribuer l'inégalité des esprits.

Ces causes se réduisent à deux.

L'une est le desir inégal que les hommes ont de s'éclairer.

L'autre, la diversité des positions où le hasard les place : diversité de laquelle résulte celle de leur instruction & de leurs idées. Pour faire sentir que c'est à ces deux causes seules qu'on doit rapporter, & la différence, & l'inégalité des esprits. L'auteur prouve que la plupart de nos découvertes sont des dons du hasard.

Que les mêmes dons ne sont pas accordés à tous.

Que néanmoins ce partage n'est pas si inégal qu'on l'imagine.

Qu'à cet égard c'est moins le hasard qui nous manque, que nous, qui manquons au hasard.

Qu'à la vérité, tous les hommes communément bien organisés ont également d'esprit en puissance; mais que cette puissance est morte en eux, lorsqu'elle n'est point mise en action par une passion telle que l'amour de l'estime, de la gloire, &c.

Que les hommes ne doivent qu'à de telles passions l'attention propre à féconder les idées que le hasard leur offre.

Que sans passions, leur esprit peut, si

l'on veut , être regardé comme une machine parfaite ; mais dont le mouvement est suspendu jusqu'à ce que les passions le lui rendent.

D'où l'on doit conclure que l'inégalité des esprits est dans les hommes le produit , & du hasard , & de l'inégale vivacité de leurs passions. Mais de telles passions seroient-elles en eux l'effet de la force de leur tempérament ? c'est ce que M. Helvetius examine dans la section quatrieme.

Il y démontre :

Que les hommes communément bien organisés sont susceptibles du même degré de passion.

Que leur force inégale est toujours en eux l'effet de la différence des positions où le hasard les place.

Que le caractère original de chaque homme (comme l'observe Pascal) n'est que le produit de ses premières habitudes ; que l'homme naît sans idées , sans passions , & sans autres besoins que ceux de la faim & de la soif , par conséquent , sans caractère : qu'il en change souvent , sans changer d'organisation ; que ces changemens indépendants de la finesse plus ou moins grande de

ses sens, s'operent d'après des changements survenus dans sa position & ses idées.

Que la diversité des caracteres dépend uniquement de la maniere différente dont se modifie dans les hommes le sentiment de l'amour d'eux-mêmes.

Que ce sentiment, effet nécessaire de la sensibilité physique, est commun à tous, qu'il produit dans tous l'amour du pouvoir.

Que ce desir y engendre l'envie, l'amour des richesses, de la gloire, de la considération, de la justice, de la vertu, de l'intolérance, enfin toutes les passions factices dont les noms divers ne désignent que les diverses applications de l'amour du pouvoir.

Cette vérité prouvée, l'on montre dans une courte généalogie des passions, que si l'amour du pouvoir n'est qu'un pur effet de la sensibilité physique, & si tous les hommes communément bien organisés sont sensibles, tous, par conséquent, sont susceptibles de l'espece de passion propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit.

Mais ces passions peuvent - elles s'allumer aussi vivement dans tous ? ce qu'on peut assurer, c'est que l'amour de la gloire peut s'exalter dans l'homme au même degré

gré de force que le sentiment de l'amour de lui-même ; c'est que la force de ce sentiment est dans tous les hommes plus que suffisant pour les douer du degré d'attention qu'exige la découverte des plus hautes vérités ; c'est que l'esprit humain, en conséquence , est susceptible de perfectibilité , & qu'enfin , dans les hommes communément bien organisés , l'inégalité des talents ne peut être qu'un pur effet de la différence de leur éducation ; dans laquelle différence je comprends celle des positions où le hasard les place.

Dans la section 5 , l'auteur se propose de montrer les erreurs & les contradictions de ceux qui , sur cette question , adoptent des principes différents des siens , & qui rapportent à l'inégale perfection des organes des sens , l'inégale supériorité des esprits.

Nul n'a sur cette matiere mieux écrit que M. Rousseau. Mais toujours contraire à lui-même , il regarde tantôt l'esprit & le caractère , comme l'effet de la diversité des tempéraments , & tantôt adopte l'opinion contraire.

Que de ses contradictions , à ce sujet , il résulte ;

Que la vertu, l'humanité, l'esprit & les talents sont des acquisitions.

Que la bonté n'est point le partage de l'homme au berceau.

Que les besoins physiques sont en lui des semences de cruauté.

Que l'humanité, par conséquent, est toujours le produit, ou de la crainte, ou de l'éducation.

Que M. Rousseau, d'après ses premières contradictions, tombe sans cesse dans de nouvelles; qu'il croit tour-à-tour l'éducation utile & inutile.

De l'heureux usage qu'on peut faire dans l'instruction publique de quelques idées de M. Rousseau.

Que d'après cet auteur, il ne faut pas croire l'enfance & la première jeunesse sans jugement.

Des prétendus avantages de l'âge mûr sur l'adolescence; qu'ils sont nuls.

Des éloges donnés par M. Rousseau à l'ignorance; des motifs qui l'ont déterminé à s'en faire l'apologiste.

Que les lumières n'ont jamais contribué à la corruption des mœurs; que M. Rousseau lui-même ne le croit pas.

ET LES OUVRAGES DE M. HELVETIUS. lxxxvij

Des causes de la décadence des empires :
qu'entre ces causes l'on ne peut citer la
perfection des arts & des sciences.

Et que leur culture retarde la ruine d'un
empire despotique.

Dans la section 6, M. Helvetius confi-
dere les divers maux produits par l'igno-
rance.

Il prouve que l'ignorance n'est point des-
tructive de la mollesse.

Qu'elle n'assure point la fidélité des sujets.

Qu'elle juge sans examen les questions les
plus importantes.

En citant celle du luxe en exemple ;

Il prouve qu'on ne peut résoudre cette
question sans comparer une infinité d'objets
entre eux.

Sans attacher d'abord des idées nettes au
mot *luxe* ; sans examiner ensuite :

Si le luxe ne seroit pas utile & nécessaire ;
s'il suppose toujours intempérance dans une
nation.

De la cause du luxe : si le luxe ne seroit
pas lui-même l'effet des calamités publiques
dont on l'accuse d'être l'auteur.

Si, pour connoître la vraie cause du luxe,
il ne faut pas remonter à la formation des

fociétés, y suivre les effets de la grande multiplication des hommes.

Observer si cette multiplication ne produit point entre eux division d'intérêt, & cette division une repartition trop inégale des richesses nationales.

Des effets produits, & par le partage trop inégal de l'argent & par son introduction dans un empire.

Des biens & des maux qu'elle y occasionne.

Des causes de la trop grande inégalité des fortunes.

Des moyens de s'opposer à la réunion trop rapide des richesses dans les mêmes mains.

Des pays où l'argent n'a point de cours.

Quels sont en ces pays les principes productifs de la vertu.

Des pays où l'argent a cours.

Que l'argent y devient l'objet commun du desir des hommes, & le principe productif de leurs actions & de leurs vertus.

Du moment où, semblables aux mers, les richesses abandonnent certaines contrées.

De l'état où se trouve alors une nation.

Du stupide engourdissement qui y remplace la perte des richesses.

Des divers principes d'activité des nations.

De l'argent considéré comme un de ces principes.

Des maux qu'occasionne l'amour de l'argent.

Si, dans l'état actuel de l'Europe, le magistrat éclairé doit desirer le trop prompt affoiblissement d'un tel principe d'activité.

Que ce n'est point dans le luxe, mais dans sa cause productrice qu'on doit chercher le principe destructeur des empires.

Si l'on peut porter trop d'attention à l'examen des questions de cette espece.

Si, dans de telles questions, les jugements précipités de l'ignorance, n'entraînent pas souvent une nation aux plus grands malheurs.

Si, conséquemment à ce que je viens de dire, l'on ne doit point haine & mépris aux protecteurs de l'ignorance, & généralement à tous ceux qui s'opposant aux progrès de l'esprit humain, nuisent à la perfection de la législation, par conséquent, au bonheur public, uniquement dépendant de la bonté des loix.

On voit dans la section 7, que c'est l'excellence des loix, & non, comme quelques-uns le prétendent, la pureté du culte religieux qui peut assurer le bonheur & la tranquillité des peuples.

Du peu d'influence des religions sur les vertus & la félicité des nations.

De l'esprit religieux, destructif de l'esprit législatif.

Qu'une religion vraiment utile forceroit les citoyens à s'éclairer.

Que les hommes n'agissent point conséquemment à leur croyance, mais à leur avantage personnel.

Que plus de conséquence dans leurs esprits rendroit la religion papiste plus nuisible.

Qu'en général les principes spéculatifs ont peu d'influence sur la conduite des hommes; qu'ils n'obéissent qu'aux loix de leur pays, & à leur intérêt.

Que rien ne prouve mieux le prodigieux pouvoir de la législation, que le gouvernement des jésuites.

Qu'il a fourni à ces religieux les moyens de faire trembler les rois, & d'exécuter les plus grands attentats.

Des grands attentats.

Que ces attentats peuvent être également inspirés par les passions de la gloire, de l'ambition & du fanatisme.

Du moyen de distinguer l'espece de passion qui les commande.

Du moment où l'intérêt des jésuites leur ordonne de grands forfaits.

Quelle secte en France pouvoit s'opposer à leurs entreprises.

Que le jansenisme seul pouvoit détruire les jésuites.

Que sans les jésuites on n'eût jamais connu tout le pouvoir de la législation.

Que pour la porter à sa perfection, il faut, ou comme un Saint Benoît, avoir un ordre religieux; ou, comme un Romulus & un Pen, avoir un empire ou une colonie à fonder.

Qu'en toute autre position, le génie législatif, contraint par les mœurs & les préjugés déjà établis, ne peut prendre un certain essor, ni dicter les loix parfaites, dont l'établissement procureroit aux nations le plus grand bonheur possible.

Que pour résoudre le problème de la félicité publique, il faudroit, préliminairement,

connoître ce qui constitue essentiellement le bonheur de l'homme.

La 8e. section fait connoître en quoi consiste le bonheur de l'individu, &, par conséquent, la félicité nationale nécessairement composée de toutes les félicités particulières.

Que pour résoudre ce problème politique, il faut examiner si, dans toute espèce de conditions, les hommes peuvent être également heureux; c'est-à-dire, remplir d'une manière également agréable tous les instants de leur journée.

De l'emploi du temps.

Que cet emploi est à peu près le même dans toutes les professions.

Que si les empires ne sont peuplés que d'infortunés, c'est l'effet de l'imperfection des loix & du partage trop inégal des richesses.

Qu'on peut donner plus d'aisance aux citoyens; que cette aisance modéreroit en eux le desir trop excessif des richesses.

Des divers motifs qui, maintenant, justifient ces desirs.

Qu'entre ces motifs, un des plus puissants est la crainte de l'ennui.

Que la maladie de l'ennui est plus commune & plus cruelle qu'on n'imagine.

De l'influence de l'ennui sur les mœurs des peuples & la forme de leurs gouvernements.

De la religion & de ses cérémonies considérées comme remède à l'ennui.

Que le seul remède à ce mal sont des sensations vives & distinctes.

Delà notre amour pour l'éloquence, la poésie, & tous ces arts d'agréments dont l'objet est d'exciter de ces sortes de sensations.

Preuve détaillée de cette vérité.

Des arts d'agréments; de leur impression sur l'opulent oisif: qu'ils ne peuvent l'arracher à son ennui.

Que les plus riches sont en général les plus ennuyés, parce qu'ils sont passifs dans presque tous leurs plaisirs.

Que les plaisirs passifs sont en général les plus courts & les plus coûteux.

Qu'en conséquence, c'est au riche que se fait le plus vivement sentir le besoin des richesses.

Qu'il voudroit toujours être mû sans se donner la peine de se remuer.

Qu'il est sans motif pour s'arracher à une oisiveté à laquelle une fortune médiocre soustrait nécessairement les autres hommes.

De l'association des idées de bonheur & de richesse dans notre mémoire ; que cette association est un effet de l'éducation.

Qu'une éducation différente produiroit l'effet contraire.

Qu'alors, sans être également riches & puissants, les citoyens seroient & pourroient même se croire également heureux.

De l'utilité éloignée de ces principes.

Qu'une fois convenu de cette vérité, on ne doit plus regarder le malheur comme inhérent à la nature même des sociétés, mais comme un accident occasionné par l'imperfection de leur législation.

Il est traité, dans la section neuvième, de la possibilité d'indiquer un bon plan de législation.

Des obstacles que l'ignorance met à sa publication.

Du ridicule qu'elle jette sur toute idée nouvelle, & toute étude approfondie de la morale & de la politique.

De la haine de l'ignorant pour toute réforme.

De la difficulté de faire de bonnes loix.

Des premieres questions à se faire à ce sujet.

• Des récompenses , de quelque espece qu'elles soient , fût - ce un luxe de plaisir , ne corrompent jamais les mœurs.

Du luxe de plaisirs. Que tout plaisir décerné par la reconnoissance publique fait chérir la vertu , fait respecter les loix dont le renversement , comme quelques - uns le prétendent , n'est jamais l'effet de l'inconstance de l'esprit humain.

Des vraies causes des changements arrivés dans les loix des peuples.

Que ces changements prennent leur source dans l'imperfection de ces mêmes loix , dans la négligence des administrateurs qui ne savent ni contenir l'ambition des nations voisines par la terreur des armes , ni celle de leurs concitoyens par la sagesse des réglemens , & qui d'ailleurs élevés dans des préjugés nuisibles , favorisent l'ignorance des vérités dont la révélation assureroit la félicité publique.

Que la révélation de la vérité n'est jamais funeste qu'à celui qui la dit.

Que sa connoissance utile aux nations n'en troubla jamais la paix.

Qu'une des plus fortes preuves de cette assertion est la lenteur avec laquelle la vérité se propage.

Des gouvernements.

Que dans aucun, le bonheur du prince n'est, comme on le croit, attaché au malheur des peuples.

Qu'on doit la vérité aux hommes.

Que l'obligation de la dire suppose le libre usage des moyens de la découvrir.

Que privées de cette liberté, les nations crouissent dans l'ignorance.

Des maux que produit l'indifférence pour la vérité.

Que le législateur, comme quelques-uns le prétendent, n'est jamais forcé de sacrifier le bonheur de la génération présente à celui de la génération future.

Qu'une telle supposition est absurde.

Qu'on doit d'autant plus exciter les hommes à la recherche de la vérité, qu'en général, plus indifférents pour elle, ils jugent une opinion vraie ou fausse, selon l'intérêt qu'ils ont de la croire telle, ou telle.

Que cet intérêt leur feroit nier au besoin

la vérité des démonstrations géométriques.

Qu'il leur fait estimer en eux la cruauté qu'ils détestent dans les autres.

Qu'il leur fait respecter le crime.

Qu'il fait les saints.

Qu'il prouve aux Grands la supériorité de leur espèce sur celle des autres hommes.

Qu'il fait honorer le vice dans un protecteur.

Que l'intérêt du puissant commande plus impérieusement que la vérité aux opinions générales.

Qu'un intérêt secret cache toujours aux parlements la conformité de la morale des jésuites & du papisme.

Que l'intérêt fait nier journellement cette maxime : » Ne fais pas à autrui ce que tu ne » voudrois pas qu'on te fit «.

Qu'il dérobe à la connoissance du prêtre honnête homme, & les maux produits par le catholicisme, & les projets d'une secte, intolérante parce qu'elle est ambitieuse, & régicide parce qu'elle est intolérante.

Des moyens employés par l'église pour s'affervir les nations.

Du temps où l'église catholique laisse reposer ses prétentions.

Du moment où elle les fait revivre.

Des prétentions de l'église prouvées par le droit.

De ces mêmes prétentions prouvées par le fait.

Des moyens d'enchaîner l'ambition ecclésiastique.

Que le tolérantisme seul peut la contenir; peut, en éclairant les esprits, assurer le bonheur & la tranquillité des peuples, dont le caractère est susceptible de toutes les formes que lui donnent les loix, le gouvernement, & sur-tout l'éducation publique.

Il s'agit, dans la section dixième, de la puissance de l'éducation: des moyens de la perfectionner: des obstacles qui s'opposent aux progrès de cette science.

De la facilité avec laquelle, ces obstacles levés, l'on traceroit le plan d'une excellente éducation.

De l'éducation.

Qu'elle peut tout.

Que les princes sont comme les particuliers, le produit de leur instruction.

Qu'on ne peut attendre de grands princes que d'un grand changement dans leur éducation.

ET LES OUVRAGES DE M. HELVETIUS. xcix

Des principaux avantages de l'instruction publique sur la domestique.

Idée générale sur l'éducation physique de l'homme.

Dans quel moment & quelle position l'homme est susceptible d'une éducation morale.

De l'éducation relative aux diverses professions.

De l'éducation morale de l'homme.

Des obstacles qui s'opposent à la perfection de cette partie de l'éducation.

Intérêt du prêtre , premier obstacle.

Imperfection de la plupart des gouvernements , second obstacle.

Que toute réforme importante dans la partie morale de l'éducation en suppose une dans les loix & la forme du gouvernement.

Que cette réforme faite , & les obstacles qui s'opposent aux progrès de l'instruction une fois levés , le problème de la meilleure éducation possible est résolu.

Le but de l'auteur , dans sa conclusion , c'est de prouver l'analogie de ses opinions avec celles de Locke.

De faire sentir toute l'importance & l'étendue du principe de la sensibilité physique.

De répondre au reproche de matérialisme & d'impiété.

De montrer toute l'absurdité de telles accusations , & l'impossibilité pour tout moraliste éclairé , d'échapper à cet égard aux censures ecclésiastiques.

Cet ouvrage est la suite du livre de l'Esprit. C'est le même fond d'idées vraies , avec de plus grands développements peut-être , avec plus de profondeur dans les principes & d'étendue dans les conséquences. Son dessein n'étant pas de le publier de son vivant , il n'eut pas le temps de donner à sa composition le même soin , ni le même degré de perfection qu'à son livre de l'Esprit. La violence de la persécution avoit beaucoup diminué de son amour pour la gloire. Le seul desir d'être utile après lui , l'animoit encore. Sa belle ame étoit sensiblement touchée du bien que doivent produire un jour ses écrits ; mais il ne vouloit plus rien donner au public.

Il voyoit la philosophie persécutée par des cabales puissantes , se former peu de disciples & aucuns protecteurs. Il en étoit affligé ; mais il n'en étoit pas étonné : » La vérité , disoit-il , qui ne peut jamais nuire au genre humain , ni même à aucune de ces
gran-

grandes sociétés qu'on appelle les nations , est souvent opposée aux intérêts de ce petit nombre d'hommes qui sont à la tête des peuples. Ici vous avez de grands corps qui sont tous remplis de ce qu'on appelle l'esprit de corps. Ils tendent sans cesse à usurper les uns sur les autres , & tous sur la patrie. Elle devient comme une grande famille , où les aînés veulent exclure les cadets de tout partage. Comment sera reçu de ces corps un philosophe qui viendra leur dire : Avant tout , soyez citoyens , voilà vos fonctions ; remplissez-les avec zèle. Voilà vos droits , conservez-les sans les étendre. Là , des ministres d'un esprit borné & d'un caractère altier , incapables de voir les abus qui se sont introduits , & ceux qui tiennent à la constitution de l'état , sont conduits par la routine , & la suivent ; ils n'ont point l'habitude de méditer. Iront-ils la prendre ? C'est ce qu'il faudroit faire cependant pour corriger ces abus que la philosophie vient leur montrer. Ils ont des fantaisies , des projets pour leurs favoris , leurs parents. Croyez-vous qu'ils puissent entendre dire sans impatience , qu'ils ne doivent avoir en vue que le bien de l'état ? Qu'ont-ils à désirer ? De ne point

éprouver de contradiction. Et pour cela , que faut-il faire ? Oter à l'autorité toutes ses bornes , dût-on lui ôter toute sa solidité. Mais ces abus que les ministres respectent ou tolèrent , à qui sont-ils nuisibles ? A la patrie , qui n'est qu'un vain nom. A qui peuvent-ils être utiles ? Aux Grands. Jugez ce que ces Grands penseront d'une secte d'hommes qui leur proposent d'être modérés & justes. Le Prince , les Grands sont environnés de prêtres , qui , dans les siècles d'ignorance , régnoient sur les princes & sur les peuples. Si le monde s'éclaire , ils ne seront plus respectés , & on les verra comme des hommes ridicules , ou souvent dangereux. Peut-on leur savoir mauvais gré de l'espece de rage avec laquelle ils déchirent la philosophie. Doit-on s'étonner qu'ils soient bien reçus dans les cours , où ils viennent dire : Dieu vous a donné la puissance ; ils nous charge de l'apprendre aux peuples. Au lieu de vous fatiguer à faire de bonnes loix , à donner l'exemple de l'amour de la patrie , forcez les nations à nous croire , & laissez-nous faire : cela est plus aisé.

Vous voyez la cupidité des hommes de mon ancien état , & celle des courtisans ;

ces gens-là laisseront-ils établir en paix que leurs fortunes ne sont pas toujours légitimes, & qu'ils en font un usage odieux ? Pourront-ils consentir qu'on les fasse rougir de ces mêmes richesses, qui sont l'aliment de leur orgueil ? Vous voyez que la philosophie doit être poursuivie dans les palais & jusques dans les cabanes, par les classes de la société, qui, du moins, pour un moment, déterminent l'opinion ; & devant qui la philosophie a-t-elle à se défendre ? Quels sont ses juges ? Des fots. Mais, me direz-vous, il y a dans la nation des gens de lettres estimables qui, sans être au nombre des philosophes, adoptent leurs principes, s'en parent & les répandent. Je réponds qu'il y en a peu. Les hommes qui n'ont que de l'esprit sont les rivaux humiliés des hommes de génie, & les détestent. Vous auriez compté plus d'un bel-esprit dans les détracteurs de Descartes & de Cornéille, & plus près de nous, dans ceux de Voltaire, de Montesquieu, de Buffon & de Fontenelle. La philosophie réduit le bel-esprit, les petits talents à leur juste valeur ; & ils ont intérêt d'unir leur voix à celle des hommes frivoles & corrompus, qui s'élèvent

contre toute liberté de penser. Savez-vous pourquoi, depuis la révolution d'Angleterre, la philosophie y est honorée & heureuse ? C'est qu'en Angleterre, l'intérêt général & l'intérêt particulier ne sont point opposés ; c'est qu'il y regne l'amour de l'ordre & de la patrie. Si l'honneur véritable, si l'esprit de citoyen, si les vraies vertus renaissent jamais chez les nations où la philosophie est persécutée, elle y auroit de la considération. Si ces nations, au contraire, tombent sous le despotisme, &, par conséquent, se corrompent de plus en plus, la philosophie y sera proscrire pour jamais ».

C'est d'après ces idées que M. Helvetius étoit revenu à son premier talent, & qu'il ne s'occupoit plus que de son poëme du Bonheur. Ce talent qu'il avoit laissé sans en faire usage, ne s'étoit point affoibli. On peut en juger par le quatrième chant, & par une épître, qu'il a composée l'été dernier. Il comptoit travailler encore plusieurs années à cet ouvrage, & le donner lorsque ses amis & lui-même en feroient contents. Et à quel degré de perfection ne l'auroit-il pas porté ! On remarqua au commencement de 1771, quelques changements dans son humeur &

ET LES OUVRAGES DE M. HELVETIUS. cv
dans ses goûts. On ne lui trouvoit pas sa
sérénité ordinaire. Il aimoit moins les con-
versations qu'il avoit le plus aimées. L'exer-
cice le fatiguoit; il n'alloit presque plus à
la chasse. Ce changement n'alarmoit pas
sa famille & ses amis. On étoit bien loin de
le regarder comme un signe de décadence.
On l'attribuoit à des causes morales. Ces
dernieres années ont été l'époque des mal-
heurs publics, auxquels M. Helvetius fut
fort sensible. Le désordre des finances, & le
changement dans la constitution de l'état
répandirent une consternation générale. Un
grand nombre de suicides dans le royaume,
un plus grand nombre dans la capitale, sont
de tristes preuves de cette consternation.
Des maux physiques l'augmentoient encore.
Les récoltes n'étoient point abondantes. Tant
que la disette a duré, les aumônes de Mon-
sieur Helvetius n'ont pas permis à ses vas-
saux d'en souffrir. Dans ces années malheu-
reuses, il a prolongé son séjour à sa cam-
pagne, qui lui devenoit plus chère par le
besoin qu'elle avoit de lui. Et, d'ailleurs,
le spectacle d'une misère qu'il ne pouvoit
soulager, lui rendoit triste le séjour de Pa-
ris. Il y faisoit cependant de grands biens.

Tous les jours on introduisoit chez lui, avec beaucoup de mystère, quelques nouveaux objets de sa générosité. Souvent, en leur présence, il disoit à son valet de chambre :
 » Chevalier, je vous défends de parler de
 » ce que vous voyez, même après ma
 » mort «.

Il lui arrivoit quelquefois d'étendre ses libéralités sur d'assez mauvais sujets ; & on lui en faisoit des reproches. » Si j'étois roi, disoit-il, je les corrigerois ; mais je ne suis que riche, & ils sont pauvres ; je dois les secourir «.

Sa bonne constitution & une santé rarement altérée, sembloient lui promettre une longue vie. Cependant de jour en jour il sentoît qu'il perdoit ses forces. Une attaque de goutte qui se portoit à la tête & à la poitrine, lui ôta d'abord la connoissance, & bientôt la vie.

Le 26 Décembre 1771, il fut enlevé à sa famille, à ses amis, aux infortunés, & à la philosophie.

Peu d'hommes ont été traités par la nature aussi-bien que M. Helvetius. Il en avoit reçu la beauté, la santé & le génie. Dans sa jeunesse, il étoit très-bien fait. Ses traits

ET LES OUVRAGES DE M. HELVETIUS cvij
étoient nobles & réguliers. Ses yeux expri-
moient ce qui dominoit dans son caractère,
c'est-à-dire, la douceur & la bienveillance.
Il avoit l'ame courageuse, & naturellement
révoltée contre l'injustice & l'oppression.

Personne n'a dû être plus convaincu que
lui que, pour réussir à tout, il ne faut que
vouloir fortement. Il avoit été bon danseur,
habile à l'escrime, tireur adroit, financier
éclairé, bon poète, grand philosophe, dès
qu'il avoit voulu l'être. Il avoit aimé beau-
coup les femmes, mais sans passion, & en-
traîné par les sens; il n'avoit pas dans l'a-
mitié de préférence exclusive. Il y portoit
plus de procédés que de tendresse. Ses amis,
dans leurs peines, le trouvoient sensible,
parce qu'il étoit bon. Dans le cours ordi-
naire de la vie, ils lui étoient peu nécessai-
res. Sa conversation étoit souvent celle d'un
homme rempli de ses idées, & il les portoit
quelquefois dans un monde qui n'étoit pas
digne d'elles. Il aimoit assez la dispute, & il
avançoit des paradoxes pour les voir com-
battre : il aimoit à faire penser ceux qu'il
en croyoit capables; il disoit qu'il alloit
avec eux à la *chasse des idées*. Il avoit les
plus grands égards pour l'amour-propre des

autres ; & il se paroît si peu de sa supériorité, que plusieurs hommes d'esprit qui le voyoient beaucoup, ont été long-temps sans la deviner. Il craignoit le commerce des Grands ; il avoit d'abord avec eux l'air de l'embarras & de l'ennui. Il a aimé la gloire avec passion, & c'est la seule passion qu'il ait éprouvée ; elle lui a fait aimer le travail, mais elle n'a point inspiré ses bienfaits. Personne ne les a cachés avec plus de soin. Il n'auroit pas donné à ses plaisirs un temps qu'il destinoit à l'étude ; & dans sa jeunesse même, lorsqu'il étoit retiré dans son cabinet, il n'étoit permis de l'interrompre qu'au malheureux.



P R É F A C E
D E L' E S P R I T.

L'Objet que je me propose d'examiner dans cet ouvrage, est intéressant ; il est même neuf. L'on n'a, jusqu'à présent, considéré l'esprit que sous quelques-unes de ses faces. Les grands écrivains n'ont jetté qu'un coup-d'œil rapide sur cette matiere ; & c'est ce qui m'enhardit à la traiter.

La connoissance de l'esprit, lorsqu'on prend ce mot dans toute son étendue, est si étroitement liée à la connoissance du cœur & des passions de l'homme, qu'il étoit impossible d'écrire sur ce sujet, sans avoir, du moins, à parler de cette partie de la morale commune aux hommes de toutes les nations, & qui ne peut avoir, dans tous les gouvernements, que le bien public pour objet.

Les principes que j'établis sur cette matière, sont, je pense, conformes à l'intérêt général & à l'expérience. C'est par les faits que j'ai remonté aux causes. J'ai cru qu'on devoit traiter la morale comme toutes les autres sciences, & faire une morale comme une physique expérimentale. Je ne me suis livré à cette idée que par la persuasion où je suis que toute morale, dont les principes sont utiles au public, est nécessairement conforme à la morale de la religion, qui n'est que la perfection de la morale humaine. Au reste, si je m'étois trompé, & si, contre mon attente, quelques-uns de mes principes n'étoient pas conformes à l'intérêt général, ce seroit une erreur de mon esprit, & non pas de mon cœur; & je déclare d'avance que je les désavoue.

Je ne demande qu'une grace à mon lecteur, c'est de m'entendre avant que de me condamner; c'est de suivre l'enchaînement qui lie ensemble toutes mes idées; d'être mon juge, & non ma partie. Cette demande n'est pas l'effet d'une sotte confiance; j'ai trop sou-

vent trouvé mauvais le soir , ce que j'avois cru bon le matin , pour avoir une haute opinion de mes lumieres.

Peut-être ai-je traité un sujet au dessus de mes forces : mais , quel homme se connoît assez lui-même pour n'en pas trop présumer ? Je n'aurai pas , du moins , à me reprocher de n'avoir pas fait tous mes efforts pour mériter l'approbation du public. Si je ne l'obtiens pas , je serai plus affligé que surpris : il ne suffit point , en ce genre , de desirer pour obtenir.

Dans tout ce que j'ai dit , je n'ai cherché que le vrai , non pas uniquement pour l'honneur de le dire , mais parce que le vrai est utile aux hommes. Si je m'en suis écarté , je trouverai dans mes erreurs mêmes des motifs de consolation. Si les hommes , comme le dit M. de Fontenelle , ne peuvent , en quelque genre que ce soit , arriver à quelque chose de raisonnable , qu'après avoir , en ce même genre , épuisé toutes les sottises imaginables ; mes erreurs pourront donc être utiles à mes concitoyens : j'aurai marqué l'écueil par

mon naufrage. Que de sottises, ajoute M. de Fontenelle, ne dirions-nous pas maintenant, si les anciens ne les avoient pas déjà dites avant nous, & ne nous les avoient, pour ainsi dire, enlevées !

Je le répète donc : je ne garantis de mon ouvrage que la pureté & la droiture des intentions. Cependant, quelque assuré qu'on soit de ses intentions, les cris de l'envie sont si favorablement écoutés, & ses fréquentes déclamations sont si propres à séduire des ames plus honnêtes qu'éclairées, qu'on n'écrit, pour ainsi dire, qu'en tremblant. Le découragement dans lequel des imputations, souvent calomnieuses, ont jetté les hommes de génie, semble déjà présager le retour des siècles d'ignorance. Ce n'est, en tout genre, que dans la médiocrité de ses talents qu'on trouve un asyle contre les poursuites des envieux. La médiocrité devient maintenant une protection ; & cette protection, je me la suis vraisemblablement ménagée malgré moi.

D'ailleurs, je crois que l'envie pourroit difficilement m'imputer le desir de blesser au-

cun de mes concitoyens. Le genre de cet ouvrage, où je ne considère aucun homme en particulier, mais les hommes & les nations en général, doit me mettre à l'abri de tout soupçon de malignité. J'ajouterai même qu'en lisant ces Discours, on s'appercvra que j'aime les hommes, que je desire leur bonheur, sans haïr ni mépriser aucun d'eux en particulier.

Quelques-unes de mes idées paroîtront peut-être hasardées. Si le lecteur les juge fausses, je le prie de se rappeler, en les condamnant, que ce n'est qu'à la hardiesse des tentatives qu'on doit souvent la découverte des plus grandes vérités; & que la crainte d'avancer une erreur, ne doit point nous détourner de la recherche de la vérité. En vain des hommes vils & lâches voudroient la proscrire, & lui donner quelquefois le nom odieux de licence; en vain répètent-ils que les vérités sont souvent dangereuses. En supposant qu'elles le fussent quelquefois, à quel plus grand danger encore ne seroit pas exposée la nation qui consentiroit à croupir dans l'ignorance? Toute nation

sans lumieres , lorsqu'elle cesse d'être sauvage & féroce , est une nation avilie , & tôt ou tard subjuguée. Ce fut moins la valeur que la science militaire des Romains , qui triompha des Gaules.

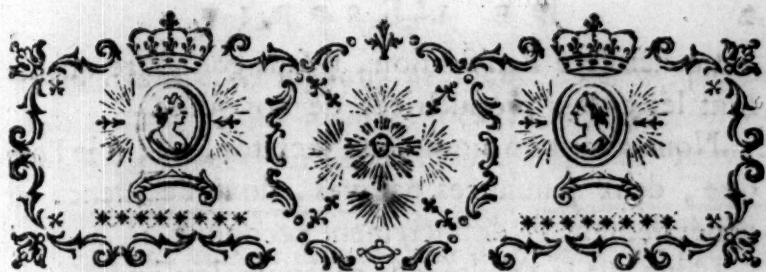
Si la connoissance d'une telle vérité peut avoir quelques inconvénients dans un tel instant ; cet instant passé , cette même vérité redevient utile à tous les siècles & à toutes les nations.

Tel est enfin le sort des choses humaines : il n'en est aucune qui ne puisse devenir dangereuse dans de certains moments : mais ce n'est qu'à cette condition qu'on en jouit. Malheur à qui voudroit , par ce motif , en priver l'humanité.

Au moment même qu'on interdiroit la connoissance de certaines vérités , il ne seroit plus permis d'en dire aucune. Mille gens puissants & souvent même mal intentionnés , sous prétexte qu'il est quelquefois sage de taire la vérité , la banniroient entièrement de l'univers. Aussi le public éclairé , qui seul en connoît tout le prix , la demande sans cesse : il ne craint

point de s'exposer à des maux incertains , pour
jouir des avantages réels qu'elle procure. Entre
les qualités des hommes , celle qu'il estime le
plus , est cette élévation d'ame qui se refuse au
mensonge. Il sait combien il est utile de tout
penser & de tout dire ; & que les erreurs même
cessent d'être dangereuses , lorsqu'il est permis
de les contredire. Alors elles sont bientôt re-
connues pour erreurs ; elles se déposent bien-
tôt d'elles-mêmes dans les abymes de l'oubli ,
& les vérités seules surnagent sur la vaste éten-
due des siècles.





DE L'ESPRIT.

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.



CHAPITRE PREMIER.



N dispute tous les jours sur ce qu'on doit appeller *Esprit* : chacun dit son mot ; personne n'attache les mêmes idées à ce mot , & tout le monde parle sans s'entendre.

Pour pouvoir donner une idée juste & précise de ce mot *Esprit* , & des différentes acceptions dans lesquelles on le prend , il faut d'abord considérer l'esprit en lui-même.

Ou l'on regarde l'esprit comme l'effet de la faculté de penser , (& l'esprit n'est , en ce sens , que l'assemblage des pensées d'un homme) ou on le considère comme la faculté même de penser.

Pour savoir ce que c'est que l'esprit , pris dans
Tome I.

cette dernière signification, il faut connoître quelles sont les causes productrices de nos idées.

Nous avons en nous deux facultés, ou, si je l'ose dire, deux puissances passives, dont l'existence est généralement & distinctement reconnue.

L'une est la faculté de recevoir les impressions différentes que font sur nous les objets extérieurs : on la nomme *sensibilité physique*.

L'autre est la faculté de conserver l'impression que ces objets ont faite sur nous : on l'appelle *mémoire*, & la mémoire n'est autre chose qu'une sensation continuée, mais affoiblie.

Ces facultés, que je regarde comme les causes productrices de nos pensées, & qui nous sont communes avec les animaux, ne nous fourniroient cependant qu'un très-petit nombre d'idées, si elles n'étoient jointes en nous à une certaine organisation extérieure.

Si la nature, au lieu de mains & de doigts flexibles, eût terminé nos poignets par un pied de cheval, qui doute que les hommes sans arts, sans habitations, sans défense contre les animaux, tout occupés du soin de pourvoir à leur nourriture & d'éviter les bêtes féroces, ne fussent encore errants dans les forêts comme des troupeaux fugitifs (1) ?

(1) On a beaucoup écrit sur l'ame des bêtes ; on leur a tour-à-tour ôté & rendu la faculté de penser, & peut-être n'a-t-on pas assez scrupuleusement cherché, dans la différence du physique de l'homme & de l'animal, la cause de l'infériorité de ce qu'on appelle l'ame des animaux.

1°. Toutes les pattes des animaux sont terminées ou par de la corne, comme dans le bœuf & le cerf, ou par

Or, dans cette supposition, il est évident que la police n'eût, dans aucune société, été portée au degré de perfection où maintenant elle est parve-

des ongles, comme dans le chien & le loup, ou par des griffes, comme dans le lion & le chat. Or, cette différence d'organisation, entre nos mains & les pattes des animaux, les prive non-seulement, comme le dit Mr. de Buffon, presque en entier du sens du tact, mais encore de l'adresse nécessaire pour manier aucun outil & pour faire aucune des découvertes qui supposent des mains.

2°. La vie des animaux, en général plus courte que la nôtre, ne leur permet ni de faire autant d'observations, ni, par conséquent, d'avoir autant d'idées que l'homme.

3°. Les animaux, mieux armés, mieux vêtus que nous par la nature, ont moins de besoins, & doivent par conséquent avoir moins d'invention : si les animaux voraces ont en général plus d'esprit que les autres animaux, c'est que la faim, toujours inventive, a dû leur faire imaginer des ruses pour surprendre leur proie.

4°. Les animaux ne forment qu'une société fugitive devant l'homme, qui, par le secours des armes qu'il s'est forgées, s'est rendu redoutable au plus fort d'entre eux.

L'homme est d'ailleurs l'animal le plus multiplié sur la terre : il naît, il vit dans tous les climats, lorsqu'une partie des autres animaux, tels que les lions, les éléphants & les rhinoceros ne se trouvent que sous certaine latitude.

Or, plus l'espece d'un animal susceptible d'observation est multipliée, plus cette espece d'animal a d'idées & d'esprit.

Mais, dira-t-on, pourquoi les singes, dont les pattes sont à peu près aussi adroites que nos mains, ne font-ils pas des progrès égaux aux progrès de l'homme ? C'est qu'ils lui restent inférieurs à beaucoup d'égards ; c'est que les hommes sont plus multipliés sur la terre ; c'est que parmi

nue. Il n'est aucune nation qui, en fait d'esprit, ne fût restée fort inférieure à certaines nations sauvages qui n'ont pas deux cent idées (1), deux cent

les différentes espèces de singes, il en est peu dont la force soit comparable à celle de l'homme; c'est que les singes sont frugivores, qu'ils ont moins de besoins, & par conséquent moins d'invention que les hommes; c'est que d'ailleurs leur vie est plus courte, qu'ils ne forment qu'une société fugitive devant les hommes & les animaux, tels que les tigres, les lions, &c; c'est qu'enfin la disposition organique de leur corps les tenant, comme les enfants, dans un mouvement perpétuel, même après que leurs besoins sont satisfaits, les singes ne sont pas susceptibles de l'ennui qu'on doit regarder, ainsi que je le prouverai dans le troisième Discours, comme un des principes de la perfectibilité de l'esprit humain.

C'est en combinant toutes ces différences, dans le physique de l'homme & de la bête, qu'on peut expliquer pourquoi la sensibilité & la mémoire, facultés communes aux hommes & aux animaux, ne sont, pour ainsi dire, dans ces derniers que des facultés stériles.

Peut-être m'objectera-t-on que Dieu, sans injustice, ne peut avoir soumis à la douleur & à la mort des créatures innocentes, & qu'ainsi les bêtes ne sont que de pures machines: je répondrai à cette objection, que l'écriture & l'église n'ayant dit nulle part que les animaux fussent de pures machines, nous pouvons fort bien ignorer les motifs de la conduite de Dieu envers les animaux, & supposer ces motifs justes. Il n'est pas nécessaire d'avoir recours au bon mot du P. Mallebranche, qui, lorsqu'on lui soutenoit que les animaux étoient sensibles à la douleur, répondoit en plaisantant qu'*apparemment ils avoient mangé du fruit défendu*.

(1) Les idées des nombres, si simples, si faciles à ac-

mots pour exprimer leurs idées, & dont la langue, par conséquent, ne fût réduite, comme celle des animaux, à cinq ou six sons ou cris (1), si l'on retranchoit de cette même langue les mots d'*arcs*, de *flèches*, de *filets*, &c, qui supposent l'usage de nos mains. D'où je conclus que, sans une certaine organisation extérieure, la sensibilité & la mémoire ne seroient en nous que des facultés stériles.

Maintenant il faut examiner si, par le secours de cette organisation, ces deux facultés ont réellement produit toutes nos pensées.

Avant d'entrer, à ce sujet, dans aucun examen, peut-être me demandera-t-on si ces deux facultés sont des modifications d'une substance spirituelle ou matérielle. Cette question, autrefois agitée par les philosophes (2), débattue entre les an-

quérir, & vers lesquelles le besoin nous porte sans cesse, sont si prodigieusement bornées dans certaines nations, qu'on en trouve qui ne peuvent compter que jusqu'à trois, & qui n'expriment les nombres qui vont au-delà de trois que par le mot *beaucoup*.

(1) Tels sont les peuples que Dampierre trouva dans une isle qui ne produisoit ni arbre, ni arbruste, & qui, vivant du poisson que les flots de la mer jettoient dans les petites baies de l'isle, n'avoient d'autre langue qu'un glouffement semblable à celui du coq-d'Inde.

(2) Quelque Stoïcien décidé que fût Sénèque, il n'étoit pas trop assuré de la spiritualité de l'ame. » Votre lettre, écrit-il à un de ses amis, est arrivée mal à propos : lorsque je l'ai reçue, je me promenois délicieusement dans le palais de l'espérance ; je m'y assurois de l'immortalité de mon ame ; mon imagination, doucement échauffée par les discours de quelques grands

ciens peres (1), & renouvelée de nos jours, n'entre pas nécessairement dans le plan de mon ouvrage. Ce que j'ai à dire de l'esprit s'accorde également bien avec l'une & l'autre de ces hypotheses. J'observerai seulement à ce sujet, que si l'église n'eût pas fixé notre croyance sur ce point, & qu'on dût, par les seules lumières de la raison, s'élever jusqu'à la connoissance du principe pensant, on ne pourroit s'empêcher de convenir que nulle opinion en ce genre n'est susceptible de démonstration; qu'on doit peser les raisons pour & contre, balancer les difficultés, se déterminer en faveur du plus grand nombre de vraisemblances, &, par conséquent, ne porter que des jugemens provisoires. Il en seroit de ce problème comme d'une infinité d'autres, qu'on ne peut résoudre qu'à l'aide du calcul des probabili-

» hommes, ne doutoit déjà plus de cette immortalité qu'ils
 » promettent plus qu'ils ne la prouvent; déjà je commen-
 » çois à me déplaire à moi-même, je méprisois les restes
 » d'une vie malheureuse, je m'ouvrois avec délices les
 » portes de l'éternité. Votre lettre arrive: je me réveille,
 » & d'un songe si amusant, il me reste le regret de le re-
 » connoître pour un songe ».

Une preuve, dit Mr. Deslandes dans son *Histoire critique de la philosophie*, qu'autrefois on ne croyoit ni à l'immortalité, ni à l'immatérialité de l'ame, c'est que, du temps de Néron, l'on se plaignoit à Rome que la doctrine de l'autre monde, nouvellement introduite, énerroit le courage des soldats, les rendoit plus timides, ôtoit la principale consolation des malheureux, & doubloit enfin la mort, en menaçant de nouvelles souffrances après cette vie.

(1) St. Irénée avançoit que l'ame étoit un souffle: *flatus*

tés (1). Je ne m'arrête donc pas davantage à cette question ; je viens à mon sujet , & je dis que la sensibilité physique & la mémoire , ou pour parler plus exactement , que la sensibilité seule produit toutes nos idées. En effet , la mémoire ne peut être qu'un des organes de la sensibilité physique : le principe qui sent en nous doit être nécessairement le prin-

est enim vita. Voyez la *théologie païenne*. Tertulien , dans son *Traité de l'ame* , prouve qu'elle est corporelle. *Tertull. de anima* , cap. 7 , pag. 268. St. Ambroise enseigne qu'il n'y a que la très-sainte Trinité exempte de composition matérielle. *Ambr. de Abrahamo*. St. Hilaire prétend que tout ce qui est créé est corporel. *Hilar. in Math.* pag. 633. Au second concile de Nicée , on croyoit encore les anges corporels ; aussi y lit-on sans scandale ces paroles de Jean de Thessalonique : *Pingendi angeli , quia corporei*. St. Justin & Origene croyoient l'ame matérielle ; ils regardoient son immortalité comme une pure faveur de Dieu : ils ajoutoient qu'au bout d'un certain temps les ames des méchants seroient anéanties : Dieu , disoient-ils , *qui de sa nature est porté à la clémence , se lassera de les punir , & retirera son bienfait.*

(1) Il seroit impossible de s'en tenir à l'axiome de Descartes , & de n'acquiescer qu'à l'évidence. Si l'on répète tous les jours cet axiome dans les écoles , c'est qu'il n'y est pas pleinement entendu ; c'est que Descartes n'ayant point mis , si je peux m'exprimer ainsi , d'enseigne à l'hôtellerie de l'évidence , chacun se croit en droit d'y loger son opinion. Quiconque ne se rendroit réellement qu'à l'évidence , ne seroit guere assuré que de sa propre existence. Comment le seroit-il , par exemple , de celle des corps ? Dieu , par sa toute-puissance , ne peut-il pas faire sur nos sens les mêmes impressions qu'y exciteroit la pré-

cipe qui se ressouvient, puisque *se ressouvenir*, comme je vais le prouver, n'est proprement que *sentir*. Lorsque, par une suite de mes idées ou par l'ébranlement que certains sons causent dans l'organe de mon oreille, je me rappelle l'image d'un chêne; alors mes organes intérieurs doivent nécessairement se trouver à peu près dans la même situation où ils

sence des objets? Or, si Dieu le peut, comment assurer qu'il ne fasse pas, à cet égard, usage de son pouvoir, & que tout l'univers ne soit un pur phénomène? D'ailleurs, si dans les rêves nous sommes affectés des mêmes sensations que nous éprouverions à la présence des objets, comment prouver que notre vie n'est pas un long rêve?

Non que je prétende nier l'existence des corps, mais seulement montrer que nous en sommes moins assurés que de notre propre existence. Or, comme la vérité est un point indivisible, qu'on ne peut pas dire d'une vérité *qu'elle est plus ou moins vraie*, il est évident que, si nous sommes plus certains de notre propre existence que de celle des corps, l'existence des corps n'est par conséquent qu'une probabilité: probabilité qui sans doute est très-grande, & qui, dans la conduite, équivaut à l'évidence; mais qui n'est cependant qu'une probabilité. Or, si presque toutes nos vérités se réduisent à des probabilités, quelle reconnaissance ne devoit-on pas à l'homme de génie qui se chargeroit de construire des tables physiques, métaphysiques, morales & politiques, où seroient marqués avec précision tous les divers degrés de probabilité, & par conséquent, de croyance qu'on doit assigner à chaque opinion.

L'existence des corps, par exemple, seroit placée dans les tables physiques comme le premier degré de certitude; on y détermineroit ensuite ce qu'il y a à parier que le so-

étoient à la vue de ce chêne. Or, cette situation des organes doit incontestablement produire une sensation : il est donc évident que se ressouvenir, c'est sentir.

Ce principe posé, je dis encore que c'est dans la capacité que nous avons d'appercevoir les ressemblances ou les différences, les convenances ou les

leil se levera demain, qu'il se levera dans dix, dans vingt ans, &c. Dans les tables morales ou politiques, on y placeroit pareillement, comme premier degré de certitude, l'existence de Rome ou de Londres, puis celle des héros, tels que César ou Guillaume le conquérant; l'on descendroit ainsi, par l'échelle des probabilités, jusqu'aux faits les moins certains, & enfin jusqu'aux prétendus miracles de Mahomet, jusqu'à ces prodiges attestés par tant d'Arabes, & dont la fausseté cependant est encore très-probable ici-bas, où les menteurs sont si communs & les prodiges si rares.

Alors les hommes, qui le plus souvent ne diffèrent de sentiment que par l'impossibilité où ils sont de trouver des signes propres à exprimer les divers degrés de croyance qu'ils attachent à leur opinion, se communiqueroient plus facilement leurs idées, puisqu'ils pourroient, pour m'exprimer ainsi, toujours rapporter leurs opinions à quelques-uns des numéros de ces tables de probabilités.

Comme la marche de l'esprit est toujours lente, & les découvertes dans les sciences presque toujours éloignées les unes des autres, on sent que les tables de probabilités une fois construites, on n'y feroit que des changements légers & successifs, qui consisteroient, conséquemment à cette découverte, à augmenter ou diminuer la probabilité de certaines propositions que nous appellons vérités, & qui ne sont que des probabilités plus ou moins accu-

disconvenances qu'ont entre eux les objets divers ; que consistent toutes les opérations de l'esprit. Or, cette capacité n'est que la sensibilité physique même : tout se réduit donc à sentir.

Pour nous assurer de cette vérité, considérons la nature. Elle nous présente des objets ; ces objets ont des rapports avec nous , & des rapports entre eux ;

mulées. Par ce moyen, l'état de doute, toujours insupportable à l'orgueil de la plupart des hommes, seroit plus facile à soutenir ; alors les doutes cesseroient d'être vagues ; soumis au calcul, & par conséquent appréciables, ils se convertiroient en propositions affirmatives : alors la secte de Carnéade, regardée autrefois comme la philosophie par excellence, puisqu'on lui donnoit le nom d'*élective*, seroit purgée de ces légers défauts que la querelleuse ignorance a reprochés avec trop d'aigreur à cette philosophie, dont les dogmes étoient également propres à éclairer les esprits, & à adoucir les mœurs.

Si cette secte, conformément à ses principes, n'admettoit point de vérités, elle admettoit du moins des apparences, vouloit qu'on réglât sa vie sur ces apparences, qu'on agit lorsqu'il paroïssoit plus convenable d'agir que d'examiner, qu'on délibérât mûrement lorsqu'on avoit le temps de délibérer : qu'on se décidât par conséquent plus sûrement, & que dans son ame on laissât toujours aux vérités nouvelles une entrée que leur ferment les dogmatiques. Elle vouloit de plus qu'on fût moins persuadé de ses opinions, plus lent à condamner celles d'autrui, par conséquent plus sociable ; enfin, que l'habitude du doute, en nous rendant moins sensibles à la contradiction, étouffât un des plus féconds germes de haine entre les hommes. Il ne s'agit point ici des vérités révélées, qui sont des vérités d'un autre ordre,

la connoissance de ces rapports forme ce qu'on appelle l'*Esprit* : il est plus ou moins grand , selon que nos connoissances en ce genre sont plus ou moins étendues. L'esprit humain s'éleve jusqu'à la connoissance de ces rapports ; mais ce sont des bornes qu'il ne franchit jamais. Aussi tous les mots qui composent les diverses langues , & qu'on peut regarder comme la collection des signes de toutes les pensées des hommes , nous rappellent , ou des images , tels sont les mots , *chêne* , *océan* , *soleil* ; ou désignent des idées , c'est-à-dire , les divers rapports que les objets ont entre eux , & qui sont , ou simples , comme les mots , *grandeur* , *petitesse* ; ou composés , comme *vice* , *vertu* ; ou ils expriment enfin les rapports divers que les objets ont avec nous , c'est-à-dire , notre action sur eux , comme dans ces mots , *je brise* , *je creuse* , *je souleve* ; ou leur impression sur nous , comme dans ceux-ci , *je suis blessé* , *ébloui* , *épouvanté*.

Si j'ai resserré ci-dessus la signification de ce mot , *Idee* , qu'on prend dans des acceptions très-différentes , puisqu'on dit également l'*idée d'un arbre* & l'*idée de vertu* , c'est que la signification indéterminée de cette expression peut faire quelquefois tomber dans les erreurs qu'occasionne toujours l'abus des mots.

La conclusion de ce que je viens de dire , c'est que , si tous les mots des diverses langues ne désignent jamais que des objets ou les rapports de ces objets avec nous & entre eux , tout l'esprit , par conséquent , consiste à comparer & nos sensations & nos idées , c'est-à-dire , à voir les ressemblances & les différences , les convenances & les disconvenances qu'elles ont entre elles. Or , comme le jugement n'est que cette appercevance elle-même , ou du moins que

le prononcé de cette appercevance, il s'ensuit que toutes les opérations de l'esprit se réduisent à juger.

La question renfermée dans ces bornes, j'examinerai maintenant si *juger* n'est pas *sentir*. Quand je juge la grandeur ou la couleur des objets qu'on me présente, il est évident que le jugement porté sur les différentes impressions que ces objets ont faites sur mes sens, n'est proprement qu'une sensation; que je puis dire également: Je juge ou je sens que, de deux objets, l'un, que j'appelle *toise*, fait sur moi une impression différente de celui que j'appelle *pied*; que la couleur que je nomme *rouge*, agit sur mes yeux différemment de celle que je nomme *jaune*; & j'en conclus qu'en pareil cas, *juger* n'est jamais que *sentir*. Mais, dira-t-on, supposons qu'on veuille savoir si la force est préférable à la grandeur du corps, peut-on assurer qu'alors juger soit sentir? Oui, répondrai-je: car, pour porter un jugement sur ce sujet, ma mémoire doit me tracer successivement les tableaux des situations différentes où je puis me trouver le plus communément dans le cours de ma vie. Or, juger, c'est voir dans ces divers tableaux que la force me sera plus souvent utile que la grandeur du corps. Mais, repliquera-t-on, lorsqu'il s'agit de juger si, dans un roi, la justice est préférable à la bonté, peut-on imaginer qu'un jugement ne soit alors qu'une sensation?

Cette opinion, sans doute, a d'abord l'air d'un paradoxe: cependant, pour en prouver la vérité, supposons dans un homme la connoissance de ce qu'on appelle le bien & le mal, & que cet homme sache encore qu'une action est plus ou moins mauvaise, selon qu'elle nuit plus ou moins au bonheur

de la société. Dans cette supposition, quel art doit employer le poëte ou l'orateur, pour faire plus vivement appercevoir que la justice, préférable, dans un roi, à la bonté, conserve à l'état plus de citoyens ?

L'orateur présentera trois tableaux à l'imagination de ce même homme : dans l'un, il lui peindra le roi juste qui condamne & fait exécuter un criminel ; dans le second, le roi bon qui fait ouvrir le cachot de ce même criminel, & lui détache ses fers ; dans le troisieme, il représentera ce même criminel, qui, s'armant de son poignard au sortir de son cachot, court massacrer cinquante citoyens : or, quel homme, à la vue de ces trois tableaux, ne sentira pas que la justice, qui, par la mort d'un seul, prévient la mort de cinquante hommes, est, dans un roi, préférable à la bonté ? Cependant ce jugement n'est réellement qu'une sensation. En effet, si par l'habitude d'unir certaines idées à certains mots, on peut, comme l'expérience le prouve, en frappant l'oreille de certains sons, exciter en nous à peu près les mêmes sensations qu'on éprouveroit à la présence même des objets ; il est évident qu'à l'exposé de ces trois tableaux, juger que, dans un roi, la justice est préférable à la bonté, c'est sentir & voir que, dans le premier tableau, on n'immole qu'un citoyen, & que, dans le troisieme, on en massacre cinquante : d'où je conclus que tout jugement n'est qu'une sensation.

Mais, dira-t-on, faudra-t-il mettre encore au rang des sensations les jugements portés, par exemple, sur l'excellence plus ou moins grande de certaines méthodes, telles que la méthode propre à placer beaucoup d'objets dans notre mémoire, ou la méthode des abstractions, ou celle de l'analyse ?

Pour répondre à cette objection , il faut d'abord déterminer la signification de ce mot *méthode* : une méthode n'est autre chose que le moyen dont on se sert pour parvenir au but qu'on se propose. Supposons qu'un homme ait dessein de placer certains objets ou certaines idées dans sa mémoire , & que le hasard les y ait rangés de manière que le ressouvenir d'un fait ou d'une idée lui ait rappelé le souvenir d'une infinité d'autres faits ou d'autres idées , & qu'il ait ainsi gravé plus facilement & plus profondément certains objets dans sa mémoire : alors , juger que cet ordre est le meilleur , & lui donner le nom de *méthode* , c'est dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention , qu'on a éprouvé une sensation moins pénible , en étudiant dans cet ordre que dans tout autre : or , se ressouvenir d'une sensation pénible , c'est sentir ; il est donc évident que , dans ce cas , *juger est sentir*.

Supposons encore que , pour prouver la vérité de certaines propositions de géométrie , & pour les faire plus facilement concevoir à ses disciples , un géomètre se soit avisé de leur faire considérer les lignes indépendamment de leur largeur & de leur épaisseur : alors , juger que ce moyen ou cette méthode d'abstraction est la plus propre à faciliter à ses élèves l'intelligence de certaines propositions de géométrie , c'est dire qu'ils font moins d'efforts d'attention , & qu'ils éprouvent une sensation moins pénible , en se servant de cette méthode que d'une autre.

Supposons , pour dernier exemple , que , par un examen séparé de chacune des vérités que renferme une proposition compliquée , on soit plus facilement parvenu à l'intelligence de cette proposition : juger

alors que le moyen ou la méthode de l'analyse est la meilleure , c'est pareillement dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention , & qu'on a , par conséquent , éprouvé une sensation moins pénible , lorsqu'on a considéré en particulier chacune des vérités renfermées dans cette proposition compliquée , que lorsqu'on les a voulu saisir toutes à la fois.

Il résulte , de ce que j'ai dit , que les jugements portés sur les moyens ou les méthodes que le hasard nous présente pour parvenir à un certain but , ne sont proprement que des sensations , & que dans l'homme tout se réduit à sentir.

Mais , dira-t-on , comment , jusqu'à ce jour ; a-t-on supposé en nous une faculté de juger distincte de la faculté de sentir ? L'on ne doit cette supposition , répondrai-je , qu'à l'impossibilité où l'on s'est cru jusqu'à présent d'expliquer d'aucune autre manière certaines erreurs de l'esprit.

Pour lever cette difficulté , je vais , dans les chapitres suivants , montrer que tous nos faux jugements & nos erreurs se rapportent à deux causes , qui ne supposent en nous que la faculté de sentir ; qu'il seroit , par conséquent , inutile & même absurde d'admettre en nous une faculté de juger qui n'expliqueroit rien qu'on ne puisse expliquer sans elle. J'entre donc en matière , & je dis qu'il n'est point de faux jugement qui ne soit un effet ou de nos passions ou de notre ignorance.





CHAPITRE II.

Des Erreurs occasionnées par nos passions.

Les passions nous induisent en erreur, parce qu'elles fixent toute notre attention sur un côté de l'objet qu'elles nous présentent, & qu'elles ne nous permettent point de le considérer sous toutes ses faces. Un roi est jaloux du titre de conquérant : La victoire, dit-il, m'appelle au bout de la terre ; je combattrai, je vaincrai, je briserai l'orgueil de mes ennemis ; je chargerai leurs mains de fers, & la terreur de mon nom, comme un rempart impénétrable, défendra l'entrée de mon empire. Enivré de cet espoir, il oublie que la fortune est inconstante, que le fardeau de la misère est presque également supporté par le vainqueur & par le vaincu ; il ne sent point que le bien de ses sujets ne sert que de prétexte à sa fureur guerrière, & que c'est l'orgueil qui forge ses armes & déploie ses étendards : toute son attention est fixée sur le char & la pompe du triomphe.

Non moins puissante que l'orgueil, la crainte produira les mêmes effets : on la verra créer des spectres, les répandre autour des tombeaux, & dans l'obscurité des bois les offrir aux regards du voyageur effrayé, s'emparer de toutes les facultés de son ame, & n'en laisser aucune de libre pour considérer l'absurdité des motifs d'une terreur si vaine.

Non-seulement les passions ne nous laissent considérer que certaines faces des objets qu'elles nous présentent ; mais elles nous trompent encore, en nous

nous montrant souvent ces mêmes objets où ils n'existent pas. On fait le conte d'un curé & d'une dame galante : ils avoient oui dire que la lune étoit habitée, ils le croyoient ; &, le télescope en main , tous deux tâchoient d'en reconnoître les habitants. *Si je ne me trompe* , dit d'abord la dame , *j'appergois deux ombres ; elles s'inclinent l'une vers l'autre : je n'en doute point ; ce sont deux amants heureux....* *Eh ! si donc* , Madame , reprend le curé , *ces deux ombres que vous voyez sont deux clochers d'une cathédrale.* Ce conte est notre histoire ; nous n'appercevons le plus souvent dans les choses que ce que nous désirons y trouver : sur la terre , comme dans la lune , des passions différentes nous y feront toujours voir ou des amants ou des clochers. L'illusion est un effet nécessaire des passions , dont la force se mesure presque toujours par le degré d'aveuglement où elles nous plongent. C'est ce qu'avoit très-bien senti je ne fais quelle femme , qui , surprise par son amant entre les bras de son rival , osa lui nier le fait dont il étoit témoin : *Quoi !* lui dit-il , *vous poussez à ce point l'impudence ...* *Ah ! perfide* , s'écria-t-elle , *je le vois , tu ne m'aimes plus ; tu crois plus ce que tu vois que ce que je te dis.* Ce mot n'est pas seulement applicable à la passion de l'amour , mais à toutes les passions. Toutes nous frappent du plus profond aveuglement. Qu'on transporte ce même mot à des sujets plus relevés : qu'on ouvre le temple de Memphis. En présentant le bœuf Apis aux Egyptiens craintifs & prosternés , le prêtre s'écrie : » Peuples , sous » cette métamorphose , reconnoissez la divinité de » l'Egypte ; que l'univers entier l'adore ; que l'impie qui raisonne & qui doute , exécution de la

» terre , vil rebut des humains , soit frappé du feu
» céleste : qui que tu sois , tu ne crains point les
» dieux , mortel superbe , qui dans Apis n'apperçois
» qu'un bœuf , & en crois plus ce que tu vois que
» ce que je te dis ». Tels étoient sans doute les discours des prêtres de Memphis , qui devoient se persuader , comme la femme déjà citée , qu'on cessoit d'être animé d'une passion forte au moment même qu'on cessoit d'être aveugle. Comment ne l'eussent-ils pas cru ? on voit tous les jours de bien plus foibles intérêts produire sur nous de semblables effets. Lorsque l'ambition , par exemple , met les armes à la main à deux nations puissantes , & que les citoyens inquiets se demandent les uns aux autres des nouvelles : d'une part , quelle facilité à croire les bonnes ! de l'autre , quelle incrédulité sur les mauvaises. Combien de fois une trop sotte confiance en des moines ignorants n'a-t-elle pas fait nier à des chrétiens la possibilité des Antipodes ? Il n'est point de siècle qui , par quelque affirmation ou quelque négation ridicule , n'apprête à rire au siècle suivant. Une folie passée éclaire rarement les hommes sur leur folie présente.

Au reste , ces mêmes passions , qu'on doit regarder comme le germe d'une infinité d'erreurs , sont aussi la source de nos lumières. Si elles nous égarent , elles seules nous donnent la force nécessaire pour marcher ; elles seules peuvent nous arracher à cette inertie & à cette paresse toujours prête à saisir toutes les facultés de notre ame.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'examiner la vérité de cette proposition. Je passe maintenant à la seconde cause de nos erreurs.

CHAPITRE III.

De l'ignorance.

Nous nous trompons, lorsqu'entraînés par une passion, & fixant toute notre attention sur un des côtés d'un objet, nous voulons, par ce seul côté, juger de l'objet entier. Nous nous trompons encore, lorsque, nous établissant juges sur une matière, notre mémoire n'est point chargée de tous les faits de la comparaison desquels dépend en ce genre la justesse de nos décisions. Ce n'est pas que chacun n'ait l'esprit juste; chacun voit bien ce qu'il voit; mais personne ne se défiant assez de son ignorance, on croit trop facilement que ce que l'on voit dans un objet, est tout ce que l'on y peut voir.

Dans les questions un peu difficiles, l'ignorance doit être regardée comme la principale cause de nos erreurs. Pour savoir combien, en ce cas, il est facile de se faire illusion à soi-même, & comment, en tirant des conséquences toujours justes de leurs principes, les hommes arrivent à des résultats entièrement contradictoires, je choisirai pour exemple une question un peu compliquée: telle est celle du luxe, sur laquelle on a porté des jugements très-différents, selon qu'on l'a considérée sous telle ou telle face.

Comme le mot de *luxe* est vague, n'a aucun sens bien déterminé, & n'est ordinairement qu'une expression relative; il faut d'abord attacher une idée

nette à ce mot de *luxe* pris dans une signification rigoureuse, & donner ensuite une définition du luxe considéré par rapport à une nation & par rapport à un particulier.

Dans une signification rigoureuse, on doit entendre, par *luxe*, toute espece de superfluités, c'est-à-dire, tout ce qui n'est pas absolument nécessaire à la conservation de l'homme. Lorsqu'il s'agit d'un peuple policé & des particuliers qui le composent, ce mot *luxe* a une toute autre signification; il devient absolument relatif. Le luxe d'une nation policée est l'emploi de ses richesses à ce que nomme superfluités le peuple avec lequel on compare cette nation. C'est le cas où se trouve l'Angleterre par rapport à la Suisse.

Le luxe, dans un particulier, est pareillement l'emploi de ses richesses à ce que l'on doit appeller superfluités, eu égard au poste que cet homme occupe dans un état, & au pays dans lequel il vit: tel étoit le luxe de Bourvalais.

Cette définition donnée, voyons sous quels aspects différents on a considéré le luxe des nations, lorsque les uns l'ont regardé comme utile, & les autres comme nuisible à l'état.

Les premiers ont porté leurs regards sur ces manufactures que le luxe construit, où l'étranger s'empresse d'échanger ses trésors contre l'industrie d'une nation. Ils voient l'augmentation des richesses amener à sa suite l'augmentation du luxe & la perfection des arts propres à le satisfaire. Le siecle du luxe leur paroît l'époque de la grandeur & de la puissance d'un état. L'abondance d'argent qu'il suppose & qu'il attire, rend, disent-ils, la nation heureuse au dedans, & redoutable au dehors. C'est par l'argent

qu'on foudoie un grand nombre de troupes, qu'on bâtit des magasins, qu'on fournit des arcenaux, qu'on contracte, qu'on entretient alliance avec de grands princes, & qu'une nation enfin peut non-seulement résister, mais encore commander à des peuples plus nombreux, &, par conséquent, plus réellement puissants qu'elle. Si le luxe rend un état redoutable au dehors, quelle félicité ne lui procure-t-il pas au dedans ? Il adoucit les mœurs, il crée de nouveaux plaisirs, fournit par ce moyen à la subsistance d'une infinité d'ouvriers. Il excite une cupidité salutaire qui arrache l'homme à cette inertie, à cet ennui qu'on doit regarder comme une des maladies les plus communes & les plus cruelles de l'humanité. Il répand par-tout une chaleur vivifiante, fait circuler la vie dans tous les membres d'un état, y réveille l'industrie, fait ouvrir des ports, y construit des vaisseaux, les guide à travers l'Océan, & rend enfin communes à tous les hommes les productions & les richesses que la nature avare enferme dans les gouffres des mers, dans les abymes de la terre, ou qu'elle tient éparfes dans mille climats divers. Voilà, je pense, à peu près le point de vue sous lequel le luxe se présente à ceux qui le considèrent comme utile aux états.

Examinons maintenant l'aspect sous lequel il s'offre aux philosophes, qui le regardent comme funeste aux nations.

Le bonheur des peuples dépend & de la félicité dont ils jouissent au dedans, & du respect qu'ils inspirent au dehors.

A l'égard du premier objet, nous pensons, diront ces philosophes, que le luxe & les richesses qu'il

attire dans un état , n'en rendroient les sujets que plus heureux , si ces richesses étoient moins inégalement partagées , & que chacun pût se procurer les commodités dont l'indigence le force à se priver.

Le luxe n'est donc pas nuisible comme luxe ; mais simplement comme l'effet d'une grande disproportion entre les richesses des citoyens (1). Aussi le luxe n'est-il jamais extrême , lorsque le partage des richesses n'est pas trop inégal ; il s'augmente à mesure qu'elles se rassemblent en un plus petit nombre de mains ; il parvient enfin à son dernier période , lorsque la nation se partage en deux classes , dont l'une abonde en superfluités , & l'autre manque du nécessaire.

Arrivé une fois à ce point , l'état d'une nation est

(1) Le luxe fait circuler l'argent , il le retire des coffres où l'avarice pourroit l'entasser : c'est donc le luxe , disent quelques gens , qui remet l'équilibre entre les fortunes des citoyens. Ma réponse à ce raisonnement , c'est qu'il ne produit point cet effet. Le luxe suppose toujours une cause d'inégalité de richesses entre les citoyens. Or , cette cause , qui fait les premiers riches , doit , lorsque le luxe les a ruinés , en reproduire toujours de nouveaux : si l'on détruisoit cette cause d'inégalité de richesses , le luxe disparaîtroit avec elle. Il n'y a pas de ce qu'on appelle *luxe* dans les pays où les fortunes des citoyens sont à peu près égales. J'ajouterai à ce que je viens de dire que , cette inégalité de richesse une fois établie , le luxe lui-même est en partie cause de la reproduction perpétuelle du luxe. En effet , tout homme qui se ruine par son luxe , transporte la plus grande partie de ses richesses dans les mains des artisans du luxe ; ceux-ci , enrichis des dépouilles d'une infinité de dissipateurs , deviennent riches à leur

D'autant plus cruel , qu'il est incurable. Comment remettre alors quelque égalité dans les fortunes des citoyens ? L'homme riche aura acheté de grandes seigneuries : à portée de profiter du dérangement de ses voisins , il aura réuni , en peu de temps , une infinité de petites propriétés à son domaine. Le nombre des propriétaires diminué , celui des journaliers sera augmenté : lorsque ces derniers seront assez multipliés pour qu'il y ait plus d'ouvriers que d'ouvrage , alors le journalier suivra le cours de toute espece de marchandise , dont la valeur diminue lorsqu'elle est commune. D'ailleurs , l'homme riche , qui a plus de luxe encore que de richesses , est intéressé à baisser le prix des journées , à n'offrir au journalier que la paie absolument nécessaire pour sa subsistance (1) :

tour , & se ruinent de la même manière. Or , des débris de tant de fortunes , ce qui reflue de richesses dans les campagnes n'en peut être que la moindre partie , parce que les productions de la terre , destinées à l'usage commun des hommes , ne peuvent jamais excéder un certain prix.

Il n'en est pas ainsi de ces mêmes productions , lorsqu'elles ont passé dans les manufactures , & qu'elles ont été employées par l'industrie ; elles n'ont alors de valeur que celle que leur donne la fantaisie ; le prix en devient excessif. Le luxe doit donc toujours retenir l'argent dans les mains de ses artisans , le faire toujours circuler dans la même classe d'hommes , & par ce moyen entretenir toujours l'inégalité des richesses entre les citoyens.

(1) On croit communément que les campagnes sont ruinées par les corvées , les impositions , & sur-tout par celle des tailles ; je conviendrais volontiers qu'elles sont très-onéreuses ; il ne faut cependant pas imaginer que la

le besoin contraint ce dernier à s'en contenter ; mais s'il lui survient quelque maladie ou quelque augmentation de famille , alors , faute d'une nourriture saine ou assez abondante , il devient infirme , il meurt , & laisse à l'état une famille de mendiants. Pour prévenir un pareil malheur , il faudroit avoir recours à un nouveau partage des terres : partage toujours injuste & impraticable. Il est donc évident que , le luxe parvenu à un certain période , il est impossible de remettre aucune égalité entre la fortune des citoyens. Alors les riches & les richesses se rendent dans les capitales , où les attirent les plaisirs & les arts du luxe : alors la campagne reste inculte & pauvre ; sept ou huit millions d'hommes languissent dans la

seule suppression de cet impôt rendit la condition des pay- sans fort heureuse. Dans beaucoup de provinces , la journée est de huit sols. Or , de ces huit sols , si je déduis l'imposition de l'église , c'est-à-dire , à peu près quatre-vingt-dix fêtes ou dimanches , & peut-être une trentaine de jours dans l'année où l'ouvrier est incommodé , sans ouvrage , ou employé aux corvées , il ne lui reste , l'un portant l'autre , que six sols par jour : tant qu'il est garçon , je veux que ces six sols fournissent à sa dépense , le nourrissent , le vêtent , le logent ; dès qu'il sera marié , ces six sols ne pourront plus lui suffire , parce que , dans les premières années du mariage , la femme , entièrement occupée à soigner ou à allaiter ses enfants , ne peut rien gagner : supposons qu'on lui fit alors remise entière de sa taille , c'est-à-dire , cinq ou six francs , il auroit à peu près un liard de plus à dépenser par jour : or , ce liard ne changeroit sûrement rien à sa situation : que faudroit-il donc faire pour la rendre heureuse ? Haussier considérablement le prix des journées. Pour cet effet , il faudroit

misere, (1) & cinq ou six mille vivent dans une opulence qui les rend odieux, sans les rendre plus heureux.

En effet, que peut ajouter au bonheur d'un homme l'excellence plus ou moins grande de sa table ? Ne lui suffit-il pas d'attendre la faim, de proportionner ses exercices ou la longueur de ses promenades au mauvais goût de son cuisinier, pour trouver délicieux tout mets qui ne sera pas détestable ? D'ailleurs, la frugalité & l'exercice ne le font-ils pas échapper à toutes les maladies qu'occasionne la gourmandise irritée par la bonne chère ? Le bonheur ne dépend donc pas de l'excellence de la table.

Il ne dépend pas non plus de la magnificence des

que les seigneurs vécuissent habituellement dans leurs terres : à l'exemple de leurs peres, ils récompenseroient les services de leurs domestiques par le don de quelques arpents de terre ; le nombre des propriétaires augmenteroit insensiblement ; celui des journaliers diminueroit, & ces derniers, devenus plus rares, mettroient leur peine à plus haut prix.

(1) Il est bien singulier que les pays vantés par leur luxe & leur police, soient les pays où le plus grand nombre des hommes est plus malheureux que ne le sont les nations sauvages, si méprisées des nations policées. Qui doute que l'état du sauvage ne soit préférable à celui du payfan ? Le sauvage n'a point, comme lui, à craindre la prison, la surcharge des impôts ; la vexation d'un seigneur, le pouvoir arbitraire d'un subdélégué ; il n'est point perpétuellement humilié & abruti par la présence journaliere d'hommes plus riches & plus puissants que lui ; sans supérieur, sans servitude, plus robuste que le payfan, parce qu'il est plus heureux, il jouit du bonheur de

habits ou des équipages : lorsqu'on paroît en public couvert d'un habit brodé & traîné dans un char brillant , on n'éprouve pas des plaisirs physiques , qui sont les seuls plaisirs réels ; on est , tout au plus , affecté d'un plaisir de vanité , dont la privation seroit peut-être insupportable , mais dont la jouissance est insipide. Sans augmenter son bonheur , l'homme riche ne fait , par l'étalage de son luxe , qu'offenser l'humanité & le malheureux , qui , comparant les haillons de la misère aux habits de l'opulence , s' imagine qu'entre le bonheur du riche & le sien , il n'y a pas moins de différence qu'entre leurs vêtements ; qui se rappelle , à cette occasion , le souvenir douloureux des peines qu'il endure , & qui se trouve ainsi privé du seul soulagement de l'infortuné , de l'oubli momentané de sa misère.

Il est donc certain , continueront ces philoso-

l'égalité , & sur-tout du bien inestimable de la liberté , si inutilement réclamée par la plupart des nations.

Dans les pays policés , l'art de la législation n'a souvent consisté qu'à faire concourir une infinité d'hommes au bonheur d'un petit nombre , à tenir , pour cet effet , la multitude dans l'oppression , & à violer envers elle tous les droits de l'humanité.

Cependant le vrai esprit législatif ne devrait s'occuper que du bonheur général. Pour procurer ce bonheur aux hommes , peut-être faudroit-il les rapprocher de la vie de pasteur ; peut-être les découvertes en législation nous ramèneront-elles , à cet égard , au point d'où l'on est d'abord parti. Non que je veuille décider une question si délicate , & qui exigeroit l'examen le plus profond ; mais j'avoue qu'il est bien étonnant que tant de formes diffé-

phes, que le luxe ne fait le bonheur de personne, & qu'en supposant une trop grande inégalité de richesses entre les citoyens, il suppose le malheur du plus grand nombre d'entre eux. Le peuple, chez qui le luxe s'introduit, n'est donc pas heureux au dedans : voyons s'il est respectable au dehors.

L'abondance d'argent que le luxe attire dans un état, en impose d'abord à l'imagination ; cet état est, pour quelques instants, un état puissant : mais cet avantage (supposé qu'il puisse exister quelque avantage indépendant du bonheur des citoyens) n'est, comme le remarque Mr. Hume, qu'un avantage passager. Assez semblables aux mers, qui successivement abandonnent & couvrent mille plages différentes, les richesses doivent successivement parcourir mille climats divers. Lorsque, par la beauté de ses manufactures & la perfection des arts de luxe,

rentes de gouvernement, établies du moins sous le prétexte du bien public, que tant de loix, tant de réglemens n'aient été, chez la plupart des peuples, que des instruments de l'infortune des hommes. Peut-être ne peut-on échapper à ce malheur, sans revenir à des mœurs infiniment plus simples. Je sens bien qu'il faudroit alors renoncer à une infinité de plaisirs, dont on ne peut se détacher sans peine ; mais ce sacrifice, cependant, seroit un devoir, si le bien général l'exigeoit. N'est-on pas même en droit de soupçonner que l'extrême félicité de quelques particuliers est toujours attachée au malheur du plus grand nombre ? Vérité assez heureusement exprimée par ces deux vers sur les sauvages :

*Chez eux tout est commun, chez eux tout est égal ;
Comme ils sont sans palais, ils sont sans hôpital.*

une nation a attiré chez elle l'argent des peuples voisins , il est évident que le prix des denrées & de la main-d'œuvre doit nécessairement baisser chez ces peuples appauvris , & que ces peuples , en enlevant quelques manufacturiers , quelques ouvriers à cette nation riche , peuvent l'appauvrir à son tour en l'approvisionnant , à meilleur compte , des marchandises dont cette nation les fournissoit (1). Or , si-tôt que

(1) Ce que je dis du commerce des marchandises de luxe , ne doit pas s'appliquer à toute espece de commerce. Les richesses que les manufactures & la perfection des arts de luxe attirent dans un état , n'y font que passageres , & n'augmentent pas la félicité des particuliers. Il n'en est pas de même des richesses qu'attire le commerce des marchandises qu'on appelle de premiere nécessité. Ce commerce suppose une excellente culture des terres , une subdivision de ces mêmes terres en une infinité de petits domaines , & , par conséquent , un partage bien moins inégal des richesses. Je fais bien que le commerce des denrées doit , après un certain temps , occasionner aussi une très-grande disproportion entre les fortunes des citoyens , & amener le luxe à sa suite ; mais peut-être n'est-il pas impossible d'arrêter , dans ce cas , les progrès du luxe. Ce qu'on peut du moins assurer , c'est que la réunion des richesses en un plus petit nombre de mains se fait alors bien plus lentement , & parce que les propriétaires sont à la fois cultivateurs & négociants , & parce que , le nombre des propriétaires étant plus grand & celui des journaliers plus petit , ceux-ci , devenus plus rares , sont , comme je l'ai déjà dit dans une note précédente , en état de donner la loi , de taxer leurs journées , & d'exiger une paie suffisante pour subsister honnêtement eux & leurs familles. C'est ainsi que chacun a part aux richesses que procure aux

la disette d'argent se fait sentir dans un état accoutumé au luxe , la nation tombe dans le mépris.

Pour s'y soustraire , il faudroit se rapprocher d'une vie simple ; & les mœurs , ainsi que les loix , s'y opposent. Aussi l'époque du plus grand luxe d'une nation est-elle ordinairement l'époque la plus prochaine de sa chute & de son avilissement. La félicité & la puissance apparente que le luxe commu-

états le commerce des denrées. J'ajouterai de plus que ce commerce n'est pas sujet aux mêmes révolutions que le commerce des manufactures de luxe : un art , une manufacture passe aisément d'un pays dans un autre ; mais quel temps ne faut-il pas pour vaincre l'ignorance & la paresse des paysans , & les engager à s'adonner à la culture d'une nouvelle denrée ? Pour naturaliser cette nouvelle denrée dans un pays , il faut un soin & une dépense qui doivent presque toujours laisser , à cet égard , l'avantage du commerce au pays où cette denrée croît naturellement , & dans lequel elle est depuis long-temps cultivée.

Il est cependant un cas , peut-être imaginaire , où l'établissement des manufactures & le commerce des arts de luxe pourroit être regardé comme très-utile. Ce seroit lorsque l'étendue & la fertilité d'un pays ne seroient pas proportionnées au nombre de ses habitants , c'est-à-dire , lorsqu'un état ne pourroit nourrir tous ses citoyens. Alors une nation qui ne sera point à portée de peupler un pays , tel que l'Amérique , n'a que deux partis à prendre ; l'un , d'envoyer des colonies ravager les contrées voisines , & s'établir , comme certains peuples , à main armée , dans des pays assez fertiles pour les nourrir ; l'autre , d'établir des manufactures , de forcer les nations voisines d'y lever des marchandises , & de lui apporter en échange les denrées nécessaires à la subsistance d'un certain nombre d'ha-

nique , durant quelques instants , aux nations , est comparable à ces fièvres violentes , qui prêtent , dans le transport , une force incroyable au malade qu'elles dévorent , & qui semblent ne multiplier les forces d'un homme que pour le priver , au déclin de l'accès , & de ces mêmes forces , & de la vie.

Pour se convaincre de cette vérité , diront encore les mêmes philosophes , cherchons ce qui doit rendre une nation réellement respectable à ses voisins : c'est , sans contredit , le nombre , la vigueur de ses citoyens , leur attachement pour la patrie , & enfin leur courage & leur vertu.

Quant au nombre des citoyens , on fait que les pays de luxe ne sont pas les plus peuplés ; que dans la même étendue de terrain cultivé , la Suisse peut compter plus d'habitants que l'Espagne , la France & même l'Angleterre.

La consommation d'hommes , qu'occasionne nécessairement un grand commerce (1) , n'est pas en

bitants. Entre ces deux partis , le dernier est , sans contredit , le plus humain : quel que soit le sort des armes , victorieuse ou vaincue , toute colonie qui entre , à main armée , dans un pays , y répand certainement plus de désolation & de maux que n'en peut occasionner la levée d'une espèce de tribut , moins exigé par la force que par l'humanité.

(1) Cette consommation d'hommes est cependant si grande , qu'on ne peut , sans frémir , considérer celle que suppose notre commerce d'Amérique. L'humanité , qui commande l'amour de tous les hommes , veut que , dans la traite des Negres , je mette également au rang des malheurs , & la mort de mes compatriotes , & celle de tant d'Africains qu'anime au combat l'espoir de faire des pri-

ce pays l'unique cause de la dépopulation : le luxe en crée mille autres , puisqu'il attire les richesses dans les capitales , laisse les campagnes dans la disette , favorise le pouvoir arbitraire , & , par conséquent , l'augmentation des subsides , & qu'il donne enfin aux nations opulentes la facilité de contracter des dettes (1) , dont elles ne peuvent ensuite s'acquitter , sans surcharger les peuples d'impôts onéreux. Or , ces différentes causes de dépopulation , en plongeant tout un pays dans la misère , y doivent nécessairement affaiblir la constitution des corps. Le peuple

sonniers , & le desir de les échanger contre nos marchandises. Si l'on suppose le nombre d'hommes qui périt , tant par les guerres que dans la traversée d'Afrique en Amérique ; qu'on y ajoute celui des Negres , qui , arrivés à leur destination , deviennent la victime des caprices , de la cupidité & du pouvoir arbitraire d'un maître ; & qu'on joigne à ce nombre celui des citoyens qui périssent par le feu , le naufrage ou le scorbut ; qu'enfin on y ajoute celui des matelots qui meurent pendant leur séjour à Saint-Domingue , ou par les maladies affectées à la température particulière de ce climat , ou par les suites d'un libertinage toujours si dangereux en ce pays , on conviendra qu'il n'arrive point de barrique de sucre en Europe qui ne soit teinte de sang humain. Or , quel homme , à la vue des malheurs qu'occasionnent la culture & l'exportation de cette denrée , refuseroit de s'en priver , & ne renonceroit pas à un plaisir acheté par les larmes & la mort de tant de malheureux ? Détournons nos regards d'un spectacle si funeste , & qui fait tant de honte & d'horreur à l'humanité.

(1) La Hollande , l'Angleterre , la France sont chargées de dettes , & la Suisse ne doit rien.

adonné au luxe, n'est jamais un peuple robuste : de ses citoyens, les uns sont énervés par la mollesse, les autres exténués par le besoin.

Si les peuples sauvages ou pauvres, comme le remarque le chevalier Folard, ont, à cet égard, une grande supériorité sur les peuples livrés au luxe, c'est que le laboureur est, chez les nations pauvres, souvent plus riche que chez les nations opulentes ; c'est qu'un payfan Suisse est plus à son aise qu'un payfan François. (1)

Pour former des corps robustes, il faut une nourriture simple, mais saine & assez abondante ; un exercice qui, sans être excessif, soit fort ; une grande habitude à supporter les intempéries des saisons ; habitude que contractent les payfans, qui, par cette raison, sont infiniment plus propres à soutenir les fatigues de la guerre que des manufacturiers, la plupart habitués à une vie sédentaire. C'est aussi chez les nations pauvres que se forment ces armées infatigables qui changent le destin des empires.

Quels remparts opposeroit à ces nations un pays livré au luxe & à la mollesse ? Il ne peut leur en imposer ni par le nombre, ni par la force de ses habitants. L'attachement pour la patrie, dira-t-on, peut suppléer au nombre & à la force des citoyens. Mais qui produiroit en ces pays cet amour vertueux de la patrie ? L'ordre des payfans, qui compose à lui seul les deux tiers de chaque nation, y est malheureux : celui des artisans n'y possède rien ; transplanté

(1) Il ne suffit pas, dit Grotius, que le peuple soit pourvu des choses absolument nécessaires à sa conservation & à sa vie ; il faut encore qu'il l'ait agréable.

de son village dans une manufacture ou une boutique, & de cette boutique dans une autre, l'artisan est familiarisé avec l'idée du déplacement; il ne peut contracter d'attachement pour aucun lieu; assuré presque par-tout de sa subsistance, il doit se regarder non comme le citoyen d'un pays, mais comme un habitant du monde.

Un pareil peuple ne peut donc se distinguer longtemps par son courage; parce que, dans un peuple, le courage est ordinairement, ou l'effet de la vigueur du corps, de cette confiance aveugle en ses forces, qui cache aux hommes la moitié du péril auquel ils s'exposent, ou l'effet d'un violent amour pour la patrie, qui leur fait dédaigner les dangers: or, le luxe tarit, à la longue, ces deux sources de courage (1). Peut-être la cupidité en ouvreroit-elle une troisième, si nous vivions encore dans ces siècles barbares où l'on réduisoit les peuples en servitude, & l'on aban-

(1) En conséquence, l'on a toujours regardé l'esprit militaire comme incompatible avec l'esprit de commerce: ce n'est pas qu'on ne puisse du moins les concilier jusqu'à un certain point; mais c'est qu'en politique, ce problème est un des plus difficiles à résoudre. Ceux qui, jusqu'à présent, ont écrit sur le commerce, l'ont traité comme une question isolée; ils n'ont pas assez fortement senti que tout a ses reflets; qu'en fait de gouvernement, il n'est point proprement de question isolée; qu'en ce genre, le mérite d'un auteur consiste à lier ensemble toutes les parties de l'administration; & qu'enfin un état est une machine mue par différents ressorts, dont il faut augmenter ou diminuer la force, proportionnellement au jeu de ces ressorts entre eux, & à l'effet qu'on veut produire.

donnoit les villes au pillage. Le soldat n'étant plus maintenant excité par ce motif, il ne peut l'être que par ce qu'on appelle l'honneur : or, le desir de l'honneur s'éteint chez un peuple, lorsque l'amour des richesses s'y allume. (1) En vain diroit-on que les nations riches gagnent du moins en bonheur & en plaisirs ce qu'elles perdent en vertu & en courage : un Spartiate (2) n'étoit pas moins heureux qu'un Persé; les premiers Romains, dont le courage étoit récompensé par le don de quelques denrées, n'auroient point envié le sort de Crassus.

Caius Duillius, qui, par ordre du sénat, étoit tous les soirs reconduit à sa maison à la clarté des flambeaux & au son des flûtes, n'étoit pas moins sensible à ce concert grossier, que nous le sommes à la plus brillante sonate. Mais, en accordant que les nations opulentes se procurent quelques commodités inconnues aux peuples pauvres, qui jouira de ces commodités ? un petit nombre d'hommes privilégiés & riches, qui se prenant pour la nation entière, con-

(1) Il est inutile d'avertir que le luxe est, à cet égard, plus dangereux pour une nation située en terre ferme, que pour des insulaires ; leurs remparts sont leurs vaisseaux, & leurs soldats les matelots.

(2) Un jour qu'on faisoit devant Alcibiade l'éloge de la valeur des Spartiates : *De quoi s'étonne-t-on*, disoit-il ? *de la vie malheureuse qu'ils mènent, ils ne doivent avoir rien de si pressé que de mourir.* Cette plaisanterie étoit celle d'un jeune homme nourri dans le luxe : Alcibiade se trompoit, & Lacédémone n'envioit pas le bonheur d'Athènes. C'est ce qui faisoit dire à un ancien, qu'il étoit plus doux de vivre, comme les Spartiates, à l'ombre des bonnes loix, qu'à l'ombre des bocages, comme les Sybarites.

cluent de leur aisance particuliere, que le payfan est heureux. Mais, quand même ces commodités seroient reparties entre un plus grand nombre de citoyens, de quel prix est cet avantage comparé à ceux que procure à des peuples pauvres une ame forte, courageuse & ennemie de l'esclavage ? Les nations chez qui le luxe s'introduit, sont tôt ou tard victimes du despotisme ; elles présentent des mains foibles & débiles aux fers dont la tyrannie veut les charger. Comment s'y soustraire ? Dans ces nations les uns vivent dans la mollesse, & la mollesse ne pense ni ne prévoit : les autres languissent dans la misère ; & le besoin pressant, entièrement occupé à se satisfaire, n'élève point ses regards jusqu'à la liberté. Dans la forme despotique, les richesses de ces nations sont à leurs maîtres ; dans la forme républicaine, elles appartiennent aux gens puissants, comme aux peuples courageux qui les avoisinent.

» Apportez-nous vos trésors, auroient pu dire les
» Romains aux Carthaginois ; ils nous appartiennent : Rome & Carthage ont toutes deux voulu
» s'enrichir ; mais elles ont pris des routes différentes
» pour arriver à ce but. Tandis que vous encouragez l'industrie de vos citoyens, que vous établissez des manufactures, que vous couvriez la mer
» de vos vaisseaux, que vous ailliez reconnoître des
» côtes inhabitées, & que vous attiriez chez vous
» tout l'or des Espagnes & de l'Afrique, nous plus
» prudents, nous endurcissions nos soldats aux fatigues de la guerre, nous élevions leur courage ; nous
» favions que l'industriel ne travailloit que pour le
» brave. Le temps de jouir est arrivé ; rendez-nous
» des biens que vous êtes dans l'impuissance de dé-

» fendre ». Si les Romains n'ont pas tenu ce langage , du moins leur conduite prouve-t-elle qu'ils étoient affectés des sentiments que ce discours suppose. Comment la pauvreté de Rome n'eût-elle pas commandé à la richesse de Carthage , & conservé , à cet égard , l'avantage que presque toutes les nations pauvres ont eu sur les nations opulentes ? N'a-t-on pas vu la frugale Lacédémone triompher de la riche & commerçante Athènes ? Les Romains fouler aux pieds les sceptres d'or de l'Asie ? N'a-t-on pas vu l'Égypte , la Phénicie , Tyr , Sidon , Rhodes , Genes , Venise , subjuguées , ou du moins humiliées par des peuples qu'elles appelloient barbares ? Et qui sait si on ne verra pas un jour la riche Hollande , moins heureuse au dedans que la Suisse , opposer à ses ennemis une résistance moins opiniâtre ? Voilà sous quel point de vue le luxe se présente aux philosophes , qui l'ont regardé comme funeste aux nations.

La conclusion de ce que je viens de dire , c'est que les hommes , en voyant bien ce qu'ils voient , en tirant des conséquences très-justes de leurs principes , arrivent cependant à des résultats souvent contradictoires ; parce qu'ils n'ont pas dans la mémoire tous les objets de la comparaison desquels doit résulter la vérité qu'ils cherchent.

Il est , je pense , inutile de dire qu'en présentant la question du luxe sous deux aspects différents , je ne prétends point décider si le luxe est réellement nuisible ou utile aux états : il faudroit , pour résoudre exactement ce problème moral , entrer dans des détails étrangers à l'objet que je me propose ; j'ai seulement voulu prouver , par cet exemple , que , dans les questions compliquées , & sur lesquelles on juge

sans passion, on ne se trompe jamais que par ignorance, c'est-à-dire, en imaginant que le côté qu'on voit dans un objet, est tout ce qu'il y a à voir dans ce même objet.



CHAPITRE IV.

De l'abus des Mots.

Une autre cause d'erreur, & qui tient pareillement à l'ignorance, c'est l'abus des mots & les idées peu nettes qu'on y attache. Mr. Locke a si heureusement traité ce sujet, que je ne m'en permets l'examen que pour épargner la peine des recherches aux lecteurs, qui tous n'ont pas l'ouvrage de ce philosophe également présent à l'esprit.

Descartes avoit déjà dit, avant Locke, que les péripatéticiens, retranchés derrière l'obscurité des mots, étoient assez semblables à des aveugles, qui, pour rendre le combat égal, attireroient un homme clairvoyant dans une caverne obscure : que cet homme, ajoutoit-il, sache donner du jour à la caverne, qu'il force les péripatéticiens d'attacher des idées nettes aux mots dont ils se servent ; son triomphe est assuré. D'après Descartes & Locke, je vais donc prouver qu'en métaphysique & en morale, l'abus des mots & l'ignorance de leur vraie signification est, si j'ose le dire, un labyrinthe où les plus grands génies se sont quelquefois égarés. Je prendrai pour exemple quelques-uns de ces mots qui ont excité les disputes les plus longues & les plus vives entre les philosophes.

phes : tels font , en métaphyfique , les mots de *matiere* , d'*espace* & d'*infini*.

L'on a de tout temps & tour-à-tour soutenu que la matiere sentoit ou ne sentoit pas , & l'on a sur ce sujet disputé très-longuement & très-vaguement. L'on s'est avisé très-tard de se demander sur quoi l'on disputoit , & d'attacher une idée précise à ce mot de *matiere*. Si d'abord l'on en eût fixé la signification , on eût reconnu que les hommes étoient , si j'ose le dire , les créateurs de la matiere , que la matiere n'étoit pas un être , qu'il n'y avoit dans la nature que des individus auxquels on avoit donné le nom de corps , & qu'on ne pouvoit entendre par ce mot de matiere que la collection des propriétés communes à tous les corps. La signification de ce mot ainsi déterminée , il ne s'agissoit plus que de savoir si l'étendue , la solidité , l'impénétrabilité étoient les seules propriétés communes à tous les corps ; & si la découverte d'une force , telle , par exemple , que l'attraction , ne pouvoit pas faire soupçonner que les corps eussent encore quelques propriétés inconnues , telle que la faculté de sentir , qui , ne se manifestant que dans les corps organisés des animaux , pouvoit être cependant commune à tous les individus. La question réduite à ce point , on eût alors senti que , s'il est , à la rigueur , impossible de démontrer que tous les corps soient absolument insensibles , tout homme qui n'est pas , sur ce sujet , éclairé par la révélation , ne peut décider la question qu'en calculant & comparant la probabilité de cette opinion avec la probabilité de l'opinion contraire.

Pour terminer cette dispute , il n'étoit donc point nécessaire de bâtir différents systèmes du monde , de

se perdre dans la combinaison des possibilités, & de faire ces efforts prodigieux d'esprit qui n'ont abouti & n'ont dû réellement aboutir qu'à des erreurs plus ou moins ingénieuses. En effet, (qu'il me soit permis de le remarquer ici) s'il faut tirer tout le parti possible de l'observation, il faut ne marcher qu'avec elle, s'arrêter au moment qu'elle nous abandonne, & avoir le courage d'ignorer ce qu'on ne peut encore savoir.

Instruits par les erreurs des grands hommes qui nous ont précédés, nous devons sentir que nos observations multipliées & rassemblées suffisent à peine pour former quelques-uns de ces systèmes partiels renfermés dans le système général; que c'est des profondeurs de l'imagination qu'on a jusqu'à présent tiré celui de l'univers; & que, si l'on n'a jamais que des nouvelles tronquées des pays éloignés de nous, les philosophes n'ont pareillement que des nouvelles tronquées du système du monde. Avec beaucoup d'esprit & de combinaisons, ils ne débiteront jamais que des fables, jusqu'à ce que le temps & le hasard leur aient donné un fait général, auquel tous les autres puissent se rapporter.

Ce que j'ai dit du mot de *matiere*, je le dis de celui d'*espace*; la plupart des philosophes en ont fait un être, & l'ignorance de la signification de ce mot a donné lieu à des longues disputes (1). Ils les auroient abrégées, s'ils avoient attaché une idée nette à ce mot: ils seroient alors convenus que l'espace, considéré abstractivement, est le pur néant; que l'es-

(1) Voyez les disputes de Clarck & de Leibnitz.

pace, considéré dans les corps, est ce qu'on appelle l'étendue; que nous devons l'idée de vuide, qui compose en partie l'idée d'espace à l'intervalle aperçue entre deux montagnes élevées; intervalle qui, n'étant occupé que par l'air, c'est-à-dire, par un corps qui, d'une certaine distance, ne fait sur nous aucune impression sensible, a dû nous donner une idée du vuide, qui n'est autre chose que la possibilité de nous représenter des montagnes éloignées les unes des autres, sans que la distance qui les sépare soit remplie par aucun corps.

A l'égard de l'idée de l'*infini*, renfermée encore dans l'idée de l'*espace*, je dis que nous ne devons cette idée de l'*infini* qu'à la puissance qu'un homme placé dans une plaine a d'en reculer toujours les limites, sans qu'on puisse, à cet égard, fixer le terme où son imagination doive s'arrêter : l'*absence des bornes* est donc, en quelque genre que ce soit, la seule idée que nous puissions avoir de l'*infini*. Si les philosophes, avant que d'établir aucune opinion sur ce sujet, avoient déterminé la signification de ce mot d'*infini*, je crois que, forcés d'adopter la définition ci-dessus, ils n'auroient pas perdu leur temps à des disputes frivoles. C'est à la fausse philosophie des siècles précédents qu'on doit principalement attribuer l'ignorance grossière où nous sommes de la vraie signification des mots : cette philosophie consistoit presque entièrement dans l'art d'en abuser. Cet art, qui faisoit toute la science des scholastiques, confondoit toutes les idées; & l'obscurité qu'il jettoit sur toutes les expressions, se répandoit généralement sur toutes les sciences, & principalement sur la morale.

Lorsque le célèbre Mr. de la Rochefoucault dit que l'amour - propre est le principe de toutes nos actions, combien l'ignorance de la vraie signification de ce mot *amour-propre* ne souleva-t-elle pas de gens contre cet illustre auteur ? On prit l'amour-propre pour orgueil & vanité, & l'on s'imagina, en conséquence, que Mr. de la Rochefoucault plaçoit dans le vice la source de toutes les vertus. Il étoit cependant facile d'appercevoir que l'amour - propre, ou l'amour de soi, n'étoit autre chose qu'un sentiment gravé en nous par la nature ; que ce sentiment se transformoit dans chaque homme en vice ou en vertu, selon les goûts & les passions qui l'animoient ; & que l'amour-propre, différemment modifié, produisoit également l'orgueil & la modestie.

La connoissance de ces idées auroit préservé Mr. de la Rochefoucault du reproche tant répété, qu'il voyoit l'humanité trop en noir ; il l'a connue telle qu'elle est. Je conviens que la vue nette de l'indifférence de presque tous les hommes à notre égard, est un spectacle affligeant pour notre vanité ; mais enfin il faut prendre les hommes comme ils sont : s'irriter contre les effets de leur amour-propre, c'est se plaindre des giboulées du printemps, des ardeurs de l'été, des pluies de l'automne, & des glaces de l'hiver.

Pour aimer les hommes, il faut en attendre peu : pour voir leurs défauts sans aigreur, il faut s'accoutumer à les leur pardonner, sentir que l'indulgence est une justice que la foible humanité est en droit d'exiger de la sagesse. Or, rien de plus propre à nous porter à l'indulgence, à fermer nos cœurs à la haine, à les ouvrir aux principes d'une morale humaine

& douce , que la connoissance profonde du cœur humain , telle que l'avoit Mr. de la Rochefoucault : aussi les hommes les plus éclairés ont-ils presque toujours été les plus indulgents. Que de maximes d'humanité répandues dans leurs ouvrages ! *Vivez* , disoit Platon , *avec vos inférieurs & vos domestiques comme avec des amis malheureux.* » Entendrai-je » toujours , disoit un philosophe Indien , les riches » s'écrier : Seigneur , frappé quiconque nous dérobe » la moindre parcelle de nos biens ; tandis que , » d'une voix plaintive & les mains étendues vers le » ciel , le pauvre dit : Seigneur fais-moi part des » biens que tu prodigues au riche ; & si de plus in- » fortunés m'en enlèvent une partie , je n'implorerai » point ta vengeance , & je considérerai ces larcins » de l'œil dont on voit , au temps des semailles , les » colombes se répandre dans les champs pour y » chercher leur nourriture «.

Au reste , si le mot d'amour-propre , mal entendu , a soulevé tant de petits esprits contre Mr. de la Rochefoucault , quelles disputes , plus sérieuses encore , n'a point occasionné le mot de *liberté* ? disputes qu'on eût facilement terminées , si tous les hommes , aussi amis de la vérité que le P. Mallebranche , fussent convenus , comme cet habile théologien , dans sa *prémotion physique* , que la *liberté* étoit un mystère. *Lorsqu'on me pousse sur cette question* , disoit-il , *je suis forcé de m'arrêter tout court.* Ce n'est pas qu'on ne puisse se former une idée nette du mot de *liberté* , pris dans une signification commune. L'homme libre est l'homme qui n'est ni chargé de fers , ni détenu dans les prisons , ni intimidé , comme l'esclave , par la crainte des châtimens ; en ce sens , la liberté de

l'homme consiste dans l'exercice libre de sa puissance : je dis , de sa puissance , parce qu'il seroit ridicule de prendre pour une *non-liberté* , l'impuissance où nous sommes de percer la nue comme l'aigle , de vivre sous les eaux comme la baleine , & de nous faire roi , pape , ou empereur.

On a donc une idée nette de ce mot de *liberté* , pris dans une signification commune. Il n'en est pas ainsi lorsqu'on applique ce mot de *liberté* à la volonté. Que seroit - ce alors que la liberté ? On ne pourroit entendre , par ce mot , que le pouvoir libre de vouloir ou de ne pas vouloir une chose ; mais ce pouvoir supposeroit qu'il peut y avoir des volontés sans motifs , & , par conséquent , des effets sans cause. Il faudroit donc que nous pussions également nous vouloir du bien & du mal ; supposition absolument impossible. En effet , si le desir du plaisir est le principe de toutes nos pensées & de toutes nos actions ; si tous les hommes tendent continuellement vers leur bonheur réel ou apparent , toutes nos volontés ne sont donc que l'effet de cette tendance. Or , tout effet est nécessaire. En ce sens , on ne peut donc attacher aucune idée nette à ce mot de *liberté*. Mais , dira-t-on , si l'on est nécessité à poursuivre le bonheur par-tout où on l'apperçoit , du moins sommes-nous libres sur le choix des moyens que nous employons pour nous rendre heureux (1) ? Oui , ré-

(1) Il est encore des gens qui regardent la suspension d'esprit comme une preuve de la liberté ; ils ne s'apperçoivent pas que la suspension est aussi nécessaire que la précipitation dans les jugements : lorsque , faute d'examen ,

pondrai-je ; mais *libre* n'est alors qu'un synonyme d'*éclairé*, & l'on ne fait que confondre ces deux notions : selon qu'un homme saura plus ou moins de procédure & de jurisprudence, qu'il sera conduit dans ses affaires par un avocat plus ou moins habile, il prendra un parti meilleur ou moins bon ; mais, quelque parti qu'il prenne, le desir de son bonheur lui fera toujours choisir le parti qui lui paroîtra le plus convenable à ses intérêts, ses goûts, ses passions, & enfin à ce qu'il regarde comme son bonheur.

Comment pourroit-on philosophiquement expliquer le problème de la liberté ? Si, comme M. Locke l'a prouvé, nous sommes disciples des amis, des parents, des lectures, & enfin de tous les objets qui nous environnent, il faut que toutes nos pensées & nos volontés soient des effets immédiats, ou des suites nécessaires des impressions que nous avons reçues.

On ne peut donc se former aucune idée de ce mot de *liberté*, appliqué à la volonté (1) ; il faut la

l'on s'est exposé à quelque malheur, instruit par l'infortune, l'amour de soi doit nous nécessiter à la suspension.

On se trompe pareillement sur le mot *délibération* : nous croyons délibérer lorsque nous avons, par exemple, à choisir entre deux plaisirs à peu près égaux & presque en équilibre ; cependant, l'on ne fait alors que prendre pour délibération la lenteur avec laquelle, entre deux poids à peu près égaux, le plus pesant emporte un des bassins de la balance.

(1) » La liberté, disoient les Stoïciens, est une chimère. Faute de connoître les motifs, de rassembler les circonstances, qui nous déterminent à agir d'une cer-

considérer comme un mystère ; s'écrier avec saint Paul : *O altitudo !* convenir que la théologie seule peut discourir sur une pareille matière , & qu'un traité philosophique de la liberté ne seroit qu'un traité des effets sans cause.

On voit quel germe éternel de disputes & de calamités renferme souvent l'ignorance de la vraie signification des mots. Sans parler du sang versé par les haines & les disputes théologiques , disputes presque toutes fondées sur un abus de mots , quels autres malheurs encore cette ignorance n'a-t-elle point produits , & dans quelles erreurs n'a-t-elle point jeté les nations ?

Ces erreurs sont plus multipliées qu'on ne pense. On fait ce conte d'un Suisse : on lui avoit assigné une porte des Tuileries , avec défense d'y laisser entrer personne. Un bourgeois s'y présente : *On n'entre point* , lui dit le Suisse. *Aussi* , répond le bourgeois , *je ne veux point entrer , mais sortir seulement du Pont-Royal... Ah ! s'il s'agit de sortir* , reprend

» taine manière , nous nous croyons libres. Peut-on pen-
 » ser que l'homme ait véritablement le pouvoir de se dé-
 » terminer ? Ne sont-ce pas plutôt les objets extérieurs ,
 » combinés de mille façons différentes , qui le poussent
 » & le déterminent ? Sa volonté est-elle une faculté va-
 » gue & indépendante , qui agisse sans choix & par ca-
 » price ? Elle agit , soit en conséquence d'un jugement ,
 » d'un acte de l'entendement , qui lui représente que telle
 » chose est plus avantageuse à ses intérêts que toute au-
 » tre ; soit qu'indépendamment de cet acte , les circon-
 » stances où un homme se trouve l'inclinent , la forcent
 » à se tourner d'un certain côté , & il se flatte alors qu'il

le Suisse, *Monsieur, vous pouvez passer.* (1) Qui le croiroit ? ce conte est l'histoire du peuple Romain. César se présente dans la place publique, il veut s'y faire couronner ; & les Romains, faute d'attacher des idées précises au mot de royauté, lui accordent, sous le nom d'*Imperator*, la puissance qu'ils lui refusent sous le nom de *Rex*.

Ce que je dis des Romains, peut généralement s'appliquer à tous les divans & à tous les conseils des princes. Parmi les peuples, comme parmi les souverains, il n'en est aucun que l'abus des mots n'ait précipité dans quelque erreur grossière. Pour échapper à ce piège, il faudroit, suivant le conseil de Leibnitz, composer une langue philosophique, dans laquelle on détermineroit la signification précise de chaque mot. Les hommes alors pourroient s'en-

» s'y est tourné librement, quoiqu'il n'ait pas pu vou-
 » loir se tourner d'un autre «. *Histoire critique de la Philo-
 sophie.*

(1) Lorsqu'on voit un chancelier avec sa simarre, sa large perruque & son air composé, s'il n'est point, dit Montaigne, de tableau plus plaisant à se faire que de se peindre ce même chancelier consommant l'œuvre du mariage ; peut-être n'est-on pas moins tenté de rire, lorsqu'on voit l'air fonceux & la gravité importante avec laquelle certains visirs s'asseient au divan pour opiner & conclure comme le Suisse : *Ah ! s'il s'agit de sortir, Monsieur, vous pouvez passer.* Les applications de ce mot sont si faciles & si fréquentes, qu'on peut s'en fier, à cet égard, à la sagacité des lecteurs, & les assurer qu'ils trouveront par-tout des sentinelles Suisses.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore à ce sujet

tendre, se transmettre exactement leurs idées; les disputes, qu'éternise l'abus des mots, se termineroient; & les hommes, dans toutes les sciences, seroient bientôt forcés d'adopter les mêmes principes.

Mais l'exécution d'un projet si utile & si desirable est peut-être impossible. Ce n'est point aux philosophes, c'est au besoin qu'on doit l'invention des langues; & le besoin, en ce genre, n'est pas difficile à satisfaire. En conséquence, on a d'abord attaché quelques fausses idées à certains mots; ensuite on a combiné, comparé ces idées & ces mots entre eux; chaque nouvelle combinaison a produit une nouvelle erreur; ces erreurs se sont multipliées, & en se multipliant, se sont tellement compliquées, qu'il seroit maintenant impossible, sans une peine & un travail infini, d'en suivre & d'en découvrir la source. Il en est des langues comme d'un calcul algébrique: il s'y

un fait assez plaisant: c'est la réponse d'un Anglois à un ministre d'état. Rien de plus ridicule, disoit le ministre aux courtisans, que la maniere dont se tient le conseil chez quelques nations Negres. Représentez-vous une chambre d'assemblée où sont placées une douzaine de grandes cruches ou jarres à moitié pleines d'eau: c'est là que, nuds & d'un pas grave, se rendent une douzaine de conseillers d'état: arrivés dans cette chambre, chacun faite dans sa cruche, s'y enfonce jusqu'au cou; & c'est dans cette posture qu'on opine & qu'on délibere sur les affaires d'état. Mais vous ne riez pas? dit le ministre au seigneur le plus près de lui. C'est, répondit-il, que je vois tous les jours quelque chose de plus plaisant encore. Quoi donc, reprit le ministre? *C'est un pays où les cruches seules tiennent conseil.*

glisse d'abord quelques erreurs ; ces erreurs ne sont pas apperçues ; on calcule d'après ses premiers calculs ; de proposition en proposition , l'on arrive à des conséquences entièrement ridicules. On en sent l'absurdité : mais comment retrouver l'endroit où s'est glissée la première erreur ? Pour cet effet , il faudroit refaire & vérifier un grand nombre de calculs : malheureusement il est peu de gens qui puissent l'entreprendre , encore moins qui le veuillent , sur-tout lorsque l'intérêt des hommes puissants s'oppose à cette vérification.

J'ai montré les vraies causes de nos faux jugements ; j'ai fait voir que toutes les erreurs de l'esprit ont leur source ou dans les passions , ou dans l'ignorance , soit de certains faits , soit de la vraie signification de certains mots. L'erreur n'est donc pas essentiellement attachée à la nature de l'esprit humain ; nos faux jugements sont donc l'effet de causes accidentelles , qui ne supposent point en nous une faculté de juger distincte de la faculté de sentir ; l'erreur n'est donc qu'un accident ; d'où il suit que tous les hommes ont essentiellement l'esprit juste (1).

Ces principes une fois admis , rien ne m'empêche

(1) On ne peut pas dire que les hommes n'ont pas l'esprit juste , en ce sens qu'ils voyent ce qu'ils ne voyent pas ; mais en ce sens qu'ils ne voyent pas comme ils devroient voir , s'ils fixoient davantage leur attention , & s'ils s'appliquoient à bien voir les objets avant de prononcer sur ce qu'ils font. Ainsi juger n'est que voir ou sentir qu'un objet n'est pas un autre , ou sentir qu'une chose n'a pas avec une autre chose tous les rapports que l'on cherche , ou que l'on suppose.

maintenant

maintenant d'avancer que *juger*, comme je l'ai déjà prouvé, n'est proprement que *sentir*.

La conclusion générale de ce discours, c'est que l'esprit peut être considéré ou comme la faculté productrice de nos pensées ; & l'esprit, en ce sens, n'est que sensibilité & mémoire : ou l'esprit peut être regardé comme un effet de ces mêmes facultés ; & dans cette seconde signification, l'esprit n'est qu'un assemblage de pensées, & peut se subdiviser dans chaque homme en autant de parties que cet homme a d'idées.

Voilà les deux aspects sous lesquels se présente l'esprit considéré en lui-même : examinons maintenant ce que c'est que l'esprit par rapport à la société.





DE L'ESPRIT.

DISCOURS II.

DE L'ESPRIT PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.



CHAPITRE PREMIER.

La *science* n'est que le souvenir ou des faits ou des idées d'autrui : l'*esprit*, distingué de la *science*, est donc une assemblage d'idées neuves quelconques.

Cette définition de l'esprit est juste; elle est même très-instructive pour un philosophe; mais elle ne peut être généralement adoptée: il faut au public une définition qui le mette à portée de comparer les différents esprits entre eux, & de juger de leur force & de leur étendue. Or, si l'on admettoit la définition que je viens de donner, comment le public mesureroit-il l'étendue d'esprit d'un homme? Qui donneroit au public une liste exacte des idées de cet homme? & comment distinguer en lui la science & l'esprit?

Supposons que je prétende à la découverte d'une idée déjà connue: il faudroit que le public, pour savoir si je mérite réellement à cet égard le titre de second inventeur, sût préliminairement ce que j'ai lu, vu & entendu, connoissance qu'il ne veut, ni ne peut acquérir. D'ailleurs, dans l'hypothèse im-

possible que le public pût avoir un dénombrement exact, & de la quantité, & de l'espece des idées d'un homme, je dis qu'en conséquence de ce dénombrement, le public seroit souvent forcé de placer au rang des génies, des hommes auxquels il ne soupçonne pas même qu'on puisse accorder le titre d'hommes d'esprit : tels sont, en général, tous les artistes.

Quelque frivole que paroisse un art, cet art cependant est susceptible de combinaisons infinies. Lorsque Marcel, la main appuyée sur le front, l'œil fixe, le corps immobile, & dans l'attitude d'une méditation profonde, s'écrie tout-à-coup, en voyant danser son écolière : *Que de choses dans un menuet !* Il est certain que ce danseur appercevoit alors, dans la maniere de plier, de relever & d'emboîter ses pas, des adresses invisibles aux yeux ordinaires (1), & que son exclamation n'est ridicule que par la trop grande importance mise à de petites choses. Or, si l'art de la danse renferme un très-grand nombre d'idées & de combinaisons, qui fait si l'art de la déclamation ne suppose point, dans l'actrice qui y excelle, autant d'idées qu'en emploie un politique pour former un système de gouvernement ? Qui peut assurer, lors-

(1) A la démarche, à l'habitude du corps, ce danseur prétend connoître le caractère d'un homme. Un étranger se présente un jour dans sa salle : *De quel pays êtes-vous*, lui demande Marcel ? *Je suis Anglois . . . Vous Anglois !* lui reprique Marcel : *Vous seriez de cette isle où les citoyens ont part à l'administration publique, & sont une portion de la puissance souveraine ! Non, Monsieur, ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent que l'esclave titré d'un Electeur.*

qu'on consulte nos bons romans , que , dans les gestes , la parure & les discours étudiés d'une coquette parfaite , il n'entre pas autant de combinaisons & d'idées qu'en exige la découverte de quelque système du monde , & qu'en des genres très-différents , la Le-Couvreur & Ninon l'Enclos n'aient eu autant d'esprit qu'Aristote & Solon ?

Je ne prétends pas démontrer à la rigueur la vérité de cette proposition ; mais faire seulement sentir que , toute ridicule qu'elle paroisse , il n'est cependant personne qui puisse la résoudre exactement.

Trop souvent dupes de notre ignorance , nous prenons pour les limites d'un art , celles que cette même ignorance lui donne : mais supposons qu'on pût , à cet égard , détromper le public ; je dis qu'en l'éclairant , on ne changeroit rien à sa maniere de juger. Il ne mesurera jamais son estime pour un art uniquement sur le nombre plus ou moins grand de combinaisons nécessaires pour y réussir ; 1°. parce que le dénombrement en est impossible à faire ; 2°. parce qu'il ne doit considérer l'esprit que du point de vue sous lequel il est important de le connoître , c'est-à-dire , par rapport à la société. Or , sous cet aspect , je dis que l'esprit n'est qu'un assemblage plus ou moins nombreux , non-seulement d'idées neuves , mais encore d'idées intéressantes pour le public , & que c'est moins au nombre & à la finesse , qu'au choix heureux de nos idées , qu'on a attaché la réputation d'homme d'esprit.

En effet , si les combinaisons du jeu des échecs sont infinies , si l'on n'y peut exceller sans en faire un grand nombre ; pourquoi le public ne donne-t-il pas aux grands joueurs d'échecs le titre de grands

esprits ? C'est que leurs idées ne lui sont utiles ni comme agréables, ni comme instructives, & qu'il n'a, par conséquent, nul intérêt de les estimer : or, l'intérêt (1) préside à tous nos jugements. Si le public a toujours fait peu de cas de ces erreurs dont l'invention suppose quelquefois plus de combinaisons & d'esprit que la découverte d'une vérité, & s'il estime plus Locke que Mallebranche, c'est qu'il mesure toujours son estime sur son intérêt. A quelle autre balance peseroit-il le mérite des idées des hommes ? Chaque particulier juge des choses & des personnes par l'impression agréable ou désagréable qu'il en reçoit : le public n'est que l'assemblage de tous les particuliers ; il ne peut donc jamais prendre que son utilité pour règle de ses jugements.

Ce point de vue, sous lequel j'examine l'esprit, est, je crois, le seul sous lequel il doit être considéré. C'est l'unique manière d'apprécier le mérite de chaque idée, de fixer sur ce point l'incertitude de nos jugements, & de découvrir enfin la cause de l'étonnante diversité des opinions des hommes en matière d'esprit ; diversité absolument dépendante de la différence de leurs passions, de leurs idées, de leurs préjugés, de leurs sentiments, &, par conséquent, de leurs intérêts.

Il seroit, en effet, bien singulier que l'intérêt gé-

(1) Le vulgaire restreint communément la signification de ce mot *intérêt* au seul amour de l'argent : le lecteur éclairé sentira que je prends ce mot dans un sens plus étendu, & que je l'applique généralement à tout ce qui peut nous procurer des plaisirs, ou nous soustraire à des peines.

néral (1) eût mis le prix aux différentes actions des hommes, qu'il leur eût donné les noms de vertueuses, de vicieuses ou de permises, selon qu'elles étoient utiles, nuisibles ou indifférentes au public, & que ce même intérêt n'eût pas été l'unique dispensateur de l'estime ou du mépris attaché aux idées des hommes.

On peut ranger les idées, ainsi que les actions, sous trois classes différentes.

Les idées utiles : & prenant cette expression dans le sens le plus étendu, j'entends, par ce mot, toute idée propre à nous instruire ou à nous amuser.

Les idées nuisibles : ce sont celles qui font sur nous une impression contraire.

Les idées indifférentes : je veux dire, toutes celles qui, peu agréables en elles-mêmes, ou devenues trop familières, ne font presque aucune impression sur nous. Or, de pareilles idées n'ont presque point d'existence, & ne peuvent, pour ainsi dire, porter qu'un instant le nom d'indifférentes; leur durée ou leur succession, qui les rend ennuyeuses, les fait bientôt rentrer dans la classe des idées nuisibles.

Pour faire sentir combien cette manière de considérer l'esprit est féconde en vérités, je ferai successivement l'application des principes que j'établis, aux actions & aux idées des hommes, & je prouverai qu'en tout temps, en tout lieu, tant en matière de morale qu'en matière d'esprit, c'est l'intérêt personnel qui dicte le jugement des particuliers, &

(1) On sent que je parle ici en qualité de politique, & non de théologien.

l'intérêt général qui dicte celui des nations ; qu'ainfi c'est toujours , de la part du public comme des particuliers , l'amour ou la reconnoissance qui loue , la haine ou la vengeance qui méprise.

Pour démontrer cette vérité , & faire appercevoir l'exacte & perpétuelle ressemblance de nos manieres de juger , soit les actions , soit les idées des hommes , je considérerai la probité & l'esprit à différents égards , & relativement , 1°. à un particulier , 2°. à une petite société , 3°. à une nation , 4°. aux différents siècles & aux différents pays , 5°. à l'univers entier ; & prenant toujours l'expérience pour guide dans mes recherches , je montrerai que , sous chacun de ces points de vue , l'intérêt est l'unique juge de la probité & de l'esprit.



CHAPITRE II.

De la Probité par rapport à un particulier.

Ce n'est point de la vraie probité, c'est-à-dire, de la probité par rapport au public, dont il s'agit dans ce chapitre; mais simplement de la probité considérée relativement à chaque particulier.

Sous ce point de vue, je dis que chaque particulier n'appelle *probité*, dans autrui, que l'habitude des actions qui lui sont utiles: je dis l'habitude, parce que ce n'est point une seule action honnête, non plus qu'une seule idée ingénieuse, qui nous obtiennent le titre de vertueux ou de spirituel. On fait qu'il n'est point d'avare qui ne se soit une fois montré généreux, de libéral qui n'ait été une fois avare, de frippon qui n'ait fait une bonne action, de stupide qui n'ait dit un bon mot, & d'homme enfin qui, si l'on rapproche certaines actions de sa vie, ne paroisse doué de toutes les vertus & de tous les vices contraires. Plus de conséquence dans la conduite des hommes supposeroit en eux une continuité d'attention dont ils sont incapables; ils ne diffèrent les uns des autres que du plus au moins. L'homme absolument conséquent n'existe point encore; & c'est pourquoi rien de parfait sur la terre, ni dans le vice, ni dans la vertu.

C'est donc à l'habitude des actions qui lui sont utiles, qu'un particulier donne le nom de probité; je dis, des actions, parce qu'on n'est point juge des intentions. Comment le seroit-on? Une action n'est

presque jamais l'effet d'un sentiment ; nous ignorons souvent nous-mêmes les motifs qui nous déterminent. Un homme opulent enrichit un homme estimable & pauvre : il fait , sans doute , une bonne action ; mais cette action est-elle uniquement l'effet du desir de faire un heureux ? La pitié , l'espoir de la reconnoissance , la vanité même ; tous ces divers motifs séparés ou réunis , ne peuvent-ils pas , à son insu , l'avoir déterminé à cette action louable ? Or , si le plus souvent l'on ignore soi-même les motifs de son bienfait , comment le public les appercevroit-il ? Ce n'est donc que par les actions des hommes que le public peut juger de leur probité.

Je conviens que cette maniere de juger est encore fautive. Un homme a , par exemple , vingt degrés de passion pour la vertu , mais il aime ; il a trente degrés d'amour pour une femme , & cette femme en veut faire un assassin : dans cette hypothese , il est certain que cet homme est plus près du forfait que celui qui , n'ayant que dix degrés de passion pour la vertu , n'aura que cinq degrés d'amour pour cette méchante femme. D'où je conclus que , de deux hommes , le plus honnête dans ses actions , est quelquefois le moins passionné pour la vertu.

Aussi tout philosophe convient que la vertu des hommes dépend infiniment des circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés. On n'a que trop souvent vu des hommes vertueux céder à un enchaînement malheureux d'événements bizarres. Celui qui , dans toutes les situations possibles , répond de sa vertu , est un imposteur , ou un imbécile dont il faut également se défier.

Après avoir déterminé l'idée que j'attache à ce

mot de *probité*, considérée par rapport à chaque particulier, il faut, pour s'assurer de la justesse de cette définition, avoir recours à l'observation; elle nous apprend qu'il est des hommes auxquels un heureux naturel, un desir vif de la gloire & de l'estime inspirent pour la justice & la vertu le même amour que les hommes ont communément pour les grandeurs & les richesses. Les actions personnellement utiles à ces hommes vertueux, sont les actions justes, conformes à l'intérêt général, ou qui du moins ne lui sont pas contraires.

Ces hommes sont en si petit nombre, que je n'en fais ici mention que pour l'honneur de l'humanité. La classe la plus nombreuse, & qui compose à elle seule presque tout le genre humain, est celle où les hommes, uniquement attentifs à leurs intérêts, n'ont jamais porté leurs regards sur l'intérêt général. Concentrés, pour ainsi dire, dans leur bien-être (1), ces hommes ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur sont personnellement utiles. Un juge absout un coupable, un ministre élève aux honneurs

(1) Notre haine ou notre amour est un effet du bien ou du mal qu'on nous fait. *Il n'est*, dit Hobbes, *dans l'état des sauvages, d'homme méchant que l'homme robuste; & dans l'état policé, que l'homme en crédit.* Le puissant, pris en ces deux sens, n'est cependant pas plus méchant que le foible: Hobbes le sentoit; mais il savoit aussi qu'on ne donne le nom de méchant qu'à ceux dont la méchanceté est à redouter. On rit de la colere & des coups d'un enfant, il n'en paroît souvent que plus joli; mais on s'irrite contre l'homme fort; ses coups blessent; on le traite de brutal.

un sujet indigne ; l'un & l'autre sont toujours justes, au dire de leurs protégés : mais que le juge punisse, que le ministre refuse, ils seront toujours injustes aux yeux du criminel & du disgracié.

Si les moines, chargés, sous la première race, d'écrire la vie de nos rois, ne donnerent que la vie de leurs bienfaiteurs ; s'ils ne désignèrent les autres regnes que par ces mots : *NIHIL FECIT* ; & s'ils ont donné le nom de *Rois fainéants* à des princes très-estimables, c'est qu'un moine est un homme, & que tout homme ne prend, dans ses jugements, conseil que de son intérêt.

Les chrétiens, qui donnoient, avec justice, le nom de barbarie & de crime aux cruautés qu'exercoient sur eux les païens, ne donnerent-ils pas le nom de zèle aux cruautés qu'ils exercèrent, à leur tour, sur ces mêmes païens ? Qu'on examine les hommes, on verra qu'il n'est point de crime qui ne soit mis au rang des actions honnêtes par les sociétés auxquelles ce crime est utile, ni d'action utile au public qui ne soit blâmée de quelque société particulière à qui cette même action est nuisible.

Quel homme, en effet, s'il sacrifie l'orgueil de se dire plus vertueux que les autres à l'orgueil d'être plus vrai, & s'il sonde, avec une attention scrupuleuse, tous les replis de son ame, ne s'apercevra pas que c'est uniquement à la manière différente dont l'intérêt personnel se modifie, que l'on doit ses vices & ses vertus (1) ? que tous les hommes sont mus

(1) L'homme humain est celui pour qui la vue du malheur d'autrui est une vue insupportable, & qui, pour s'ar-

par la même force ? que tous tendent également à leur bonheur ? que c'est la diversité des passions & des goûts , dont les uns sont conformes & les autres contraires à l'intérêt public , qui décide de nos vertus & de nos vices ? Sans mépriser le vicieux , il faut le plaindre , se féliciter d'un naturel heureux , remercier le ciel de ne nous avoir donné aucun de ces goûts & de ces passions , qui nous eussent forcés de chercher notre bonheur dans l'infortune d'autrui. Car enfin on obéit toujours à son intérêt ; & de-là l'injustice de tous nos jugements , & ces noms de juste & d'injuste prodigués à la même action , relativement à l'avantage ou au désavantage que chacun en reçoit.

Si l'univers physique est soumis aux loix du mouvement , l'univers moral ne l'est pas moins à celles de l'intérêt. L'intérêt est sur la terre , le puissant en-

racher à ce spectacle , est , pour ainsi dire , forcé de secourir le malheureux. L'homme inhumain , au contraire , est celui pour qui le spectacle de la misère d'autrui est un spectacle agréable : c'est pour prolonger ses plaisirs qu'il refuse tout secours aux malheureux. Or , ces deux hommes , si différents , tendent cependant tous deux à leur plaisir , & sont mus par le même ressort. Mais , dira-t-on , si l'on fait tout pour soi , l'on ne doit donc point de reconnaissance à ses bienfaiteurs ? Du moins , répondrai-je , le bienfaiteur n'est-il pas en droit d'en exiger ; autrement ce seroit un contract & non un don qu'il auroit fait. *Les Germains* , dit Tacite , *sont & reçoivent des présents , & n'exigent ni ne donnent aucune marque de reconnaissance.* C'est en faveur des malheureux , & pour multiplier le nombre des bienfaiteurs , que le public impose , avec raison , aux obligés le devoir de la reconnaissance.

chanteur, qui change aux yeux de toutes les créatures la forme de tous les objets. Ce mouton paisible, qui pâture dans nos plaines, n'est-il pas un objet d'épouvante & d'horreur pour ces insectes imperceptibles qui vivent dans l'épaisseur de la pulpe des herbes ? » Fuyons, disent-ils, cet animal vorace & » cruel, ce monstre, dont la gueule engloutit à la » fois, & nous, & nos cités. Que ne prend-il » exemple sur le lion & le tigre ? ces animaux bien- » faisants ne détraisent point nos habitations ; ils ne » se repaissent point de notre sang ; justes vengeurs » du crime, ils punissent sur le mouton les cruautés » que le mouton exerce sur nous ». C'est ainsi que des intérêts différents métamorphosent les objets : le lion est à nos yeux l'animal cruel ; à ceux de l'insecte, c'est le mouton. Aussi peut-on appliquer à l'univers moral ce que Leibnitz disoit de l'univers physique : que ce monde, toujours en mouvement, offroit à chaque instant un phénomène nouveau & différent à chacun de ses habitants.

Ce principe est si conforme à l'expérience, que, sans entrer dans un plus long examen, je me crois en droit de conclure que l'intérêt personnel est l'unique & universel appréciateur du mérite des actions des hommes ; & qu'ainsi la probité, par rapport à un particulier, n'est, conformément à ma définition, que l'habitude des actions personnellement utiles à ce particulier.



CHAPITRE III.

De l'Esprit, par rapport à un particulier.

Transportons maintenant aux idées les principes que je viens d'appliquer aux actions ; l'on sera contraint d'avouer que chaque particulier ne donne le nom d'*esprit* qu'à l'habitude des idées qui lui sont utiles, soit comme instructives, soit comme agréables ; & qu'à ce nouvel égard, l'intérêt personnel est encore le seul juge du mérite des hommes.

Toute idée qu'on nous présente a toujours quelques rapports avec notre état, nos passions ou nos opinions. Or, dans tous ces différents cas, nous prisons d'autant plus une idée que cette idée nous est plus utile. Le pilote, le médecin & l'ingénieur auront plus d'estime pour le constructeur de vaisseau, le botaniste & le médecin, que n'en auront, pour ces mêmes hommes, le libraire, l'orfevre & le maçon, qui leur préféreront toujours le romancier, le dessinateur & l'architecte.

Lorsqu'il s'agira d'idées propres à combattre ou à favoriser nos passions ou nos goûts, les plus estimables à nos yeux seront, sans contredit, les idées qui flatteront le plus ces mêmes passions ou ces mêmes goûts (1). Une femme tendre fera plus de cas d'un

(1) Pour se moquer d'une grande parleuse, femme d'esprit d'ailleurs, on s'avisa de lui présenter un homme qu'on lui dit être un homme de beaucoup d'esprit. Cette femme le reçoit à merveilles ; mais, pressée de s'en faire admirer,

roman que d'un livre de métaphysique : un homme tel que Charles XII. préférera l'histoire d'Alexandre à tout autre ouvrage : l'avare ne trouvera certainement d'esprit qu'à ceux qui lui indiqueront le moyen de placer son argent au plus gros intérêt.

En fait d'opinions, comme en fait de passions, pour estimer les idées d'autrui, il faut être intéressé à les estimer ; sur quoi j'observerai qu'à ce dernier égard les hommes peuvent être mus par deux sortes d'intérêt.

Il est des hommes animés d'un orgueil noble & éclairé, qui, amis du vrai, attachés à leur sentiment sans opiniâtreté, conservent leur esprit dans cet état de suspension qui y laisse une entrée libre aux vérités nouvelles : de ce nombre, sont quelques esprits philosophiques, & quelques gens trop jeunes pour s'être formé des opinions & rougir d'en changer ; ces deux fortes d'hommes estimeront toujours, dans les autres, des idées vraies, lumineuses, & propres à satisfaire la passion qu'un orgueil éclairé leur donne pour le vrai.

Il est d'autres hommes, &, dans ce nombre, je les comprends presque tous, qui sont animés d'une vanité moins noble ; ceux-là ne peuvent estimer dans les autres que des idées conformes aux leurs (1),

elle se met à parler, lui fait cent questions différentes ; sans s'appercevoir qu'il ne répondoit rien. La visite faite : *Êtes-vous*, lui dit-on, *contente de votre présent ? Qu'il est charmant !* répondit-elle, *qu'il a d'esprit !* A cette exclamation, chacun éclata de rire : ce grand esprit, c'étoit un muet.

(1) Tous ceux dont l'esprit est borné, déclinent sans

& propres à justifier la haute opinion qu'ils ont tous de la justesse de leur esprit. C'est sur cette analogie d'idées que sont fondés leur haine ou leur amour. De-là cet instinct sûr & prompt qu'ont presque tous les gens médiocres pour connoître & fuir les gens de mérite (1) : de-là cet attrait puissant que les gens d'esprit ont les uns pour les autres ; attrait qui les force , pour ainsi dire , à se rechercher , malgré le danger que met souvent dans leur commerce le desir commun qu'ils ont de la gloire : de-là cette maniere sûre de juger du caractère & de l'esprit d'un homme par le choix de ses livres & de ses amis ; un sot , en effet , n'a jamais que de sots amis : toute liaison d'amitié , lorsqu'elle n'est pas fondée sur un intérêt de bienséance , d'amour , de protection , d'avarice , d'ambition , ou sur quelque autre motif

cesse ceux qui joignent la solidité à l'étendue d'esprit. Ils les accusent de trop raffiner , & de penser en tout d'une maniere trop abstraite. » Nous n'accorderons jamais , dit » M. Hume , qu'une chose est juste , lorsqu'elle passe notre foible conception. La différence , ajoute cet illustre » philosophe , de l'homme commun à l'homme de génie » se remarque principalement dans le plus ou le moins de » profondeur des principes sur lesquels ils fondent leurs » idées : avec la plupart des hommes tout jugement est » particulier ; ils ne portent point leurs vues jusques aux » propositions universelles ; toute idée générale est obscure pour eux ».

(1) Les sots , s'ils en avoient la puissance , banniroient volontiers les gens d'esprit de leur société , & répéteroient , d'après les Ephésiens : *Si quelqu'un excelle parmi nous , qu'il aille exceller ailleurs.*

pareil ,

pareil, suppose toujours quelque ressemblance d'idées ou de sentiments entre deux hommes. Voilà ce qui rapproche des gens d'une condition très-différente (1); voilà pourquoi les Auguste, les Mécène, les Scipion, les Julien, les Richelieu & les Condé vivoient familièrement avec les gens d'esprit, & ce qui a donné lieu au proverbe, dont la trivialité atteste la vérité : *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*

L'analogie, ou la conformité des idées & des opinions, doit donc être considérée comme la force attractive & répulsive, qui éloigne ou rapproche les hommes les uns des autres (2). Qu'on transporte à Constantinople un philosophe, qui, n'étant point éclairé par les lumières de la révélation, ne peut

(1) A la cour, les Grands font d'autant plus d'accueil à l'homme d'esprit, qu'ils en ont eux-mêmes davantage.

(2) Il est peu d'hommes, s'ils en avoient le pouvoir, qui n'employassent les tourments pour faire généralement adopter leurs opinions. N'avons-nous pas vu de nos jours des gens assez fous, & d'un orgueil assez intolérable pour vouloir exciter le magistrat à sévir contre l'écrivain, qui, donnant à la musique Italienne la préférence sur la musique Françoisise, étoit d'un avis différent du leur ? Si l'on ne se porte ordinairement à certains excès que dans les disputes de religion, c'est que les autres disputes ne fournissent pas les mêmes prétextes, ni les mêmes moyens d'être cruels. Ce n'est qu'à l'impuissance qu'on est, en général, redevable de sa modération. L'homme humain & modéré est un homme très-rare. S'il rencontre un homme d'une religion différente de la sienne, c'est, dit-il, un homme qui sur ces matières a d'autres opinions que moi ; pourquoi le persécuterois-je ? L'évangile n'a nulle part

suivre que les lumières de la raison; que ce philosophe nie la mission de Mahomet, les visions & les prétendus miracles de ce prophète; qui doute que ceux qu'on appelle les bons Musulmans, n'aient de l'éloignement pour ce philosophe, ne le regardent avec horreur, & ne le traitent de fou, d'impie & quelquefois même de malhonnête homme? En vain diroit-il que, dans une pareille religion, il est absurde de croire aux miracles dont on n'est pas soi-même le témoin; & que s'il y a toujours plus à parier pour un mensonge que pour un miracle (1), les croire trop facilement, c'est moins croire en Dieu qu'aux imposteurs: en vain représenteroit-il que, si Dieu eût voulu annoncer la mission de Mahomet, il n'eût

ordonné qu'on employât les tortures & les prisons à la conversion des hommes. La vraie religion n'a jamais dressé d'échafauds; ce sont quelquefois ses ministres, qui, pour venger leur orgueil, blessé par des opinions différentes des leurs, ont armé en leur faveur la stupide crédulité des peuples & des princes. Peu d'hommes ont mérité l'éloge que les prêtres Egyptiens font de la reine Nephté, dans Séthos: *Loin d'exciter l'animosité, la vexation, la persécution par les conseils d'une piété mal entendue, elle n'a, disent-ils, tiré de la religion que des maximes de douceur; elle n'a jamais cru qu'il fût permis de tourmenter les hommes pour honorer les dieux.*

(1) Comment, dans une telle religion, le témoin d'un miracle ne seroit-il pas suspect? Il faut, dit M. de Fontenelle, être si fort en garde contre soi-même pour raconter un fait précisément comme on l'a vu, c'est-à-dire, sans y rien ajouter ou diminuer, que tout homme qui prétend qu'à cet égard il ne s'est jamais surpris en mensonge, est, à coup sûr, un menteur.

point fait de ces prodiges ridicules aux yeux de la raison la moins exercée. Il eût fait des miracles visibles à tous les yeux , comme de détacher , à la voix du prophète , les astres du firmament , de bouleverser les éléments , &c. Quelque raison que ce philosophe apportât de son incrédulité , il n'obtiendrait jamais la réputation de sage & d'honnête , auprès de ces bons Musulmans , qu'en devenant assez imbécille pour croire des choses absurdes , ou assez faux pour feindre de les croire. Tant il est vrai que les hommes ne jugent les opinions des autres que par la conformité qu'elles ont avec les leurs. Aussi ne persuade-t-on jamais les sots qu'avec des sottises.

Si le Sauvage du Canada nous préfère aux autres peuples de l'Europe , c'est que nous nous prétons davantage à ses mœurs , à son genre de vie ; c'est à cette complaisance que nous devons l'éloge magnifique qu'il croit faire d'un François , lorsqu'il dit : *C'est un homme comme moi.*

En fait de mœurs , d'opinions & d'idées , il paroît donc que c'est toujours soi qu'on estime dans les autres ; & c'est la raison pour laquelle les César , les Alexandre , & généralement tous les grands hommes ont toujours eu d'autres grands hommes sous leurs ordres. Un prince est habile , il prend en main le sceptre ; à peine est-il monté sur le trône , que toutes les places se trouvent remplies par des hommes supérieurs : le prince ne les a point formés ; il semble même les avoir pris au hasard ; mais , forcé de n'estimer & de n'élever aux premiers postes que des hommes dont l'esprit soit analogue au sien , il est , par cette raison , toujours nécessité aux bons choix. Un prince , au contraire , est peu éclairé :

contraint, par cette même raison, d'attirer près de lui des gens qui lui ressemblent, il est presque toujours nécessité aux mauvais choix. C'est la suite de semblables princes qui souvent a fait substituer les plus grandes places de fots en fots durant plusieurs siècles. Aussi les peuples, qui ne peuvent connoître personnellement leur maître, ne le jugent - ils que sur le talent des hommes qu'il emploie & sur l'estime qu'il a pour les gens de mérite. *Sous un monarque stupide*, disoit la reine Christine, *toute sa cour ou l'est, ou le devient.*

Mais, dira-t-on, on voit quelquefois des hommes admirer, dans les autres, des idées qu'ils n'auroient jamais produites, & qui même n'ont nulle analogie avec les leurs. On fait ce mot d'un cardinal; après la nomination du pape, ce cardinal s'approche du saint pere, & lui dit : *Vous voilà élu pape; voici la dernière fois que vous entendrez la vérité : J'éduit par les respects, vous allez bientôt vous croire un grand homme. Souvenez-vous qu'avant votre exaltation, vous n'étiez qu'un ignorant & un opiniâtre. Adieu, je vais vous adorer.* Peu de courtisans, sans doute, sont doués de l'esprit & du courage nécessaires pour tenir un pareil discours; mais la plupart d'entre eux, semblables à ces peuples, qui tour-à-tour adorent & fouettent leur idole, sont en secret charmés de voir humilier le maître auquel ils sont soumis. La vengeance leur inspire l'éloge qu'ils font de pareils traits, & la vengeance est un intérêt. Qui n'est point animé d'un intérêt de cette espece, n'estime & même ne sent que les idées analogues aux siennes : aussi la baguette, propre à découvrir un mérite naissant & inconnu, ne tourne-t-elle & ne doit-elle réellement

tourner qu'entré les mains des gens d'esprit , parce qu'il n'y a que le lapidaire qui se connoisse en diamants bruts , & que l'esprit qui sente l'esprit. Ce n'étoit que l'œil d'un Turenne qui , dans le jeune Curchill , pouvoit appercevoir le fameux Marlborough.

Toute idée trop étrangere à notre maniere de voir & de sentir , nous semble toujours ridicule. Le même projet , qui , vaste & grand , paroîtra cependant d'une exécution facile au grand ministre , sera traité par un ministre ordinaire , de fou , d'insensé ; & ce projet , pour me servir de la phrase usitée parmi les sots , sera renvoyé à *la république de Platon*. Voilà la raison pour laquelle , en certains pays , où les esprits , énervés par la superstition , sont paresseux & peu capables de grandes entreprises , on croit couvrir un homme du plus grand ridicule , lorsqu'on dit de lui : *C'est un homme qui veut réformer l'état*. Ridicule que la pauvreté , le dépeuplement de ces pays , & , par conséquent , la nécessité d'une réforme , fait , aux yeux des étrangers , retomber sur les moqueurs. Il en est de ces peuples comme de ces plaisants subalternes (1), qui croient déshonorer un homme

(1) Les bourgeois opulents ajoutent , en dérision , qu'on voit souvent l'homme d'esprit à la porte du riche , & jamais le riche à la porte de l'homme d'esprit : *C'est*, répond le poète Saadi , *parce que l'homme d'esprit fait le prix des richesses , & que le riche ignore le prix des lumieres*. D'ailleurs , comment la richesse estimerait-elle la science ? Le savant peut apprécier l'ignorant , parce qu'il l'a été dans son enfance ; mais l'ignorant ne peut apprécier le savant , parce qu'il ne l'a jamais été.

lorsqu'ils disent de lui , d'un ton sottement malin : *C'est un Romain , c'est un esprit*. Raillerie , qui , rappelée à son sens précis , apprend seulement que cet homme ne leur ressemble point , c'est-à-dire , qu'il n'est ni sot , ni frippon. Combien un esprit attentif n'entend-il pas , dans les conversations , de ces aveux imbécilles & de ces phrases absurdes , qui , réduites à leur signification exacte , étonneroient fort ceux qui les emploient ? Aussi l'homme de mérite doit-il être indifférent à l'estime comme au mépris d'un particulier dont l'éloge ou la critique ne signifie rien , sinon que cet homme pense ou ne pense pas comme lui. Je pourrois encore , par une infinité d'autres faits , prouver que nous n'estimons jamais que les idées analogues aux nôtres ; mais pour constater cette vérité , il faut l'appuyer sur des preuves de pur raisonnement.



CHAPITRE IV.

De la nécessité où nous sommes de n'estimer que nous dans les autres.

Deux causes, également puissantes, nous y déterminent : l'une est la vanité, & l'autre est la paresse. Je dis, la vanité, parce que le desir de l'estime est commun à tous les hommes, non que quelques-uns d'entre eux ne veuillent joindre, au plaisir d'être admiré, le mérite de mépriser l'admiration ; mais ce mépris n'est pas vrai, & jamais l'admirateur n'est stupide aux yeux de l'admiré : or, si tous les hommes sont avides d'estime, chacun d'eux, instruit par l'expérience que ces idées ne paroîtront estimables ou méprisables aux autres, qu'autant qu'elles seront conformes ou contraires à leurs opinions ; il s'ensuit qu'inspiré par sa vanité, chacun ne peut s'empêcher d'estimer dans les autres une conformité d'idées qui l'assure de leur estime, & de haïr en eux une opposition d'idées, garant sûr de leur haine ou du moins de leur mépris qu'on doit regarder comme un calmant de haine.

Mais, dans la supposition même qu'un homme fit à l'amour de la vérité le sacrifice de sa vanité, si cet homme n'est point animé du desir le plus vif de s'instruire, je dis que sa paresse ne lui permet d'avoir, pour des opinions étrangères aux siennes, qu'une estime sur parole. Pour expliquer ce que j'entends par *estime sur parole*, je distinguerai deux sortes d'estime.

L'une , qu'on peut regarder comme l'effet ou du respect qu'on a pour l'opinion publique (1), ou de la confiance qu'on a dans le jugement de certaines personnes , & que je nomme *estime sur parole*. Telle est celle que certaines gens conçoivent pour des romans très-médiocres , uniquement parce qu'ils les croient de quelques - uns de nos écrivains célèbres. Telle est encore l'admiration qu'on a pour les Descartes & les Newton ; admiration qui , dans la plupart des hommes , est d'autant plus enthousiaste qu'elle est moins éclairée ; soit qu'après s'être formé une idée vague du mérite de ces grands génies , leurs admirateurs respectent , en cette idée , l'ouvrage de leur imagination ; soit qu'en s'établissant juges du mérite d'un homme tel que Newton , ils croient s'associer aux éloges qu'ils lui prodiguent. Cette sorte d'estime , dont notre ignorance nous force à faire souvent usage , est , par-là même , la plus commune. Rien de si rare que de juger d'après soi.

L'autre espece d'estime est celle qui , indépendante

(1) Mr. de La Fontaine n'avoit que de cette espece d'estime pour la philosophie de Platon. Mr. de Fontenelle rapporte à ce sujet qu'un jour La Fontaine lui dit : *Avouez que ce Platon étoit un grand philosophe. . . . Mais lui trouvez-vous des idées bien nettes* , lui répondit Fontenelle ? *Oh ! non , il est d'une obscurité impénétrable Ne trouvez-vous pas qu'il se contredit ? Oh ! vraiment* , reprit La Fontaine , *ce n'est qu'un sophiste*. Puis , tout-à-coup , oubliant les aveux qu'il venoit de faire : *Platon* , reprit-il , *place si bien ses personnages ! Socrate étoit sur le Pyrée , lorsqu'Abcibiade , la tête couronnée de fleurs Oh ! ce Platon étoit un grand philosophe*.

de l'opinion d'autrui , naît uniquement de l'impression que font sur nous certaines idées , & que , par cette raison , j'appelle *estime sentie* , la seule véritable , & celle dont il s'agit ici. Or , pour prouver que la paresse ne nous permet d'accorder cette sorte d'estime qu'aux idées analogues aux nôtres , il suffit de remarquer que c'est , comme le prouve sensiblement la géométrie , par l'analogie & les rapports secrets que les idées , déjà connues , ont avec les idées inconnues , qu'on parvient à la connoissance de ces dernières , & que c'est en suivant la progression de ces analogies , qu'on peut s'élever au dernier terme d'une science. D'où il suit que des idées , qui n'auroient nulle analogie avec les nôtres , seroient pour nous des idées inintelligibles. Mais , dira-t-on , il n'est point d'idées qui n'aient nécessairement entre elles quelque rapport , sans lequel elles seroient universellement inconnues. Oui ; mais ce rapport peut être immédiat ou éloigné : lorsqu'il est immédiat , le foible desir que chacun a de s'instruire , le rend capable de l'attention que suppose l'intelligence de pareilles idées ; mais , s'il est éloigné , comme il l'est presque toujours , lorsqu'il s'agit de ces opinions qui sont le résultat d'un grand nombre d'idées & de sentiments différents , il est évident qu'à moins qu'on ne soit animé d'un desir vif de s'instruire , & qu'on ne se trouve dans une situation propre à satisfaire ce desir , la paresse ne nous permettra jamais de concevoir , ni , par conséquent , d'avoir d'*estime sentie* pour des opinions trop contraires aux nôtres.

Un jeune homme qui s'agite en tous sens pour s'élever à la gloire , est saisi d'enthousiasme au bruit du nom des gens célèbres en tout genre. A-t-il une

fois fixé l'objet de ses études & de son ambition , il n'a plus d'estime sentie que pour ses modeles , & n'accorde qu'une estime sur parole à ceux qui suivent une carrière différente de la sienne. L'esprit est une corde qui ne frémit qu'à l'unisson.

Peu d'hommes ont le loisir de s'instruire. Le pauvre , par exemple , ne peut ni réfléchir ni examiner ; il ne reçoit la vérité , comme l'erreur , que par préjugé : occupé d'un travail journalier , il ne peut s'élever à une certaine sphere d'idées ; aussi préfère-t-il la bibliotheque bleue aux écrits de Saint-Réal , de la Rochefoucault , & du cardinal de Retz.

Aussi dans ces jours de réjouissances publiques où le spectacle s'ouvre *gratis* , les comédiens , ayant alors d'autres spectateurs à amuser , donneront plutôt *Dom Japhet & Pourceaugnac* , qu'*Héraclius* & le *Misanthrope*. Ce que je dis du peuple peut s'appliquer à toutes les différentes classes d'hommes. Les gens du monde sont distraits par mille affaires & mille plaisirs ; les ouvrages philosophiques ont aussi peu d'analogie avec leur esprit , que le *Misanthrope* avec l'esprit du peuple. Aussi préféreront-ils en général la lecture d'un roman à celle de Locke. C'est par ce même principe des analogies qu'on explique comment les savants & même les gens d'esprit ont donné à des auteurs moins estimés la préférence sur ceux qui le sont davantage. Pourquoi Malherbe préféroit-il Stace à tout autre poète ? Pourquoi Heinsius (1) & Corneille faisoient-ils plus de cas de

(1) » Lucain , disoit Heinsius , est , à l'égard des autres
» poètes , ce qu'un cheval superbe & hennissant fièrement ,
» est à l'égard d'une troupe d'ânes , dont la voix ignoble
» décele le goût qu'ils ont pour la servitude ».

Lucain que de Virgile ? Par quelle raison Adrien préféroit-il l'éloquence de Caton à celle de Cicéron ? Pourquoi Scaliger (1) regardoit-il Homere & Horace comme fort inférieurs à Virgile & à Juvénal ? C'est que l'estime plus ou moins grande qu'on a pour un auteur , dépend de l'analogie plus ou moins grande que ses idées ont avec celles de son lecteur.

Que , dans un ouvrage manuscrit , & sur lequel on n'a aucune prévention , l'on charge séparément dix hommes d'esprit de marquer les morceaux qui les auront le plus frappés : je dis que chacun d'eux soulignera des endroits différents ; & que si l'on confronte ensuite les endroits approuvés avec l'esprit & le caractère de chaque approbateur , on sentira que chacun d'eux n'a loué que les idées analogues à sa maniere de voir & de sentir , & que l'esprit est , & j'ose le dire , une corde qui ne frémit qu'à l'unisson.

Si le savant abbé de Longuerue , comme il le disoit lui-même , n'avoit rien retenu des ouvrages de S. Augustin , sinon que le cheval de Troye étoit une machine de guerre ; & si , dans le roman de Cléopatre , un avocat célèbre ne voyoit rien d'intéressant que les nullités du mariage d'Elise avec Artaban ; il faut avouer que la seule différence qui se trouve à cet égard , entre les savants ou les gens d'esprit , & les hommes ordinaires , c'est que les premiers , ayant un plus grand nombre d'idées , leur sphere d'analogies est beaucoup plus étendue. S'agit-

(1) Scaliger cite comme détestable la dix-septieme ode du quatrieme livre d'Horace , que Heinsius cite comme un chef-d'œuvre de l'antiquité.

il d'un genre d'esprit très-différent du sien ? pareil en tout aux autres hommes, l'homme d'esprit n'estime que les idées analogues aux siennes. Que l'on rassemble un Newton, un Quinault, un Machiavel ; qu'on ne les nomme point, & qu'on ne les mette point à portée de concevoir l'un pour l'autre cette espèce d'estime, que j'appelle *estime sur parole*, on verra qu'après avoir réciproquement, mais inutilement, essayé de se communiquer leurs idées, Newton regardera Quinault comme un rimailleur insupportable ; celui-ci prendra Newton pour un faiseur d'almanachs ; tous deux regarderont Machiavel comme un politique du Palais-Royal ; & tous trois enfin, se traitant réciproquement d'esprits médiocres, se vengeront, par un mépris réciproque, de l'ennui mutuel qu'ils se seront procuré.

Or, si les hommes supérieurs, entièrement absorbés dans leur genre d'étude, ne peuvent avoir d'*estime sentie* pour un genre d'esprit trop différent du leur ; tout auteur, qui donne au public des idées nouvelles, ne peut donc espérer d'estime que de deux sortes d'hommes : ou des jeunes gens, qui, n'ayant point adopté d'opinions, ont encore le desir & le loisir de s'instruire ; ou de ceux dont l'esprit, ami de la vérité & analogue à celui de l'auteur, soupçonne déjà l'existence des idées qu'il lui présente. Ce nombre d'hommes est toujours très-petit ; voilà ce qui retarde les progrès de l'esprit humain, & pourquoi chaque vérité est toujours si lente à se dévoiler aux yeux de tous.

Il résulte de ce que je viens de dire, que la plupart des hommes, soumis à la paresse, ne conçoivent que les idées analogues aux leurs, qu'ils n'ont

d'estime sentie que pour cette espece d'idées ; & de-là cette haute opinion que chacun est , pour ainsi dire , forcé d'avoir de soi-même ; opinion que les moralistes n'eussent peut-être point attribuée à l'orgueil , s'ils eussent eu une connoissance plus approfondie des principes ci-dessus établis. Ils auroient alors senti que , dans la solitude , le saint respect & l'admiration profonde dont on se sent quelquefois pénétré pour soi-même , ne peut être que l'effet de la nécessité où nous sommes de nous estimer préférablement aux autres.

Comment n'auroit-on pas de soi la plus haute idée ? il n'est personne qui ne changeât d'opinions , s'il croyoit ses opinions fausses. Chacun croit donc penser juste , & , par conséquent , beaucoup mieux que ceux dont les idées sont contraires aux siennes. Or , s'il n'est pas deux hommes dont les idées soient exactement semblables , il faut nécessairement que chacun en particulier croie mieux penser que tout autre (1). La duchesse de la Ferté disoit un jour à Madame de Staal : *Il faut l'avouer , ma chere amie , je ne trouve que moi qui aie toujours raison* (2).

(1) L'expérience nous apprend que chacun met au rang des esprits faux & des mauvais livres , tout homme & tout ouvrage qui combat ses opinions ; qu'il voudroit imposer silence à l'homme , & supprimer l'ouvrage. C'est un avantage que des orthodoxes peu éclairés ont quelquefois donné sur eux aux hérétiques. Si dans un procès , disent ces derniers , une partie défendoit à l'autre de faire imprimer des factums pour soutenir son droit , ne regarderoit-on pas cette violence de l'une des parties comme une preuve de l'injustice de sa cause ?

(2) Voyez les *Mémoires de Madame de Staal*.

Écoutez le Talapoin , le Bonze , le Bramine , le Guebre , le Grec , l'Iman , l'hérétique : lorsque dans l'assemblée du peuple ils prêchent les uns contre les autres , chacun d'eux ne dit-il pas comme la duchesse de la Ferté : *Peuples , je vous l'affure , moi seul j'ai toujours raison ?* Chacun se croit donc un esprit supérieur , & les fots ne sont pas ceux qui s'en croient le moins (1) : c'est ce qui a donné lieu au conte des quatre marchands qui viennent , en foire , vendre de la beauté , de la naissance , des dignités & de l'esprit , & qui trouvent tous le débit de leur marchandise , à l'exception du dernier qui se retire sans étrener.

Mais , dira-t-on , on voit quelques gens reconnoître dans les autres plus d'esprit qu'en eux. Oui , répondrai-je , on voit des hommes en faire l'aveu ; & cet aveu est d'une belle ame : cependant ils n'ont , pour celui qu'ils avouent leur supérieur , qu'une *estime sur parole* ; ils ne font que donner à l'opinion pu-

(1) Quelle présomption , disent les gens médiocres , que celle de ceux qu'on appelle les gens d'esprit ! Quelle supériorité ne se croient-ils pas sur les autres hommes ? Mais , leur répondroit-on , le cerf qui se vanteroit d'être le plus vite des cerfs , seroit sans doute un orgueilleux ; mais , sans blesser la modestie , il pourroit pourtant dire qu'il court mieux que la tortue. Vous êtes la tortue ; vous n'avez ni lu , ni médité : comment pourriez-vous avoir autant d'esprit qu'un homme qui s'est donné beaucoup de peine pour acquérir des connoissances ? Vous l'accusez de présomption ; & c'est vous , qui , sans étude & sans réflexion , voulez marcher son égal. A votre avis , qui des deux est présomptueux ?

blique la préférence sur la leur , & convenir que ces personnes sont plus estimées , sans être intérieurement convaincus qu'elles soient plus estimables (1).

Un homme du monde conviendra , sans peine , qu'il est en géométrie fort inférieur aux Fontaine , aux d'Alembert , aux Clairaut , aux Euler ; que dans la poésie il le cede aux Moliere , aux Racine , aux Voltaire : mais je dis en même temps que cet homme fera d'autant moins de cas d'un genre , qu'il reconnoîtra plus de supérieurs en ce même genre , & que d'ailleurs il se croira tellement dédommagé de la supériorité qu'ont sur lui les hommes que je viens de citer , soit en cherchant à trouver de la frivolité dans les arts & les sciences , soit par la variété de ses connoissances , le bon sens, l'usage du monde , ou par quelque autre avantage pareil ; que

(1) En poésie, Fontenelle feroit, sans peine, convenu de la supériorité du génie de Corneille sur le sien ; mais il ne l'auroit pas sentie. Je suppose , pour s'en convaincre , qu'on eût prié ce même Fontenelle de donner , en fait de poésie , l'idée qu'il s'étoit formée de la perfection : il est certain qu'il n'auroit , en ce genre , proposé d'autres règles fines que celles qu'il avoit lui-même aussi bien observées que Corneille ; qu'il devoit donc se croire intérieurement aussi grand poète que qui que ce fût ; & qu'en s'avouant inférieur à Corneille , il ne faisoit , par conséquent , que sacrifier son sentiment à celui du public. Peu de gens ont le courage d'avouer que c'est pour eux qu'ils ont le plus de l'espece d'estime que j'appelle *sentie* ; mais , qu'ils le nient ou qu'ils l'avouent , ce sentiment n'en existe pas moins en eux.

tout pesé, il se croira aussi estimable que qui que ce soit (1).

Mais, ajoutera-t-on, comment imaginer qu'un homme, qui, par exemple, remplit les petits offices de la magistrature, puisse se croire autant d'esprit que Corneille ? Il est vrai, répondrai-je, qu'il ne mettra personne, à cet égard, dans sa confiance : cependant, lorsque, par un examen scrupuleux, l'on a découvert de combien de sentiments d'orgueil nous sommes journellement affectés, sans nous en appercevoir, & par combien d'éloges il faut être enhardi pour s'avouer à soi-même & aux autres la profonde estime qu'on a pour son esprit, on sent que le silence de l'orgueil n'en prouve pas moins l'absence. Supposons, pour suivre l'exemple ci-dessus rapporté, qu'au sortir de la comédie le hasard rassemble trois praticiens ; qu'ils viennent à parler de Corneille ; tous trois, peut-être, s'écrieront à la fois que Corneille est le plus grand génie du monde : cependant, si, pour se décharger du poids importun de l'estime, l'un d'eux ajoutoit que ce Corneille est, à la vérité, un grand homme, mais dans un genre frivole ; il est certain, si l'on en juge par le mépris

(1) On se loue de tout : les uns vantent leur stupidité sous le nom de bons sens ; d'autres louent leur beauté ; quelques-uns, enorgueillis de leurs richesses, mettent ces dons du hasard sur le compte de leur esprit & de leur prudence ; la femme qui compte le soir avec son cuisinier, se croit aussi estimable qu'un savant. Il n'est pas jusqu'à l'imprimeur d'*in-folio* qui ne méprise l'imprimeur des romans, & qui ne se croie aussi supérieur au dernier que l'*in-folio* l'est en masse à la brochure.

que certaines gens affectent pour la poésie, que les deux autres praticiens pourroient se ranger à l'avis du premier : puis, de confiance en confiance, s'ils venoient à comparer la chicane à la poésie : L'art de la procédure, diroit un autre, a bien ses ruses, ses finesse & ses combinaisons, comme tout autre art : Vraiment, répondroit le troisieme, il n'est point d'art plus difficile. Or, dans l'hypothese très-admissible, que, dans cet art si difficile, chacun de ces praticiens se crût le plus habile, sans qu'aucun d'eux eût prononcé le mot, le résultat de cette conversation seroit que chacun d'eux se croiroit autant d'esprit que Corneille. Nous sommes par la vanité, & sur-tout par l'ignorance, tellement nécessités à nous estimer préférablement aux autres, que le plus grand homme dans chaque art est celui que chaque artiste regarde comme le premier après lui (1). Du temps de Thémistocle, où l'orgueil n'étoit différent de l'orgueil du siecle présent qu'en ce qu'il étoit plus naïf, tous les capitaines, après la bataille de Salamine, ayant été obligés de déclarer, par des billets

(1) Aucun art, aucun talent ne mérite la préférence sur un autre, qu'autant qu'il est réellement plus utile, soit pour amuser, soit pour instruire. Les comparaisons qu'on en fait dans le monde, & les éloges exclusifs qu'on leur prodigue, ne déterminent jamais la préférence qu'on voudroit leur faire obtenir ; attendu que ceux avec qui l'on en parle, & l'on en dispute, sont toujours intérieurement bien décidés à n'accorder cette préférence qu'à l'art ou au talent qui flatte le plus l'intérêt de son penchant ou de sa vanité. Et cet intérêt ne peut être le même dans tous les hommes.

pris sur l'autel de Neptune , ceux qui avoient eu le plus de part à la victoire , chacun s'y donnant la première part , adjugea la seconde à Thémistocle ; & le peuple crut alors devoir décerner la première récompense à celui que chacun des capitaines en avoit regardé comme le plus digne après lui.

Il est donc certain que chacun a nécessairement de soi la plus haute idée ; & qu'en conséquence on n'estime jamais dans autrui que son image & sa ressemblance.

La conclusion générale de ce que j'ai dit de l'esprit , considéré par rapport à un particulier , c'est que l'esprit n'est que l'assemblage des idées intéressantes pour ce particulier , soit comme instructives , soit comme agréables : d'où il suit que l'intérêt personnel , comme je m'étois proposé de le montrer , est , en ce genre , le seul juge du mérite des hommes.



C H A P I T R E V.

De la Probité, par rapport à une société particulière.

Sous ce point de vue , je dis que la probité n'est que l'habitude plus ou moins grande des actions particulièrement utiles à cette petite société. Ce n'est pas que certaines sociétés vertueuses ne paroissent souvent se dépouiller de leur propre intérêt pour porter sur les actions des hommes des jugements conformes à l'intérêt public ; mais elles ne font alors que satisfaire la passion qu'un orgueil éclairé leur donne pour la vertu , & , par conséquent , qu'obéir , comme toute autre société , à la loi de l'intérêt personnel. Quel autre motif pourroit déterminer un homme à des actions généreuses ? Il lui est aussi impossible d'aimer le bien pour le bien , que d'aimer le mal pour le mal (1).

(1) Les déclamations continuelles des moralistes contre la méchanceté des hommes , prouvent le peu de connoissance qu'ils en ont. Les hommes ne sont point méchants , mais soumis à leurs intérêts. Les cris des moralistes ne changeront certainement pas ce ressort de l'univers moral. Ce n'est donc point de la méchanceté des hommes dont il faut se plaindre , mais de l'ignorance des législateurs , qui ont toujours mis l'intérêt particulier en opposition avec l'intérêt général. Si les Scythes étoient plus vertueux que nous , c'est que leur législation & leur genre de vie leur inspiroient plus de probité.

Brutus ne sacrifia fon fils au falut de Rome , que parce que l'amour paternel avoit fur lui moins de puiffance que l'amour de la patrie ; il ne fit alors que céder à fa plus forte paffion : c'eft elle qui , l'éclairant fur l'intérêt public , lui fit appercevoir , dans un parricide fi généreux , fi propre à ranimer l'amour de la liberté , l'unique reffource qui pût fauver Rome , & l'empêcher de retomber fous la tyrannie des Tarquins. Dans les circonftances critiques où Rome fe trouvoit alors , il falloit qu'une pareille action fervît de fondement à la vafte puiffance à laquelle l'éleva depuis l'amour du bien public & de la liberté.

Mais comme il eft peu de Brutus & de fociétés composées de pareils hommes , c'eft dans l'ordre commun que je prendrai mes exemples , pour prouver que , dans chacune des fociétés , l'intérêt particulier eft l'unique diftributeur de l'eftime accordée aux actions des hommes.

Pour s'en convaincre , qu'on jette les yeux fur un homme qui facrifie tous fes biens pour fauver de la rigueur des loix un parent , affaffin : cet homme paftera certainement , dans fa famille , pour très-vertueux , quoiqu'il foit réellement très-injuft. Je dis très-injuft , parce que , fi l'efpoir de l'impunité doit multiplier les forfaits chez une nation , fi la certitude du fupplice eft abfolument néceffaire pour y entretenir l'ordre , il eft évident qu'une grace accordée à un criminel eft , envers le public , une injuftice dont fe rend complice celui qui follicite une pareille grace (1).

(1) *Je ne fuis coupable , difoit Chilon mourant , que*

Qu'un ministre , sourd aux sollicitations de ses parents & de ses amis , croie ne devoir élever aux premières places que des hommes du premier mérite ; ce ministre si juste passera certainement , dans sa société , pour un homme inutile , sans amitié , peut-être même sans honnêteté. Il faut le dire à la honte du siècle ; ce n'est presque jamais qu'à des injustices qu'un homme en grande place doit les titres de bon ami , de bon parent , d'homme vertueux & bien-faisant , que lui prodigue la société dans laquelle il vit (1).

D'un seul crime : c'est d'avoir , pendant ma magistrature , sauvé de la rigueur des loix un criminel , mon meilleur ami.

Je citerai encore , à ce sujet , un fait rapporté dans le Gulistan. Un Arabe va se plaindre au sultan des violences que deux inconnus exerçoient dans sa maison. Le sultan s'y transporte , fait éteindre les lumières , saisir les criminels , envelopper leur tête d'un manteau ; il commande qu'on les poignarde. L'exécution faite , le sultan fait rallumer les flambeaux , considère les corps des criminels , leve les mains , & rend grâce à Dieu. *Quelle faveur , lui dit son visir , avez-vous donc reçue du Ciel ? ... Visir , répond le sultan , j'ai cru mes fils auteurs de ces violences ; c'est pourquoi j'ai voulu qu'on éteignît les flambeaux , qu'on couvrit d'un manteau le visage de ces malheureux : j'ai craint que la tendresse paternelle ne me fît manquer à la justice que je dois à mes sujets. Juges si je dois remercier le Ciel , maintenant que je me trouve juste , sans être parricide.*

(1) Le jour où Cléon l'Athénien eût part à l'administration publique , il rassembla ses amis , & leur dit qu'il renonçoit à leur amitié ; parce qu'elle pouvoit être pour lui une occasion de manquer à son devoir , & de commettre des injustices.

Que, par ses intrigues, un pere obrienne l'emploi de général pour un fils incapable de commander; ce pere sera cité, dans sa famille, comme un homme honnête & bienfaisant : cependant, quoi de plus abominable que d'exposer une nation, ou du moins plusieurs de ses provinces, aux ravages qui suivent une défaite, uniquement pour satisfaire l'ambition d'une famille ?

Quoi de plus punissable que des sollicitations, contre lesquelles il est impossible qu'un souverain soit toujours en garde ? De pareilles sollicitations, qui n'ont que trop souvent plongé les nations dans les plus grands malheurs, sont des sources intarissables de calamités ; calamités auxquelles, peut-être, on ne peut soustraire les peuples qu'en brisant entre les hommes tous les liens de la parenté, & déclarant tous les citoyens enfants de l'état. C'est l'unique moyen d'étouffer des vices qu'autorise une apparence de vertu, d'empêcher la subdivision d'un peuple en une infinité de familles ou de petites sociétés, dont les intérêts, presque toujours opposés à l'intérêt public éteindroient, à la fin, dans les ames toute espece d'amour pour la patrie.

Ce que j'ai dit prouve suffisamment que, devant le tribunal d'une petite société, l'intérêt est le seul juge du mérite des actions des hommes : aussi n'ajouterois-je rien à ce que je viens de dire, si je ne m'étois proposé l'utilité publique pour but principal de cet ouvrage. Or, je sens qu'un homme honnête, effrayé de l'ascendant que doit nécessairement avoir sur lui l'opinion des sociétés dans lesquelles il vit, peut craindre, avec raison, d'être, à son insu, souvent détourné de la vertu.

Je n'abandonnerai donc pas cette matiere, sans indiquer les moyens d'échapper aux séductions ; & d'éviter les pieges que l'intérêt des sociétés particulières tend à la probité des plus honnêtes gens, & dans lesquels il ne l'a que trop souvent surprise.



CHAPITRE VI.

Des moyens de s'assurer de la Vertu.

Un homme est juste, lorsque toutes ses actions tendent au bien public. Ce n'est point assez de faire du bien pour mériter le titre de vertueux. Un prince a mille places à donner ; il faut les remplir ; il ne peut s'empêcher de faire mille heureux. C'est donc uniquement de la justice (1) ou de l'injustice de ses choix que dépend sa vertu. Si, lorsqu'il s'agit d'une place importante, il donne, par amitié, par faiblesse, par sollicitation ou par paresse, à un homme médiocre, la préférence sur un homme supérieur ; il doit se regarder comme injuste, quelques éloges d'ailleurs que donne à sa probité la société dans laquelle il vit.

En fait de probité, c'est uniquement l'intérêt public qu'il faut consulter & croire, & non les hommes.

(1) On couvroit, dans certains pays, d'une peau d'âne les hommes en place, pour leur apprendre qu'ils ne doivent rien à ce qu'on appelle décence ou faveur, mais tout à la justice.

qui nous environnent. L'intérêt personnel leur fait trop souvent illusion.

Dans les cours , par exemple , cet intérêt ne donne-t-il pas le nom de prudence à la fausseté , & de sottise à la vérité qu'on y regarde du moins comme une folie , & qu'on y doit toujours regarder comme telle ?

Elle y est dangereuse ; & les vertus nuisibles seront toujours comptées au rang des défauts. La vérité ne trouve grace qu'auprès des princes humains & bons , tels que les Louis XII , les Henri IV. Les comédiens avoient joué le premier sur le théâtre ; les courtisans exhortoient le prince à les punir : *Non*, dit-il, *ils me rendent justice ; ils me croient digne d'entendre la vérité* : exemple de modération imité depuis par Mr. le duc d'Orléans regent. Ce prince forcé de mettre quelques impositions sur la province de Languedoc , & fatigué des remontrances d'un député des états de cette province , lui répondit avec vivacité : *Et quelles sont vos forces pour vous opposer à mes volontés ? Que pouvez-vous faire ? ... Obéir & haïr*, repliqua le député. Réponse noble , qui fait également honneur au député & au prince. Il étoit presque aussi difficile à l'un de l'entendre , qu'à l'autre de la faire. Ce même prince avoit une maîtresse ; un gentilhomme la lui avoit enlevée ; le prince étoit piqué , & ses favoris l'excitoient à la vengeance : *Punissez*, disoient-ils , *un insolent... Je fais*, leur répondit-il , *que la vengeance m'est facile ; un mot suffit pour me défaire d'un rival , & c'est ce qui m'empêche de le prononcer.*

Une pareille modération est trop rare ; la vérité est ordinairement trop mal accueillie des princes &

des grands , pour séjourner long - temps dans les cours. Comment habiteroit-elle un pays où la plupart de ceux qu'on appelle les honnêtes gens , habitués à la bassesse & à la flatterie , donnent & doivent réellement donner à ces vices le nom d'usage du monde ? L'on apperçoit difficilement le crime où se trouve l'utilité. Qui doute cependant que certaines flatteries ne soient plus dangereuses , & , par conséquent , plus criminelles aux yeux d'un prince ami de la gloire , que des libelles faits contre lui ? Non que je prenne ici le parti des libelles : mais enfin une flatterie peut , à son insu , détourner un bon prince du chemin de la vertu ; lorsqu'un libelle peut quelquefois y ramener un tyran. Ce n'est souvent que par la bouche de la licence que les plaintes des opprimés peuvent s'élever jusqu'au trône (1). Mais l'intérêt cachera toujours de pareilles vérités aux sociétés particulières de la cour. Ce n'est , peut-être , qu'en vivant loin de ces sociétés qu'on peut se défendre des illusions qui les séduisent. Il est du moins certain que , dans ces mêmes sociétés , on ne peut conserver une vertu toujours forte & pure , sans avoir habituellement présent à l'esprit le principe de l'utilité publique (2) , sans avoir une connois-

(1) » Ce n'est point , dit le poëte Saadi , la voix timide
» des ministres qui doit porter à l'oreille des rois les
» plaintes des malheureux ; il faut que le cri du peuple
» puisse directement percer jusqu'au trône «.

(2) Conséquemment à ce principe , Mr. de Fontenelle a défini le mensonge : *Taire une vérité qu'on doit*. Un homme sort du lit d'une femme , il en rencontre le mari : *D'où venez-vous ?* lui dit celui-ci. Que lui répondre ? Lui doit-on

fance profonde des véritables intérêts de ce public, par conséquent de la morale & de la politique. La parfaite probité n'est jamais le partage de la stupidité; une probité sans lumieres n'est, tout au plus, qu'une probité d'intention, pour laquelle le public n'a & ne doit effectivement avoir aucun égard; 1°. parce qu'il n'est point juge des intentions; 2°. parce qu'il ne prend, dans ses jugements, conseil que de son intérêt.

S'il souffrait à la mort celui qui, par malheur, tue son ami à la chasse, ce n'est pas seulement à l'innocence de ses intentions qu'il fait grace, puisque la loi condamne au supplice la sentinelle qui s'est involontairement laissé surprendre au sommeil. Le public ne pardonne, dans le premier cas, que pour ne point ajouter à la perte d'un citoyen celle d'un autre citoyen; il ne punit, dans le second, que pour prévenir les surprises & les malheurs auxquels l'exposerait une pareille invigilance.

Il faut donc, pour être honnête, joindre à la noblesse de l'ame les lumieres de l'esprit. Quiconque ras-

alors la vérité? *Non*, dit Mr. de Fontenelle, *parce qu'alors la vérité n'est utile à personne*. Or, la vérité elle-même est soumise au principe de l'utilité publique. Elle doit présider à la composition de l'histoire, à l'étude des sciences & des arts; elle doit se présenter aux grands, & même arracher le voile qui couvre en eux des défauts nuisibles au public; mais elle ne doit jamais révéler ceux qui ne nuisent qu'à l'homme même. C'est l'affliger sans utilité; sous prétexte d'être vrai, c'est être méchant & brutal; c'est moins aimer la vérité, que se glorifier dans l'humiliation d'autrui.

semble en soi ces différens dons de la nature , se conduit toujours sur la bouffole de l'utilité publique. Cette utilité est le principe de toutes les vertus humaines , & le fondement de toutes les législations. Elle doit inspirer le législateur , forcer les peuples à se soumettre à ses loix ; c'est enfin à ce principe qu'il faut sacrifier tous nos sentimens , jusqu'au sentiment même de l'humanité.

L'humanité publique est quelquefois impitoyable envers les particuliers (1). Lorsqu'un vaisseau est surpris par de longs calmes , & que la famine a, d'une voix impérieuse , commandé de tirer au sort la victime infortunée qui doit servir de pâture à ses compagnons , on l'égorge sans remords : ce vaisseau est l'emblème de chaque nation ; tout devient légitime & même vertueux pour le salut public.

La conclusion de ce que je viens de dire , c'est qu'en fait de probité , ce n'est point des sociétés où l'on vit dont il faut prendre conseil ; mais uniquement de l'intérêt public : qui le consulteroit toujours , ne feroit jamais que des actions ou immédiatement

(1) C'est ce principe qui , chez les Arabes , a consacré l'exemple de sévérité que donna le fameux Ziad , gouverneur de Basra. Après avoir inutilement tenté de purger cette ville des assassins qui l'infestoient , il se vit contraint de décerner la peine de mort contre tout homme qu'on rencontreroit la nuit dans les rues. L'on y arrêta un étranger ; il est conduit devant le tribunal du gouverneur ; il essaie de le fléchir par ses larmes : *Malheureux étranger* , lui dit Ziad , *je dois te paroître injuste , en punissant une contravention à des ordres que tu as pu ignorer ; mais le salut de Basra dépend de ta mort : je pleure & te condamne.*

utiles au public, ou avantageuses aux particuliers ; fans être nuisibles à l'état. Or, de pareilles actions lui sont toujours utiles.

L'homme qui secourt le mérite malheureux, donne, sans contredit, un exemple de bienfaisance conforme à l'intérêt général ; il acquitte la taxe que la probité impose à la richesse.

L'honnête pauvreté n'a d'autre patrimoine que les trésors de la vertueuse opulence.

Qui se conduit par ce principe, peut se rendre à lui-même un témoignage avantageux de sa probité, peut se prouver qu'il mérite réellement le titre d'honnête homme : je dis mériter ; car, pour obtenir quelque réputation en ce genre, il ne suffit pas d'être vertueux ; il faut, de plus, se trouver, comme les Codrus & les Régulus, heureusement placé dans des temps, des circonstances & des postes où nos actions puissent beaucoup influencer sur le bien public. Dans toute autre position, la probité d'un citoyen, toujours ignoré du public, n'est, pour ainsi dire, qu'une qualité de société particulière, à l'usage seulement de ceux avec lesquels il vit.

C'est uniquement par ses talents qu'un homme privé peut se rendre utile & recommandable à sa nation. Qu'importe au public la probité d'un particulier (1) ? cette probité ne lui est de presque aucune

(1) Le public doit des éloges à la probité d'un particulier : mais il n'aime véritablement que l'espèce de probité qui lui est utile. La première sert à l'exemple, & quand elle n'est point nuisible à la société, elle est le germe de la probité utile au public, & concourt du moins à l'harmonie générale.

utilité (1). Aussi juge-t-il les vivants comme la postérité juge les morts : elle ne s'informe point si Juvenal étoit méchant , Ovide débauché , Annibal cruel , Lucrece impie , Horace libertin , Auguste dissimulé , & César la femme de tous les maris : c'est uniquement leurs talents qu'elle juge.

Sur quoi je remarquerai que la plupart de ceux qui s'emportent , avec fureur , contre les vices domestiques d'un homme illustre , prouvent moins leur amour pour le bien public , que leur envie contre les talents ; envie qui prend souvent , à leurs yeux , le masque d'une vertu ; mais qui n'est , le plus souvent , qu'une envie déguisée ; puisqu'en général , ils n'ont pas la même horreur pour les vices d'un homme sans mérite. Sans vouloir faire l'apologie du vice , que d'honnêtes gens auroient à rougir des sentiments dont ils se targuent , si on leur en découvroit le principe & la bassesse !

Peut-être le public marque-t-il trop d'indifférence pour la vertu ; peut-être nos auteurs sont-ils quelquefois plus soigneux de la correction de leurs ouvrages que de celle de leurs mœurs , & prennent-ils exemple sur Averroës , ce philosophe , qui se permettoit , dit-on , des fripponneries , qu'il regardoit non-seulement comme peu nuisibles , mais même comme utiles à sa réputation : il donnoit , disoit-il , par-là le change à ses rivaux , détournoit adroi-

(1) Il est permis de faire l'éloge de son cœur , & non celui de son esprit : c'est que le premier ne tire pas à conséquence. L'envie prévoit qu'un pareil éloge en obtiendra peu du public.

tement sur ses mœurs les critiques qu'ils eussent faites de ses ouvrages ; critiques qui , sans doute auroient porté à sa gloire de plus dangereuses atteintes.

J'ai , dans ce chapitre , indiqué le moyen d'échapper aux séductions des sociétés particulières , de conserver une vertu toujours inébranlable au choc de mille intérêts particuliers & différents ; & ce moyen consiste à prendre dans toutes ses démarches conseil de l'intérêt public.



CHAPITRE VII.

De l'Esprit , par rapport aux sociétés particulières.

Ce que j'ai dit de l'esprit par rapport à un seul homme , je le dis de l'esprit considéré par rapport aux sociétés particulières. Je ne répéterai donc point , à ce sujet , le détail fatigant de mes preuves ; je montrerai seulement , par de nouvelles applications du même principe , que chaque société , comme chaque particulier , n'estime ou ne méprise les idées des autres sociétés que par la convenance ou la disconvenance que ces idées ont avec ses passions , son genre d'esprit , & enfin le rang que tiennent dans le monde ceux qui composent cette société.

Qu'on produise un fakir dans un cercle de sybarites ; ce fakir n'y sera-t-il pas regardé avec cette pitié méprisante que des âmes sensuelles & douces ont pour un homme qui perd des plaisirs réels , pour courir après des biens imaginaires ? Que je fasse pénétrer un conquérant dans la retraite des philosophes , qui doute qu'il ne traite de frivolités leurs spéculations les plus profondes , qu'il ne les considère avec le mépris dédaigneux qu'une âme , qui se dit grande , a pour des âmes qu'elle croit petites , & que la puissance a pour la faiblesse. Mais qu'à son tour , je transporte ce conquérant au portique : Orgueilleux , lui dira le stoïcien outragé , toi qui méprises des âmes plus hautes que la tienne , apprends que l'objet de tes desirs est ici celui de nos mépris ; que rien ne pa-

roît grand sur la terre , à qui la contemple d'un point de vue élevé. Dans une forêt antique , c'est du pied des cedres , où s'affied le voyageur , que leur faite semble toucher aux cieux ; du haut des nues , où plane l'aigle , les hautes futaies rampent comme la bruyere , & n'offrent aux yeux du roi des airs qu'un tapis de verdure déployé sur des plaines. C'est ainsi que l'orgueil blessé du stoïcien se vengera du dédain de l'ambitieux , & qu'en général se traiteront tous ceux qui seront animés de passions différentes.

Qu'une femme jeune , belle , galante , telle enfin que l'histoire nous peint cette célèbre Cléopatre , qui , par la multiplicité de ses beautés , les charmes de son esprit , la variété de ses caresses , faisoit goûter chaque jour à son amant les délices de l'inconstance , & dont enfin la premiere jouissance n'étoit , dit Echard , qu'une premiere faveur ; qu'une telle femme se trouve dans une assemblée de ces prudes , dont la vieillesse & la laideur assurent la chasteté ; on y méprisera ses graces & ses talents : à l'abri de la séduction , sous l'égide de la laideur , ces prudes ne sentent pas combien l'ivresse d'un amant est flatteuse ; avec quelle peine , quand on est belle , on résiste au desir de mettre un amant dans la confidence de mille appas secrets : elles se déchaîneront donc avec fureur contre cette belle femme , & mettront ses foiblesses au rang des plus grands crimes. Mais , si l'une de ces prudes se présente à son tour dans un cercle de coquettes , elle y sera traitée sans aucun des ménagements que la jeunesse & la beauté doivent à la vieillesse & à la laideur. Pour se venger de sa pruderie , on lui dira que la belle qui cède à l'amour & la laide qui lui résiste , ne font toutes deux,

deux, qu'obéir au même principe de vanité; que, dans un amant, l'une cherche un admirateur de ses attraits, l'autre fuit un délateur de ses disgraces; & qu'animées toutes deux par le même motif, entre la prude & la femme galante, il n'y a jamais que la beauté de différence.

Voilà comme les passions différentes s'insultent réciproquement; & pourquoi le glorieux, qui méconnoît le mérite dans une condition médiocre, qui le dédaigne, & qui voudroit le voir ramper à ses pieds, est à son tour méprisé des gens éclairés. Insensé, lui diroient-ils volontiers, homme sans mérite & même sans orgueil, de quoi t'applaudis-tu? des honneurs qu'on te rend? Mais ce n'est point à ton mérite, c'est à ton faste & à ta puissance qu'on rend hommage. Tu n'es rien par toi-même; si tu brilles, c'est de l'éclat que réfléchit sur toi la faveur du souverain. Regarde ces vapeurs qui s'élèvent de la fange des marécages; soutenues dans les airs, elles s'y changent en nuages éclatants; elles brillent comme toi, mais d'une splendeur empruntée du soleil; l'astre se couche, l'éclat du nuage a disparu.

Si des passions contraires excitent le mépris respectif de ceux qu'elles animent, trop d'opposition dans les esprits produit à peu près le même effet.

Nécessités, comme je l'ai prouvé dans le chapitre IV, à ne sentir, dans les autres, que les idées analogues à nos idées, comment admirer un genre d'esprit trop différent du nôtre? Si l'étude d'une science ou d'un art nous y fait appercevoir une infinité de beautés & de difficultés, que nous ignorerions sans cette étude, c'est donc pour la science & l'art que

nous cultivons , que nous avons nécessairement le plus de cette estime que j'appelle *sentie*.

Notre estime , pour les autres arts ou sciences , est toujours proportionnée au rapport plus ou moins prochain qu'ils ont avec la science ou l'art auquel nous nous appliquons. Voilà pourquoi le géomètre a communément plus d'estime pour le physicien que pour le poète , qui doit en accorder davantage à l'orateur qu'au géomètre.

C'est aussi de la meilleure foi du monde qu'on voit des hommes illustres , en des genres différents , faire très-peu de cas les uns des autres. Pour se convaincre de la réalité d'un mépris toujours réciproque de leur part , (car il n'y a point de dette plus fidèlement acquittée que le mépris) prêtons l'oreille aux discours qui échappent aux gens d'esprit.

Semblables aux vendeurs de Mithridate répandus dans une place publique , chacun d'eux appelle les admirateurs à soi , & croit les mériter seul. Le romancier se persuade que c'est son genre d'ouvrage qui suppose le plus d'invention & de délicatesse dans l'esprit ; le métaphysicien se voit comme la source de l'évidence & le confident de la nature : Moi seul , dit-il , je puis généraliser les idées , & découvrir le germe des événements qui se développent journellement dans le monde physique & moral , & c'est par moi seul que l'homme peut être éclairé. Le poète , qui regarde les métaphysiciens comme des fous sérieux , les assure que , s'ils cherchent la vérité dans le puits où elle s'est retirée , ils n'ont , pour y puiser , que le seau des Danaïdes ; que les découvertes de leur esprit sont douteuses , mais que les agréments du sien sont certains.

C'est par de tels discours que ces trois hommes se prouveroient réciproquement le peu de cas qu'ils font les uns des autres ; & si , dans une pareille contestation , ils prenoient un politique pour arbitre : Apprenez , leur diroit-il à tous , que les sciences & les arts ne sont que de sérieuses bagatelles & de difficiles frivolités. L'on s'y peut appliquer dans l'enfance , pour donner plus d'exercice à son esprit : mais c'est uniquement la connoissance des intérêts des peuples qui doit occuper la tête d'un homme fait & sensé ; tout autre objet est petit , & tout ce qui est petit est méprisable : d'où il concluroit que lui seul est digne de l'admiration universelle.

Or , pour terminer cet article par un dernier exemple , supposons qu'un physicien prêtât l'oreille à cette conclusion : Tu te trompes , repliqueroit-il à ce politique. Si l'on ne mesure la grandeur de l'esprit que par la grandeur des objets qu'il considère , c'est moi seul qu'on doit réellement estimer. Une seule de mes découvertes change les intérêts des peuples. J'aimante une aiguille , je l'enferme dans une bouffole ; l'Amérique se découvre , l'on fouille ses mines , mille vaisseaux chargés d'or fendent les mers , abordent en Europe , & la face du monde politique est changée. Toujours occupé de grands objets , si je me recueille dans le silence & la solitude , ce n'est point pour y étudier les petites révolutions des gouvernements , mais celles de l'univers ; ce n'est point pour y pénétrer les frivoles secrets des cours , mais ceux de la nature : je découvre comment les mers ont formé les montagnes , & se sont répandues sur la terre ; je mesure , & la force qui meut les astres , & l'étendue des cercles lumineux

qu'ils décrivent dans l'azur du ciel : je calcule leur masse, je la compare à celle de la terre, & je rougis de la petitesse du globe. Or, si j'ai tant de honte de la ruche, juge du mépris que j'ai pour l'insecte qui l'habite : le plus grand législateur n'est, à mes yeux, que le roi des abeilles.

Voilà par quels raisonnements chacun se prouve à lui-même qu'il est possesseur du genre d'esprit le plus estimable ; & comment, excités par le desir de le prouver aux autres, les gens d'esprit se déprisent réciproquement, sans s'appercevoir que chacun d'eux, enveloppé dans le mépris qu'il inspire pour ses pareils, devient le jouet & la risée de ce même public dont il devrait être l'admiration.

Au reste, c'est en vain qu'on voudroit diminuer la prévention favorable que chacun a pour son esprit. On se moque d'un fleuriste immobile près d'une plate-bande de tulipes ; il tient les yeux toujours fixés sur leurs calices ; il ne voit rien d'admirable sur la terre, que la finesse & le mélange des couleurs, dont il a, par sa culture, forcé la nature à les peindre : chacun est ce fleuriste ; s'il ne mesure l'esprit des hommes que sur la connoissance qu'ils ont des fleurs, nous ne mesurons pareillement notre estime pour eux que sur la conformité de leurs idées avec les nôtres.

Notre estime est tellement dépendante de cette conformité d'idées, que personne ne peut s'examiner avec attention sans s'appercevoir que, si, dans tous les instants de la journée, il n'estime point le même homme précisément au même degré, c'est toujours à quelques-unes de ces contradictions, inevitables dans le commerce intime & journalier,

qu'il doit attribuer la perpétuelle variation du thermometre de son estime : aussi tout homme dont les idées ne sont point analogues à celles de la société, en est-il toujours méprisé.

Le philosophe, qui vivra avec des petits-mâtres, sera l'imbécille & le ridicule de leur société ; il s'y verra joué par le plus mauvais bouffon, dont les plus fades quolibets passeront pour d'excellents mots : car le succès des plaisanteries dépend moins de la finesse d'esprit de leur auteur, que de son attention à ne ridiculiser que les idées désagréables à la société. Il en est des plaisanteries comme des ouvrages de parti ; elles sont toujours admirées de la cabale.

Le mépris injuste des sociétés particulières les unes pour les autres, est donc, comme le mépris de particulier à particulier, uniquement l'effet & de l'ignorance & de l'orgueil : orgueil sans doute condamnable, mais nécessaire & inhérent à la nature humaine. L'orgueil est le germe de tant de vertus & de talents, qu'il ne faut ni espérer de le détruire, ni même tenter de l'affoiblir, mais seulement de le diriger aux choses honnêtes. Si je me moque ici de l'orgueil de certaines gens, je ne le fais, sans doute, que par un autre orgueil, peut-être mieux entendu que le leur dans ce cas particulier, comme plus conforme à l'intérêt général : car la justice de nos jugements & de nos actions n'est jamais que la rencontre heureuse de notre intérêt avec l'intérêt public (1).

(1) L'intérêt ne nous présente des objets que les faces sous lesquelles il nous est utile de les appercevoir. Lorsqu'on en juge conformément à l'intérêt public, ce n'est pas tant à la justesse de son esprit, à la justice de son caractère qu'il en faut faire honneur, qu'au hasard qui nous

Si l'estime , que les diverses sociétés ont pour certains sentiments & certaines sciences , est différente selon la diversité des passions & du genre d'esprit de ceux qui les composent , qui doute que la différence entre les conditions des hommes ne produise à peu près le même effet ; & que d'idées agréables aux gens d'un certain rang , ne soient ennuyeuses pour des hommes d'un autre état ? Qu'un homme de guerre , un négociant differtent devant des gens de robe ; l'un , sur l'art des sieges , des campements & des évolutions militaires ; l'autre , sur le commerce de l'indigo , de la soie , du sucre & du cacao ; ils seront écoutés avec moins de plaisir & d'avidité , que l'homme qui , plus au fait des intrigues du palais , des prérogatives de la magistrature , & de la manière de conduire une affaire , leur parlera de tous les objets que le genre de leur esprit ou de leur vanité rend plus particulièrement intéressants pour eux.

En général , on méprise jusqu'à l'esprit dans un homme d'un état inférieur au sien. Quelque mérite qu'ait un bourgeois , il sera toujours méprisé d'un homme en place , si cet homme en place est stupide ; *quoiqu'il n'y ait , dit Domat , qu'une distinction civile entre le bourgeois & le grand seigneur , & une distinction naturelle entre l'homme d'esprit & le grand seigneur stupide.*

place dans des circonstances où nous avons intérêt de voir comme le public. Qui s'examine profondément , se surprend trop souvent en erreur pour n'être pas modeste. Il ne s'enorgueillit point de ses lumières , il ignore sa supériorité. L'esprit est comme la santé ; quand on en a , l'on ne s'en aperçoit point.

C'est donc toujours l'intérêt personnel , modifié selon la différence de nos besoins , de nos passions , de notre genre d'esprit & de nos conditions , qui , se combinant , dans les diverses sociétés , d'un nombre infini de manières , produit l'étonnante diversité des opinions.

C'est conséquemment à cette variété d'intérêt que chaque société a son ton , sa maniere particuliere de juger & son grand esprit , dont elle feroit volontiers un Dieu , si la crainte des jugemens du public ne s'opposoit à cette apothéose.

Voilà pourquoi chacun trouve à s'assortir. Aussi n'est-il point de stupide , s'il apporte une certaine attention au choix de sa société , qui n'y puisse passer une vie douce au milieu d'un concert de louanges données par des admirateurs sinceres ; aussi n'est-il point d'homme d'esprit , s'il se répand dans différentes sociétés , qui ne s'y voie successivement traité de fou , de sage , d'agréable , d'ennuyeux , de stupide & de spirituel.

La conclusion générale de ce que je viens de dire , c'est que l'intérêt personnel est , dans chaque société , l'unique appréciateur du mérite des choses & des personnes. Il ne me reste plus qu'à montrer pourquoi les hommes les plus généralement fêtés & recherchés des sociétés particulieres , telles que celles du grand monde , ne sont pas toujours les plus estimés du public.





CHAPITRE VIII.

De la différence des jugemens du public , & de ceux des sociétés particulières.

Pour découvrir la cause des jugemens différens que portent sur les mêmes gens le public & les sociétés particulières , il faut observer qu'une nation n'est que l'assemblage des citoyens qui la composent ; que l'intérêt de chaque citoyen est toujours , par quelque lien , attaché à l'intérêt public ; que semblable aux astres , qui , suspendus dans les déserts de l'espace , y sont mus par deux mouvemens principaux , dont le premier plus lent (1) leur est commun avec tout l'univers , & le second plus rapide leur est particulier , chaque société est aussi mue par deux différentes especes d'intérêt.

Le premier , plus foible , lui est commun avec la société générale , c'est-à-dire , avec la nation ; & le second , plus puissant , lui est absolument particulier

Conséquemment à ces deux sortes d'intérêt , il est deux sortes d'idées propres à plaire aux sociétés particulières.

L'une , dont le rapport , plus immédiat à l'intérêt public , a pour objet le commerce , la politique , la guerre , la législation , les sciences & les arts : cette espece d'idées intéressantes pour chacun d'eux en particulier , est en conséquence la plus généralement ,

(1) Système des anciens philosophes.

mais la plus foiblement estimée de la plupart des sociétés. Je dis de la plupart, parce qu'il est des sociétés, telles que les sociétés académiques, pour qui les idées le plus généralement utiles sont les idées le plus particulièrement agréables, & dont l'intérêt personnel se trouve, par ce moyen, confondu avec l'intérêt public.

L'autre espèce d'idées a des rapports immédiats à l'intérêt particulier de chaque société, c'est-à-dire, à ses goûts, à ses aversions, à ses projets, à ses plaisirs. Plus intéressante & plus agréable, par cette raison, aux yeux de cette société, elle est communément assez indifférente à ceux du public.

Cette distinction admise, quiconque acquiert un très-grand nombre d'idées de cette dernière espèce, c'est-à-dire, d'idées particulièrement intéressantes pour les sociétés où il vit, y doit être, en conséquence, regardé comme très-spirituel : mais que cet homme s'offre aux yeux du public, soit dans un ouvrage, soit dans une grande place, il ne lui paroîtra souvent qu'un homme très-médiocre. C'est une voix charmante en chambre, mais trop foible pour le théâtre.

Qu'un homme, au contraire, ne s'occupe que d'idées généralement intéressantes, il fera moins agréable aux sociétés dans lesquelles il vit ; il y paroîtra même quelquefois & lourd & déplacé : mais qu'il s'offre aux yeux du public, soit dans un ouvrage, soit dans une grande place ; étincelant alors de génie, il méritera le titre d'homme supérieur. C'est un colosse monstrueux & même désagréable dans l'atelier du sculpteur, qui, élevé dans la place publique, devient l'admiration des citoyens.

Mais pourquoi ne réuniroit-on pas en soi les idées de l'une & l'autre espece, & n'obtiendrait-on pas, à la fois, l'estime de la nation & celle des gens du monde ? C'est, répondrai-je, parce que le genre d'étude auquel il faut se livrer pour acquérir des idées intéressantes pour le public, ou pour les sociétés particulieres, est absolument différent.

Pour plaire dans le monde, il ne faut approfondir aucune matiere, mais voltiger incessamment de sujets en sujets; il faut avoir des connoissances très-variées, & dès-lors très-superficielles; savoir de tout, sans perdre son temps à savoir parfaitement une chose; & donner, par conséquent, à son esprit plus de surface que de profondeur.

Or, le public n'a nul intérêt d'estimer des hommes superficiellement universels: peut-être même ne leur rend-il point une exacte justice, & ne se donne-t-il jamais la peine de prendre le toisé d'un esprit partagé en trop de genres différents.

Uniquement intéressé à estimer ceux qui se rendent supérieurs en un genre, & qui avancent, à cet égard, l'esprit humain, le public doit faire peu de cas de l'esprit du monde.

Il faut donc, pour obtenir l'estime générale, donner à son esprit plus de profondeur que de surface, & concentrer, pour ainsi dire, dans un seul point, comme dans le foyer d'un verre ardent, toute la chaleur & les rayons de son esprit. Eh! comment se partager entre ces deux genres d'étude, puisque la vie qu'il faut mener pour suivre l'un ou l'autre, est entièrement différente? L'on n'a donc l'une de ces especes d'esprit qu'exclusivement à l'autre.

Si, pour acquérir des idées intéressantes pour le

public, il faut, comme je le prouverai dans les chapitres suivans, se recueillir dans le silence & la solitude; il faut, au contraire, pour présenter aux sociétés particulières les idées les plus agréables pour elles, se jeter absolument dans le tourbillon du monde. Or, l'on ne peut y vivre sans se remplir la tête d'idées fausses & puériles: je dis fausses, parce que tout homme qui ne connoît qu'une seule façon de penser, regarde nécessairement la société comme l'univers par excellence; il doit imiter les nations dans le mépris réciproque qu'elles ont pour leurs mœurs, leur religion, & même leurs habillemens différens; trouver ridicule tout ce qui contredit les idées de la société, & tomber, en conséquence, dans les erreurs les plus grossières. Quiconque s'occupe fortement des petits intérêts des sociétés particulières, doit nécessairement attacher trop d'estime & d'importance à des fadaïses.

Or, qui peut se flatter d'échapper, à cet égard, aux pièges de l'amour-propre, lorsqu'on voit qu'il n'est point de procureur dans son étude, de conseiller dans sa chambre, de marchand dans son comptoir, d'officier dans sa garnison, qui ne croie l'univers occupé de ce qui l'intéresse (1)?

(1) Quel plaideur ne s'extasie pas à la lecture de son factum, & ne la regarde pas comme plus sérieuse & plus importante que celle des ouvrages de Fontenelle & de tous les philosophes qui ont écrit sur la connoissance du cœur & de l'esprit humain? Les ouvrages de ces derniers, dira-t-il, sont amusans, mais frivoles, & nullement dignes d'être un objet d'étude. Pour mieux faire sentir quelle importance chacun met à ses occupations, je citerai quel-

Chacun peut s'appliquer ce conte de la mere *Jesus*, qui, témoin d'une dispute entre la Discrete & la Supérieure, demande au premier qu'elle trouve au parloir : *Savez-vous que la mere Cécile & la mere Thérèse viennent de se brouiller ? Mais vous êtes surpris ? Quoi ! tout de bon, vous ignorez leur qu'elle ? Et d'où venez-vous donc ?* Nous sommes tous, plus ou moins, la mere *Jesus* : ce dont notre société s'occupe, c'est ce dont tous les hommes doivent s'occuper ; ce qu'elle pense, croit & dit, c'est l'univers entier qui le pense, le croit & le dit.

Comment un courtisan qui vit répandu dans un monde où l'on ne parle que des cabales, des intrigues de la cour, de ceux qui s'élèvent en crédit ou qui tombent en disgrâce, & qui, dans le cercle étendu de ses sociétés, ne voit personne qui ne soit plus

ques lignes de la préface d'un livre intitulé : *Traité du Rossignol*. C'est l'auteur qui parle :

» J'ai, dit-il, employé vingt ans à la composition
 » de cet ouvrage : aussi les gens qui pensent comme il
 » faut ont toujours senti que le plus grand plaisir & le plus
 » pur qu'on puisse goûter en ce monde, est celui qu'on
 » ressent en se rendant utile à la société : c'est le point,
 » de vue qu'on doit avoir dans toutes ses actions ; &
 » celui qui ne s'emploie pas, dans tout ce qu'il peut, pour
 » le bien général, semble ignorer qu'il est autant né pour
 » l'avantage des autres que pour le sien propre. Tels sont
 » les motifs qui m'on engagé à donner au public ce *Traité*
 » *du Rossignol*. » L'auteur ajoute, quelques lignes après :
 » L'amour du bien public, qui m'a engagé à mettre au
 » jour cet ouvrage, ne m'a pas laissé oublier qu'il devoit
 » être écrit avec franchise & sincérité «.

ou moins affecté des mêmes idées ; comment , dis-je , ce courtisan ne se persuaderoit-il pas que les intrigues de la cour sont , pour l'esprit humain , les objets les plus dignes de méditation , & les plus généralement intéressants ? Peut-il imaginer que , dans la boutique la plus voisine de son hôtel , on ne connoît ni lui , ni tous ceux dont il parle ; qu'on n'y soupçonne pas même l'existence des choses qui l'occupent si vivement ; que , dans un coin de son grenier , loge un philosophe , auquel les intrigues & les cabales que forme un ambitieux pour se faire charrar de tous les cordons de l'Europe , paroissent aussi puériles & moins sensées qu'un complot d'écoliers pour dérober une boîte de dragées , & pour qui enfin les ambitieux ne sont que de vieux enfants , qui ne croient pas l'être ?

Un courtisan ne devinera jamais l'existence de pareilles idées : s'il venoit à la soupçonner , il seroit comme ce roi du Pégu , qui , ayant demandé à quelques Vénitiens le nom de leur souverain , & ceux-ci lui ayant répondu qu'ils n'étoient point gouvernés par des rois , trouva cette réponse si ridicule , qu'il en pâma de rire.

Il est vrai qu'en général , les Grands ne sont pas sujets à de pareils soupçons ; chacun d'eux croit tenir un grand espace sur la terre , & s' imagine qu'il n'y a qu'une seule façon de penser qui doit faire loi parmi les hommes , & que cette façon de penser est renfermée dans sa société. Si , de temps en temps , il entend dire qu'il est des opinions différentes des siennes ; il ne les apperçoit , pour ainsi dire , que dans un lointain confus ; il les croit toutes reléguées dans la tête d'un très-petit nombre d'insensés. Il est ,

à cet égard , aussi fou que ce géographe Chinois , qui , plein d'un orgueilleux amour pour sa patrie , dessina une mappemonde , dont la surface étoit presque entièrement couverte par l'empire de la Chine , sur les confins de laquelle on ne faisoit qu'apercevoir l'Asie , l'Afrique , l'Europe & l'Amérique. Chacun est tout dans l'univers ; les autres n'y sont rien.

On voit donc que , forcé , pour se rendre agréable aux sociétés particulières , de se répandre dans le monde , de s'occuper de petits intérêts , & d'adopter mille préjugés , on doit insensiblement charger sa tête d'une infinité d'idées absurdes & ridicules aux yeux du public.

Au reste , je suis bien aise d'avertir que je n'entends point ici , par les gens du monde , uniquement les gens de la cour : les Turenne , les Richelieu , les Luxembourg , les la Rochefoucault , les Retz , & plusieurs autres hommes de leur espèce , prouvent que la frivolité n'est pas l'apanage nécessaire d'un rang élevé ; & qu'il faut uniquement entendre par hommes du monde , tous ceux qui ne vivent que dans son tourbillon.

Ce sont ceux-là que le public , avec tant de raison , regarde comme des gens absolument vuides de sens ; j'en apporterai pour preuve leurs prétentions folles & exclusives sur le *bon ton* & le *bel usage*. Je choisis ces prétentions d'autant plus volontiers pour exemple , que les jeunes gens , dupes du jargon du monde , ne prennent que trop souvent son caillottage pour esprit , & le bon sens pour sottise.

C H A P I T R E IX.

Du bon ton & du bel usage.

Toute société, divisée d'intérêt & de goût, s'accuse respectivement de *mauvais ton* ; celui des jeunes gens déplaît aux vieillards ; celui de l'homme passionné à l'homme froid, & celui du cénobite à l'homme du monde.

Si l'on entend par *bon ton* le ton propre à plaire également dans toute société, en ce sens il n'est point d'homme de *bon ton*. Pour l'être, il faudroit avoir toutes les connoissances, tous les genres d'esprit, & , peut-être, tous les jargons différents ; supposition impossible à faire. L'on ne peut donc entendre par ce mot de *bon ton* que le genre de conversation, dont les idées & l'expression de ces mêmes idées doit plaire généralement. Or, le *bon ton*, ainsi défini, n'appartient à nulle classe d'homme en particulier, mais uniquement à ceux qui s'occupent d'idées grandes, & qui, puisées dans des arts & des sciences telles que la métaphysique, la guerre, la morale, le commerce, la politique, présentent toujours à l'esprit des objets intéressants pour l'humanité. Ce genre de conversation, sans contredit le plus généralement intéressant, n'est pas, comme je l'ai dit, le plus agréable pour chaque société en particulier. Chacune d'elles regarde son ton comme supérieur à celui des gens d'esprit ; & celui des gens d'esprit comme supérieur à toute autre espèce de ton.

Les sociétés sont, à cet égard, comme les paysans de diverses provinces, qui parlent plus volontiers le patois de leur canton que la langue de leur nation; mais qui préfèrent la langue nationale au patois des autres provinces. Le *bon ton* est celui que chaque société regarde comme le meilleur après le sien; & ce ton est celui des gens d'esprit.

J'avouerai cependant, à l'avantage des gens du monde, que, s'il falloit, entre les différentes classes d'hommes, en choisir une au ton de laquelle on dût donner la préférence, ce seroit, sans contredit, à celle des gens de cour; non qu'un bourgeois n'ait autant d'idées qu'un homme du monde: tous deux, si j'ose m'exprimer ainsi, parlent souvent à vuide, & n'ont peut-être, en fait d'idées, aucun avantage l'un sur l'autre; mais le dernier, par la position où il se trouve, s'occupe d'idées plus généralement intéressantes.

En effet, si les mœurs, les inclinations, les préjugés & le caractère des rois ont beaucoup d'influence sur le bonheur ou le malheur public; si toute connoissance, à cet égard; est intéressante, la conversation d'un homme attaché à la cour, qui ne peut parler de ce qui l'occupe sans parler souvent de ses maîtres, est donc nécessairement moins insipide que celle du bourgeois. D'ailleurs les gens du monde étant, en général, fort au dessus des besoins, & n'en ayant presque point d'autre à satisfaire que celui du plaisir, il est encore certain que leur conversation doit, à cet égard, profiter des avantages de leur état: c'est ce qui rend, en général, les femmes de la cour si supérieures aux autres femmes en graces, en esprit, en agréments, & pourquoi la classe des femmes

femmes d'esprit n'est presque composée que de femmes du monde.

Mais si le ton de la cour est supérieur à celui de la bourgeoisie, les Grands, n'ayant cependant pas toujours à citer de ces anecdotes curieuses sur la vie privée des rois, leur conversation doit le plus communément rouler sur les prérogatives de leurs charges, sur celles de leur naissance, sur leurs aventures galantes, & sur les ridicules donnés ou rendus à un souper : or, de pareilles conversations doivent être insipides à la plupart des sociétés.

Les gens du monde sont donc, vis-à-vis d'elles, précisément dans le cas des gens fortement occupés d'un métier ; ils en font l'unique & perpétuel sujet de leur conversation : en conséquence, on les taxe de *mauvais ton*, parce que c'est toujours par un mot de mépris qu'un ennuyé se venge d'un ennuyeux.

On me répondra, peut-être, qu'aucune société n'accuse les gens du monde de *mauvais ton*. Si la plupart des sociétés se taisent à cet égard, c'est que la naissance & les dignités leur en imposent, les empêchent de manifester leurs sentiments, & souvent même de se les avouer à elles-mêmes. Pour s'en convaincre, qu'on interroge sur ce sujet un homme de bon sens : Le ton du monde, dira-t-il, n'est le plus souvent qu'un persiflage ridicule. Ce ton, usité à la cour, y fut sans doute introduit par quelque intrigant, qui, pour voiler ses menées, vouloit parler sans rien dire : dupes de ce persiflage, ceux qui le suivirent, sans avoir rien à cacher, emprunterent le jargon du premier, & crurent dire quelque chose, lorsqu'ils prononçoient des mots assez mélodieusement arrangés. Les gens en place, pour détourner

les Grands des affaires sérieuses, & les en rendre incapables, applaudirent à ce ton, permirent qu'on le nommât *esprit*, & furent les premiers à lui en donner le nom. Mais, quelque éloge qu'on donne à ce jargon, si, pour apprécier le mérite de la plupart de ces bons mots si admirés dans la bonne compagnie, on les traduisoit dans une autre langue, la traduction dissiperait le prestige, & la plupart de ces bons mots se trouveroient vuides de sens. Aussi, bien des gens, ajouteroit-il, ont, pour ce qu'on appelle les gens brillants, un dégoût très-marqué, & répète-t-on souvent ce vers de la comédie :

Quand le bon ton paroît, le bon sens se retire.

Le vrai *bon ton* est donc celui des gens d'esprit, de quelque état qu'ils soient.

Je veux, dira quelqu'un, que les gens du monde, attachés à de trop petites idées, soient, à cet égard, inférieurs aux gens d'esprit, ils leur sont du moins supérieurs dans la manière d'exprimer leurs idées. Leur prétention, à cet égard, paroît, sans contredit, mieux fondée. Quoique les mots, en eux-mêmes, ne soient ni nobles, ni bas, & que, dans un pays où le peuple est respecté, comme en Angleterre, on ne fasse, ni ne doive faire cette distinction : dans un état monarchique, où l'on n'a nulle considération pour le peuple, il est certain que les mots doivent prendre l'une ou l'autre de ces dénominations, selon qu'ils sont usités ou rejetés à la cour ; & qu'ainsi l'expression des gens du monde doit toujours être élégante ; aussi l'est-elle. Mais la plupart des courtisans ne s'exerçant que sur des matières frivoles, le dictionnaire de la langue noble

est, par cette raison, très-court, & ne suffit pas même au genre du roman, dans lequel ceux des gens du monde qui voudroient écrire, se trouveroient souvent fort inférieurs aux gens de lettres (1).

A l'égard des sujets qu'on regarde comme sérieux, & qui tiennent aux arts & à la philosophie, l'expérience nous apprend que, sur de tels sujets, les gens du monde ne peuvent qu'avec peine bégayer leurs pensées (2) : d'où il résulte qu'à l'égard même de l'expression, ils n'ont nulle supériorité sur les gens d'esprit, & qu'ils n'en ont, à cet égard, sur le commun des hommes, que dans des matieres frivoles sur lesquelles ils sont très-exercés, & dont ils ont fait une étude, & , pour ainsi dire, un art particulier ; supériorité, qui n'est pas encore bien constatée, & que presque tous les hommes s'exa-

(1) Ce qui fait le plus d'illusion en faveur des gens du monde, c'est l'air aisé, le geste dont ils accompagnent leurs discours, & qu'on doit regarder comme l'effet de la confiance que donne nécessairement l'avantage du rang ; ils sont, à cet égard, ordinairement fort supérieurs aux gens de lettres. Or, la déclamation, comme le dit Aristote, est la première partie de l'éloquence : ils peuvent donc, par cette raison, avoir, dans des conversations frivoles, l'avantage sur les gens de lettre ; avantage qu'ils perdent, lorsqu'ils écrivent, non-seulement parce qu'ils ne sont plus alors soutenus du prestige de la déclamation, mais parce que leurs écrits n'ont jamais que le style de leurs conversations, & qu'on écrit presque toujours mal, lorsqu'on écrit comme on parle.

(2) Je ne parle, dans ce chapitre, que de ceux des gens du monde dont l'esprit n'est point exercé.

gerent, par le respect mécanique qu'ils ont pour la naissance & pour les dignités.

Au reste, quelque ridicule que donne aux gens du monde leur prétention exclusive au *bon ton*, ce ridicule est moins un ridicule de leur état qu'un de ceux de l'humanité. Comment l'orgueil ne persuaderoit-il pas aux Grands qu'eux & les gens de leur espèce sont doués de l'esprit le plus propre à plaire dans la conversation, puisque ce même orgueil a bien persuadé à tous les hommes, en général, que la nature n'avoit allumé le soleil que pour féconder dans l'espace ce petit point nommé la Terre, & qu'elle n'avoit semé le firmament d'étoiles que pour l'éclairer pendant les nuits ?

On est vain, méprisant, &, par conséquent, injuste, toutes les fois qu'on peut l'être impunément. C'est pourquoi tout homme s' imagine que, sur la terre, il n'est point de partie du monde ; dans cette partie du monde, de nation ; dans la nation, de province ; dans la province, de ville ; dans la ville, de société comparable à la sienne, qui ne se croie encore l'homme supérieur de la société, & qui, de proche en proche, ne se surprenne en s'avouant à lui-même qu'il est le premier homme de l'univers (1). Aussi, quelque folles que soient les prétentions exclusives au *bon ton*, & quelque ridicule que le public donne à ce sujet aux gens du monde, ce ridicule trouvera toujours grace devant l'indulgente & saine philosophie, qui doit même, à cet égard, leur épargner l'amertume des remèdes inutiles.

(1) Voyez *le Pédant joué*, comédie de Cyrano de Bergerac.

Si l'animal enfermé dans un coquillage, & qui ne connoît de l'univers que le rocher sur lequel il est attaché, ne peut juger de son étendue ; comment l'homme du monde, qui vit concentré dans une petite société, qui se voit toujours environné des mêmes objets, & qui ne connoît qu'une seule opinion, pourroit-il juger du mérite des choses ?

La vérité ne s'apperçoit & ne s'engendre que dans la fermentation des opinions contraires. L'univers ne nous est connu que par celui avec lequel nous commerçons. Quiconque se renferme dans une société, ne peut s'empêcher d'en adopter les préjugés, sur-tout s'ils flattent son orgueil.

Qui peut s'arracher à une erreur, quand la vanité, complice de l'ignorance, l'y a attaché, & la lui a rendue chère ?

C'est par un effet de la même vanité que les gens du monde se croient les seuls possesseurs du *bel usage*, qui, selon eux, est le premier des mérites, & sans lequel il n'en est aucun. Ils ne s'apperçoivent pas que cet usage, qu'ils regardent comme l'usage du monde par excellence, n'est que l'usage particulier de leur monde. En effet, au Monomotapa, où, quand le roi éternue, tous les courtisans sont, par politesse, obligés d'éternuer, & où, l'éternuement gagnant de la cour à la ville, & de la ville aux provinces, tout l'empire paroît affligé d'un rhume général, qui doute qu'il n'y ait des courtisans qui ne se piquent d'éternuer plus noblement que les autres hommes, qui ne se regardent, à cet égard, comme les possesseurs uniques du bel usage, & qui ne traitent de mauvaise compagnie, ou de nations barba-

res, tous les particuliers & tous les peuples dont l'éternuement leur paroît moins harmonieux ?

Les Mariannois ne prétendront-ils pas que la civilité consiste à prendre le pied de celui auquel on veut faire honneur, à s'en frotter doucement le visage, & ne jamais cracher devant son supérieur ?

Les Chiriguanes ne soutiendront-ils pas qu'il faut des culottes ; mais que le bel usage est de les porter sous le bras, comme nous portons nos chapeaux ?

Les habitants des Philippines ne diront-ils pas que ce n'est point au mari à faire éprouver à sa femme les premiers plaisirs de l'amour ; que c'est une peine dont il doit, en payant, se décharger sur quelque autre ? N'ajouteront-ils pas qu'une fille qui l'est encore lors de son mariage, est une fille sans mérite, qui n'est digne que de mépris ?

Ne soutient-on pas au Pégu qu'il est du bel usage & de la décence, qu'un éventail à la main, le roi s'avance dans la salle d'audience, précédé de quatre jeunes gens des plus beaux de la cour, & qui, destinés à ses plaisirs, sont en même temps ses interprètes & les hérauts qui déclarent ses volontés ?

Que je parcoure toutes les nations, je trouverai par-tout des usages différents (1), & chaque peuple,

(1) Au royaume de Juida, lorsque les habitants se rencontrent, ils se jettent en bas de leurs hamachs, se mettent à genoux vis-à-vis l'un de l'autre, baissent la terre, frappent des mains, se font des compliments, & se relevent : les agréables du pays croient certainement que leur manière de saluer est la plus polie.

Les habitants des Mapilles disent que la politesse exige qu'en saluant on plie le corps très-bas, qu'on mette ses

en particulier, se croira nécessairement en possession du *meilleur usage*. Or, s'il n'est rien de plus ridicule que de pareilles prétentions, même aux yeux des gens du monde; qu'ils fassent quelque retour sur eux-mêmes, ils verront que, sous d'autres noms, c'est d'eux-mêmes dont ils se moquent.

Pour prouver que ce que l'on appelle ici *usage du monde*, loin de plaire universellement, doit, au contraire, déplaire le plus généralement, qu'on transporte successivement à la Chine, en Hollande & en Angleterre le petit-maître le plus savant dans ce composé de gestes, de propos & de manières, appelé *usage du monde*; & l'homme sensé, que son ignorance, à cet égard, fait traiter de stupide ou de mauvaise compagnie; il est certain que ce dernier passera, chez ces divers peuples, pour plus instruit du véritable *usage du monde* que le premier.

Quel est le motif d'un pareil jugement? C'est

deux mains sur ses joues, qu'on leve une jambe en l'air, en tenant les genoux pliés.

Le sauvage de la nouvelle Orléans soutient que nous manquons de politesse envers nos rois : » Lorsque je me » présente, dit-il, au grand chef, je le salue par un hurlement ; puis-je pénétrer au fond de sa cabane, sans jeter un seul coup-d'œil sur le côté droit, où le chef est assis. C'est là que je renouvelle mon salut, en levant mes bras sur ma tête, & en hurlant trois fois. Le chef m'invite à m'asseoir par un petit soupir : je le remercie par un nouveau hurlement. A chaque question du chef, je hurle une fois, avant que de répondre, & je prends congé de lui, en faisant traîner mon hurlement jusqu'à ce que je sois hors de sa présence.

que la raison indépendante des modes & des coutumes d'un pays, n'est nulle part étrangère & ridicule ; c'est qu'au contraire l'usage d'un pays, inconnu à un autre pays, rend toujours l'observateur de cet usage d'autant plus ridicule, qu'il y est plus exercé, & s'y est rendu plus habile.

Si, pour éviter l'air pesant & méthodique en horreur à la bonne compagnie, nos jeunes gens ont souvent joué l'étourderie ; qui doute qu'aux yeux des Anglois, des Allemands ou des Espagnols, nos petits-maîtres ne paroissent d'autant plus ridicules, qu'ils seront, à cet égard, plus attentifs à remplir ce qu'ils croiront du *bel usage* ?

Il est donc certain, du moins si l'on en juge par l'accueil qu'on fait à nos agréables dans le pays étranger, que ce qu'ils appellent *usage du monde*, loin de réussir universellement, doit, au contraire, déplaire le plus généralement ; & que cet usage est aussi différent du vrai *usage du monde*, toujours fondé sur la raison, que la civilité l'est de la vraie politesse.

L'une ne suppose que la science des manières, & l'autre, un sentiment fin, délicat & habituel de bienveillance pour les hommes.

Au reste, quoiqu'il n'y ait rien de plus ridicule que ces prétentions exclusives au *bon ton* & au *bel usage*, il est si difficile, comme je l'ai dit plus haut, de vivre dans les sociétés du grand monde, sans adopter quelques-unes de leurs erreurs, que les gens d'esprit, les plus en garde à cet égard, ne sont pas toujours sûrs de s'en défendre. Aussi n'est-ce, en ce genre, que des erreurs extrêmement multipliées, qui déterminent le public à placer les agréables au

rang des esprits faux & petits ; je dis petits , parce que l'esprit , qui n'est ni grand ni petit , en soi , emprunte toujours l'une ou l'autre de ces dénominations de la grandeur ou de la petitesse des objets qu'il considère , & que les gens du monde ne peuvent gueres s'occuper que de petits objets.

Il résulte des deux chapitres précédents , que l'intérêt public est presque toujours différent de celui des sociétés particulières ; qu'en conséquence , les hommes les plus estimés de ces sociétés ne sont pas toujours les plus estimables aux yeux du public.

Maintenant je vais montrer que ceux qui méritent le plus d'estime de la part du public , doivent , par leur maniere de vivre & de penser , être souvent désagréables aux sociétés particulières.



CHAPITRE X.

Pourquoi l'homme admiré du public n'est pas toujours estimé des gens du monde.

Pour plaire aux sociétés particulières, il n'est pas nécessaire que l'horizon de nos idées soit fort étendu; mais il faut connoître ce qu'on appelle le monde, s'y répandre, & l'étudier: au contraire, pour s'illustrer dans quelque art, ou quelque science que ce soit, & mériter, en conséquence, l'estime du public, il faut, comme je l'ai dit plus haut, faire des études très-différentes.

Supposons des hommes curieux de s'instruire dans la science de la morale. Ce n'est que par le secours de l'histoire & sur les ailes de la méditation, qu'ils pourront, selon les forces inégales de leur esprit, s'élever à différentes hauteurs, d'où l'un découvrira des villes, l'autre des nations, celui-ci une partie du monde, & celui-là l'univers entier. Ce n'est qu'en contemplant la terre de ce point de vue, en s'élevant à cette hauteur, qu'elle se réduit insensiblement, devant un philosophe, à un petit espace, & qu'elle prend à ses yeux la forme d'une bourgade habitée par différentes familles qui portent le nom de Chinoise, d'Angloise, de Françoisise, d'Italienne, enfin tous ceux qu'on donne aux différentes nations. C'est de là que, venant à considérer le spectacle des mœurs, des loix, des coutumes, des religions, & des passions différentes, un homme, devenu presque

insensible à l'éloge comme à la satire des nations , peut briser tous les liens des préjugés , examiner d'un œil tranquille la contrariété des opinions des hommes , passer sans étonnement du ferrail à la charrueuse , contempler avec plaisir l'étendue de la sottise humaine , voir du même œil Alcibiade couper la queue à son chien , & Mahomet s'enfermer dans une caverne ; l'un pour se moquer de la légèreté des Athéniens , l'autre pour jouir de l'adoration du monde.

Or , de pareilles idées ne se présentent que dans le silence & la solitude. Si les Muses , disent les poètes , aiment les bois , les prés , les fontaines , c'est qu'on y goûte une tranquillité qui fuit les villes ; & que les réflexions qu'un homme , détaché des petits intérêts des sociétés , y fait sur lui-même , sont des réflexions qui , faites sur l'homme en général , appartiennent & plaisent à l'humanité. Or , dans cette solitude où l'on est , comme malgré soi , porté vers l'étude des arts & des sciences , comment s'occuper d'une infinité de petits faits , qui sont l'entretien journalier des gens du monde ?

Aussi nos Corneille & nos La Fontaine ont-ils quelquefois paru insipides dans nos soupers de bonne compagnie ; leur bonhommie même contribuoit à les faire juger tels. Comment les gens du monde pourroient-ils , sous le manteau de la simplicité , reconnoître l'homme illustre ? Il est peu de connoisseurs en vrai mérite. Si la plupart des Romains , dit Tacite , trompés par la douceur & la simplicité d'Agriкола , cherchoient le grand homme sous son extérieur modeste , sans pouvoir l'y reconnoître ; on sent que , trop heureux d'échapper au mépris des sociétés

particulieres , le grand homme , sur-tout s'il est modeste , doit renoncer à l'estime sentie de la plupart d'entre elles. Aussi n'est-il que foiblement animé du desir de leur plaire. Il sent confusément que l'estime de ces sociétés ne prouveroit que l'analogie de ses idées avec les leurs ; que cette analogie seroit souvent peu flatteuse , & que l'estime publique est la seule digne d'envie , la seule desirable , puisqu'elle est toujours un don de la reconnoissance publique , & , par conséquent , la preuve d'un mérite réel. C'est pourquoi le grand homme , incapable d'aucun des efforts nécessaires pour plaire aux sociétés particulieres , trouve tout possible pour mériter l'estime générale. Si l'orgueil de commander aux rois dédommageoit les Romains de la dureté de la discipline militaire , le noble plaisir d'être estimé console les hommes illustres des injustices même de la fortune. Ont-ils obtenu cette estime ? ils se croient les possesseurs du bien le plus desiré. En effet , quelque indifférence qu'on affecte pour l'opinion publique , chacun cherche à s'estimer soi-même , & se croit d'autant plus estimable qu'il se voit plus généralement estimé.

Si les besoins , les passions , & sur-tout la paresse n'étouffoient en nous ce desir de l'estime , il n'est personne qui ne fît des efforts pour la mériter , & qui ne desirât le suffrage public pour garant de la haute opinion qu'il a de soi. Aussi le mépris de la réputation , & le sacrifice qu'on en fait , dit-on , à la fortune & à la considération , est-il toujours inspiré par le désespoir de se rendre illustre.

On doit vanter ce qu'on a , & dédaigner ce qu'on n'a pas. C'est un effet nécessaire de l'orgueil ; on le

revolte
en par
les vr
porte-
me (c
lorsqu
n'offu
jours
C'est
preuv
me d
indul
du p
ticul
doit
S
s'il
hon
que
fau
s'il
de
vic
de
ce
Pe
ne
co
q
c
à
P
l

revolteroit, si l'on ne paroïssoit pas sa dupe. Il seroit, en pareil cas, trop cruel d'éclairer un homme sur les vrais motifs de ses dédains ; aussi le mérite ne se porte-t-il jamais à cet excès de barbarie. Tout homme (qu'il me soit permis de l'observer en passant), lorsqu'il n'est pas né méchant, & lorsque les passions n'obscurcissent pas les lumières de sa raison, sera toujours d'autant plus indulgent, qu'il sera plus éclairé. C'est une vérité dont je me refuse d'autant moins la preuve, qu'en rendant justice, à cet égard, à l'homme de mérite, je puis, dans les motifs même de son indulgence, faire plus nettement appercevoir la cause du peu de cas qu'il fait de l'estime des sociétés particulières, & en conséquence du peu de succès qu'il doit y avoir.

Si le grand homme est toujours le plus indulgent ; s'il regarde comme un bienfait tout le mal que les hommes ne lui font pas, & comme un don tout ce que leur iniquité lui laisse ; s'il verse enfin sur les défauts d'autrui le baume adoucissant de la pitié, & s'il est lent à les appercevoir ; c'est que la hauteur de son esprit ne lui permet pas de s'arrêter sur les vices & les ridicules d'un particulier, mais sur ceux des hommes en général. S'il en considère les défauts, ce n'est point de l'œil malin & toujours injuste de l'envie ; mais de cet œil serein avec lequel s'examineroient deux hommes, qui, curieux de connoître le cœur & l'esprit humain, se regarderoient réciproquement comme deux sujets d'instruction & deux cours vivants d'expérience morale : bien différents, à cet égard, de ces demi-esprits, avides d'une réputation qui les fuit, toujours dévorés du poison de la jalousie, & qui, sans cesse à l'affût des défauts

d'autrui, perdroient tout leur petit mérite, si les hommes perdoient leurs ridicules. Ce n'est point à de pareilles gens qu'appartient la connoissance de l'esprit humain. Ils sont faits pour étendre la célébrité des talents, par les efforts qu'ils font pour les étouffer. Le mérite est comme la poudre ; son explosion est d'autant plus forte, qu'elle est plus comprimée. Au reste, quelque haine qu'on porte à ces envieux, ils sont cependant encore plus à plaindre qu'à blâmer. La présence du mérite les importune ; s'ils l'attaquent comme un ennemi, & s'ils sont méchants, c'est qu'ils sont malheureux ; c'est qu'ils poursuivent, dans les talents, l'offense que le mérite fait à leur vanité : leurs crimes ne sont que des vengeances.

Un autre motif de l'indulgence de l'homme de mérite tient à la connoissance qu'il a de l'esprit humain. Il en a tant de fois éprouvé la foiblesse ; au milieu des applaudissements d'un aréopage, il a tant de fois été tenté, comme Phocion, de se retourner vers son ami pour lui demander s'il n'a pas dit une grande sottise, que, toujours en garde contre sa vanité, il excuse volontiers dans les autres des erreurs dans lesquelles il est quelquefois tombé lui-même. Il sent que c'est à la multitude des fots qu'on doit la création du mot *homme d'esprit* ; & qu'en reconnoissance, il doit donc écouter, sans aigreur, les injures que lui prodiguent des gens médiocres. Que ces derniers se vantent, entre eux, & en secret, des ridicules qu'ils donnent au mérite, du mépris qu'ils ont, disent-ils, pour l'esprit, ils sont semblables à ces fanfarons d'impiété, qui ne blasphèment qu'en tremblant.

La dernière cause de l'indulgence de l'homme de mérite tient à la vue nette qu'il a de la nécessité des

jugem
le dire
où l'o
s'offre
pou
sentés
fées,
hasar
L'
qu'ils
injust
vage
cher
que
est
fou
d'es
dulg
lor
Ma
hau
l'ho
cié
au
po
la
l'h
ge
pa
q
fi
ti

jugements humains. Il sait que nos idées sont, si j'ose le dire, des conséquences si nécessaires des sociétés où l'on vit, des lectures qu'on fait & des objets qui s'offrent à nos yeux, qu'une intelligence supérieure pourroit également, & par les objets qui se sont présentés à nous, deviner nos pensées; &, par nos pensées, deviner le nombre & l'espece des objets que le hasard nous a offerts.

L'homme d'esprit sait que les hommes sont ce qu'ils doivent être; que toute haine contre eux est injuste; qu'un sot porte des sottises, comme le sauvageon des fruits amers; que l'insulter, c'est reprocher au chêne de porter le gland plutôt que l'olive; que, si l'homme médiocre est stupide à ses yeux, il est fou à ceux de l'homme médiocre: car, si tout fou n'est pas homme d'esprit, du moins tout homme d'esprit paroîtra toujours fou aux gens bornés. L'indulgence fera donc toujours l'effet de la lumière, lorsque les passions n'en intercepteront pas l'action. Mais cette indulgence, principalement fondée sur la hauteur d'ame qu'inspire l'amour de la gloire, rend l'homme éclairé très-indifférent à l'estime des sociétés particulières. Or, cette indifférence, jointe aux genres différents de vie & d'étude nécessaires pour plaire, soit au public, soit à ce qu'on appelle la bonne compagnie, fera presque toujours de l'homme de mérite, un homme assez désagréable aux gens du monde.

La conclusion générale de ce que j'ai dit de l'esprit par rapport aux sociétés particulières, c'est qu'uniquement soumise à son intérêt, chaque société mesure sur l'échelle de ce même intérêt le degré d'estime qu'elle accorde aux différents genres d'idées &

d'esprits. Il en est des petites sociétés comme d'un particulier. A-t-il un procès ? si ce procès est considérable, il recevra son avocat avec plus d'empressement, plus de témoignages de respect & d'estime, qu'il ne recevrait Descartes, Locke ou Corneille. Le procès est-il accommodé ? c'est à ces derniers qu'il marquera le plus de déférence. La différence de sa position décidera de la différence de ses réceptions.

Je voudrais, en finissant ce chapitre, pouvoir rassurer le très-petit nombre de gens modestes, qui, distraits par des affaires ou par le soin de leur fortune, n'ont pu faire preuve de grands talents, & ne peuvent, conséquemment aux principes ci-dessus établis, savoir si quant à l'esprit, ils sont réellement dignes d'estime. Quelque desir que j'aie, à cet égard, de leur rendre justice, il faut convenir qu'un homme qui s'annonce comme un grand esprit, sans se distinguer par aucun talent, est précisément dans le cas d'un homme qui se dit noble sans avoir des titres de noblesse. Le public ne connoît & n'estime que le mérite prouvé par les faits. A-t-il à juger des hommes de conditions différentes ? il demande au militaire : Quelle victoire avez-vous remporté ? à l'homme en place : Quel soulagement avez-vous apporté aux misères du peuple ? au particulier : Par quel ouvrage avez-vous éclairé l'humanité ? Qui n'a rien à répondre à ces questions, n'est ni connu, ni estimé du public.

Je fais que, séduits par les prestiges de la puissance, par le faste qui l'environne, par l'espoir des grâces dont un homme en place est le distributeur, un grand nombre d'hommes reconnoissent machinale-

ment

ment un grand mérite où ils apperçoivent un grand pouvoir. Mais leurs éloges, aussi passagers que le crédit de ceux auxquels ils les prodiguent, n'en imposent point à la saine partie du public. A l'abri de toute séduction, exempt de tout intérêt, le public juge comme l'étranger, qui ne reconnoît pour homme de mérite que l'homme distingué par ses talents: c'est celui-là seul qu'il recherche avec empressement; empressement toujours flatteur pour quiconque en est l'objet (1). Lorsqu'on n'est point constitué en dignité, c'est le signe certain d'un mérite réel.

Qui veut savoir exactement ce qu'il vaut, ne peut donc l'apprendre que du public, & doit par conséquent, s'exposer à son jugement. On fait les ridicules qu'à cet égard l'on s'efforce de donner à ceux qui prétendent, en qualité d'auteurs, à l'estime de leur nation: mais ces ridicules ne font nulle impression sur l'homme de mérite; il les regarde comme un effet de la jalousie de ces petits esprits, qui s'imaginant que, si personne ne faisoit preuve de mérite, ils pourroient s'en croire autant qu'à qui que ce soit, ne peuvent souffrir qu'on produise de pareils titres. Sans ces titres cependant, personne ne mérite, ni n'obtient l'estime du public.

Qu'on jette les yeux sur tous ces grands esprits, si vantés dans les sociétés particulières; on verra

(1) Nul éloge n'a plus flatté Mr. de Fontenelle, que la question d'un Suédois, qui, entrant à Paris, demande aux gens de la barrière la demeure de Mr. de Fontenelle: ces Commis ne la lui peuvent enseigner. *Quoi ! dit-il, vous autres François, vous ignorez la demeure d'un de vos plus illustres citoyens ? Vous n'êtes pas dignes d'un tel homme.*

que, placés par le public au rang des hommes médiocres, ils ne doivent la réputation d'esprit, dont quelques gens les décorent, qu'à l'incapacité où ils sont de prouver leur sottise, même par de mauvais ouvrages. Aussi, parmi ces *merveilleux*, ceux-là même qui promettent le plus, ne sont, si je l'ose dire, en esprit, tout au plus que des *peut-être*.

Quelque certaine que soit cette vérité, & quelque raison qu'aient les gens modestes de douter d'un mérite qui n'a pas passé par la coupelle du public, il est pourtant certain qu'un homme peut, quant à l'esprit, se croire réellement digne de l'estime générale : 1°. lorsque c'est pour les gens les plus estimés du public & des nations étrangères qu'il se sent le plus d'attrait ; 2°. lorsqu'il est loué (1), comme dit Cicéron, par un homme déjà loué ; 3°. lorsqu'enfin il obtient l'estime de ceux qui, dans des ouvrages ou de grandes places, ont déjà fait éclater de grands talents : leur estime pour lui suppose une grande analogie entre leurs idées & les siennes ; & cette analogie peut être regardée, sinon comme une preuve complete, du moins comme une assez grande probabilité que, s'il se fût, comme eux, exposé aux regards du public, il eût eu, comme eux, quelque part à son estime.

(1) Le degré d'esprit nécessaire pour nous plaire, est une mesure assez exacte du degré d'esprit que nous avons.



CHAPITRE XI.

De la Probité par rapport au public.

Ce n'est plus de la probité par rapport à un particulier ou une petite société, mais de la vraie probité, de la probité considérée par rapport au public, dont il s'agit dans ce chapitre. Cette espèce de probité est la seule qui réellement en mérite, & qui en obtienne généralement le nom. Ce n'est qu'en considérant la probité sous ce point de vue, qu'on peut se former des idées nettes de l'honnêteté, & trouver un guide à la vertu.

Or, sous cet aspect, je dis que le public, comme les sociétés particulières, est, dans ses jugements, uniquement déterminé par le motif de son intérêt; qu'il ne donne le nom d'honnêtes, de grandes ou d'héroïques, qu'aux actions qui lui sont utiles; & qu'il ne proportionne point son estime pour telle ou telle action sur le degré de force, de courage ou de générosité, nécessaire pour l'exécuter; mais sur l'importance même de cette action & l'avantage qu'il en retire.

En effet, qu'encouragé par la présence d'une armée, un homme se batte seul contre trois hommes blessés; cette action, sans doute estimable, n'est cependant qu'une action dont mille de nos grenadiers sont capables, & pour laquelle ils ne seroient jamais cités dans l'histoire; mais que le salut d'un empire, qui doit subjuguier l'univers, se trouve at-

taché au succès de ce combat , Horace est un héros : l'admiration de ses concitoyens , & son nom célèbre dans l'histoire , passe aux siècles les plus reculés.

Que deux personnes se précipitent dans un gouffre ; c'est une action commune à Sapho & à Curtius : mais la première s'y jette pour s'arracher aux malheurs de l'amour , & le second pour sauver Rome ; Sapho est une folle , & Curtius un héros. En vain quelques philosophes donneroient-ils également à ces deux actions le nom de folie ; le public , plus éclairé qu'eux sur les véritables intérêts , ne donnera jamais le nom de fou à ceux qui le sont à son profit.



CHAPITRE XII.

De l'Esprit , par rapport au public.

Appliquons à l'esprit ce que j'ai dit de la probité : l'on verra que , toujours le même dans ses jugements , le public ne prend jamais conseil que de son intérêt ; qu'il ne proportionne point son estime pour les différents genres d'esprit à l'inégale difficulté de ces genres , c'est-à-dire , au nombre & à la finesse des idées nécessaires pour y réussir , mais seulement à l'avantage plus ou moins grand qu'il en retire.

Qu'un Général ignorant gagne trois batailles sur un Général encore plus ignorant que lui , il fera , du moins pendant sa vie , revêtu d'une gloire qu'on n'accordera pas au plus grand peintre du monde. Ce dernier n'a cependant mérité le titre de grand peintre , que par une grande supériorité sur des hommes habiles , & qu'en excellant dans un art , sans doute moins nécessaire , mais peut-être plus difficile que celui de la guerre. Je dis plus difficile , parce qu'à l'ouverture de l'histoire , on voit une infinité d'hommes , tels que les Epaminondas , les Lucullus , les Alexandre , les Mahomet , les Spinola , les Cromwel , les Charles XII , obtenir la réputation de grands capitaines le jour même qu'ils ont commandé & battu des armées , & qu'aucun peintre , quelque heureuse disposition qu'il ait reçue de la nature , n'est cité entre les peintres illustres , s'il n'a du moins consommé dix ou douze ans de sa vie en études préliminaires

de cet art. Pourquoi donc accorder plus d'estime au général ignorant qu'au peintre habile ?

Cet inégal partage de gloire, si injuste en apparence, tient à l'inégalité des avantages que ces deux hommes procurent à leur nation. Qu'on se demande encore pourquoi le public donne au négociateur habile le titre d'esprit supérieur qu'il refuse à l'avocat célèbre ? L'importance des affaires dont on charge le premier prouve-t-elles en lui quelque supériorité d'esprit sur le second ? Ne faut-il pas souvent autant de sagacité & de finesse pour discuter les intérêts & terminer les procès de deux seigneurs de paroisse, que pour pacifier deux nations ? Pourquoi donc le public, si avare de son estime envers l'avocat, en est-il si prodigue envers le négociateur ? C'est que le public, toutes les fois qu'il n'est pas aveuglé par quelque préjugé ou quelque superstition, est, sans s'en apercevoir, capable de faire, sur ce qui l'intéresse, les raisonnements les plus fins. L'instinct, qui lui fait tout rapporter à son intérêt, est comme l'éther, qui pénètre tous les corps, sans y faire aucune impression sensible. Il a moins besoin de peintres & d'avocats célèbres, que de généraux & de négociateurs habiles ; il attachera donc aux talents de ces derniers le prix d'estime nécessaire pour engager toujours quelque citoyen à les acquérir.

De quelque côté qu'on jette les yeux, on verra toujours l'intérêt présider à la distribution que le public fait de son estime.

Lorsque les Hollandois érigent une statue à ce Guillaume Buckelst qui leur avoit donné le secret de saler & d'encaquer les harengs, ce n'est point à l'étendue de génie nécessaire pour cette découverte

qu'ils
secret

Da
tellen
mém

Lo
pour
per l
pas d
prit
Holl

A q
l'esti
si ce
posé
Un
tion
peu
tud
fér
per
ch
in
où
en
d'

q
a
n
d
h
e

qu'ils déferent cet honneur, mais à l'importance du secret & aux avantages qu'il procure à la nation.

Dans toute découverte, cet avantage en impose tellement à l'imagination, qu'il en décuple le mérite, même aux yeux des gens sensés.

Lorsque les petits Augustins députerent à Rome pour obtenir du saint Siege la permission de se couper la barbe, qui fait si le pere Eustache n'employa pas dans cette négociation autant de finesse & d'esprit que le président Jeannin dans ses négociations de Hollande ? Personne ne peut rien affirmer à ce sujet. A quoi donc attribuer le sentiment du rire ou de l'estime qu'excitent ces deux négociations différentes, si ce n'est à la différence de leurs objets ? Nous supposons toujours de grandes causes à de grands effets. Un homme occupe une grande place ; par la position où il se trouve, il opere de grandes choses avec peu d'esprit : cet homme passera, près de la multitude, pour supérieur à celui qui, dans un poste inférieur & des circonstances moins heureuses, ne peut qu'avec beaucoup d'esprit exécuter de petites choses. Ces deux hommes seront comme des poids inégaux appliqués à différents points d'un long levier, où le poids plus léger, placé à une des extrémités, enleve un poids décuple placé plus près du point d'appui.

Or, si le public, comme je l'ai prouvé, ne juge que d'après son intérêt, & s'il est indifférent à toute autre espece de considération ; ce même public, admirateur enthousiaste des arts qui lui sont utiles, ne doit point exiger des artistes qui les cultivent, ce haut degré de perfection auquel il veut absolument qu'atteignent ceux qui s'attachent à des arts moins

utiles, & dans lesquels il est souvent plus difficile de réussir. Aussi les hommes, selon qu'ils s'appliquent à des arts plus ou moins utiles, sont-ils comparables à des outils grossiers, ou à des bijoux : les premiers sont toujours jugés bons, quand l'acier en est bien trempé, & les seconds ne sont estimés qu'autant qu'ils sont parfaits. C'est pourquoi notre vanité est en secret toujours d'autant plus flattée d'un succès, que nous obtenons ce succès dans un genre moins utile au public, où l'on mérite plus difficilement son approbation, dans lequel enfin la réussite suppose nécessairement plus d'esprit & de mérite personnel.

En effet, de quelles préventions différentes le public n'est-il pas affecté, lorsqu'il pèse le mérite ou d'un auteur, ou d'un général ? Juge-t-il le premier ? il le compare à tous ceux qui ont excellé dans son genre, & ne lui accorde son estime qu'autant qu'il surpasse ou qu'au moins il égale ceux qui l'ont précédé. Juge-t-il un général ? il n'examine point, avant d'en faire l'éloge, s'il égale en habileté les Scipion, les César, ou les Sertorius. Qu'un poète dramatique fasse une bonne tragédie sur un plan déjà connu, c'est, dit-on, un plagiaire méprisable ; mais qu'un général se serve, dans une campagne, de l'ordre de bataille & des stratagemes d'un autre général, il n'en paroît souvent que plus estimable.

Qu'un auteur remporte un prix sur soixante concurrents, si le public n'avoue point le mérite de ces concurrents, ou si leurs ouvrages sont foibles, l'auteur & son succès sont bientôt oubliés.

Mais quand le général a triomphé, le public, avant que de le couronner, a-t-il jamais constaté l'habileté & la valeur des vaincus ? Exige-t-il d'un général

ce sentiment fin & délicat de gloire qui, à la mort de Mr. de Turenne, déterminâ Mr. de Montecuculi à quitter le commandement des armées ? *On ne peut plus*, disoit-il, *m'opposer d'ennemi digne de moi.*

Le public pèse donc à des balances très-différentes le mérite d'un auteur & celui d'un général. Or, pourquoi dédaigner dans l'un la médiocrité, que souvent il admire dans l'autre ? C'est qu'il ne tire nul avantage de la médiocrité d'un écrivain, & qu'il en peut tirer de très-grands de celle d'un général, dont l'ignorance est quelquefois couronnée du succès. Il est donc intéressé à priser dans l'un ce qu'il méprise dans l'autre.

D'ailleurs, si le bonheur public dépend du mérite des gens en place, & si les grandes places sont rarement remplies par de grands hommes, pour engager les gens médiocres à porter du moins dans leurs entreprises toute la prudence & l'activité dont ils sont capables, il faut nécessairement les flatter de l'espoir d'une grande gloire. Cet espoir seul peut élever jusqu'au terme de la médiocrité des hommes qui n'y eussent jamais atteint, si le public, trop sévère appréciateur de leur mérite, les eût dégoûtés de son estime par la difficulté de l'obtenir.

Voilà la cause de l'indulgence secrète avec laquelle le public juge les gens en place ; indulgence quelquefois aveugle dans le peuple, mais toujours éclairée dans l'homme d'esprit. Il fait que les hommes sont les disciples des objets qui les environnent ; que la flatterie, assidue auprès des grands, préside à toutes les instructions qu'on leur donne ; & qu'ainsi l'on ne peut, sans injustice, leur demander autant de talents & de vertus qu'on en exige d'un particulier.

Si le spectateur éclairé siffle au théâtre François ce qu'il applaudit aux Italiens ; si dans une belle femme & un joli enfant tout est grace , esprit & gentillesse ; pourquoi ne pas traiter les grands avec la même indulgence ? On peut légitimement admirer en eux des talents qu'on trouve communément chez un particulier obscur , parce qu'il leur est plus difficile de les acquérir. Gâtés par les flatteurs , comme les jolies femmes par les galants ; occupés d'ailleurs de mille plaisirs , distraits par mille soins , ils n'ont point , comme un philosophe , le loisir de penser , d'acquérir un grand nombre d'idées (1) , ni de reculer , & les bornes de leur esprit , & celles de l'esprit humain. Ce n'est point aux grands qu'on doit les découvertes dans les arts & les sciences ; leur main n'a pas levé le plan de la terre & du ciel , n'a point construit des vaisseaux , édifié des palais , forgé le soc des charrues , ni même écrit les premières loix : ce sont les philosophes qui , de l'état de sauvage , ont porté les sociétés au point de perfection où maintenant elles semblent parvenues. Si nous n'eussions été secourus que par les lumieres des

(1) C'est vraisemblablement ce qui a fait avancer à Mr. Nicole que Dieu avoit fait le don de l'esprit aux gens d'une condition commune , *pour les dédommager* , disoit-il , *des autres avantages que les grands ont sur eux*. Quoi qu'en dise Mr. Nicole , je ne crois pas que Dieu ait condamné les Grands à la médiocrité. Si la plupart d'entre eux sont peu éclairés , c'est par choix , c'est qu'ils sont ignorants , & qu'ils ne contractent point l'habitude de la réflexion. J'ajouterai même qu'il n'est pas de l'intérêt des petits que les Grands soient sans lumieres,

hommes puissants, peut-être n'auroit-on point encore de bled pour se nourrir, ni de ciseaux pour se faire les ongles.

La supériorité d'esprit dépend principalement, comme je le prouverai dans le discours suivant, d'un certain concours de circonstances où les Petits sont rarement placés, mais dans lequel il est presque impossible que les grands se rencontrent. On doit donc juger les Grands avec indulgence, & sentir que, dans une grande place, un homme médiocre est un homme très-rare.

Aussi le public, sur-tout dans les temps de calamités, leur prodigue-t-il une infinité d'éloges. Que de louanges données à Varron, pour n'avoir point désespéré du salut de la république ! En des circonstances pareilles à celles où se trouvoient alors les Romains, l'homme d'un vrai mérite est un dieu.

Si Camille eût prévenu les malheurs dont il arrêta le cours ; si ce héros, élu général à la bataille d'Allia, eût défait à cette journée les Gaulois, qu'il vainquit au pied du capitolé ; Camille, pareil alors à cent autres capitaines, n'eût point eu le titre de second fondateur de Rome. Si dans des temps de prospérité, Mr. de Villars eût rencontré en Italie la journée de Denain, s'il eût gagné cette bataille dans un moment où la France n'eût point été ouverte à l'ennemi, la victoire eût été moins importante, la reconnoissance du public moins vive, & la gloire du Général moins grande.

La conclusion de ce que j'ai dit, c'est que le public ne juge que d'après son intérêt : perd-on cet intérêt de vue ? nulle idée nette de la probité, ni de l'esprit.

Si les nations enchaînées sous un pouvoir despotique, sont le mépris des autres nations ; si, dans les empires du Mogol & de Maroc, on voit très-peu d'hommes illustres ; c'est que l'esprit, comme je l'ai dit plus haut, n'étant en soi ni grand ni petit, il emprunte l'une ou l'autre de ces dénominations de la grandeur ou de la petitesse des objets qu'il considère. Or, dans la plupart des gouvernements arbitraires, les citoyens ne peuvent, sans déplaire au despote, s'occuper de l'étude du droit de nature, du droit public, de la morale & de la politique. Ils n'osent remonter, en ce genre, jusqu'aux premiers principes de ces sciences, ni s'élever à de grandes idées ; ils ne peuvent donc mériter le titre de grands esprits. Mais, si tous les jugements du public sont soumis à la loi de son intérêt, il faut, dira-t-on, trouver dans ce même principe de l'intérêt général, la cause de toutes les contradictions qu'on croit, à cet égard, appercevoir dans les idées du public. Pour cet effet, je poursuis le parallèle commencé entre le général & l'auteur, & je me fais cette question : Si l'art militaire, de tous les arts, est le plus utile, pourquoi tant de Généraux, dont la gloire éclipsoit, de leur vivant, celle de tous les hommes illustres en d'autres genres, ont-ils été, eux, leur mémoire & leurs exploits, ensevelis dans la même tombe, lorsque la gloire des auteurs, leurs contemporains, conserve encore son premier éclat ? La réponse à cette question, c'est que, si l'on en excepte les capitaines qui ont réellement perfectionné l'art militaire, & qui, tels que les Pyrrhus, les Annibal, les Gustave, les Condé, les Turenne, doivent, en ce genre, être mis au rang des modèles & des in-

venteurs ; tous les Généraux moins habiles que ceux-là , cessant , à leur mort , d'être utiles à leur nation , n'ont plus de droit à sa reconnoissance , ni , par conséquent , à son estime. Au contraire , en cessant de vivre , les auteurs n'ont pas cessé d'être utiles au public ; ils ont laissé entre ses mains les ouvrages qui leur avoient déjà mérité son estime : or , comme la reconnoissance doit subsister autant que le bienfait , leur gloire ne peut s'éclipser qu'au moment que leurs ouvrages cesseront d'être utiles à leur patrie. C'est donc uniquement à la différente & inégale utilité dont l'Auteur & le Général paroissent au public après leur mort , qu'on doit attribuer cette successive supériorité de gloire , qu'en des temps différents ils obtiennent tour-à-tour l'un sur l'autre.

Voilà par quelle raison tant de rois , déifiés sur le trône , ont été oubliés immédiatement après leur mort : voilà pourquoi le nom des écrivains illustres , qui , de leur vivant , se trouve si rarement à côté de celui des princes , s'est , à la mort de ces écrivains , si souvent confondu avec ceux des plus grands rois ; pourquoi le nom de Confucius est plus connu , plus respecté en Europe que celui d'aucun des empereurs de la Chine ; & pourquoi l'on cite les noms d'Horace & de Virgile à côté de celui d'Auguste.

Qu'on applique à l'éloignement des lieux ce que je dis de l'éloignement des temps ; qu'on se demande pourquoi le savant illustre est moins estimé de sa nation que le ministre habile ; & par quelle raison un Rosny , plus honoré chez nous qu'un Descartes , est moins considéré de l'étranger : c'est , répondrai-je , qu'un grand ministre n'est gueres utile qu'à son pays ; & qu'en perfectionnant l'instrument propre à la culture des arts & des sciences , en habituant l'es-

prit humain à plus d'ordre & de justesse, Descartes s'est rendu plus utile à l'univers, & doit, par conséquent, en être plus respecté.

Mais, dira-t-on, si dans tous leurs jugements, les nations ne consultoient jamais que leur intérêt, pourquoi le laboureur & le vigneron, plus utiles, sans doute, que le poëte & le géometre, en seroient-ils moins estimés ?

C'est que le public sent confusément que l'estime est, entre ses mains, un trésor imaginaire, qui n'a de valeur réelle qu'autant qu'il en fait une distribution sage & ménagée ; que, par conséquent, il ne doit point attacher d'estime à des travaux dont tous les hommes sont capables. L'estime, alors devenue trop commune, perdrait, pour ainsi dire, toute sa vertu ; elle ne féconderoit plus les germes d'esprit & de probité répandus dans toutes les ames, & ne produiroit plus enfin ces hommes illustres en tous les genres, qu'anime à la poursuite de la gloire la difficulté de l'obtenir. Le public apperçoit donc qu'à l'égard de l'agriculture, c'est l'art & non l'artiste qu'il doit honorer ; & que, s'il a jadis, sous les noms de Cérès & de Bacchus, déifié le premier laboureur & le premier vigneron, cet honneur, si justement accordé aux inventeurs de l'agriculture, ne doit point être prodigué à des manœuvres.

Dans tout pays où le paysan n'est point surchargé d'impôts, l'espoir du gain, attaché à celui de la récolte, suffit pour l'engager à la culture des terres ; & j'en conclus que, dans certains cas, comme l'a déjà fait voir Mr. Duclos (1), il est de l'intérêt des

(1) Voyez son excellent ouvrage, intitulé : *Considérations sur les mœurs de ce siècle.*

nations de proportionner leur estime, non-seulement à l'utilité d'un art, mais encore à sa difficulté.

Qui doute qu'un recueil de faits, tel que celui de la *Bibliothèque orientale*, ne soit aussi instructif, aussi agréable, &, par conséquent, aussi utile qu'une excellente tragédie ? Pourquoi donc le public a-t-il plus d'estime pour le poète tragique que pour le savant compilateur ? C'est qu'assuré, par le grand nombre des entreprises comparé au petit nombre des succès, de la difficulté du genre dramatique, le public sent que, pour former des Corneille, des Racine, des Crébillon & des Voltaire, il doit attacher infiniment plus de gloire à leurs succès ; & qu'au contraire, il suffit d'honorer les simples compilateurs du plus foible genre d'estime, pour être abondamment pourvu de ces ouvrages dont tous les hommes sont capables, & qui ne sont proprement que l'œuvre du temps & de la patience.

Parmi les savants, tous ceux qui, totalement privés des lumières philosophiques, ne font que rassembler dans des recueils les faits épars dans les ruines de l'antiquité, sont, par rapport à l'homme d'esprit, ce que les tireurs de pierre sont par rapport à l'architecte ; ce sont eux qui fournissent les matériaux des édifices ; sans eux, l'architecte seroit inutile. Mais peu d'hommes peuvent devenir bons architectes ; tous sont propres à tirer la pierre : il est donc de l'intérêt du public d'accorder aux premiers une paie d'estime proportionnée à la difficulté de leur art. C'est par ce même motif, & parce que l'esprit d'invention & de système ne s'acquiert ordinairement que par de longues & pénibles méditations, qu'on attache plus d'estime à ce genre d'esprit qu'à tout

autre ; & qu'enfin , dans tous les genres d'une utilité à peu près pareille , le public proportionne toujours son estime à l'inégale difficulté de ces divers genres.

Je dis d'une utilité à peu près pareille ; parce que , s'il étoit possible d'imaginer une sorte d'esprit absolument inutile , quelque difficile qu'il fût d'y exceller , le public n'accorderoit aucune estime à un pareil talent ; il traiteroit celui qui l'auroit acquis , comme Alexandre traita cet homme , qui , devant lui , dardoit , dit-on , avec une adresse merveilleuse , des grains de millet à travers le trou d'une aiguille , & qui n'obtint de l'équité du prince qu'un boisseau de millet pour récompense.

La contradiction , qu'on croit quelquefois appercevoir entre l'intérêt & les jugements du public , n'est donc jamais qu'apparente. L'intérêt public , comme je m'étois proposé de le prouver , est donc le seul distributeur de l'estime accordée aux différentes sortes d'esprit.



C H A P I T R E X I I I .

De la probité , par rapport aux siècles & aux peuples divers.

Dans tous les siècles & les pays divers , la probité ne peut être que l'habitude des actions utiles à sa nation. Quelque certaine que soit cette proposition , pour en faire sentir plus évidemment la vérité , je tâcherai de donner des idées nettes & précises de la vertu.

Pour cet effet , j'exposerai les deux sentiments qui , sur ce sujet , ont jusqu'à présent partagé les moralistes.

Les uns soutiennent que nous avons de la vertu une idée absolue & indépendante des siècles & des gouvernements divers ; que la vertu est toujours une , & toujours la même. Les autres soutiennent , au contraire , que chaque nation s'en forme une idée différente.

Les premiers apportent , en preuve de leurs opinions , les rêves ingénieux , mais inintelligibles du platonisme. La vertu , selon eux , n'est autre chose que l'idée même de l'ordre , de l'harmonie & d'un beau essentiel. Mais ce beau est un mystère , dont ils ne peuvent donner d'idée précise : aussi n'établissent-ils point leur système sur la connoissance que l'histoire nous donne du cœur & de l'esprit humain.

Les seconds , & parmi eux Montaigne , avec des armes d'une trempe plus forte que des raisonne-

ments , c'est-à-dire , avec des faits , attaquent l'opinion des premiers , font voir qu'une action , vertueuse au Nord , est vicieuse au Midi , & en concluent que l'idée de la vertu est purement arbitraire.

Telles sont les opinions de ces deux especes de philosophes. Ceux-là , pour n'avoir pas consulté l'histoire , errent encore dans le dédale d'une métaphysique de mots : ceux-ci , pour n'avoir point assez profondément examiné les faits que l'histoire présente , ont pensé que le caprice seul décidait de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines. Ces deux sectes de philosophes se sont également trompées ; mais l'une & l'autre auroient échappé à l'erreur , s'ils avoient considéré d'un œil attentif l'histoire du monde. Alors ils auroient senti que les siècles doivent nécessairement amener , dans le physique & le moral , des révolutions qui changent la face des empires ; que , dans les grands bouleversements , les intérêts d'un peuple éprouvent toujours de grands changements ; que les mêmes actions peuvent lui devenir successivement utiles & nuisibles , & , par conséquent , prendre tour à tour le nom de vertueuses & de vicieuses.

Conséquemment à cette observation , s'ils eussent voulu se former de la vertu une idée purement abstraite & indépendante de la pratique , ils auroient reconnu que , par ce mot de vertu , l'on ne peut entendre que le desir du bonheur général ; que , par conséquent , le bien public est l'objet de la vertu , & que les actions qu'elle commande sont les moyens dont elle se sert pour remplir cet objet ; qu'ainsi l'idée de la vertu n'est point arbitraire ; que , dans les siècles & les pays divers , tous les hommes , du

moins ceux qui vivent en société, ont dû s'en former la même idée ; & qu'enfin, si les peuples se la représentent sous des formes différentes, c'est qu'ils prennent pour la vertu même les divers moyens dont elle se sert pour remplir son objet.

Cette définition de la vertu en donne, je pense ; une idée nette, simple, & conforme à l'expérience ; conformité qui peut seule constater la vérité d'une opinion.

La pyramide de Vénus-Uranie, dont la cime se perdoit dans les cieux, & dont la base étoit appuyée sur la terre, est l'emblème de tout système, qui s'écroule à mesure qu'on l'édifie, s'il ne porte sur la base inébranlable des faits & de l'expérience. C'est aussi sur des faits, c'est-à-dire, sur la folie & la bizarrerie jusqu'à présent inexplicables des loix & des usages divers, que j'établis la preuve de mon opinion.

Quelque stupides qu'on suppose les peuples, il est certain qu'éclairés par leurs intérêts, ils n'ont point adopté, sans motifs, les coutumes ridicules qu'on trouve établies chez quelques-uns d'eux ; la bizarrerie de ces coutumes tient donc à la diversité des intérêts des peuples : en effet, s'ils ont toujours confusement entendu, par le mot de vertu, le desir du bonheur public ; s'ils n'ont, en conséquence, donné le nom d'honnêtes qu'aux actions utiles à la patrie ; & si l'idée d'utilité a toujours été secrètement associée à l'idée de vertu ; on peut assurer que les coutumes les plus ridicules, & même les plus cruelles, ont, comme je vais le montrer par quelques exemples, toujours eu pour fondement l'utilité réelle ou apparente du bien public.

Le vol étoit permis à Sparte ; l'on n'y punissoit

que la mal-adresse du voleur surpris (1) : quoi de plus bizarre que cette coutume ? Cependant, si l'on se rappelle les loix de Lycurgue, & le mépris qu'on avoit pour l'or & l'argent dans une république où les loix ne donnoient cours qu'à une monnoie d'un fer lourd & cassant, on sentira que les vols de poules & de légumes étoient les seuls qu'on y pût commettre. Toujours faits avec adresse, souvent niés avec fermeté (2), de pareils vols entretenoient les Lacédémoniens dans l'habitude du courage & de la vigilance : la loi qui permettoit le vol, pouvoit donc être très-utile à ce peuple, qui n'avoit pas moins à redouter de la trahison des Ilotes, que de l'ambition des Perses, & qui ne pouvoit opposer aux attentats des uns, comme aux armées innombrables des autres, que le boulevard de ces deux vertus. Il est donc certain que le vol, nuisible à tout peuple riche, mais utile à Sparte, y devoit être honoré.

(1) Le vol est pareillement en honneur au royaume de Congo ; mais il ne doit point être fait à l'insu du possesseur de la chose volée : il faut tout ravir de force. Cette coutume, disent-ils, entretient le courage des peuples. Chez les Scythes, au contraire, nul crime plus grand que le vol ; & leur manière de vivre exigeoit qu'on le punit sévèrement : leurs troupeaux erroient çà & là dans les plaines ; quelle facilité à dérober, & quel désordre, si l'on eût toléré de pareils vols ! Aussi, dit Aristote, a-t-on, chez eux, établi la loi pour gardienne des troupeaux.

(2) Tout le monde fait le trait qu'on raconte d'un jeune Lacédémonien, qui, plutôt que d'avouer son larcin, se laissa, sans crier, dévorer le ventre par un jeune renard qu'il avoit volé & caché sous sa robe.

A la fin de l'hiver , lorsque la disette des vivres contraint le sauvage à quitter sa cabane , & que la faim lui commande d'aller à la chasse faire de nouvelles provisions , quelques-unes des nations sauvages s'assemblent avant leur départ , font monter leurs sexagénaires sur des chênes , & font secouer ces chênes par des bras nerveux ; la plupart des vieillards tombent , & sont massacrés dans le moment même de leur chute. Ce fait est connu , & rien ne paroît d'abord plus abominable que cette coutume : cependant , quelle surprise , lorsqu'après avoir remonté à son origine , on voit que le sauvage regarde la chute de ces malheureux vieillards comme la preuve de leur impuissance à soutenir les fatigues de la chasse ! Les laissera-t-il dans des cabanes ou des forêts en proie à la famine ou aux bêtes féroces ? Il aime mieux leur épargner la durée & la violence des douleurs , & , par des parricides prompts & nécessaires , arracher leurs pères aux horreurs d'un mort trop cruelle & trop lente. Voilà le principe d'une coutume si exécrable ; voilà comme un peuple vagabond , que la chasse & le besoin de vivres retiennent fix mois dans des forêts immenses , se trouve , pour ainsi dire , nécessité à cette barbarie ; & comment , en ces pays , le parricide est inspiré & commis par le même principe d'humanité qui nous le fait regarder avec horreur (1).

(1) Au royaume de Juida , en Afrique , on ne donne aucun secours aux malades ; ils guérissent comme ils peuvent : & , lorsqu'ils sont rétablis , ils n'en vivent pas moins cordialement avec ceux qui les ont ainsi abandonnés.

Les habitants de Congo tuent les malades qu'ils imagi-

Mais, sans avoir recours aux nations sauvages, qu'on jette les yeux sur un pays policé, tel que la Chine; qu'on se demande pourquoi l'on y donne aux peres le droit de vie & de mort sur leurs enfants, & l'on verra que les terres de cet empire, quelque étendues qu'elles soient, n'ont pu quelquefois subvenir qu'avec peine aux besoins de ses nombreux habitants: or, comme la trop grande disproportion entre la multiplicité des hommes & la fécondité des terres occasionneroit nécessairement des guerres funestes à cet empire, & peut-être même à l'univers, on conçoit que, dans un instant de disette, & pour prévenir une infinité de meurtres & de malheurs inutiles, la nation Chinoise, humaine dans ses intentions, mais barbare dans le choix des moyens, a pu, par le sentiment d'une humanité peu éclairée, regarder ces cruautés comme nécessaires au repos du monde. *J'y sacrifie, s'est-elle dit, quelques victimes infortunées, auxquelles l'enfance & l'ignorance dérobent la connoissance & les horreurs de la mort, en quoi consiste peut-être ce qu'elle a de plus redoutable* (1).

nent ne pouvoir en revenir; c'est, disent-ils, pour leur épargner les douleurs de l'agonie.

Dans l'isle Formose, lorsqu'un homme est dangereusement malade, on lui passe un nœud coulant au col, & on l'étrangle pour l'arracher à la douleur.

(1) La maniere de se défaire des filles, dans les pays catholiques, est de les forcer à prendre le voile: plusieurs passent ainsi une vie malheureuse, en proie au désespoir. Peut-être notre coutume, à cet égard, est-elle plus barbare que celle des Chinois.

C'est, sans doute, au desir de s'opposer à la trop grande multiplication des hommes, &, par conséquent, à la même origine, qu'on doit attribuer la vénération ridicule que certains peuples d'Afrique conservent encore aujourd'hui pour des solitaires, qui s'interdisent avec les femmes le commerce qu'ils se permettent avec les brutes.

Ce fut pareillement le motif de l'intérêt public, & le desir de protéger la pudique beauté contre les attentats de l'incontinence, qui jadis engagea les Suisses à publier un édit par lequel il étoit non-seulement permis, mais même ordonné à chaque prêtre de se pourvoir d'une concubine (1).

Sur les côtes de Coromandel, où les femmes s'affranchissoient par le poison du joug importun de l'hymen, ce fut enfin le même motif qui, par un remède aussi odieux que le mal, engagea le législateur à pourvoir à la sûreté des maris, en forçant les femmes de se brûler sur le tombeau de leurs époux (2).

(1) Zwingle, en écrivant aux Cantons Suisses, leur rappelle l'édit fait par leurs ancêtres, qui enjoignoit à chaque prêtre d'avoir sa concubine, de peur qu'il n'attentât à la pudicité de son prochain. *Fra. Paolo, Hist du Conc. de Trente, lib. I.*

Il est dit au dix-septieme canon du concile de Tolède : *Que celui qui se contente d'une seule femme à titre d'épouse ou de concubine, à son choix, ne sera pas rejeté de la communion.* C'étoit apparemment pour mettre la femme mariée à l'abri de toute insulte, qu'alors l'église toléroit les concubines.

(2) Les femmes de Mézurado sont brûlées avec leurs époux. Elles demandent elles-mêmes l'honneur du bûcher ; mais elles font en même temps tout ce qu'elles peuvent pour s'échapper.

D'accord avec mes raisonnements , tous les faits que je viens de citer concourent à prouver que les coutumes , même les plus cruelles & les plus folles , ont toujours pris leur source dans l'utilité réelle ou du moins apparente du public.

Mais, dira-t-on, ces coutumes n'en sont pas moins odieuses ou ridicules : oui , parce que nous ignorons les motifs de leur établissement , & parce que ces coutumes , consacrées par leur antiquité ou par la superstition , ont par la négligence ou la foiblesse des gouvernements , subsisté long - temps après que les causes de leur établissement avoient disparu.

Lorsque la France n'étoit , pour ainsi dire , qu'une vaste forêt , qui doute que ces donations de terres en friche faites aux ordres religieux , ne dussent alors être permises , & que la prorogation d'une pareille permission ne fût maintenant aussi absurde & aussi nuisible à l'état qu'elle pouvoit être sage & utile , lorsque la France étoit encore inculte ? Toutes les coutumes qui ne procurent que des avantages passagers , sont comme des échafauds qu'il faut abattre , quand les palais sont élevés.

Rien de plus sage au fondateur de l'empire des Incas , que de s'annoncer d'abord aux Péruviens comme le fils du Soleil , & de leur persuader qu'il leur apportoit les loix que lui avoit dictées le dieu son père. Ce mensonge imprimoit aux sauvages plus de respect pour sa législation ; ce mensonge étoit donc trop utile à cet état naissant , pour ne devoir point être regardé comme vertueux : mais , après avoir assis les fondements d'une bonne législation , après s'être assuré , par la forme même du gouvernement , de l'exactitude avec laquelle les loix seroient toujours

observées, il falloit que, moins orgueilleux ou plus éclairé, ce législateur prévît les révolutions qui pourroient arriver dans les mœurs & les intérêts de ses peuples, & les changements qu'en conséquence il faudroit faire dans ses loix; qu'il déclarât à ces mêmes peuples, par lui ou par ses successeurs, le mensonge utile & nécessaire dont il s'étoit servi pour les rendre heureux; que, par cet aveu, il ôtât à ses loix le caractère de divinité, qui, les rendant sacrées & inviolables, devoit s'opposer à toute réforme, & qui peut-être eût un jour rendu ces mêmes loix nuisibles à l'état, si, par le débarquement des Européens, cet empire n'eût été détruit presque aussi-tôt que formé.

L'intérêt des états est, comme toutes les choses humaines, sujet à mille révolutions. Les mêmes loix & les mêmes coutumes deviennent successivement utiles & nuisibles au même peuple; d'où je conclus que ces loix doivent être tour-à-tour adoptées & rejetées, & que les mêmes actions doivent successivement porter les noms de vertueuses ou de vicieuses; proposition qu'on ne peut nier, sans convenir qu'il est des actions à la fois vertueuses & nuisibles à l'état, sans saper, par conséquent, les fondemens de toute législation & de toute société.

La conclusion générale de tout ce que je viens de dire, c'est que la vertu n'est que le desir du bonheur des hommes; & qu'ainsi la probité, que je regarde comme la vertu mise en action, n'est, chez tous les peuples & dans tous les gouvernemens divers, que l'habitude des actions utiles à sa nation (1).

(1) Je crois qu'il n'est pas nécessaire d'avertir que je

Quelque évidente que soit cette conclusion, comme il n'est point de nation qui ne connoisse & ne confonde ensemble deux différentes especes de vertu; l'une, que j'appellerai *vertu de préjugé*; & l'autre, *vraie vertu*; je crois, pour ne laisser rien à desirer sur ce sujet, devoir examiner la nature de ces différentes sortes de vertu.

ne parle ici que de la *probité politique*, & non de la *probité religieuse*, qui se propose d'autres fins, se prescrit d'autres devoirs, & rend à des objets plus sublimes.





CHAPITRE XIV.

Des vertus de préjugé, & des vraies vertus.

Je donne le nom de *vertus de préjugé* à toutes celles dont l'observation exacte ne contribue en rien au bonheur public; telles sont la chasteté des vestales, les austérités de ces fakirs insensés dont l'Inde est peuplée; vertus qui, souvent indifférentes & même nuisibles à l'état, sont le supplice de ceux qui s'y vouent. Ces fausses vertus sont, dans la plupart des nations, plus honorées que les vraies vertus, & ceux qui les pratiquent, en plus grande vénération que les bons citoyens.

Personne de plus honoré dans l'Indoustan que les Bramines (1) : l'on y adore jusqu'à leurs nudités (2); l'on y respecte aussi leurs pénitences, & ces pénitences sont réellement affreuses (3) : les uns restent

(1) Les Bramines ont le privilège exclusif de demander l'aumône : ils exhortent à la donner, & ne la donnent pas.

(2) Pourquoi, disent ces Bramines, *devenus hommes, aurions-nous honte d'aller nus, puisque nous sommes sortis nus & sans honte du ventre de notre mère.*

Les Caraïbes n'ont pas moins de honte d'un vêtement que nous en aurions de la nudité. Si la plupart des sauvages couvrent certaines parties de leurs corps, ce n'est point en eux l'effet d'une pudeur naturelle, mais de la délicatesse, de la sensibilité de certaines parties, & de la crainte de se blesser en traversant les bois & les halliers.

(3) Il est, au royaume de Pégou, des anachoretés,

toute leur vie attachés à un arbre ; les autres se balancent sur les flammes ; ceux-ci portent des chaînes d'un poids énorme ; ceux-là ne se nourrissent que de liquides ; quelques-uns se ferment la bouche d'un cademat, & quelques autres s'attachent une clochette au prépuce : il est d'une femme de bien d'aller en dévotion baiser cette clochette, & c'est un honneur aux peres de profiter leurs filles à des Fakirs.

Entre les actions ou les coutumes auxquelles la superstition attache le nom de sacrées, une des plus plaisantes, sans contredit, est celle des Juibus, prêtresses de l'isle Formose : » Pour officier dignement, » & mériter la vénération des peuples, elles doivent, après des sermons, des contorsions & des » hurlements, s'écrier qu'elles voient leurs dieux : » ce cri jetté, elles se roulent par terre, montent » sur le toit des pagodes, découvrent leur nudité, » se claquent les fesses, lâchent leur urine, descendent nues, & se lavent en présence de l'assemblée (1) «.

Trop heureux encore les peuples chez qui, du moins, les vertus de préjugé ne sont que ridicules ; souvent elles sont barbares (2). Dans la capitale du

nommés *Santons* ; ils ne demandent jamais rien, fussent-ils mourir de faim. On prévient, à la vérité, tous leurs desirs. Quiconque se confesse à eux ne peut être puni, quelque crime qu'il ait commis. Ces Santons logent à la campagne dans des troncs d'arbres : après leur mort, on les honore comme des dieux.

(1) *Voyages de la compagnie des Indes Hollandoises.*

(2) Les femmes de Madagascar croient aux heures, aux jours heureux ou malheureux. C'est un devoir de reli-

Cochin , l'on élève des crocodiles ; & quiconque s'expose à la fureur de ces animaux , & s'en fait dévorer , est compté parmi les élus. Au royaume de Martemban , c'est un acte de vertu , le jour qu'on promene l'idole , de se précipiter sous les roues du chariot , ou de se couper la gorge à son passage : qui se voue à cette mort est réputé saint , & son nom est , à cet effet , inscrit dans un livre.

Or , s'il est des vertus , il est aussi des crimes de préjugé. C'en est un pour un Bramine d'épouser une vierge. Dans l'isle Formose , si , pendant les trois mois qu'il est ordonné d'aller nud , un homme est

gion , lorsqu'elles accouchent dans les heures ou jours malheureux , d'exposer leurs enfants aux bêtes , de les enterrer , ou de les étouffer.

Dans un des temples de l'empire du Pégu , on élève des vierges. Tous les ans , à la fête de l'idole , on sacrifie une de ces infortunées. Le prêtre , en habits sacerdotaux , la dépouille , l'étrangle , arrache son cœur & le jette au nez de l'idole. Le sacrifice fait , les prêtres dînent , prennent des habits d'une forme horrible , & dansent devant le peuple. Dans les autres temples du même pays , on ne sacrifie que des hommes. On achete , pour cet effet , un esclave beau , bien fait. Cet esclave , vêtu d'une robe blanche , lavé pendant trois matinées , est ensuite montré au peuple. Le quarantième jour , les prêtres lui ouvrent le ventre , arrachent son cœur , barbouillent l'idole de son sang , & mangent sa chair comme sacrée. *Le sang innocent , disent les prêtres , doit couler en expiation des péchés de la nation ; d'ailleurs , il faut bien que quelqu'un aille près du grand Dieu le faire ressouvenir de son peuple.* Il est bon de remarquer que les prêtres ne se chargent jamais de la commission.

couvert du plus petit morceau de toile, il porte, dit-on, une parure indigne d'un homme. Dans cette même isle, c'est un crime aux femmes enceintes d'accoucher avant l'âge de trente-cinq ans : font-elles grosses ? elles s'étendent aux pieds de la prêtresse, qui, en exécution de la loi, les y foule jusqu'à ce qu'elles soient avortées.

Au Pégu, lorsque les prêtres ou magiciens ont prédit la convalescence ou la mort d'un malade (1), c'est un crime au malade condamné d'en revenir. Dans sa convalescence, chacun le fuit & l'injurie. S'il eût été bon, disent les prêtres, dieu l'eût reçu en sa compagnie.

Il n'est peut-être point de pays où l'on n'ait pour quelques-uns de ces crimes de préjugé, plus d'horreur que pour les forfaits les plus atroces & les plus nuisibles à la société.

Chez les Giagues, peuple anthropophage qui dévore ses ennemis vaincus, on peut, sans crime, dit le P. Cavazi, piler ses propres enfants dans un mortier, avec des racines, de l'huile & des feuilles, les faire bouillir, en composer une pâte dont on se frotte pour se rendre invulnérable; mais ce seroit un sacrilège abominable que de ne pas massacrer, au mois de Mars, à coups de bêche, un jeune homme & une jeune femme devant la reine du pays. Lors-

(1) Lorsqu'un Giague est mort, on lui demande pourquoi il a quitté la vie. Un prêtre, contrefaisant la voix du mourant, répond qu'il n'a pas assez fait de sacrifices à ses ancêtres. Ces sacrifices font une partie considérable du revenu des prêtres.

que les grains sont mûrs , la reine , entourée de ses courtisans , sort de son palais , égorge ceux qui se trouvent sur son passage , & les donne à manger à sa suite : ces sacrifices , dit-elle , sont nécessaires pour apaiser les mânes de ses ancêtres , qui voient , avec regret , des gens du commun jouir d'une vie dont ils sont privés ; cette foible consolation peut seule les engager à bénir la récolte.

Au royaume de Congo , d'Angole & de Matamba , le mari peut , sans honte , vendre sa femme ; le pere , son fils ; le fils , son pere : dans ces pays on ne connoît qu'un seul crime (1) ; c'est de refuser les prémices de sa récolte au Chitombé , grand-prêtre de la nation. Ces peuples , dit le pere Labat , si dépourvus de toutes vraies vertus , sont très-scrupuleux observateurs de cet usage. On juge bien qu'uniquement occupé de l'augmentation de ses revenus , c'est tout ce que leur recommande le Chitombé (2) : il

(1) Au royaume de Lao , les Talapoins , prêtres du pays , ne peuvent être jugés que par le roi lui-même. Ils se confessent tous les mois : fideles à cette observance , ils peuvent d'ailleurs commettre impunément mille abominations. Ils aveuglent tellement les princes , qu'un Talapoin ; convaincu de fausse monnoie , fut renvoyé absous par le roi. *Les séculiers* , disoit-il , *auroient dû lui faire de plus grands présents*. Les plus considérables du pays tiennent à grand honneur de rendre aux Talapoins les services les plus bas. Aucun d'eux ne se vêtiroit d'un habit qui n'eût pas été quelque temps porté par un Talapoin.

(2) Ce Chitombé entretient jour & nuit un feu sacré ; dont il vend les tisons fort cher. Celui qui les achete se croit à l'abri de tout accident. Ce grand-prêtre ne reconnoît aucun juge. Lorsqu'il s'absente pour visiter les pays

ne desirer point que les negres soient plus éclairés ; il craindrait même que des idées trop saines de la vertu ne diminuassent, & la superstition, & le tribut qu'elle lui paie.

Ce que j'ai dit des crimes & des vertus de préjugé suffit pour faire sentir la différence de ces vertus aux vraies vertus ; c'est-à-dire, à celles qui, sans cesse, ajoutent à la félicité publique, & sans lesquelles les sociétés ne peuvent subsister.

Conséquemment à ces deux différentes espèces de vertus, je distinguerai deux différentes espèces de corruption de mœurs : l'une que j'appellerai *corruption religieuse*, & l'autre, *corruption politique*. Cette distinction m'est nécessaire, 1°. parce que je considère la probité philosophiquement & indépendamment des rapports que la religion a avec la société ; ce que je prie le lecteur de ne pas perdre de vue dans tout le cours de cet ouvrage ; 2°. pour éviter la contradiction perpétuelle qui se trouve chez les nations idolâtres, entre les principes de la religion & ceux de la politique & de la morale. Mais, avant d'entrer dans cet examen, je déclare que c'est en qualité de philosophe & non de théologien que j'écris ; & qu'ainsi je ne prétends, dans ce chapitre & les suivants, traiter que des vertus purement humaines. Cet avertissement donné, j'entre en matière ; & je dis qu'en fait de mœurs, l'on donne le nom

de sa domination, on est obligé, sous peine de mort, de garder la continence. Les negres sont persuadés que, s'il mourait de mort naturelle, cette mort entraînerait la ruine de l'univers. Aussi le successeur désigné l'égorge-t-il dès qu'il est malade.

de

de corruption religieuse à toute espece de libertinage, & principalement à celui des hommes avec les femmes. Cette espece de corruption, dont je ne suis point l'apologiste, & qui est sans doute criminelle, puisqu'elle offense Dieu, n'est cependant point incompatible avec le bonheur d'une nation. Différents peuples ont cru & croient encore que cette espece de corruption n'est pas criminelle : elle l'est, sans doute, en France, puisqu'elle blesse les loix du pays; mais elle le feroit moins, si les femmes étoient communes, & les enfants déclarés enfants de l'état : ce crime alors n'auroit politiquement plus rien de dangereux. En effet, qu'on parcoure la terre, on la voit peuplée de nations différentes, chez lesquelles ce que nous appellons le libertinage, non-seulement n'est pas regardé comme une corruption de mœurs, mais se trouve autorisé par les loix, & même consacré par la religion.

Sans compter, en Orient, les ferrails qui sont sous la protection des loix; au Tunquin, où l'on honore la fécondité, la peine imposée par la loi aux femmes stériles, c'est de chercher & de présenter à leurs époux des filles qui leur soient agréables. En conséquence de cette législation, les Tunquinois trouvent les Européens ridicules de n'avoir qu'une femme; ils ne conçoivent pas comment, parmi nous, des hommes raisonnables croient honorer Dieu par le vœu de chasteté; ils soutiennent que, lorsqu'on le peut, il est aussi criminel de ne pas donner la vie à qui ne l'a pas, que de l'ôter à ceux qui l'ont déjà (1).

(1) Chez les Giagues, lorsqu'on apperçoit, dans une fille, les marques de la fécondité, on fait une fête: lors-

C'est pareillement sous la sauvegarde des loix que les Siamoisés , la gorge & les cuisses à moitié découvertes , portées dans les rues sur des palanquins , s'y présentent dans des attitudes très-lascives. Cette loi fut établie par une de leurs reines , nommée Tirada , qui , pour dégouter les hommes d'un amour plus deshonnête , crut devoir employer toute la puissance de la beauté. Ce projet , disent les Siamoisés , lui réussit. Cette loi , ajoutent-elles , est d'ailleurs assez sage : il est agréable aux hommes d'avoir des desirs , aux femmes de les exciter. C'est le bonheur des deux sexes , le seul bien que le ciel met aux maux dont il nous afflige : & quelle ame assez barbare voudroit encore nous le ravir (1) !

Au royaume de Batimena (2) , toute femme , de quelque condition qu'elle soit , est , par la loi , & sous la peine de la vie , forcée de céder à l'amour de quiconque la desiré ; un refus est contre elle un arrêt de mort.

que ces marques disparoissent , on fait mourir ces femmes , comme indignes d'une vie qu'elles ne peuvent plus procurer.

(1) Un homme d'esprit disoit , à ce sujet , qu'il faut , sans contredit , défendre aux hommes tout plaisir contraire au bien général ; mais qu'avant cette défense , il falloit , par mille efforts d'esprit , tâcher de concilier ce plaisir avec le bonheur public. » Les hommes , ajoutoit-il , sont si malheureux , qu'un plaisir de plus vaut bien la peine qu'on essaie de le dégager de ce qu'il peut avoir de dangereux pour un gouvernement ; & peut-être seroit-il facile d'y réussir , si l'on examinait , dans ce dessein , la législation des pays où ces plaisirs sont permis «.

(2) *Christianisme des Indes* , L. IV : p. 308.

Je ne finirois pas, si je voulois donner la liste de tous les peuples qui n'ont pas la même idée que nous de cette espece de corruption de mœurs : je me contenterai donc, après avoir nommé quelques-uns des pays où la loi autorise le libertinage, de citer quelques-uns de ceux où ce même libertinage fait partie du culte religieux.

Chez les peuples de l'isle Formose, l'ivrognerie & l'impudicité sont des actes de religion. Les voluptés, disent ces peuples, sont les filles du ciel, des dons de sa bonté ; en jouir, c'est honorer la divinité, c'est user de ses bienfaits. Qui doute que le spectacle des caresses & des jouissances de l'amour ne plaise aux dieux ? Les dieux sont bons, & nos plaisirs sont, pour eux, l'offrande la plus agréable de notre reconnoissance. En conséquence de ce raisonnement, ils se livrent publiquement à toute espece de prostitution (1).

C'est encore pour se rendre les dieux favorables, qu'avant de déclarer la guerre, la reine des Giagues fait venir, devant elle, les plus belles femmes & les plus beaux de ses guerriers, qui, dans des attitudes différentes, jouissent, en sa présence, des plaisirs de l'amour. Que de pays, dit Cicéron, où la débauche a ses temples ! Que d'autels élevés à des femmes prostituées (2) ! Sans rappeler l'ancien culte de

(1) Au royaume de Thibet, les filles portent au col les dons de l'impudicité, c'est-à-dire, les anneaux de leurs amants : plus elles en ont, & plus leurs nœces sont célèbres.

(2) A Babylone, toutes les femmes, campées près le temple de Vénus, devoient, une fois en leur vie, obte-

Vénus , de Corytto , les Baniens n'honorent-ils pas , sous le nom de la déesse *Banany* , une de leurs reines , qui , selon le témoignage de Gemelli Carreri , *laissoit jouir sa cour de la vue de toutes ses beautés , prodiguoit successivement ses faveurs à plusieurs amants , & même à deux à la fois.*

Je ne citerai plus , à ce sujet , qu'un seul fait rapporté par Julius Firmicus Maternus , pere du deuxieme siecle de l'église , dans un traité intitulé : *De errore profanarum religionum.* » L'Assyrie , ainsi qu'une » partie de l'Afrique , dit ce pere , adore l'Air , sous » le nom de Junon ou de Vénus vierge. Cette déesse » commande aux éléments ; on lui consacre des » temples : ces temples sont desservis par des prêtres qui , vêtus & parés comme des femmes , » prient la déesse d'une voix languissante & efféminée , irritent les desirs des hommes , s'y prêtent ; » se targuent de leur impudicité ; & , après ces plaisirs préparatoires , croient devoir invoquer la déesse » à grands cris , jouer des instruments , se dire remplies de l'esprit de la divinité , & prophétiser «.

Il est donc une infinité de pays où la corruption

nir , par une prostitution expiatoire , la rémission de leurs péchés. Elles ne pouvoient se refuser au desir du premier étranger qui vouloit purifier leur ame par la jouissance de leur corps. On prévoit bien que les belles & les jolies avoient bientôt satisfait à la pénitence ; mais les laides attendoient quelquefois long-temps l'étranger charitable qui devoit les remettre en état de grace.

Les couvents des Bonzes sont remplis de religieuses idolâtres : on les y reçoit en qualité de concubines. En est-on las , on les renvoie , & on les remplace. Les portes de

des mœurs , que j'appelle *religieuse* , est autorisée par la loi , ou consacrée par la religion.

Que de maux , dira-t-on , attachés à cette espece de corruption ! Mais ne pourroit-on pas répondre que le libertinage n'est politiquement dangereux dans un Etat , que lorsqu'il est en opposition avec les loix du pays , ou qu'il se trouve uni à quelque autre vice du gouvernement ? En vain ajouteroit-on que les peuples où regne ce libertinage , sont le mépris de l'univers. Mais , sans parler des Orientaux & des nations sauvages ou guerrieres , qui , livrées à toutes sortes de voluptés , sont heureuses au dedans , & redoutables au dehors , quel peuple plus célèbre que les Grecs ! peuple qui fait encore aujourd'hui l'étonnement , l'admiration & l'honneur de l'humanité. Avant la guerre du Péloponese , époque fatale à leur vertu , quelle nation & quel pays plus fécond en hommes vertueux & en grands hommes ! On fait cependant le goût des Grecs pour l'amour le plus déshonnête. Ce goût étoit si général , qu'Aristide , surnommé le Juste , cet Aristide qu'on étoit las , disoient les Athéniens , d'entendre toujours louer , avoit cependant aimé Thémistocle. Ce fut la beauté

ces couvents sont assiégées par ces religieuses , qui , pour y être admises , offrent des présents aux Bonzes , qui les reçoivent comme une faveur qu'ils accordent.

Au royaume de Cochin , les Bramines , curieux de faire goûter aux jeunes mariées les premiers plaisirs de l'amour , font accroire au roi & au peuple que ce sont eux qu'on doit charger de cette sainte œuvre. Quand ils entrent quelque part , les peres & les maris les laissent avec leurs filles & leurs femmes.

du jeune Stefileus , de l'isle de Céos , qui , portant dans leur ame les desirs les plus violents , alluma entre eux les flambeaux de la haine. Platon étoit libertin. Socrate même , déclaré par l'oracle d'Apollon , le plus sage des hommes , aimoit Alcibiade & Archelaüs : il avoit deux femmes , & vivoit avec toutes les courtisanes. Il est donc certain que relativement à l'idée qu'on s'est formée des bonnes mœurs , les plus vertueux des Grecs n'eussent passé en Europe que pour des hommes corrompus. Or , cette espece de corruption de mœurs se trouvant , en Grece , portée au dernier excès , dans le temps même que ce pays produisoit des grands hommes en tout genre , qu'il faisoit trembler la Perse , & jettoit le plus grand éclat , on pourroit penser que la corruption des mœurs , à laquelle je donne le nom de *religieuse* , n'est point incompatible avec la grandeur & la félicité d'un état.

Il est une autre espece de corruption de mœurs qui prépare la chute d'un empire , & en annonce la ruine : je donnerai à celle-ci le nom de *corruption politique*.

Un peuple en est infecté , lorsque le plus grand nombre des particuliers qui le composent , détachent leurs intérêts de l'intérêt public. Cette espece de corruption qui se joint quelquefois à la précédente , a donné lieu à bien des Moralistes de les confondre. Si l'on ne consulte que l'intérêt politique d'un état , cette dernière seroit peut-être la plus dangereuse. Un peuple , eût-il d'ailleurs les mœurs les plus pures , s'il est attaqué de cette corruption , est nécessairement malheureux au dedans , & peu redoutable au dehors. La durée d'un tel empire dépend du hasard , qui seul en retarde ou en précipite la chute.

Pour faire sentir combien cette anarchie de tous les intérêts est dangereuse dans un état , considérons le mal qu'y produit la seule opposition des intérêts d'un corps avec ceux de la république : donnons aux Bonzes , aux Talapoins , toutes les vertus de nos Saints. Si l'intérêt du corps des Bonzes n'est point lié à l'intérêt public ; si , par exemple , le crédit du Bonze tient à l'aveuglement des peuples , ce Bonze , nécessairement ennemi de la nation qui le nourrit , sera , à l'égard de cette nation , ce que les Romains étoient à l'égard du monde ; honnêtes entre eux , brigands par rapport à l'univers. Chacun des bonzes eût-il , en particulier , beaucoup d'éloignement pour les grandeurs , le corps n'en sera pas moins ambitieux ; tous ses membres travailleront , souvent sans le savoir , à son agrandissement ; ils s'y croiront autorisés par un principe vertueux (1). Il n'est donc rien de plus dangereux dans un état qu'un corps dont l'intérêt n'est pas attaché à l'intérêt général.

Si les prêtres du paganisme firent mourir Socrate , & persécutèrent presque tous les grands hommes , c'est que leur bien particulier se trouvoit opposé au bien public ; c'est que les prêtres d'une fausse religion ont intérêt de retenir les peuples dans l'aveuglement , & , pour cet effet , de poursuivre tous ceux qui peuvent l'éclairer : exemple quelquefois imité par les ministres de la vraie religion , qui , sans le même besoin , ont souvent eu recours aux mêmes cruautés , ont persécuté , déprimé les grands hom-

(1) Dans la vraie religion même , il s'est trouvé des prêtres qui , dans les temps d'ignorance , ont abusé de la pitié des peuples pour attenter aux droits du sceptre.

mes , se sont faits les panégyristes des ouvrages médiocres , & les critiques des excellents (1).

Quoi de plus ridicule , par exemple , que la défense faite dans certains pays , d'y faire entrer aucun exemplaire de *l'Esprit des loix* ? ouvrage que plus d'un prince fait lire & relire à son fils. Ne peut-on pas , d'après un homme d'esprit , répéter à ce sujet , qu'en sollicitant cette défense , les moines en ont usé comme les Scythes avec leurs esclaves ? Ils leur crevoient les yeux , pour qu'ils tournassent la meule avec moins de distraction.

Il paroît donc que c'est uniquement de la conformité ou de l'opposition de l'intérêt des particuliers

(1) Voici comme s'exprime , au sujet de Mr. de Montesquieu , le père Millot , jésuite , dans un discours couronné par l'académie de Dijon , sur la question : *Est-il plus utile d'étudier les hommes que les livres ? . . .* » Ces règles de conduite , ces maximes de gouvernement , qui » devroient être gravées sur le trône des rois & dans » le cœur de quiconque est revêtu de l'autorité , n'est-ce » pas à une profonde étude des hommes que nous les devons ? Temoin cet illustre citoyen , cet organe , ce juge » des loix , dont la France & l'Europe entière arrosent le » tombeau de leurs larmes ; mais dont elles verront toujours le génie éclairer les nations , & tracer le plan » de la félicité publique ; écrivain immortel , qui abregioit tout , parce qu'il voyoit tout ; & qui vouloit faire » penser , parce que nous en avons besoin bien plus que » de lire. Avec quelle ardeur , quelle sagacité , avoit-il » étudié le genre humain ! Voyageant comme Solon , » méditant comme Pythagore , conversant comme Platon , » lisant comme Cicéron , peignant comme Tacite , tous jours son objet fut l'homme ; son étude fut celle des

avec l'intérêt général, que dépend le bonheur ou le malheur public ; & qu'enfin, la corruption religieuse de mœurs peut, comme l'histoire le prouve, s'allier souvent à la magnanimité, à la grandeur d'ame, à la sagesse, aux talents, enfin à toutes les qualités qui forment les grands hommes.

On ne peut nier que des citoyens tachés de cette espèce de corruption de mœurs, n'aient souvent rendu à la patrie des services plus importants que les plus sévères anachorettes. Que ne doit-on pas à la galante Circassienne, qui, pour assurer sa beauté, ou celle de ses filles, a, la première, osé les inoculer ? Que d'enfants l'inoculation n'a-t-elle pas ar-

» hommes ; il les connaît. Déjà commencent à germer les
 » semences fécondes qu'il jeta dans les esprits modéra-
 » teurs des peuples & des empires. Ah ! recueillons-en les
 » fruits avec reconnaissance, &c. ». Le Pere Millot ajoute
 dans une note :... » Quand un auteur d'une probité re-
 » connue, qui pense fortement, & qui s'exprime toujours
 » comme il pense, dit en termes formels : *La religion chré-*
 » *tienne, qui ne semble avoir d'autre objet que la félicité de*
 » *l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci ; quand*
 » il ajoute, en réfutant un paradoxe dangereux de Bayle :
 » *Les principes du christianisme, bien gravés dans le cœur,*
 » *seroient infiniment plus forts que ce faux honneur des mo-*
 » *narchies ; ces vertus humaines des républiques, & cette*
 » *crainte servile des états despotiques, c'est-à-dire, plus forts*
 » *que les trois principes du gouvernement politique établis*
 » *dans l'Esprit des Loix : peut-on accuser un tel auteur, si*
 » *on a lu son ouvrage, d'avoir prétendu y porter des*
 » *coups mortels au christianisme* « ?

(On laisse cette note, quoiqu'elle ne se trouve ni dans l'édition originale, ni dans le manuscrit de l'auteur.)

rachés à la mort ? Peut-être n'est-il point de fondatrice d'ordre de religieuses qui se soit rendue recommandable à l'univers par un aussi grand bienfait, & qui, par conséquent, ait autant mérité de sa reconnaissance.

Au reste, je crois devoir encore répéter à la fin de ce chapitre, que je n'ai point prétendu me faire l'apologiste de la débauche. J'ai seulement voulu donner des notions nettes de ces deux différentes especes de corruption de mœurs, qu'on a trop souvent confondues, & sur lesquelles on semble n'avoir eu que des idées confuses. Plus instruits du véritable objet de la question, on peut en mieux connoître l'importance, mieux juger du degré de mépris qu'on doit assigner à ces deux différentes sortes de corruption, & reconnoître qu'il est deux especes différentes de mauvaises actions ; les unes qui sont vicieuses dans toutes formes de gouvernement, & les autres qui ne sont nuisibles, &, par conséquent, criminelles, chez un peuple, que par l'opposition qui se trouve entre ces mêmes actions & les loix du pays.

Plus de connoissance du mal doit donner aux Moralistes plus d'habileté pour la cure. Ils pourront considérer la morale d'un point de vue nouveau, &, d'une science vaine, faire une science utile à l'univers.



CHAPITRE XV.

De quelle utilité peut être à la morale la connoissance des principes établis dans les Chapitres précédents.

Si la morale a , jusqu'à présent , peu contribué au bonheur de l'humanité , ce n'est pas qu'à d'heureuses expressions , à beaucoup d'élégance & de netteté , plusieurs Moralistes n'aient joint beaucoup de profondeur d'esprit & d'élévation d'ame : mais , quelque supérieurs qu'aient été ces Moralistes , il faut convenir qu'ils n'ont pas assez souvent regardé les différents vices des nations comme des dépendances nécessaires de la différente forme de leur gouvernement : ce n'est cependant qu'en considérant la morale de ce point de vue , qu'elle peut devenir réellement utile aux hommes. Qu'ont produit , jusqu'aujourd'hui , les plus belles maximes de morale ? Elles ont corrigé quelques particuliers des défauts que , peut-être , ils se reprochoient ; d'ailleurs , elles n'ont produit aucun changement dans les mœurs des nations. Quelle en est la cause ? C'est que les vices d'un peuple sont , si j'ose le dire , toujours cachés au fond de sa législation : c'est là qu'il faut fouiller , pour arracher la racine productrice de ses vices. Qui n'est doué ni des lumières ni du courage nécessaires pour l'entreprendre , n'est , en ce genre , de presque aucune utilité à l'univers. Vouloir détruire des vices attachés à la législation d'un peuple , sans faire aucun

changement dans cette législation , c'est prétendre à l'impossible , c'est rejeter les conséquences justes des principes qu'on admet.

Qu'espérer de tant de déclamations contre la fausseté des femmes , si ce vice est l'effet nécessaire d'une contradiction entre les desirs de la nature & les sentimens que , par les loix & la décence , les femmes sont contraintes d'affecter ? Dans le Malabar , à Madagascar , si toutes les femmes sont vraies , c'est qu'elles y satisfont , sans scandale , toutes leurs fantaisies , qu'elles ont mille galans , & ne se déterminent au choix d'un époux qu'après des essais répétés. Il en est de même des sauvages de la Nouvelle-Orléans , de ces peuples où les parentes du grand Soleil , les princesses du sang , peuvent , lorsqu'elles se dégoûtent de leurs maris , les répudier pour en épouser d'autres. En de tels pays , on ne trouve point de femmes fausses , parce qu'elles n'ont aucun intérêt de l'être.

Je ne prétends pas insérer , de ces exemples , qu'on doive introduire chez nous de pareilles mœurs. Je dis seulement qu'on ne peut raisonnablement reprocher aux femmes une fausseté dont la décence & les loix leur font , pour ainsi dire , une nécessité ; & qu'enfin l'on ne change point les effets , en laissant subsister les causes.

Prenons la médifance pour second exemple. La médifance est , sans doute , un vice : mais c'est un vice nécessaire ; parce qu'en tout pays où les citoyens n'auront point de part au maniement des affaires publiques , ces citoyens , peu intéressés à s'instruire , doivent croupir dans une honteuse paresse. Or , s'il est dans ce pays , de mode & d'usage de se jeter

dans le monde, & du bon air d'y parler beaucoup, l'ignorant, ne pouvant parler de choses, doit nécessairement parler des personnes. Tout panégyrique est ennuyeux, & toute satire agréable; sous peine d'être ennuyeux, l'ignorant est donc forcé d'être médifant. On ne peut donc détruire ce vice, sans anéantir la cause qui le produit, sans arracher les citoyens à la paresse, &, par conséquent, sans changer la forme du gouvernement.

Pourquoi l'homme d'esprit est-il ordinairement moins tracassier, dans les sociétés particulières, que l'homme du monde? C'est que le premier, occupé de plus grands objets, ne parle communément des personnes qu'autant qu'elles ont, comme les grands hommes, un rapport immédiat avec les grandes choses; c'est que l'homme d'esprit, qui ne médit jamais que pour se venger, médit très-rarement, lorsque l'homme du monde, au contraire, est presque toujours obligé de médire pour parler.

Ce que je dis de la médifance, je le dis du libertinage, contre lequel les moralistes se sont toujours si violemment déchaînés. Le libertinage est trop généralement reconnu pour être une suite nécessaire du luxe, pour que je m'arrête à le prouver. Or, si le luxe, comme je suis fort éloigné de le penser, mais comme on le croit communément, est très-utile à l'état; si, comme il est facile de le montrer, l'on n'en peut étouffer le goût, & réduire les citoyens à la pratique des loix somptuaires, sans changer la forme du gouvernement; ce ne seroit donc qu'après quelques réformes en ce genre qu'on pourroit se flatter d'éteindre ce goût du libertinage.

Toute déclamation sur ce sujet est, théologique-

ment, mais non politiquement, bonne. L'objet que se proposent la politique & la législation, est la grandeur & la félicité temporelle des peuples : or, relativement à cet objet, je dis que, si le luxe est réellement utile à la France, il seroit ridicule d'y vouloir introduire une rigidité de mœurs incompatible avec le goût du luxe. Nulle proportion entre les avantages que le commerce & le luxe procurent à l'état, constitué comme il l'est (avantages auxquels il faudroit renoncer pour en bannir le libertinage), & le mal infiniment petit qu'occasionne l'amour des femmes. C'est se plaindre de trouver dans une mine riche quelques paillettes de cuivre mêlées à des veines d'or. Par-tout où le luxe est nécessaire, c'est une inconséquence politique que de regarder la galanterie comme un vice moral : &, si l'on veut lui conserver le nom de vice, il faut alors convenir qu'il en est d'utiles dans certains siècles & certains pays, & que c'est au limon du Nil que l'Egypte doit sa fertilité.

En effet, qu'on examine politiquement la conduite des femmes galantes, on verra que, blâmables à certains égards, elles sont, à d'autres, fort utiles au public ; qu'elles sont, par exemple, de leurs richesses un usage communément plus avantageux à l'état que les femmes les plus sages. Le desir de plaire, qui conduit la femme galante chez le rubanier, chez le marchand d'étoffes ou de modes, lui fait non-seulement arracher une infinité d'ouvriers à l'indigence, où les réduiroit la pratique des loix somptuaires, mais lui inspire encore les actes de la charité la plus éclairée. Dans la supposition que le luxe soit utile à une nation, ne sont-ce pas les femmes galantes qui, en excitant l'industrie des artisans du luxe, les rendent

de jour en jour plus utiles à l'état ? Les femmes sages , en faisant des largesses à des mendiants ou à des criminels , sont donc moins bien conseillées par leurs directeurs , que les femmes galantes par le desir de plaire : celles-ci nourrissent des citoyens utiles ; & celles-là des hommes inutiles , ou même les ennemis de cette nation.

Il suit de ce que je viens de dire , qu'on ne peut se flatter de faire aucun changement dans les idées d'un peuple , qu'après en avoir fait dans sa législation ; que c'est par la réforme des loix qu'il faut commencer la réforme des mœurs ; que des déclamations contre un vice utile , dans la forme actuelle d'un gouvernement , seroient politiquement nuisibles , si elles n'étoient vaines ; mais elles le seront toujours , parce que la masse d'une nation n'est jamais remuée que par la force des loix. D'ailleurs , qu'il me soit permis de l'observer en passant : parmi les Moralistes , il en est peu qui sachent , en armant nos passions les unes contre les autres , s'en servir utilement pour faire adopter leur opinion : la plupart de leurs conseils sont trop injurieux. Ils devraient pourtant sentir que des injures ne peuvent , avec avantage , combattre contre des sentiments ; que c'est une passion qui seule peut triompher d'une passion ; que pour inspirer , par exemple , à la femme galante plus de retenue & de modestie vis-à-vis du public , il faut se mettre en opposition sa vanité avec sa coquetterie , lui faire sentir que la pudeur est une invention de l'amour & de la volupté raffinée (1) ; que c'est à la

(1) C'est en considérant la pudeur sous ce point de vue , qu'on peut répondre aux arguments des Stoïciens & des

gaze , dont cette même pudeur couvre les beautés d'une femme , que le monde doit la plupart de ses plaisirs ; qu'au Malabar , où les jeunes agréables se présentent demi-nuds dans les assemblées ; qu'en certains cantons de l'Amérique , où les femmes s'offrent sans voile aux regards des hommes , les desirs perdent tout ce que la curiosité leur communiqueroit de vivacité ; qu'en ces pays , la beauté avilie n'a de commerce qu'avec les besoins ; qu'au contraire , chez les peuples où la pudeur suspend un voile entre les desirs & les nudités , ce voile mystérieux est le talisman qui retient l'amant aux genoux de sa maîtresse : & que c'est enfin la pudeur qui met aux foibles mains de la beauté le sceptre qui commande à la force. Sachez de plus , diroient-ils à la femme galante , que les malheureux sont en grand nombre ; que les infortunés , ennemis nés de l'homme heureux , lui font un crime de son bonheur ; qu'ils

Cyniques , qui soutenoient que l'homme vertueux ne faisoit rien dans son intérieur , qu'il ne dût faire à la face des nations , & qui croyoient , en conséquence , pouvoir se livrer publiquement aux plaisirs de l'amour. Si la plupart des législateurs ont condamné ces principes cyniques , & mis la pudeur au nombre des vertus , c'est , leur répondra-t-on , qu'ils ont craint que le spectacle fréquent de la jouissance ne jettât quelque dégoût sur un plaisir auquel sont attachés la conservation de l'espece & la durée du monde. Ils ont d'ailleurs senti , qu'en voilant quelques-uns des appas d'une femme , un vêtement la paroît de toutes les beautés dont peut l'embellir une vive imagination ; que ce vêtement piquoit la curiosité , rendoit les caresses plus délicieuses , les faveurs plus flatteuses , & multiplioit enfin haïssent

haïssent en lui une félicité trop indépendante d'eux ; que le spectacle de vos amusements est un spectacle qu'il faut éloigner de leurs yeux ; & que l'indécence, en trahissant le secret de vos plaisirs, vous expose à tous les traits de leur vengeance.

C'est en substituant ainsi le langage de l'intérêt au ton de l'injure, que les Moralistes pourroient faire adopter leurs maximes. Je ne m'étendrai pas davantage sur cet article : je rentre dans mon sujet ; & je dis que tous les hommes ne tendent qu'à leur bonheur ; qu'on ne peut les soustraire à cette tendance ; qu'il seroit inutile de l'entreprendre, & dangereux d'y réussir ; que, par conséquent, l'on ne peut les rendre vertueux qu'en unissant l'intérêt personnel à l'intérêt général. Ce principe posé, il est évident que la morale n'est qu'une science frivole, si l'on ne la confond avec la politique & la législation : d'où je conclus que, pour se rendre utiles à

les plaisirs dans la race infortunée des hommes. Si Lycurgue avoit banni de Sparte une certaine espèce de pudeur, & si les filles, en présence de tout un peuple, y luttoient nues avec les jeunes Lacédémoniens, c'est que Lycurgue vouloit que les meres, rendues plus fortes par de semblables exercices, donnassent à l'état des enfants plus robustes. Il savoit que, si l'habitude de voir des femmes nues émouvoit le desir d'en connoître les beautés cachées, ce desir ne pouvoit pas s'éteindre, sur-tout dans un pays où les maris n'obtenoient qu'en secret & furtivement les faveurs de leurs épouses. D'ailleurs, Lycurgue, qui faisoit de l'amour un des principaux ressorts de sa législation, vouloit qu'il devint la récompense, & non l'occupation des Spartiates.

l'univers , les philosophes doivent considérer les objets du point de vue d'où le législateur les contemple. Sans être armés du même pouvoir , ils doivent être animés du même esprit. C'est au Moraliste d'indiquer les loix , dont le législateur assure l'exécution par l'apposition du sceau de sa puissance.

Parmi les Moralistes , il en est peu , sans doute , qui soient assez fortement frappés de cette vérité : parmi ceux même dont l'esprit est fait pour atteindre aux plus hautes idées , il en est beaucoup qui , dans l'étude de la morale & les portraits qu'ils font des vices , ne sont animés que par des intérêts personnels & des haines particulières. Ils ne s'attachent , en conséquence , qu'à la peinture des vices incommodes dans la société ; & leur esprit , qui , peu à peu , se resserre dans le cercle de leur intérêt , n'a bientôt plus la force nécessaire pour s'élever jusqu'aux grandes idées. Dans la science de la morale , souvent l'élévation de l'esprit tient à l'élévation de l'ame. Pour saisir , en ce genre , les vérités réellement utiles aux hommes , il faut être échauffé de la passion du bien général ; & malheureusement en morale , comme en religion , il est beaucoup d'hypocrites.



CHAPITRE XVI.

Des Moralistes hypocrites.

J'entends par *hypocrite* celui qui, n'étant point soutenu dans l'étude de la morale par le desir du bonheur de l'humanité, est trop fortement occupé de lui-même. Il est beaucoup d'hommes de cette espèce : on les reconnoît, d'une part, à l'indifférence avec laquelle ils considèrent les vices destructeurs des empires ; & de l'autre, à l'emportement avec lequel ils se déchainent contre des vices particuliers. C'est en vain que de pareils hommes se disent inspirés par la passion du bien public. Si vous étiez, leur répondra-t-on, réellement animés de cette passion, votre haine pour chaque vice seroit toujours proportionnée au mal que ce vice fait à la société : & , si la vue des défauts les moins nuisibles à l'état, suffisoit pour vous irriter, de quel œil considéreriez-vous l'ignorance des moyens propres à former des citoyens vaillants, magnanimes & désintéressés ? De quel chagrin seriez-vous affectés, lorsque vous apercevriez quelque défaut dans la jurisprudence ou la distribution des impôts, lorsque vous en découvririez dans la discipline militaire, qui décide si souvent du sort des batailles & du ravage de plusieurs provinces ? Alors, pénétrés de la plus vive douleur, à l'exemple de Nerva, on vous verroit, détestant le jour qui vous rend témoin des maux de votre patrie, vous-même en terminer le cours ; ou du moins,

prendre exemple sur ce Chinois vertueux, qui, justement irrité des vexations des Grands, se présente à l'empereur, lui porte ses plaintes : *Je viens, dit-il, m'offrir au supplice auquel de pareilles représentations ont fait traîner six cents de mes concitoyens ; & je t'avertis de te préparer à de nouvelles exécutions : la Chine possède encore dix-huit mille bons patriotes, qui, pour la même cause, viendront successivement te demander le même salaire.* Il se tait à ces mots ; & l'empereur, étonné de sa fermeté, lui accorde la récompense la plus flatteuse pour un homme vertueux ; la punition des coupables & la suppression des impôts.

Voilà de quelle maniere se manifeste l'amour du bien public. Si vous êtes, dirois-je à ces censeurs, réellement animés de cette passion, votre haine pour chaque vice est proportionnée au mal que ce vice fait à l'état : si vous n'êtes vivement affectés que des défauts qui vous nuisent, vous usurpez le nom de moralistes, vous n'êtes que des égoïstes.

C'est donc par un détachement absolu de ses intérêts personnels, par une étude profonde de la science de la législation, qu'un Moraliste peut se rendre utile à sa patrie. Il est alors en état de peser les avantages & les inconvénients d'une loi ou d'un usage, & de juger s'il doit être aboli ou conservé. L'on n'est que trop souvent contraint de se prêter à des abus & même à des usages barbares. Si, dans l'Europe, l'on a si long-temps toléré les duels ; c'est qu'en des pays où l'on n'est point, comme à Rome, animé de l'amour de la patrie, où la valeur n'est point exercée par des guerres continuelles, les Moralistes n'imaginoient peut-être pas d'autres moyens,

& d'entretenir le courage dans le corps des citoyens , & de fournir l'état de vaillants défenseurs : ils croyoient , par cette tolérance , acheter un grand bien au prix d'un petit mal ; ils se trompoient dans le cas particulier du duel : mais il en est mille autres où l'on est réduit à cette option. Ce n'est souvent qu'au choix fait entre deux maux qu'on reconnoît l'homme de génie. Loin de nous tous ces pédants épris d'une fausse idée de perfection. Rien de plus dangereux , dans un état , que ces Moralistes déclamateurs & sans esprit , qui , concentrés dans une petite sphere d'idées , répètent continuellement ce qu'ils ont entendu dire à leurs *mies* , recommandent sans cesse la modération des desirs , & veulent , en tous les cœurs , anéantir les passions : ils ne sentent pas que leurs préceptes , utiles à quelques particuliers placés dans certaines circonstances , feroient la ruine des nations qui les adopteroient.

En effet , si , comme l'histoire nous l'apprend , les passions fortes , telles que l'orgueil & le patriotisme chez les Grecs & les Romains , le fanatisme chez les Arabes , l'avarice chez les Flibustiers , enfantent toujours les guerriers les plus redoutables ; tout homme qui ne menera contre de pareils soldats que des hommes sans passions , n'opposera que de timides agneaux à la fureur des loups. Aussi la sage nature a-t-elle enfermé dans le cœur de l'homme un préservatif contre les raisonnements de ces philosophes. Aussi les nations , soumises d'intention à ces préceptes , s'y trouvent-elles toujours indociles dans le fait. Sans cette heureuse indocilité , le peuple , scrupuleusement attaché à leurs maximes , deviendrait le mépris & l'esclave des autres peuples.

Pour déterminer jusqu'à quel point on doit exalter ou modérer le feu des passions, il faut de ces esprits vastes qui embrassent toutes les parties d'un gouvernement. Quiconque en est doué, est, pour ainsi dire, désigné par la nature, pour remplir, auprès du législateur, la charge de ministre penseur (1), & justifier ce mot de Cicéron, qu'un homme d'esprit n'est jamais un simple citoyen, mais un vrai magistrat.

Avant d'exposer les avantages que procureroient à l'univers des idées plus étendues & plus saines de la morale, je crois pouvoir remarquer, en passant, que ces mêmes idées jetteroient infiniment de lumières sur toutes les sciences, & sur-tout sur celle de l'histoire, dont les progrès sont à la fois effet & cause des progrès de la morale.

Plus instruits du véritable objet de l'histoire, alors les écrivains ne peindroient, de la vie privée d'un roi, que les détails propres à faire sortir son caractère; ils ne décriroient plus si curieusement les mœurs, ses vices & ses vertus domestiques; ils sentiroient que le public demande aux souverains compte de leurs édits, & non de leurs soupers; que le public n'aime à connoître l'homme dans le prince, qu'autant que l'homme a part aux délibérations du prince; & qu'à des anecdotes puériles, ils doivent, pour

(1) On distingue à la Chine deux sortes de ministres : les uns sont les ministres *signeurs*; ils donnent les audiences & les signatures : les autres portent le nom de ministres *penseurs*; ils se chargent du soin de former les projets, d'examiner ceux qu'on leur présente, & de proposer les changements que le temps & les circonstances exigent qu'on fasse dans l'administration.

instruire & plaire, substituer le tableau agréable ou effrayant de la félicité ou de la misère publique & des causes qui les ont produites. C'est à la simple exposition de ce tableau qu'on devroit une infinité de réflexions & de réformes utiles.

Ce que je dis de l'histoire, je le dis de la métaphysique, de la jurisprudence. Il est peu de sciences qui n'aient quelque rapport à celle de la morale. La chaîne, qui les lie toutes entre elles, a plus d'étendue qu'on ne pense : tout se tient dans l'univers.



C H A P I T R E X V I I ,

Des avantages qui résultent des principes ci-dessus établis

Je passe rapidement sur les avantages qu'en retire-roient les particuliers : ils consisteroient à leur donner des idées nettes de cette même morale , dont les préceptes , jusqu'à présent équivoques & contradic-toires , ont permis aux plus insensés de justifier tou-jours la folie de leur conduite par quelques-unes de ces maximes.

D'ailleurs , plus instruit de ses devoirs , le particu-lier seroit moins dépendant de l'opinion de ses amis : à l'abri des injustices que lui font souvent commet-tre , à son insu , les sociétés dans lesquelles il vit , il seroit alors , en même temps , affranchi de la crainte puérile du ridicule ; fantôme qu'anéantit la présence de la raison , mais qui est l'effroi de ces âmes timi-des & peu éclairées , qui sacrifient leurs goûts , leur repos , leurs plaisirs , & quelquefois même jusqu'à la vertu , à l'humeur & aux caprices de ces atrabilai-res , à la critique desquels on ne peut échapper , quand on a le malheur d'en être connu.

Uniquement soumis à la raison & à la vertu , le particulier pourroit alors braver les préjugés , & s'armer de ces sentiments mâles & courageux , qui forment le caractère distinctif de l'homme vertueux ; sentiments qu'on desire dans chaque citoyen , & qu'on est en droit d'exiger des Grands. Comment

l'homme élevé aux premiers postes, renversera-t-il les obstacles que certains préjugés mettent au bien général, & résistera-t-il aux menaces, aux cabales des gens puissants, souvent intéressés au malheur public, si son ame n'est inabordable à toute espece de sollicitations, de craintes & de préjugés?

Il paroît donc que la connoissance des principes ci-dessus établis, procure, du moins, cet avantage au particulier; c'est de lui donner une idée nette & sûre de l'honnête, de l'arracher, à cet égard, à toute espece d'inquiétude, d'assurer le repos de sa conscience, & de lui procurer, en conséquence, les plaisirs intérieurs & secrets attachés à la pratique de la vertu.

Quant aux avantages qu'en retireroit le public, ils seroient, sans doute, plus considérables. Conséquemment à ces mêmes principes, on pourroit, si je l'ose dire, composer un catéchisme de probité, dont les maximes simples, vraies, & à la portée de tous les esprits, apprendroient aux peuples que la vertu, invariable dans l'objet qu'elle se propose, ne l'est point dans les moyens propres à remplir cet objet; qu'on doit, par conséquent, regarder les actions comme indifférentes en elles-mêmes; sentir que c'est au besoin de l'état à déterminer celles qui sont dignes d'estime ou de mépris; & enfin au législateur, par la connoissance qu'il doit avoir de l'intérêt public, à fixer l'instant où chaque action cesse d'être vertueuse, & devient vicieuse.

Ces principes une fois reçus, avec quelle facilité le législateur éteindroit-il les torches du fanatisme & de la superstition, supprimerait-il les abus, reformerait-il les coutumes barbares, qui, peut-être utiles lors de leur établissement, sont devenues depuis si

funestes à l'univers ? coutumes qui ne subsistent que par la crainte où l'on est de ne pouvoir les abolir, sans soulever les peuples toujours accoutumés à prendre la pratique de certaines actions pour la vertu même, sans allumer des guerres longues & cruelles, & sans occasionner enfin de ces séditions qui, toujours hasardeuses pour l'homme ordinaire, ne peuvent réellement être prévues & calmées que par des hommes d'un caractère & d'un esprit vaste.

C'est donc en affoiblissant la stupide vénération des peuples pour les loix & les usages anciens, qu'on met les souverains en état de purger la terre de la plupart des maux qui la désolent, & qu'on leur fournit les moyens d'assurer la durée des empires.

Maintenant, lorsque les intérêts d'un état sont changés ; & que des loix, utiles lors de sa fondation, lui sont devenues nuisibles ; ces mêmes loix, par le respect que l'on conserve toujours pour elles, doivent nécessairement entraîner l'état à sa ruine. Qui doute que la destruction de la république Romaine n'ait été l'effet d'une ridicule vénération pour d'anciennes loix, & que cet aveugle respect n'ait forgé les fers dont César chargea sa patrie ? Après la destruction de Carthage, lorsque Rome atteignoit au faite de la grandeur, les Romains, par l'opposition qui se trouvoit alors entre leurs intérêts, leurs mœurs & leurs loix, devoient appercevoir la révolution dont l'empire étoit menacé ; & sentir que, pour sauver l'état, la république en corps devoit se presser de faire, dans les loix & le gouvernement, la réforme qu'exigeoient les temps & les circonstances, & sur-tout se hâter de prévenir les changements qu'y vouloit apporter l'ambition personnelle,

la plus dangereuse des législatrices. Aussi les Romains auroient-ils eu recours à ce remède, s'il avoient eu des idées plus nettes sur la morale. Instruits par l'histoire de tous les peuples, ils auroient apperçu que les mêmes loix qui les avoient portés au dernier degré d'élévation, ne pouvoient les y soutenir; qu'un empire est comparable au vaisseau que certains vents ont conduit à certaine hauteur, où, repris par d'autres vents, il est en danger de périr, si, pour se parer du naufrage, le pilote habile & prudent ne change promptement de manœuvre: vérité politique qu'avoit connue Mr. Locke, qui, lors de l'établissement de sa législation à la Caroline, voulut que ses loix n'eussent de force que pendant un siècle; que, ce temps expiré, elles devinssent nulles, si elles n'étoient de nouveau examinées & confirmées par la nation. Il sentoît qu'un gouvernement guerrier ou commerçant supposoit des loix différentes; & qu'une législation propre à favoriser le commerce & l'industrie, pouvoit devenir un jour funeste à cette colonie, si ses voisins venoient à s'aguerir, & que les circonstances exigeassent que ce peuple fût alors plus militaire que commerçant.

Qu'on fasse aux fausses religions l'application de cette idée de Mr. Locke; l'on sera bientôt convaincu de la sottise & de leur inventeur, & de leurs sectateurs. Quiconque, en effet, examine les religions (qui, à l'exception de la nôtre, sont toutes faites de main d'hommes) sent qu'elles n'ont jamais été l'ouvrage de l'esprit vaste & profond d'un législateur, mais de l'esprit étroit d'un particulier; qu'en conséquence, ces fausses religions n'ont jamais été fondées sur la base des loix & le principe de l'utilité

publique ; principe toujours invariable , mais qui , pliable dans ses applications à toutes les diverses positions où peut successivement se trouver un peuple , est le seul principe que doivent admettre ceux qui veulent , à l'exemple des Anastase , des Ripperda , des Thamas-Kouli-Kan & des Gehan-Gir , tracer le plan d'une nouvelle religion , & la rendre utile aux hommes. Si , dans la composition des fausses religions , on eût toujours suivi ce plan , on auroit conservé à ces religions tout ce qu'elles ont d'utile ; on n'eut point détruit le tartare ni l'élysée ; le législateur en eût toujours fait , à son gré , des tableaux plus ou moins agréables ou terribles , selon la force plus ou moins grande de son imagination. Ces religions , simplement dépouillées de ce qu'elles ont de nuisible , n'eussent point courbé les esprits sous le joug honteux d'une sotte crédulité ; & que de crimes & de superstitions eussent disparu de la terre ! On n'eût point vu l'habitant de la Grande-Java (1), persuadé , à la plus légère incommodité , que l'heure fatale est venue , se presser de rejoindre le dieu de ses peres , implorer la mort , & consentir à la recevoir ; les prêtres eussent vainement voulu lui extorquer un pareil consentement pour l'étrangler ensuite de leurs propres mains , & se gorger de sa chair. La Perse n'eût point nourri cette secte abominable de Dervis qui demande l'aumône à main armée , qui tue impunément quiconque n'admet point ses principes , qui leva une main homicide sur un Sophi , & plongea le poignard dans le sein d'Amurath. Des

(1) A l'orient de Sumatra.

Romains , aussi superstitieux que des Negres (1) , n'eussent point réglé leur courage sur l'appétit des poulets sacrés. Enfin , les religions n'auroient point , dans l'Orient , fécondé les germes de ces guerres (2) longues & cruelles que les Sarrafins firent d'abord aux chrétiens ; que , sous les drapeaux des Omar & des Hali , ces mêmes Sarrafins se firent entre eux ; & qui , sans doute , firent inventer la fable dont se

(1) Lorsque les guerriers du Congo vont à l'ennemi , s'ils rencontrent , dans leur marche , un lievre , une corneille ou quelque autre animal timide , c'est , disent-ils , le génie de l'ennemi qui vient les avertir de sa frayeur : ils le combattent alors avec intrépidité. Mais , s'ils ont entendu le chant du coq à quelque autre heure que l'heure ordinaire ; ce chant , disent-ils , est le présage certain d'une défaite , à laquelle ils ne s'exposent jamais. Si le chant du coq est , à la fois , entendu des deux camps , il n'est point de courage qui y tienne , les deux armées se débandent & fuient. Au moment que le sauvage de la Nouvelle-Orléans marche à l'ennemi avec le plus d'intrépidité , un songe ou l'aboyement d'un chien suffit pour le faire retourner sur ses pas.

(2) Les passions humaines ont quelquefois allumé de semblables guerres dans le sein même du christianisme ; mais rien de plus contraire à son esprit , qui est un esprit de désintéressement & de paix ; à sa morale qui ne respire que la douceur & l'indulgence ; à ses maximes , qui prescrivent par-tout la bienfaisance & la charité ; à la spiritualité des objets qu'il présente ; à la sublimité de ses motifs ; enfin à la grandeur & à la nature des récompenses qu'il propose. (*Note qui ne se trouve , ni dans l'édition originale , ni dans le manuscrit de l'auteur.*)

servit un prince de l'Indoustan pour réprimer le zèle indiscret d'un Iman.

Soumets-toi , lui disoit l'Iman , à l'ordre du très-Haut. La terre va recevoir sa sainte loi : la victoire marche par-tout devant Omar. Tu vois l'Arabie , la Perse , la Syrie , l'Asie entière subjuguées , l'aigle Romaine foulée aux pieds des fideles , & le glaive de la terreur remis aux mains de Khaled. A ces signes certains , reconnois la vérité de ma religion , & plus encore à la sublimité de l'alcoran , à la simplicité de ses dogmes , à la douceur de notre loi. Notre dieu n'est point un dieu cruel ; il s'honore de nos plaisirs. C'est , dit Mahomet , en respirant l'odeur des parfums , en éprouvant les voluptueuses caresses de l'amour , que mon ame s'allume de plus de ferveur , & s'élance plus rapidement vers le ciel. Insecte couronné , lutteras-tu long - temps contre ton dieu ? Ouvre les yeux ; vois les superstitions & les vices dont ton peuple est infecté : le priveras-tu toujours des lumieres de l'alcoran ?

Iman , répondit le prince , il fut un temps où , dans la république des Castors , comme dans mon empire , l'on se plaignoit de quelques dépôts volés , & même de quelques assassinats : pour prévenir les crimes , il suffisoit d'ouvrir quelques dépôts publics , d'élargir les grandes routes , & d'établir quelques marchées. Le sénat des Castors étoit prêt à prendre ce parti , quand l'un d'eux , jettant la vue sur l'azur du firmament , s'écria tout-à-coup : Prenons exemple sur l'homme. Il croit ce palais des airs bâti , habité & régi par un être plus puissant que lui : cet être porte le nom de *Michapour*. Publiions ce dogme ; que le peuple des Castors s'y soumette. Persua-

donnons-lui qu'un génie est, par l'ordre de ce dieu, mis en sentinelle sur chaque planète; que, de là, contemplant nos actions, il s'occupe à dispenser les biens aux bons & les maux aux méchants: cette croyance reçue, le crime fuira loin de nous. Il se tait: on consulte, on délibère; l'idée plaît par sa nouveauté, on l'adopte; voilà la religion établie, & les Castors vivant d'abord comme frères. Cependant, bientôt après, il s'élève une grande controverse. C'est la Loutre, disent les uns; c'est le Rat musqué, répondent les autres, qui, le premier, présenta à Michapour les grains de fable dont il forma la terre. La dispute s'échauffe; le peuple se partage; on en vient aux injures, des injures aux coups; le fanatisme sonne la charge. Avant cette religion, il se commettoit quelques vols & quelques assassinats: la guerre civile s'allume, & la moitié de la nation est égorgée. Instruit par cette fable, ne prétends donc pas, ô cruel Iman! ajouta ce prince Indien, me prouver la vérité & l'utilité d'une religion qui désole l'univers.

Il résulte de ce chapitre que, si le législateur étoit autorisé, conséquemment aux principes ci-dessus établis, à faire, dans les loix, les coutumes & les fausses religions, tous les changements qu'exigent les temps & les circonstances, il pourroit tarir la source d'une infinité de maux, &, sans doute, assurer le repos des peuples, en étendant la durée des empires.

D'ailleurs, que de lumières ces mêmes principes ne répandroient-ils pas sur la morale, en nous faisant appercevoir la dépendance nécessaire qui lie les mœurs aux loix d'un pays, & nous apprenant que la science de la morale n'est autre chose que la science même de la législation? Qui doute que, plus assidus

à cette étude , les Moralistes ne pussent alors porter cette science à ce haut degré de perfection que les bons esprits ne peuvent maintenant qu'entrevoir , & peut-être auquel ils n'imaginent pas qu'elle puisse jamais atteindre (1) ?

Si , dans presque tous les gouvernements , toutes les loix , incohérentes entre elles , semblent être l'ouvrage du pur hasard , c'est que , guidés par des vues & des intérêts différents , ceux qui les font s'embarassent peu du rapport de ces loix entre elles. Il en est de la formation de ce corps entier des loix comme de la formation de certaines isles : des paysans veulent vider leur champ des bois , des pierres , des herbes & des limons inutiles ; pour cet effet , ils les jettent dans un fleuve , où je vois ces matériaux , chariés par les courants , s'amoncèler autour de quelques roseaux , s'y consolider , & former enfin une terre ferme.

C'est cependant à l'uniformité des vues du légis-

(1) En vain diroit-on que ce grand œuvre d'une excellente législation n'est point celui de la sagesse humaine ; que ce projet est une chimere. Je veux qu'une aveugle & longue suite d'événements , dépendants tous les uns des autres , & dont le premier jour du monde développa le premier germe , soit la cause universelle de tout ce qui a été , est & sera : en admettant même ce principe , pourquoi , répondrai-je , si , dans cette longue chaîne d'événements , sont nécessairement compris les sages & les fous , les lâches & les héros qui ont gouverné le monde , n'y comprendroit-on pas aussi la découverte des vrais principes de la législation , auxquels cette science devra sa perfection , & le monde son bonheur ?

lateur ,

lateur , à la dépendance des loix entre elles , que tient leur excellence. Mais , pour établir cette dépendance , il faut pouvoir les rapporter toutes à un principe simple , tel que celui de l'utilité du public , c'est-à-dire , du plus grand nombre d'hommes soumis à la même forme de gouvernement : principe dont personne ne connoît toute l'étendue ni la fécondité ; principe qui renferme toute la morale & la législation , que beaucoup de gens répètent sans l'entendre , & dont les législateurs même n'ont encore qu'une idée superficielle , du moins , si l'on en juge par le malheur de presque tous les peuples de la terre (1).

(1) Dans la plupart des empires de l'Orient , on n'a pas même l'idée du droit public & du droit des gens. Qui-conque voudroit éclairer les peuples sur ce point , s'exposeroit presque toujours à la fureur des tyrans qui désolent ces malheureuses contrées. Pour violer plus impunément les droits de l'humanité , ils veulent que leurs sujets ignorent ce qu'en qualité d'hommes ils sont en droit d'attendre du prince , & le contrat tacite qui le lie à ses peuples. Quelque raison qu'à cet égard ces princes apportent de leur conduite , elle ne peut jamais être fondée que sur le desir pervers de tyranniser leurs sujets.



CHAPITRE XVIII.

De l'Esprit, considéré par rapport aux siècles & aux pays divers.

J'ai prouvé que les mêmes actions , successivement utiles & nuisibles dans des siècles & des pays divers, étoient tour-à-tour estimées ou méprisées. Il en est des idées comme des actions. La diversité des intérêts des peuples , & les changements arrivés dans ces mêmes intérêts , produisent des révolutions dans leurs goûts , occasionnent la création ou l'anéantissement subit & total de certains genres d'esprit , & le mépris , injuste ou légitime , mais toujours réciproque , qu'en fait d'esprit , les siècles & les pays divers ont toujours les uns pour les autres.

Proposition dont je vais , dans les deux chapitres suivans , prouver la vérité par des exemples.



CHAPITRE XIX.

L'estime pour les différents genres d'Esprit est, dans chaque siècle, proportionnée à l'intérêt qu'on a de les estimer.

Pour faire sentir l'extrême justesse de cette proportion, prenons d'abord les romans pour exemple. Depuis les Amadis jusqu'aux romans de nos jours, ce genre a successivement éprouvé mille changements. En veut-on savoir la cause ? Qu'on se demande pourquoi les romans les plus estimés il y a trois cent ans, nous paroissent aujourd'hui ennuyeux ou ridicules ; & l'on appercevra que le principal mérite de la plupart de ces ouvrages dépend de l'exactitude avec laquelle on y peint les vices, les vertus, les passions, les usages & les ridicules d'une nation.

Or, les mœurs d'une nation changent souvent d'un siècle à l'autre ; ce changement doit donc en occasionner dans le genre de ses romans & de son goût : une nation est donc, par l'intérêt de son amusement, presque toujours forcée de mépriser dans un siècle ce qu'elle admiroit dans le siècle précédent (1). Ce

(1) Ce n'est pas que ces anciens romans ne soient encore agréables à quelques philosophes, qui les regardent comme la vraie histoire des mœurs d'un peuple considéré dans un certain siècle & une certaine forme de gouvernement. Ces philosophes, convaincus qu'il y auroit une très-grande différence entre deux romans, l'un écrit par

que je dis des romans peut s'appliquer à presque tous les ouvrages. Mais , pour faire plus fortement sentir cette vérité , peut-être faut-il comparer l'esprit des siècles d'ignorance à l'esprit de notre siècle. Arrêtons-nous un moment à cet examen.

Comme les ecclésiastiques étoient alors les seuls qui fussent écrire , je ne peux tirer mes exemples que de leurs ouvrages & de leurs sermons. Qui les lira , n'apercevra pas moins de différence entre ceux de Menot (1) & ceux du P. Bourdaloue , qu'entre

un Sybarite , & l'autre par un Crotoniate , aiment à juger le caractère & l'esprit d'une nation par le genre de roman qui la séduit. Ces sortes de jugemens sont d'ordinaire assez justes : un politique habile pourroit , avec ce secours , assez précisément déterminer les entreprises qu'il est prudent ou téméraire de tenter contre un peuple. Mais le commun des hommes , qui lit les romans moins pour s'instruire que pour s'amuser , ne les considère pas sous ce point de vue , & ne peut , en conséquence , en porter le même jugement.

(1) Dans un des sermons de ce Menot , il s'agit de la promesse du Messie : » Dieu , dit - il , avoit , de toute » éternité , déterminé l'incarnation & le salut du genre- » humain ; mais il vouloit que de grands personnages , » tels que les Saints Peres , le demandassent. Adam , » Enos , Enoch , Mathusalem , Lamech , Noë , après » l'avoir inutilement sollicité , s'aviserent de lui envoyer » des ambassadeurs. Le premier fut Moïse ; le second , » David ; le troisieme , Isaïe , & le dernier , l'Eglise. » Ces ambassadeurs n'ayant pas mieux réussi que les Patriarches eux-mêmes , ils crurent devoir députer des » femmes. Madame Eve se présenta la première , à laquelle » Dieu fit cette réponse : *Eve , tu as péché , tu n'es pas*

le Chevalier du Soleil & la Princesse de Cleves. Nos mœurs ayant changé, nos lumieres s'étant augmentées, l'on se moqueroit aujourd'hui de ce qu'on admire autrefois. Qui ne riroit point du sermon d'un prédicateur de Bordeaux, qui, pour prouver toute la reconnoissance des trépassés pour quiconque fait prier Dieu pour eux, & donne, en conséquence, de l'argent aux moines, débitoit gravement en chaire, qu'*au seul son de l'argent qui tombe dans le tronc ou le bassin, & qui fait tin, tin, tin, toutes les ames*

digne de mon fils. Ensuite Madame Sara, qui dit : *O Dieu ! aide nous.* Dieu lui dit : *Tu t'en es rendue indigne par l'incrédulité que tu marquas, lorsque je t'assurai que tu serois mere d'Isaac.* La troisieme fut Madame Rebecca ; Dieu lui dit : *Tu as fait, en faveur de Jacob, trop de tort à Esau.* La quatrieme, Madame Judith, à qui Dieu dit : *Tu as assassiné.* La cinquieme, Madame Esther, à qui il dit : *Tu as été trop coquette ; tu perdois trop de temps à t'attiffer pour plaire à Assuerus.* Enfin, fut envoyée la chambriere de l'âge de quatorze ans, laquelle, tenant la vue basse & toute honteuse, s'agenouilla, puis vint à dire : *Que mon bien-aimé vienne dans mon jardin, afin qu'il y mange du fruit de ses pommes ; & le jardin étoit le ventre virginal.* Or, le fils ayant oui ces paroles, il dit à son pere : *Mon pere, j'ai aimé celle-ci dès ma jeunesse, & je veux l'avoir pour mere.* A l'instant, Dieu appelle Gabriel, & lui dit : *O Gabriel, va-t-en vite en Nazareth, à Marie, & lui présente de ma part ces lettres.* Et le fils y ajouta : *Dis-lui, de la mienne, que je la choisis pour ma mere.* Assure-la, dit ensuite le Saint-Esprit, *que j'habiterai en elle, qu'elle sera mon temple, & remets-lui ces lettres de ma part.* Tous les autres sermons de ce Menot sont à peu près dans le même goût.

du purgatoire se prennent tellement à rire, qu'elles font ha, ha, ha, hi, hi, hi (1) ?

Dans la simplicité des siècles d'ignorance, les objets se présentent sous un aspect très-différent de celui sous lequel on les considère dans les siècles éclairés. Les tragédies de la passion, édifiantes pour nos ancêtres, nous paroîtroient à présent scandaleuses. Il en seroit de même de presque toutes les questions subtiles qu'on agitoit alors dans les écoles de théologie. Rien ne paroîtroit aujourd'hui plus indécent que des disputes en regle, pour savoir si Dieu est habillé ou nud dans l'hostie ; si Dieu est tout-puissant, s'il a le pouvoir de pécher ; si Dieu pouvoit prendre la nature de la femme, du diable, de l'âne, du rocher, de la citrouille, & mille autres questions encore plus extravagantes (2).

(1) Dans ces temps, l'ignorance étoit telle, qu'un curé ayant un procès avec ses paroissiens, pour savoir aux frais de qui l'on paveroit l'église ; ce curé, lorsque le juge étoit prêt à le condamner, s'avisa de citer ce passage de Jérémie : *Paveant illi, & ego non paveam*. Le juge ne fut que répondre à la citation : il ordonna que l'église seroit pavée aux dépens des paroissiens.

Il y eut un temps, dans l'église, où la science & l'art d'écrire furent regardés comme des choses mondaines, indignes d'un chrétien. On dit même, à ce sujet, que les anges fouetterent St. Jérôme, pour avoir voulu imiter le style de Cicéron. L'abbé Cartaut prétend que c'est pour l'avoir mal imité.

(2) *Utrum Deus potuerit suppositare mulierem, vel diabolum, vel asinum, vel filicem, vel cucurbitam : & si suppositasset cucurbitam, quemadmodum fuerit concionatura, editura*

Tout , jusqu'aux miracles , portoit dans ce temps d'ignorance , l'empreinte du mauvais goût du siècle (1).

miracula , & quonammodo fuisset fixa cruci. Apolog. P. Horodot. tom. III. p. 127.

(1) Quelque chose qu'on dise en faveur des siècles d'ignorance , on ne fera jamais accroire qu'ils aient été favorables à la religion ; ils ne l'ont été qu'à la superstition. Aussi rien de plus ridicule que les déclamations qu'on fait ou contre les philosophes , ou contre les académies de province. Ceux qui les composent , dit-on , ne peuvent éclairer la terre ; ils feroient mieux de la cultiver. De pareils hommes , repliquera-t-on , ne sont pas d'état à labourer la terre. D'ailleurs , vouloir , pour l'intérêt de l'agriculture , les enrégistrer dans le rôle des laboureurs , lorsqu'on entretient tant de mendiants , de soldats , d'artisans de luxe & de domestiques , c'est vouloir rétablir les finances d'un état par des ménages de bouts de chandelles. J'ajouterai même qu'en supposant que ces académies de province ne fissent que peu de découvertes , on peut du moins les considérer comme les canaux par lesquels les connoissances de la capitale se communiquent aux provinces : or , rien de plus utile que d'éclairer les hommes. *Les lumieres philosophiques* , dit Mr. l'abbé de Fleury , *ne peuvent jamais nuire.* Ce n'est qu'en perfectionnant la raison humaine , ajoute Mr. Hume , que les nations peuvent se flatter de perfectionner leur gouvernement , leurs loix & leur police. L'esprit est comme le feu ; il agit en tous sens : il y a peu de grands politiques & de grands capitaines dans un pays où il n'y a pas d'hommes illustres dans les sciences & les lettres. Comment se persuader qu'un peuple qui ne sait ni l'art d'écrire ni celui de raisonner , puisse se donner de bonnes loix , & s'affranchir du joug de cette superstition qui désole les siècles d'ignorance ? Solon ,

Entre plusieurs de ces prétendus miracles rapportés dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions & belles-lettres* (1), j'en choisis un opéré en faveur d'un moine. » Ce moine revenoit d'une maison dans laquelle il s'introduisoit toutes les nuits. Il avoit, à son retour, une riviere à traverser : Satan renversa le bateau, & le moine fut noyé, comme il commençoit l'invitatoire des matines de la Vierge. Deux diables se faifissent de son ame, & sont arrêtés par deux anges, qui la reclament en qualité de chrétienne. Seigneurs anges, disent les diables, il est vrai que Dieu est mort pour ses amis, & ce n'est pas une fable ; mais celui-ci étoit du nombre des ennemis de Dieu : & , puisque nous l'avons trouvé dans l'ordure du péché, nous allons le jeter dans le borbier de l'enfer ; nous ferons bien récompensés de nos prévôts. Après bien des contestations, les anges proposent de porter le différend au tribunal de la Vierge. Les diables répondent qu'ils prendront volontiers Dieu pour juge, parce

Lycurgue, & ce Pythagore qui forma tant de législateurs, prouvent combien les progrès de la raison peuvent contribuer au bonheur public. On doit donc regarder ces académies de province comme très-utiles. Je dirai de plus, que, si l'on considère les savants simplement comme des commerçants, & si l'on compare les cent mille livres que le roi distribue aux académies & aux gens de lettres, avec le produit de la vente de nos livres à l'étranger, on peut assurer que cette espece de commerce a rapporté plus de mille pour cent à l'état.

(1) *Histoire de l'Académie des inscriptions & belles-lettres*, tome XVIII.

» qu'il jugeoit selon les loix : mais , pour la Vierge ,
» disent-ils , nous n'en pouvons espérer de justice :
» elle briserait toutes les portes de l'enfer , plutôt
» que d'y laisser un seul jour celui qui , de son vi-
» vant , a fait quelques révérences à son image. Dieu
» ne la contredit en rien ; elle peut dire que la pie
» est noire , & que l'eau trouble est claire ; il lui
» accorde tout : nous ne savons plus où nous en
» sommes ; d'un ambefas elle fait un terne , d'un
» double-deux un quine , elle a le dez & la chance :
» le jour que Dieu en fit sa mere , fut bien fatal
» pour nous «.

L'on seroit , sans doute , peu édifié d'un tel miracle ; & l'on riroit pareillement de cet autre miracle , tiré des *Lettres édifiantes & curieuses , sur la visite de l'évêque d'Halicarnasse* , & qui m'a paru trop plaisant pour résister au desir de le placer ici.

Pour prouver l'excellence du baptême , l'auteur raconte » qu'autrefois , dans le royaume d'Arménie ,
» il y eut un roi qui avoit beaucoup de haine contre
» les chrétiens ; c'est pourquoi il persécuta la religion
» d'une maniere bien cruelle. Il méritoit bien que
» Dieu l'eût alors puni : cependant Dieu , infiniment
» bon , qui ouvrit le cœur à St. Paul pour le convertir , lorsqu'il persécutoit les fideles , ouvrit aussi
» le cœur à ce roi pour qu'il connût la sainte religion.
» Aussi arriva-t-il que le roi tenant son conseil dans
» le palais , avec les mandarins , pour délibérer sur
» les moyens d'abolir entièrement la religion chrétienne dans le royaume , le roi & les mandarins
» furent aussi-tôt changés en cochons. Tout le
» monde accourut aux cris de ces cochons , sans
» savoir quelle pouvoit être la cause d'une chose

» aussi extraordinaire. Alors il y eut un chrétien,
 » nommé Grégoire, qui avoit été mis à la question
 » le jour de devant, qui accourut au bruit, &
 » qui reprocha au roi sa cruauté envers la religion.
 » Au discours que fit Grégoire, les cochons s'arrê-
 » terent, & s'étant tus, ils leverent le museau en
 » haut pour écouter Grégoire, lequel interrogea
 » tous les cochons en ces termes : Désormais êtes-
 » vous résolus de vous corriger ? A cette demande,
 » tous les cochons firent un coup de tête, & crie-
 » rent *ouen, ouen, ouen*, comme s'ils avoient dit
 » *oui*. Grégoire reprit ainsi la parole : Si vous êtes
 » résolus de vous corriger, si vous vous repentez
 » de vos péchés, & que vous veuilliez être baptisés
 » pour observer la religion parfaitement, le seigneur
 » vous regardera dans sa miséricorde ; sinon, vous
 » serez malheureux dans ce monde & dans l'autre.
 » Tous les cochons frapperent la tête, firent la ré-
 » vérence, & crièrent *ouen, ouen, ouen*, comme s'ils
 » avoient voulu dire qu'ils le desiroient ainsi. Gré-
 » goire, voyant les cochons humbles de cette sorte,
 » prit de l'eau bénite, & baptisa tous les cochons :
 » & il arriva sur le champ un grand miracle ; car,
 » à mesure qu'il baptisoit chaque cochon, aussi-tôt
 » il se changeoit en une personne plus belle qu'au-
 » paravant ».

Ces miracles, ces sermons, ces tragédies & ces
 questions théologiques, qui maintenant nous paroî-
 troient si ridicules, étoient & devoient être admirées
 dans les siècles d'ignorance, parce qu'ils étoient pro-
 portionnés à l'esprit du temps, & que les hommes
 admireront toujours des idées analogues aux leurs.
 La grossiere imbécillité de la plupart d'entre eux ne

leur permettoit pas de connoître la sainteté & la grandeur de la religion : dans presque toutes les têtes, la religion n'étoit, pour ainsi dire, qu'une superstition & qu'une idolâtrie. A l'avantage de la philosophie, on peut dire que nous en avons des idées plus relevées. Quelque injuste qu'on soit envers les sciences, quelque corruption qu'on les accuse d'introduire dans les mœurs, il est certain que celles de notre clergé sont maintenant aussi pures qu'elles étoient alors dépravées, du moins si l'on consulte & l'histoire & les anciens prédicateurs. Maillard & Menot, les plus célèbres d'entre eux, ont toujours ce mot à la bouche : *Sacerdotes, religiosi, concubinarij.* » Dammés, infames, s'écrie Maillard, dont les noms sont » inscrits dans les registres du diable ; larrons, voleurs, comme dit St. Bernard ; pensez-vous que » les fondateurs de vos bénéfices vous les aient donnés pour ne faire autre chose que de vivre à pot » & à cuiller avec des filles, & jouer au glic ? Et » vous, Messieurs les gros abbés, avec vos bénéfices, qui nourrissez chevaux, chiens & filles, » demandez à St. Etienne s'il a eu paradis pour mener une telle vie, faisant grande chere, étant toujours » parmi les festins & banquets, & donnant les biens de l'église & du crucifix aux filles de » joie (1) «.

(1) Ce Maillard, qui déclamoit de cette manière contre le clergé, n'étoit pas lui-même exempt des vices qu'il reprochoit à ses confrères. On l'appelloit le *docteur Gomorrhéen*. On avoit fait contre lui cette épigramme, qui me paroît assez bien tournée pour le temps :

*Nostre maistre Maillard tout par tout met le nez,
Tantost va chez le roy, tantost va chez la royne ;*

Je ne m'arrêterai pas davantage à considérer ces siècles grossiers, où tous les hommes, superstitieux & braves, ne s'amusoient que des contes de moines & des hauts faits de la chevalerie. L'ignorance & la simplicité sont toujours monotones : avant le renouvellement de la philosophie, les auteurs, quoique nés dans ces siècles différents, écrivoient tous sur le même ton. Ce qu'on appelle le goût suppose connoissance. Il n'est point de goût, ni, par conséquent, de révolutions de goût chez des peuples encore barbares ; ce n'est, du moins, que dans les siècles éclairés qu'elles sont remarquables. Or, ces sortes de révolutions y sont toujours précédées de quelque changement dans la forme du gouvernement, dans les mœurs, les loix, & la position d'un peuple. Il est donc une dépendance secrètement établie entre le goût d'une nation & ses intérêts.

Pour éclaircir ce principe par quelques applications, qu'on se demande pourquoi la peinture tragique des vengeances les plus mémorables, telles que celles

*Il fait tout, il sçait tout, & à rien n'est idoine ;
 Il est grand orateur, poëte des mieux nés,
 Juge si bon qu'au feu mille en a condamnés,
 Sophiste aussy aigu que les fesses d'un moine.
 Mais il est si meschant, pour n'être que chanoine,
 Qu'après de luy sont saints le diable & les damnés.
 Si se fourrer par-tout à gloire il le repute,
 Pourquoi, dedans Poissy, n'est-il à la dispute ?
 Il dit qu'à grand regret il en est éloigné ;
 Car Beze il eust vaincu, tant il est habile homme.
 Pourquoi donc n'y est-il ? Il est embesoigné
 Après les fondements pour rebastir Sodome.*

des Atrides , n'allumeroit plus en nous les mêmes transports qu'elle excitoit autrefois chez les Grecs , & l'on verra que cette différence d'impression tient à la différence de notre religion , de notre police , avec la police & la religion des Grecs.

Les anciens élevoient des temples à la vengeance : cette passion , mise aujourd'hui au nombre des vices , étoit alors comptée parmi les vertus. La police ancienne favorisoit ce culte. Dans un siècle trop guerrier pour n'être pas un peu féroce , l'unique moyen d'enchaîner la colere , la fureur & la trahison , étoit d'attacher le déshonneur à l'oubli de l'injure , de placer toujours le tableau de la vengeance à côté du tableau de l'affront : c'est ainsi qu'on entretenoit , dans le cœur des citoyens , une crainte respectueuse & salutaire , qui suppléoit au défaut de police. La peinture de cette passion étoit donc trop analogue au besoin , au préjugé des peuples anciens , pour n'y être pas considérée avec plaisir.

Mais , dans le siècle où nous vivons , dans un temps où la police est , à cet égard , fort perfectionnée , où d'ailleurs nous ne sommes plus asservis aux mêmes préjugés , il est évident qu'en consultant pareillement notre intérêt , nous ne devons voir qu'avec indifférence la peinture d'une passion , qui loin , de maintenir la paix & l'harmonie dans la société , n'y occasionneroit que des désordres & des cruautés inutiles. Pourquoi des tragédies , pleines de ces sentiments mâles & courageux qu'inspire l'amour de la patrie , ne feroient-elles plus sur nous que des impressions légères ? C'est qu'il est très-rare que les peuples allient une certaine espèce de courage & de vertu avec l'extrême soumission ; c'est que les

Romains devinrent bas & vils si-tôt qu'ils eurent un maître ; & qu'enfin , comme dit Homere :

*L'affreux instant qui met un homme libre aux fers ,
Lui ravit la moitié de sa vertu premiere.*

D'où je conclus que les siècles de liberté , dans lesquels s'engendrent les grands hommes & les grandes passions , sont aussi les seuls où les peuples soient vraiment admirateurs des sentiments nobles & courageux.

Pourquoi le genre de Corneille , maintenant moins goûté , l'étoit-il davantage du vivant de cet illustre poète ? C'est qu'on sortoit alors de la ligue , de la fronde , de ces temps de troubles où les esprits , encore échauffés du feu de la sédition , sont plus audacieux , plus estimateurs des sentiments hardis , & plus susceptibles d'ambition ; c'est que les caractères que Corneille donne à ses héros , les projets qu'il fait concevoir à ces ambitieux , étoient , par conséquent , plus analogues à l'esprit du siècle , qu'ils ne le seroient maintenant , qu'on rencontre peu de héros (1) , de citoyens & d'ambitieux , qu'un calme heureux a succédé à tant d'orages , & que les volcans de la sédition sont éteints de toutes parts.

Comment un artisan habitué à gémir sous le faix de l'indigence & du mépris , un homme riche & même un grand seigneur accoutumé à ramper devant un homme en place , à le regarder avec le saint respect que l'Egyptien a pour ses dieux , & le negre pour son fétiche , seroient-ils fortement frappés de ces vers où Corneille dit :

Pour être plus qu'un roi , tu te crois quelque chose ?

(1) Les guerres civiles sont un malheur auquel on doit souvent de grands hommes.

De pareils sentiments doivent leur paroître fous & gigantesques ; ils n'en pourroient admirer l'élévation, fans avoir souvent à rougir de la bassesse des leurs : c'est pourquoi , si l'on en excepte un petit nombre d'esprits & de caracteres élevés , qui conservent encore pour Corneille une estime raisonnée & sentie, les autres admirateurs de ce grand poète l'estiment moins par sentiment que par préjugé & sur parole.

Tout changement arrivé dans le gouvernement ou dans les mœurs d'un peuple , doit nécessairement amener des révolutions dans son goût. D'un siecle à l'autre , un peuple est différemment frappé des mêmes objets , selon la passion différente qui l'anime.

Il en est des sentiments des hommes comme de leurs idées : si nous ne concevons dans les autres que les idées analogues aux nôtres , nous ne pouvons , dit Salluste , être affectés que des passions qui nous affectent nous-mêmes fortement (1).

Pour être touché de la peinture de quelque passion, il faut soi-même en avoir été le jouet.

Supposons que le berger Tircis & Catilina se rencontrent , & se fassent réciproquement confiance des sentiments d'amour & d'ambition qui les agitent ; ils ne pourront certainement pas se communiquer l'impression différente qu'excitent en eux les différentes passions dont ils sont animés. Le premier ne conçoit point ce qu'a de si séduisant le pouvoir suprême , & le second ce que la conquête d'une femme a de si flat-

(1) Du récit d'une action héroïque , le lecteur ne croit que ce qu'il est capable de faire lui-même ; il rejette le reste comme inventé.

reur. Or, pour faire aux différents genres tragiques l'application de ce principe, je dis qu'en tout pays où les habitants n'ont point de part au maniement des affaires publiques, où l'on cite rarement le mot de patrie & de citoyen, on ne plaît au public qu'en présentant sur le théâtre des passions convenables à des particuliers, telles, par exemple, que celles de l'amour. Ce n'est pas que tous les hommes y soient également sensibles : il est certain que des ames fières & hardies, des ambitieux, des politiques, des avarés, des vieillards ou des gens chargés d'affaires, sont peu touchés de la peinture de cette passion : & c'est précisément la raison pour laquelle les pieces de théâtre n'ont de succès pleins & entiers que dans les états républicains, où la haine des tyrans, l'amour de la patrie & de la liberté sont, si je l'ose dire, des points de ralliement pour l'estime publique.

Dans tout autre gouvernement, les citoyens n'étant pas réunis par un intérêt commun, la diversité des intérêts personnels doit nécessairement s'opposer à l'universalité des applaudissements. Dans ces pays, on ne peut prétendre qu'à des succès plus ou moins étendus, en peignant des passions plus ou moins généralement intéressantes pour les particuliers. Or, parmi les passions de cette espece, nul doute que celle de l'amour, fondée en partie sur un besoin de la nature, ne soit la plus universellement sentie. Aussi préfère-t-on maintenant, en France, le genre de Racine à celui de Corneille, qui, dans un autre siècle, ou un pays différent tel que l'Angleterre, auroit vraisemblablement la préférence.

C'est une certaine foiblesse de caractère, suite nécessaire du luxe & du changement arrivé dans nos mœurs,

mœurs , qui , nous privant de toute force & de toute élévation dans l'ame , nous fait déjà préférer les comédies aux tragédies , qui ne sont plus maintenant que des comédies d'un style élevé , & dont l'action se passe dans les palais des rois.

C'est l'heureux accroissement de l'autorité souveraine , qui , désarmant la sédition , avilissant la condition des bourgeois , a dû presque entièrement les bannir de la scène comique , où l'on ne voit plus que des gens du bon air & du grand monde , lesquels y tiennent réellement la place qu'occupaient les gens d'une condition commune , & sont proprement les bourgeois du siècle.

On voit donc qu'en des temps différents , certains genres d'esprit font sur le public des impressions très-différentes , mais toujours proportionnées à l'intérêt qu'il a de les estimer. Or , cet intérêt public est quelquefois , d'un siècle à l'autre , assez différent de lui-même , pour occasionner , comme je vais le prouver , la création ou l'anéantissement subit de certains genres d'idées & d'ouvrages ; tels sont tous les ouvrages de controverse , ouvrages maintenant aussi ignorés , qu'ils étoient & devoient être autrefois connus & admirés.

En effet , dans un temps où les peuples , partagés sur leur croyance , étoient animés de l'esprit de fanatisme ; où chaque secte , ardente à soutenir ses opinions , vouloit , armée de fer ou d'arguments , les annoncer , les prouver , les faire adopter à l'univers ; les controverses étoient , premièrement quant au choix du sujet , des ouvrages trop généralement intéressants , pour n'être pas universellement estimés : d'ailleurs , ces ouvrages devoient être faits , du moins

de la part de certains hérétiques , avec toute l'adresse & l'esprit imaginables ; car enfin , pour persuader des contes de *Peau d'âne* & de la *Barbe bleue* ; comme sont quelques hérésies (1) , il étoit impossible que les controversistes n'employassent , dans leurs écrits , toute la souplesse , la force & les ressources de la logique , que leurs ouvrages ne fussent des chefs-d'œuvre de subtilité , & peut-être , en ce genre , le dernier effort de l'esprit humain. Il est donc certain que , tant par l'importance de la matière , que par la manière de la traiter , les controversistes devoient alors être regardés comme les écrivains les plus estimables.

Mais dans un siècle où l'esprit de fanatisme a presque entièrement disparu ; où les peuples & les rois , instruits par les malheurs passés , ne s'occupent plus des disputes théologiques ; où d'ailleurs les principes de la vraie religion s'affermissent de jour en jour , ces mêmes écrivains ne doivent plus faire la même impression sur les esprits. Aussi l'homme du monde ne liroit-il maintenant leurs écrits qu'avec le dégoût qu'il éprouveroit à la lecture d'une controverse Péruvienne , dans laquelle on examineroit si Manco-Capac est ou n'est pas fils du soleil.

Pour confirmer ce que je viens de dire par un fait passé sous nos yeux , qu'on se rappelle le fanatisme avec lequel on disputoit sur la prééminence des modernes sur les anciens. Ce fanatisme fit alors la réputation de plusieurs dissertations médiocres , composées sur ce sujet : & c'est l'indifférence avec laquelle on

(1) Voyez l'*Histoire des Hérésies* , par St. Epiphane.

à considéré cette dispute, qui depuis a laissé dans l'oubli les dissertations de l'illustre M. de la Motte & du savant abbé Terrasson ; dissertations qui, regardées, à juste titre, comme des chefs-d'œuvre & des modèles en ce genre, ne sont cependant presque plus connues que des gens de lettres.

Ces exemples suffisent pour prouver que c'est à l'intérêt public, différemment modifié selon les différents siècles, qu'on doit attribuer la création & l'anéantissement de certains genres d'idées & d'ouvrages.

Il ne me reste plus qu'à montrer comment ce même intérêt public, malgré les changements journalièrement arrivés dans les mœurs, les passions & les goûts d'un peuple, peut cependant assurer à certains genres d'ouvrages l'estime constante de tous les siècles.

Pour cet effet, il faut se rappeler que le genre d'esprit le plus estimé dans un siècle & dans un pays, est souvent le plus méprisé dans un autre siècle & dans un autre pays ; que l'esprit, par conséquent, n'est proprement que ce qu'on est convenu de nommer esprit. Or, parmi les conventions faites à ce sujet, les unes sont passagères, & les autres durables. On peut donc réduire à deux espèces toutes les différentes sortes d'esprit : l'une, dont l'utilité momentanée est dépendante des changements survenus dans le commerce, le gouvernement, les passions, les occupations & les préjugés d'un peuple, n'est, pour ainsi dire, qu'un *esprit de mode* (1) : l'autre, dont l'utilité éternelle, inalté-

(1) J'entends, par ce mot, tout ce qui n'appartient pas à la nature de l'homme & des choses : je comprends, par

nable, indépendante des mœurs & des gouvernements divers, tient à la nature même de l'homme, est, par conséquent, toujours invariable, & peut être regardée comme le vrai esprit, c'est-à-dire, comme l'esprit le plus desirable.

Tous les genres d'esprit réduits ainsi à ces deux espèces, je distinguerai, en conséquence, deux différentes sortes d'ouvrages.

Les uns sont faits pour avoir un succès brillant & rapide; les autres, un succès étendu & durable. Un roman satyrique où l'on peindra, par exemple, d'une manière vraie & maligne, les ridicules des Grands, sera certainement couru de tous les gens d'une condition commune. La nature, qui grave dans tous les cœurs le sentiment d'une égalité primitive, a mis un germe éternel de haine entre les Grands & les Petits : ces derniers saisissent donc, avec tout le plaisir & la sagacité possibles, les traits les plus fins des tableaux ridicules où ces Grands paroissent indignes de leur supériorité. De tels ouvrages doivent donc avoir un succès rapide & brillant, mais peu étendu & peu durable : peu étendu, parce qu'il a nécessairement pour limites les pays où ces ridicules prennent naissance ; peu durable, parce que la mode, en remplaçant continuellement un ancien ridicule par un nouveau, efface bientôt du souvenir des hommes les ridicules anciens & les

conséquent, sous ce même mot, les ouvrages qui nous paroissent les plus durables : telles sont les fausses religions, qui, successivement remplacées les unes par les autres, doivent, relativement à l'étendue des siècles, être comptées parmi les ouvrages de mode.

auteurs qui les ont peints ; parce qu'enfin , ennuyée de la contemplation du même ridicule , la malignité des Petits cherche , dans de nouveaux défauts , de nouveaux motifs de justifier ses mépris pour les Grands. Leur impatience , à cet égard , hâte donc encore la chute de ces fortes d'ouvrages , dont la célébrité souvent n'égale pas la durée du ridicule.

Tel est le genre de réussite que doivent avoir les romans satyriques. A l'égard d'un ouvrage de morale ou de métaphysique , son succès ne peut être le même : le desir de s'instruire , toujours plus rare & moins vif que celui de censurer , ne peut fournir , dans une nation , ni un si grand nombre de lecteurs , ni des lecteurs si passionnés. D'ailleurs , les principes de ces sciences , avec quelque clarté qu'on les présente , exigent toujours des lecteurs une certaine attention , qui doit encore en diminuer considérablement le nombre.

Mais si le mérite de cet ouvrage de morale ou de métaphysique est moins rapidement senti que celui d'un ouvrage satyrique , il est plus généralement reconnu ; parce que des Traités , tels que ceux de Locke ou de Nicole , où il ne s'agit ni d'un Italien , ni d'un François , ni d'un Anglois , mais de l'homme en général , doivent nécessairement trouver des lecteurs chez tous les peuples du monde , & même les conserver dans chaque siècle. Tout ouvrage qui ne tire son mérite que de la finesse des observations faites sur la nature de l'homme & des choses , ne peut cesser de plaire en aucun temps.

J'en ai dit assez pour faire connoître la vraie cause des différentes especes d'estime attachées aux différents genres d'esprit : s'il reste encore quelque

doute sur ce sujet, on peut, par de nouvelles applications des principes ci-dessus établis, acquérir de nouvelles preuves de leur vérité.

Veut-on savoir, par exemple, quels seroient les divers succès de deux écrivains, dont l'un se distingueroit uniquement par la force & la profondeur de ses pensées, & l'autre par la manière heureuse de les exprimer ? Conséquemment à ce que j'ai dit, la réussite du premier doit être plus lente ; parce qu'il est beaucoup plus de juges de la finesse, des graces, des agréments d'un tour ou d'une expression, & enfin de toutes les beautés de style, qu'il n'est de juges de la beauté des idées. Un écrivain poli, comme Malherbe, doit donc avoir des succès plus rapides qu'étendus, & plus brillants que durables. Il en est deux causes : la première, c'est qu'un ouvrage, traduit d'une langue dans une autre, perd toujours dans la traduction, la fraîcheur & la force de son coloris, & ne passe, par conséquent, aux étrangers que dépouillé des charmes du style, qui, dans ma supposition, en faisoient le principal agrément : la seconde, c'est que la langue vieillit insensiblement ; c'est que les tours les plus heureux deviennent à la longue les plus communs ; & qu'un ouvrage, enfin dépourvu, dans le pays même où il a été composé, des beautés qui l'y rendoient agréable, ne doit tout au plus conserver à son auteur qu'une estime de tradition.

Pour obtenir un succès entier, il faut, aux graces de l'expression, joindre le choix des idées. Sans cet heureux choix, un ouvrage ne peut soutenir l'épreuve du temps, & sur-tout d'une traduction, qu'on doit regarder comme le creuset le plus propre à sé-

parer l'or pur du clinquant. Aussi ne doit-on attribuer qu'à ce défaut d'idées, trop commun à nos anciens poètes, le mépris injuste que quelques gens raisonnables ont conçu par la poésie.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit : c'est qu'entre les ouvrages dont la célébrité doit s'étendre dans tous les siècles & les pays divers, il en est qui, plus vivement & plus généralement intéressants pour l'humanité, doivent avoir des succès plus prompts & plus grands. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler que, parmi les hommes, il en est peu qui n'aient éprouvé quelque passion ; que la plupart d'entre eux sont moins frappés de la profondeur d'une idée que de la beauté d'une description ; qu'ils ont, comme l'expérience le prouve, presque tous, plus senti que vu, mais plus vu que réfléchi (1) ; qu'ainsi la peinture des passions doit être plus généralement agréable que la peinture des objets de la nature ; & la description poétique de ces mêmes objets doit trouver plus d'admirateurs que les ouvrages philosophiques. A l'égard même de ces derniers ouvrages, les hommes étant communément moins curieux de la connoissance de la botanique, de la géographie & des beaux-arts que de la connoissance du cœur humain, les philosophes excellents en ce dernier genre, doivent être plus généralement connus & estimés que les botanistes, les géographes & les grands critiques. Aussi, Mr. de

(1) Voilà pourquoi, dans la Grece, dans Rome, & dans presque tous les pays, le siècle des poètes a toujours annoncé & précédé celui des philosophes.

la Motte (qu'il me soit encore permis de le citer pour exemple) eût-il été, sans contredit, plus généralement estimé, s'il eût appliqué à des sujets plus intéressants la même finesse, la même élégance & la même netteté qu'il a portées dans ses discours sur l'ode, la fable & la tragédie.

Le public, content d'admirer les chefs-d'œuvre des grands poètes, fait peu de cas des grands critiques; leurs ouvrages ne sont lus, jugés & appréciés que par les gens de l'art auxquels ils sont utiles. Voilà la vraie cause du peu de proportion qu'on remarque entre la réputation & le mérite de Mr. de la Motte.

Voyons maintenant quels sont les ouvrages qui doivent, au succès rapide & brillant, unir le succès étendu & durable.

On n'obtient à la fois ces deux especes de succès que par des ouvrages, où, conformément à mes principes, l'on a su joindre, à l'utilité momentanée, l'utilité durable; tels sont certains genres de poèmes, de romans, de pieces de théâtre, & d'écrits moraux ou politiques: sur quoi il est bon d'observer que ces ouvrages, bientôt dépouillés des beautés dépendantes des mœurs, des préjugés, du temps & du pays où ils sont faits, ne conservent, aux yeux de la postérité, que les seules beautés communes à tous les siècles & à tous les pays; & qu'Homere, par cette raison, doit nous paroître moins agréable qu'il ne le parut aux Grecs de son temps. Mais cette perte, & si je l'ose dire, ce déchet en mérite est plus ou moins grand, selon que les beautés durables qui entrent dans la composition d'un ouvrage, & qui y sont toujours inégalement mêlées aux

beautés
dernier
Molier
Avare
point
chacun
quenc
mais
l'Avan
d'un
aux h
détail
heure
bles;
Fem
sur u
de c
à la
faire
voie
voit
piec
tre à
L
acc
fiec
les

beautés du jour, l'emportent plus ou moins sur ces dernières. Pourquoi les *Femmes savantes* de l'illustre Moliere sont-elles déjà moins estimées que son *Avare*, son *Tartuffe* & son *Misanthrope* ? L'on n'a point calculé le nombre d'idées renfermées dans chacune de ces pieces ; l'on n'a point, en conséquence, déterminé le degré d'estime qui leur est dû : mais l'on a éprouvé qu'une comédie, telle que l'*Avare*, dont le succès est fondé sur la peinture d'un vice toujours subsistant, & toujours nuisible aux hommes, renfermoit nécessairement, dans ses détails, une infinité de beautés analogues au choix heureux de ce sujet, c'est-à-dire, de beautés durables ; qu'au contraire, une comédie telle que les *Femmes savantes*, dont la réussite n'est appuyée que sur un ridicule passager, ne pouvoit étinceler que de ces beautés momentanées, qui, plus analogues à la nature de ce sujet, & peut-être plus propres à faire des impressions vives sur le public, n'en pouvoient faire d'aussi durables. C'est pourquoi l'on ne voit gueres, chez les différentes nations, que les pieces de caractère passer, avec succès, d'un théâtre à l'autre.

La conclusion de ce chapitre, c'est que l'estime accordée aux divers genres d'esprit, est dans chaque siecle, toujours proportionnée à l'intérêt qu'on a de les estimer.





CHAPITRE XX.

De l'Esprit, considéré par rapport aux différents pays.

Ce que j'ai dit des siècles divers, je l'applique aux pays différents, & je prouve que l'estime ou le mépris, attachés aux mêmes genres d'esprit, est chez les différents peuples toujours l'effet de la forme différente de leur gouvernement, & , par conséquent, de la diversité de leurs intérêts.

Pourquoi l'éloquence est-elle si fort en estime chez les républicains ? C'est que, dans la forme de leur gouvernement, l'éloquence ouvre la carrière des richesses & des grandeurs. Or, l'amour & le respect que tous les hommes ont pour l'or & les dignités, doit nécessairement se réfléchir sur les moyens propres à les acquérir. Voilà pourquoi, dans les républiques, on honore non-seulement l'éloquence, mais encore toutes les sciences, qui, telles que la politique, la jurisprudence, la morale, la poésie, ou la philosophie, peuvent servir à former des orateurs.

Dans les pays despotiques, au contraire, si l'on fait peu de cas de cette même espèce d'éloquence, c'est qu'elle ne mène point à la fortune; c'est qu'elle n'est, dans ces pays, de presque aucun usage, & qu'on ne se donne pas la peine de persuader, lorsqu'on peut commander.

Pourquoi les Lacédémoniens affectoient-ils tant

de mépris pour le genre d'esprit propre à perfectionner les ouvrages de luxe ? C'est qu'une république pauvre & petite , qui ne pouvoit opposer que ses vertus & sa valeur à la puissance redoutable des Perses , devoit mépriser tous les arts , propres à amollir le courage , qu'on eût , peut-être , avec raison , déifiés à Tyr ou à Sidon.

D'où vient a-t-on moins d'estime en Angleterre pour la science militaire , qu'à Rome & dans la Grece on n'en avoit pour cette même science ? C'est que les Anglois , maintenant plus Carthaginois que Romains , ont , par la forme de leur gouvernement & par leur position physique , moins besoin de grands généraux que d'habiles négociants ; c'est que l'esprit de commerce , qui nécessairement amène à sa suite le goût du luxe & de la mollesse , doit chaque jour augmenter à leurs yeux le prix de l'or & de l'industrie , doit chaque jour diminuer leur estime pour l'art de la guerre & même pour le courage : vertu que , chez un peuple libre , soutient long-temps l'orgueil national ; mais qui , s'affoiblissant néanmoins de jour en jour , est , peut-être , la cause éloignée de la chute ou de l'affervissement de cette nation. Si les écrivains célèbres , au contraire , comme le prouve l'exemple des Locke & des Addison , ont été jusqu'à présent plus honorés en Angleterre que par-tout ailleurs , c'est qu'il est impossible qu'on ne fasse très-grand cas du mérite dans un pays où chaque citoyen a part au maniement des affaires générales , où tout homme d'esprit peut éclairer le public sur ses véritables intérêts. C'est la raison pour laquelle on rencontre si communément , à Londres , des gens instruits ; rencontre plus difficile

à faire en France , non que le climat Anglois ; comme on l'a prétendu , soit plus favorable à l'esprit que le nôtre : la liste de nos hommes célèbres , dans la guerre , la politique , les sciences & les arts , est peut-être plus nombreuse que la leur. Si les seigneurs Anglois sont , en général , plus éclairés que les nôtres , c'est qu'ils sont forcés de s'instruire ; c'est qu'en dédommagement des avantages que la forme de notre gouvernement peut avoir sur la leur , ils en ont , à cet égard , un très - considérable sur nous ; avantage qu'ils conserveront jusqu'à ce que le luxe ait entièrement corrompu les principes de leur gouvernement , les ait insensiblement pliés au joug de la servitude , & leur ait appris à préférer les richesses aux talents. Jusqu'aujourd'hui , c'est , à Londres , un mérite de s'instruire ; à Paris , c'est un ridicule. Ce fait suffit pour justifier la réponse d'un étranger que Mr. le duc d'Orléans , régent , interrogeoit sur le caractère & le génie différent des nations de l'Europe : *La seule maniere , lui dit l'étranger , de répondre à votre altesse royale , est de lui répéter les premieres questions que , chez les divers peuples , l'on fait le plus communément sur le compte d'un homme qui se présente dans le monde. En Espagne , ajouta-t-il , on demande : Est-ce un Grand de la premiere classe ? En Allemagne : Peut-il entrer dans les chapitres ? En France : Est-il bien à la cour ? En Hollande : Combien a-t-il d'or ? En Angleterre : Quel homme est-ce ?*

Le même intérêt général qui , dans les états républicains & ceux dont la constitution est mixte , préside à la distribution de l'estime , est aussi , dans les empires soumis au despotisme , le distributeur

unique de cette même estime. Si, dans ces gouvernements, l'on fait peu de cas de l'esprit, & si l'on a plus de considération à Ispaham, à Constantinople, pour l'eunuque, l'icoglan ou le bacha, que pour l'homme de mérite; c'est qu'en ces pays on n'a nul intérêt d'estimer les grands hommes: ce n'est pas que ces grands hommes n'y fussent utiles & desirables; mais aucun des particuliers, dont l'assemblage forme le public, n'ayant intérêt à le devenir, on sent que chacun d'eux estimera toujours peu ce qu'il ne voudroit pas être.

Qui pourroit, dans ces empires, engager un particulier à supporter la fatigue de l'étude & de la méditation nécessaires pour perfectionner ses talents? Les grands talents sont toujours suspects aux gouvernements injustes: les talents n'y procurent ni les dignités ni les richesses. Or, les richesses & les dignités sont cependant les seuls biens visibles à tous les yeux, les seuls qui soient réputés vrais biens; & soient universellement desirés. En vain diroit-on qu'ils sont quelquefois fastidieux à leurs possesseurs: ce sont, si l'on veut, des décorations quelquefois désagréables aux yeux de l'acteur, & qui néanmoins paroîtront toujours admirables du point de vue d'où le spectateur les contemple: c'est pour les obtenir qu'on fait les plus grands efforts. Aussi les hommes illustres ne croissent-ils que dans les pays où les honneurs & les richesses sont le prix des grands talents; aussi les pays despotiques sont-ils, par la raison contraire, toujours stériles en grands hommes. Sur quoi j'observerai que l'or est maintenant d'un si grand prix aux yeux de toutes les nations, que, dans des gouvernements infiniment plus sages & plus éclairés, la

possession de l'or est presque toujours regardée comme le premier mérite. Que de gens riches , enorgueillis par les hommages universels , se croient supérieurs (1) à l'homme de talent , se félicitent , d'un ton superbement modeste , d'avoir préféré l'utile à l'agréable , & d'avoir , au défaut d'esprit , fait , disent-ils , emplette de bon sens , qui , dans la signification qu'ils attachent à ce mot , est le vrai , le bon & le suprême esprit ! De telles gens doivent toujours prendre les philosophes pour des spéculateurs visionnaires , leurs écrits pour des ouvrages sérieusement frivoles , & l'ignorance pour un mérite.

Les richesses & les dignités sont trop généralement désirées , pour qu'on honore jamais les talents chez les peuples où les prétentions au mérite sont exclusives des prétentions à la fortune. Or , pour faire fortune , dans quel pays l'homme d'esprit n'est-il pas contraint à perdre , dans l'antichambre d'un protecteur , un temps que , pour exceller en quelque

(1) Séduits par leur propre vanité & les éloges de mille flatteurs , les plus médiocres d'entre eux se croient , du moins , fort au dessus de quiconque n'est pas supérieur en son genre. Ils ne sentent pas qu'il en est des gens d'esprit comme des coureurs : Un tel , disent-ils entre eux , ne court pas. Cependant , ce n'est ni l'impotent , ni l'homme ordinaire qui l'atteindront à la course.

Si l'on se tait sur la médiocrité d'esprit de la plupart de ces gens si vains de leurs richesses , c'est qu'on ne songe pas même à les citer. Le silence , sur notre compte , est toujours un mauvais signe ; c'est qu'on n'a point à se venger de notre supériorité. On dit peu de mal de ceux qui ne méritent pas d'éloge.

genre que ce soit , il faudroit employer à des études opiniâtres & continues ? Pour obtenir la faveur des Grands , à quelles flatteries , à quelles bassesses ne doit-il pas se plier ? S'il naît en Turquie , il faut qu'il s'expose aux dédains d'un muphti ou d'une sultane ; en France , aux bontés outrageantes d'un grand seigneur (1) ou d'un homme en place , qui , méprisant en lui un genre d'esprit trop différent du sien , le regardera comme un homme inutile à l'état , incapable d'affaires sérieuses , & tout au plus comme un joli enfant occupé d'ingénieuses bagatelles. D'ailleurs , secrètement jaloux de la réputation des gens de mérite (2) , & sensible à leur censure , l'homme en place les reçoit chez lui moins par goût que par faste , uniquement pour montrer qu'il a de tout dans sa maison. Or , comment imaginer qu'un homme , animé de cette passion pour la gloire , qui l'arrache

(1) Ils contrefont quelquefois les bonnes gens ; mais , à travers leur bonté , comme à travers les trous du manteau de Diogene , on apperçoit la vanité.

(2) » En entrant dans le monde , disoit un jour Mr. le
» président de Montesquieu , on m'annonça comme un
» homme d'esprit , & je reçus un accueil assez favorable
» des gens en place : mais lorsque , par le succès des
» *Lettres Persanes* , j'eus peut-être prouvé que j'en avois ,
» & que j'eus obtenu quelque estime de la part du public ,
» celle des gens en place se refroidit ; j'essuyai mille dé-
» goûts. Comptez , ajoutoit-il , qu'intérieurement blessés
» de la réputation d'un homme célèbre , c'est pour s'en
» venger qu'ils l'humilient ; & qu'il faut soi-même mériter
» beaucoup d'éloges , pour supporter patiemment l'éloge
» qu'on nous fait d'autrui «.

aux douceurs du plaisir , s'avilisse jusqu'à ce point ; Quiconque est né pour illustrer son siècle , est toujours en garde contre les Grands ; il ne se lie du moins qu'avec ceux dont l'esprit & le caractère , faits pour estimer les talents , & s'ennuyer dans la plupart des sociétés , y recherche , y rencontre l'homme d'esprit avec le même plaisir que se rencontrent , à la Chine , deux François qui s'y trouvent amis à la première vue.

Le caractère propre à former les hommes illustres , les expose donc nécessairement à la haine , ou , du moins , à l'indifférence des Grands & des hommes en place , & sur-tout chez des peuples , tels que les Orientaux , qui , abrutis par la forme de leur gouvernement & par leur religion , croupissent dans une honteuse ignorance , & tiennent , si je l'ose dire , le milieu entre l'homme & la brute.

Après avoir prouvé que le défaut d'estime pour le mérite est , dans l'Orient , fondé sur le peu d'intérêt que les peuples ont d'estimer les talents ; pour faire mieux sentir la puissance de cet intérêt , appliquons ce principe à des objets qui nous soient plus familiers. Qu'on examine pourquoi l'intérêt public , modifié selon la forme de notre gouvernement , nous donne , par exemple , tant de dégoût pour le genre de la dissertation ; pourquoi le ton nous en paroît insupportable : & l'on sentira que la dissertation est pénible & fatigante ; que les citoyens ayant , par la forme de notre gouvernement , moins besoin d'instruction que d'amusement , ils ne desirent , en général , que la sorte d'esprit qui les rend agréables dans un souper ; qu'ils doivent , en conséquence , faire peu de cas de l'esprit de raisonnement ; & ressembler

tous ,

tons, plus ou moins, à cet homme de la cour, qui, moins ennuyé qu'embarrassé des raisonnemens qu'un homme sage apportoit en preuve de son opinion, s'écria vivement : *Ah ! Monsieur, je ne veux pas qu'on me prouve.*

Tout doit céder chez nous à l'intérêt de la paresse ; Si, dans la conversation, l'on ne se sert que de phrases découtues & hyperboliques ; si l'exagération est devenue l'éloquence particulière de notre siècle & de notre nation ; si l'on n'y fait nul cas de la justesse & de la précision des idées & des expressions, c'est que nous ne sommes nullement intéressés à les estimer. C'est par ménagement pour cette même paresse que nous regardons le goût comme un don de la nature, comme un instinct supérieur à toute connoissance raisonnée, & enfin comme un sentiment vif & prompt du bon & du mauvais ; sentiment qui nous dispense de tout examen, & réduit toutes les règles de la critique aux deux seuls mots de *délicieux* ou de *détestable*. C'est à cette même paresse que nous devons aussi quelques-uns des avantages que nous avons sur les autres nations. Le peu d'habitude de l'application, qui bientôt nous en rend tout-à-fait incapables, nous fait desirer, dans les ouvrages, une netteté qui supplée à cette incapacité d'attention : nous sommes des enfans qui voulons, dans nos lectures, être toujours soutenus par la lisière de l'ordre. Un auteur doit donc maintenant se donner toutes les peines imaginables pour en épargner à ses lecteurs ; il doit souvent répéter d'après Alexandre : *O Athéniens, qu'il m'en coûte pour être loué de vous !* Or, la nécessité d'être clairs pour être lus, nous rend, à cet égard, supérieurs aux écrivains Anglois :

si ces derniers font peu de cas de cette clarté, c'est que leurs lecteurs y font moins sensibles, & que des esprits plus exercés à la fatigue de l'attention, peuvent suppléer plus facilement à ce défaut. Voilà ce qui, dans une science telle que la métaphysique, doit nous donner quelques avantages sur nos voisins. Si l'on a toujours appliqué à cette science le proverbe : *Point de merveille sans voile*, & si ses ténèbres l'ont rendue long-temps respectable, maintenant notre paresse n'entreprendroit plus de les percer; son obscurité la rendroit méprisable : nous voulons qu'on la dépouille du langage inintelligible dont elle est encore revêtue, qu'on la dégage des nuages mystérieux qui l'environnent. Or, ce desir, qu'on ne doit qu'à la paresse, est l'unique moyen de faire une science de choses de cette même métaphysique, qui jusqu'à présent n'a été qu'une science de mots. Mais, pour satisfaire, sur ce point, le goût du public, il faut, comme le remarque l'illustre historiographe de l'académie de Berlin, » que les esprits, brisant les » entraves d'un respect trop superstitieux, connoissent les limites qui doivent éternellement séparer » la raison de la religion; & que les examinateurs » follement révoltés contre tout ouvrage de raisonnement, ne condamnent plus la nation à la frivolité ».

Ce que j'ai dit suffit, je pense, pour nous découvrir en même temps la cause de notre amour pour les historiettes & les romans, de notre habileté en ce genre, de notre supériorité dans l'art frivole, & cependant assez difficile, de dire des riens, & enfin de la préférence que nous donnons à l'esprit d'agrément sur tout autre genre d'esprit; préférence qui nous accoutume à regarder l'homme d'esprit comme

diver
tomi
plus
l'Eur

N
route
vern
leur
de l'
rend
mer
en n
com
de l
emp
ama
l'édu
de f
dans
doiv
vice

Il
mier
de d
due
plus
cept
ame
con
que
fem
met
tuell

divertissant , à l'avilir en le confondant avec le pantomime ; préférence enfin qui nous rend le peuple le plus galant , le plus aimable , mais le plus frivole de l'Europe.

Nos mœurs données , nous devons être tels. La route de l'ambition est , par la forme de notre gouvernement , fermée à la plupart des citoyens ; il ne leur reste que celle du plaisir. Entre les plaisirs , celui de l'amour est le plus vif ; pour en jouir , il faut se rendre agréable aux femmes : dès que le besoin d'aimer se fait sentir , celui de plaire doit donc s'allumer en notre ame. Malheureusement , il en est des amants comme de ces insectes ailés qui prennent la couleur de l'herbe à laquelle ils s'attachent ; ce n'est qu'en empruntant la ressemblance de l'objet aimé , qu'un amant parvient à lui plaire. Or , si les femmes , par l'éducation qu'on leur donne , doivent acquérir plus de frivolités & de graces , que de force & de justesse dans les idées , nos esprits , se modelant sur les leurs , doivent , en conséquence , se ressentir des mêmes vices.

Il n'est que deux moyens de s'en garantir. Le premier , c'est de perfectionner l'éducation des femmes , de donner plus de hauteur à leur ame , plus d'étendue à leur esprit. Nul doute qu'on ne l'élevât aux plus grandes choses , si l'on avoit l'amour pour précepteur , & que la main de la beauté jettât dans notre ame les semences de l'esprit & de la vertu. Le second moyen (& ce n'est pas certainement celui que je conseillerois) , ce seroit de débarrasser les femmes d'un reste de pudeur , dont le sacrifice les met en droit d'exiger le culte & l'adoration perpétuelle de leurs amants. Alors les faveurs des femmes,

devenues plus communes, paroîtroient moins précieuses ; alors les hommes , plus indépendants , plus sages , ne perdroient près d'elles que les heures consacrées aux plaisirs de l'amour , & pourroient , par conséquent , étendre & fortifier leur esprit par l'étude & la méditation. Chez tous les peuples & dans tous les pays voués à l'idolâtrie des femmes, il faut en faire des romaines ou des sultanes ; le milieu entre ces deux partis est le plus dangereux.

Ce que j'ai dit ci-dessus prouve que c'est à la diversité des gouvernements , & , par conséquent , des intérêts des peuples , qu'on doit attribuer l'étonnante variété de leurs caractères , de leur génie & de leur goût. Si l'on croit quelquefois appercevoir un point de ralliement pour l'estime générale ; si , par exemple , la science militaire est , chez presque tous les peuples , regardée comme la première , c'est que le grand capitaine est , presque en tous les pays , l'homme le plus utile , du moins jusqu'à la convention d'une paix universelle & inaltérable. Cette paix une fois confirmée , on donneroit , sans contredit , aux hommes célèbres dans les sciences , les loix , les lettres & les beaux-arts , la préférence sur le plus grand capitaine du monde : d'où je conclus que l'intérêt général est , dans chaque nation , le dispensateur unique de son estime.

C'est à cette même cause , comme je vais le prouver , qu'on doit attribuer le mépris injuste ou légitime , mais toujours réciproque , que les nations ont pour leurs mœurs , leurs usages & leurs caractères différents.

CHAPITRE XXI.

Le mépris respectif des Nations tient à l'intérêt de leur vanité.

Il en est des nations comme des particuliers : si chacun de nous se croit infaillible, place la contradiction au rang des offenses, & ne peut estimer ni admirer dans autrui que son propre esprit, chaque nation n'estime pareillement dans les autres que les idées analogues aux siennes; toute opinion contraire est donc entre elles un germe de mépris.

Qu'on jette un coup-d'œil rapide sur l'univers. Ici, c'est l'Anglois qui nous prend pour des têtes frivoles, lorsque nous le prenons pour une tête brûlée. Là, c'est l'Arabe, qui, persuadé de l'infaillibilité de son Kalife, se rit de la sotte crédulité du Tartare qui croit le grand Lama immortel. Dans l'Afrique, c'est le Negre, qui, toujours en adoration devant une racine, une patte de crabe, ou la corne d'un animal, ne voit dans la terre qu'une masse immense de divinités, & se moque de la di-fette où nous sommes de dieux; tandis que le Musulman, peu instruit, nous accuse d'en reconnoître trois. Plus loin, ce sont les habitants de la montagne de Bata : ils sont persuadés que tout homme qui mange avant sa mort un coucou rôti, est un saint; ils se moquent, en conséquence de l'Indien. Quoi de plus ridicule, lui disent-ils, que d'approcher une vache du lit d'un malade, & d'imaginer que, si la

vache , dont on tire la queue , vient à piffer , & qu'il tombe quelques gouttes de son urine sur le moribond , ce moribond est un saint ? Quoi de plus absurde aux Bramines que d'exiger de leurs nouveaux convertis que , pendant six mois , ils se tiennent , pour toute nourriture , à la fiente de vache (1).

C'est toujours sur une semblable différence de mœurs & de coutumes qu'est fondé le mépris respectif des nations. C'est par ce motif (2) que l'habitant d'Antioche méprisoit jadis , dans l'empereur Julien , cette simplicité de mœurs & cette frugalité qui lui méritoient l'admiration des Gaulois. La différence de religion , & , par conséquent , d'opinion , déterminoit , dans le même temps , des chrétiens plus zélés que justes , à noircir , par les plus infames calomnies , la mémoire d'un prince qui , diminuant les impôts , rétablissant la discipline militaire , & ranimant la vertu expirante des Romains , a si justement mérité d'être mis au rang de leurs plus grands empereurs (3).

(1) *Théâtre de l'idolâtrie*, par Abraham Roger.

La vache , au rapport de Vincent le Blanc , est réputée sainte & sacrée au Calicut. Il n'est point d'être qui généralement ait plus de réputation de sainteté : il paroît que la coutume de manger , par pénitence , de la fiente de vache , est fort ancienne en Orient.

(2) Blessé de nos mépris , » Je ne connois de sauvage , » dit le Caraïbe , que l'Européen , qui n'adopte aucun de » mes usages ». *De l'orig. & des mœurs des Caraïbes*, par La Borde.

(3) On grava , à Tarfe , sur le tombeau de Julien : *Ci gît Julien , qui perdit la vie sur les bords du Tigre. Il fut un excellent empereur & un vaillant guerrier*,

Qu'on jette les yeux de toutes parts ; tout est plein de ces injustices. Chaque nation , convaincue qu'elle seule possède la sagesse , prend toutes les autres pour folles , & ressemble assez au Marilanois (1), qui , persuadé que sa langue est la seule de l'univers , en conclut que les autres hommes ne savent pas parler.

S'il descendoit du ciel un sage , qui , dans sa conduite , ne consultât que les lumières de la raison ; ce sage passeroit universellement pour fou. Il seroit , dit Socrate , vis-à-vis des autres hommes , comme un médecin que des pâtissiers accuseroient , devant un tribunal d'enfants , d'avoir défendu les pâtés & les tartelettes , & qui sûrement y paroîtroit coupable au premier chef. En vain appuyeroit-il ses opinions sur les démonstrations les plus fortes ; toutes les nations seroient , à son égard , comme ce peuple de bossus , chez lequel , disent les Fabulistes Indiens , passa un dieu , beau , jeune & bien fait : ce dieu , ajoutent-ils , entre dans la capitale ; il s'y voit environné d'une multitude d'habitants ; sa figure leur paroît extraordinaire : les ris & les brocards annoncent leur étonnement : on alloit pousser plus loin les outrages , si , pour l'arracher à ce danger , un des habitants , qui sans doute avoit vu d'autres hommes que des bossus , ne se fut tout-à-coup écrié : Eh ! mes amis , qu'allons-nous faire ? N'insultons point ce malheureux contrefait : si le ciel nous a fait à tous le don de la beauté , s'il a orné notre dos d'une montagne de chair ; pleins de reconnoissance pour les immortels , allons au temple en rendre grâces

(1) *Voyages de la compagnie des Indes Hollandoises.*

aux dieux. Cette fable est l'histoire de la vanité humaine. Tout peuple admire ses défauts, & méprise les qualités contraires : pour réussir dans un pays, il faut être porteur de la bosse de la nation chez laquelle on voyage.

Il est, dans chaque pays, peu d'avocats qui plaident la cause des nations voisines, & peu d'hommes qui reconnoissent en eux le ridicule dont ils accusent l'étranger, & qui prennent exemple sur je ne sais quel Tartare qui fit, à ce sujet, adroitement rougir le grand Lama lui-même de son injustice.

Ce Tartare avoit parcouru le Nord, visité les pays des Lapons, & même acheté du vent de leurs forciers (1). De retour en son pays, il raconte ses aventures : le grand Lama veut les entendre, il pâme de rire à ce récit. De quelle folie, disoit-il, l'esprit humain n'est-il pas capable ! que de coutumes bizarres ! quelle crédulité dans les Lapons ! Sont-ce des hommes ? Oui, vraiment, répondit le Tartare : Apprends même quelque chose de plus étrange ; c'est que ces Lapons, si ridicules avec leurs forciers, ne rient pas moins de notre crédulité que tu ris de la leur. Impie ! répond le grand Lama, oses-tu bien prononcer ce blasphème, & comparer ma religion avec la leur ? Pere éternel, reprit le Tartare, avant que l'imposition sacrée de ta main sur ma tête m'ait lavé de mon péché, je te représenterai que, par tes ris, tu ne dois pas enga-

(1) Les Lapons ont des forciers qui vendent aux voyageurs des cordelettes, dont le nœud, délié à certaine hauteur, doit donner un certain vent.

ger tes sujets à faire un profane usage de leur raison. Si l'œil sévère de l'examen & du doute se portoit sur tous les objets de la croyance humaine, qui fait si ton culte même seroit à l'abri des railleries de l'incrédulité ? Peut-être que ta sainte urine & tes saints excréments (1), que tu distribues en présent aux princes de la terre, leur paroîtroient moins précieux ; peut-être n'y trouveroient-ils plus la même faveur, n'en saupoudreroient-ils plus leurs ragoûts, & n'en mêleroient-ils plus dans leurs sauces. Déjà l'impiété nie à la Chine les neuf incarnations de Vishnou. Toi, dont la vue embrasse le passé, le présent & l'avenir, tu nous l'as répété souvent ; c'est au talisman d'une croyance aveugle que tu dois ton immortalité & ta puissance sur la terre : sans la soumission entière à tes dogmes, obligé de quitter ce séjour de ténèbres, tu remonterois au ciel, ta patrie. Tu fais que les Lamas, soumis à ta puissance, doivent un jour t'élever des autels dans toutes les parties du monde : qui peut t'assurer qu'ils exécutent ce projet sans le secours de la crédulité humaine ; & que, sans elle, l'examen, toujours impie, ne prît les Lamas pour des forciers Lapons qui vendent du vent aux fots qui l'achètent ? Excuse donc, ô Fo vivant ! les discours que me dicte l'intérêt de ton culte ; & que le Tartare apprenne de toi à respecter l'ignorance & la crédulité dont le ciel, toujours impénétrable dans ses vues, paroît se servir pour te soumettre la terre.

(1) On donne au grand Lama le nom de *Pere éternel*. Les princes sont friands de ses excréments. *Histoire générale des Voyages*, tome VII.

Peu d'hommes font , à cet exemple , sentir à leur nation le ridicule dont elle se couvre aux yeux de la raison , lorsque , sous un nom étranger , elle rit de sa propre folie ; mais il est encore moins de nations qui fussent profiter de pareils avis. Toutes sont si scrupuleusement attachées à l'intérêt de leur vanité , qu'en tout pays l'on ne donnera jamais le nom de sages qu'à ceux qui , comme disoit Mr. de Fontenelle , *sont sous de la folie commune*. Quelque bizarre que soit une fable , elle est toujours crue de quelques nations ; & quiconque en doute est traité de fou par cette même nation. Dans le royaume de Juida , où l'on adore le Serpent , quel homme oseroit nier le conte que les Marabous font d'un cochon qui , disent-ils , insulta à la divinité du Serpent⁽¹⁾ , & le mangea. Un saint Marabou , ajoutent ils , s'en apperçoit , en porte ses plaintes au roi. Sur le champ , arrêt de mort contre tous les cochons : l'exécution s'ensuit ; & la race en alloit être anéantie , lorsque les peuples représenterent au roi que , pour un coupable , il n'étoit pas juste de punir tant d'innocents : ces remontrances suspendent la colere du prince ; on apaise le grand Marabou , le massacre cesse , & les cochons ont ordre , à l'avenir , d'être plus respectueux envers la divinité. Voilà , s'écrient les Marabous , comme le Serpent fait allumer la colere des rois , pour se venger des impies : que l'univers reconnoisse sa divinité , & son temple , à son sacrificeur , à l'ordre de Marabou destiné à le servir , enfin , aux vierges consacrées à son culte. Si , retiré au

(1) *Voyages de Guinée & de la Cayenne* , par le pere Labat.

fond de son sanctuaire, le dieu Serpent, invisible aux yeux même du roi, ne reçoit ses demandes, & ne rend ses réponses que par l'organe des prêtres, ce n'est point aux mortels à porter sur ces mystères un œil profane : leur devoir est de croire, de se prosterner & d'adorer.

En Asie, au contraire, lorsque les Perses, tout fouillés (1) du sang des Serpents immolés au dieu du bien, couraient au temple des Mages se vanter de cet acte de piété, s'imagine-t-on qu'un homme qui les auroit arrêtés pour leur prouver le ridicule de leur opinion, en eût été bien reçu ? Plus une opinion est folle, plus il est honnête & dangereux d'en démontrer la folie.

Aussi, Mr. de Fontenelle a-t-il toujours répété, que, *s'il tenoit toutes les vérités dans sa main, il se garderoit bien de l'ouvrir pour les montrer aux hommes*. En effet, si la découverte d'une seule a, dans l'Europe même, fait traîner Galilée dans les prisons de l'inquisition, à quel supplice ne condamneroit-on pas celui qui les révéleroit toutes (2) ?

Parmi les lecteurs raisonnables qui rient dans cet instant de la sottise de l'esprit humain, & qui s'indignent du traitement fait à Galilée, peut-être n'en est-il aucun, qui, dans le siècle de ce philosophe, n'en eût sollicité la mort. Ils eussent alors eu des opinions

(1) Beaufobre. *Histoire du Manichéisme*.

(2) Penfer, dit Aristippe, c'est s'attirer la haine irréconciliable des ignorants, des foibles, des superstitieux & des hommes corrompus, qui tous se déclarent hautement contre tous ceux qui veulent saisir, dans les choses, ce qu'il y a de vrai & d'essentiel.

différentes : & dans quelles cruautés ne nous précipite pas le barbare & fanatique attachement pour nos opinions ? Combien cet attachement n'a-t-il pas semé de maux sur la terre ? attachement cependant, dont il seroit également juste , utile & facile de se défaire.

Pour apprendre à douter de ses opinions, il suffit d'examiner les forces de son esprit, de considérer le tableau des sottises humaines, de se rappeler que ce fut six cents ans après l'établissement des universités, qu'il en sortit enfin un homme extraordinaire (1), que son siecle persécuta , & le mit ensuite aux rangs des demi-dieux , pour avoir enseigné aux hommes à n'admettre pour vrais que les principes dont ils auroient des idées claires ; vérité dont peu de gens sentent toute l'étendue : pour la plupart des hommes , les principes ne renferment point de conséquences.

Quelle que soit la vanité des hommes , il est certain que, s'ils se rappelloient souvent de pareils faits ; si, comme Mr. de Fontenelle, ils se disoient souvent à eux-mêmes : *Personne n'échappe à l'erreur ; serois-je le seul homme infaillible ? ne seroit-ce pas dans les choses même que je soutiens avec le plus de fanatisme que je me tromperois ?* Si les hommes avoient cette idée habituellement présente à l'esprit, ils seroient plus en garde contre leur vanité, plus attentifs aux objections de leurs adversaires, plus à portée d'appercevoir la vérité ; ils seroient plus doux , plus tolérants , & sans doute auroient

(1) Descartes.

une moins haute opinion de leur sagesse. Socrate répétoit souvent : *Tout ce que je fais, c'est que je ne fais rien.* On fait tout dans notre siècle, excepté ce que Socrate favoit. Les hommes ne se surprennent si souvent en erreur, que parce qu'ils sont ignorants, & qu'en général leur folie la plus incurable, c'est de se croire sages.

Cette folie, commune à toutes les nations, & produite en partie par leur vanité, leur fait non-seulement mépriser les mœurs & les usages différents des leurs, mais leur fait encore regarder, comme un don de la nature, la supériorité que quelques-unes d'entre elles ont sur les autres : supériorité qu'elles ne doivent qu'à la constitution politique de leur état.





CHAPITRE XXII.

Pourquoi les Nations mettent au rang des dons de la nature les qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur gouvernement.

La vanité est encore le principe de cette erreur : & quelle nation peut triompher d'une pareille erreur ? Supposons , pour en donner un exemple , qu'un François accoutumé à parler assez librement , à rencontrer çà & là quelques hommes vraiment citoyens , quitte Paris , & débarque à Constantinople ; quelle idée se formera-t-il des pays soumis au despotisme , lorsqu'il considérera l'avilissement où s'y trouve l'humanité ? qu'il appercevra par-tout l'empreinte de l'esclavage ? qu'il verra la tyrannie infecter , de son souffle , les germes de tous les talents & de toutes les vertus , porter l'abrutissement , la crainte servile & la dépopulation du Caucase jusqu'à l'Égypte ? qu'enfin il apprendra qu'enfermé dans son ferrail , tandis que le Persan bat ses troupes & ravage ses provinces , le tranquille Sultan , indifférent aux calamités publiques , boit son sorbet , caresse ses femmes , fait étrangler ses Bachas , & s'ennuie ? Frappé de la lâcheté & de la servitude de ces peuples , à la fois animé du sentiment de l'orgueil & de l'indignation ; quel François ne se croira pas d'une nature supérieure au Turc ? En est-il beaucoup qui sentent que le mépris pour une nation est toujours un mépris injuste ? que c'est de la forme , plus ou

moins heureuse, des gouvernements que dépend la supériorité d'un peuple sur un autre ? & qu'enfin ce Turc peut lui faire la même réponse qu'un Perse fit à un soldat Lacédémonien, qui lui reprochoit la lâcheté de sa nation : Pourquoi m'insulter ? lui disoit-il ; sache qu'il n'est plus de nation par-tout où l'on reconnoît un maître absolu. Un roi est l'ame universelle d'un état despotique ; c'est son courage ou sa foiblesse qui fait languir ou qui vivifie cet empire. Vainqueurs sous Cyrus, si nous sommes vaincus sous Xercès, c'est que Cyrus eût à fonder le trône où Xercès s'est assis en naissant ; c'est que Cyrus eut, en naissant, des égaux ; c'est que Xercès fut toujours environné d'esclaves : & les plus vils, tu le fais, habitent les palais des rois. C'est donc la lie de la nation que tu vois aux premiers postes ; c'est l'écume des mers qui s'est élevée sur leur surface. Reconnois l'injustice de tes mépris. Et si tu en doutes, donne-nous les loix de Sparte, prends Xercès pour maître ; tu seras le lâche, & moi le héros.

Rappelons-nous le moment où le cri de la guerre avoit réveillé toutes les nations de l'Europe, où son tonnerre se faisoit entendre du Nord au Midi de la France (1) : supposons qu'en ce moment un républicain, encore tout échauffé de l'esprit de citoyen, arrive à Paris, & se présente dans la bonne compagnie ; quelle surprise pour lui de voir chacun y traiter, avec indifférence, les affaires publiques, & ne s'y occuper vivement que d'une mode, d'une histoire galante, ou d'un petit chien !

(1) Dans la dernière guerre, lorsque les ennemis entrèrent en Provence.

Frappé, à cet égard, de la différence qui se trouve entre notre nation & la sienne, il n'est presque point d'Anglois qui ne se croie un être d'une nature supérieure; qui ne prenne les François pour des têtes frivoles, & la France pour le royaume Babiole: ce n'est pas qu'il ne pût facilement s'appercevoir que c'est non-seulement à la forme de leur gouvernement que ses compatriotes doivent cet esprit de patriotisme & d'élévation inconnu à tout autre pays qu'aux pays libres; mais qu'ils le doivent encore à la position physique de l'Angleterre.

En effet, pour sentir que cette liberté, dont les Anglois sont si fiers, & qui renferme réellement le germe de tant de vertus, est moins le prix de leur courage qu'un don du hasard, considérons le nombre infini de factions qui jadis ont déchiré l'Angleterre; & l'on sera convaincu que, si les mers, en embrassant cet empire, ne l'eussent rendu inaccessible aux peuples voisins, ces peuples, en profitant des divisions des Anglois, ou les eussent subjugués, ou du moins eussent fourni à leurs rois des moyens de les asservir, & qu'ainsi leur liberté n'est point le fruit de leur sagesse. Si, comme ils le prétendent, ils ne la tenoient que d'une fermeté & d'une prudence particulière à leur nation; après le crime affreux commis dans la personne de Charles I, n'auraient-ils pas du moins tiré de ce crime le parti le plus avantageux? Auraient-ils souffert que, par des services & des processions publiques, on mît au rang des martyrs un prince qu'il étoit de leur intérêt, disent quelques-uns d'entre eux, de faire regarder comme une victime immolée au bien général, & dont le supplice, nécessaire au monde,

devoit

devoit
droit
traire
dra d
pays
verne
terre
que l
au bo
conti
Un
mais
à fa
dans
-prit,
jama
C
dons
de f
con
L
prit
que
ou
leur
L
con
le f
ren
rale
hon
Ne
des

devoit à jamais épouvanter quiconque entreprendroit de soumettre les peuples à une autorité arbitraire & tyrannique ? Tout Anglois sensé conviendra donc que c'est à la position physique de son pays qu'il doit sa liberté ; que la forme de son gouvernement ne pourroit subsister telle qu'elle est en terre ferme , sans être infiniment perfectionnée ; & que l'unique & légitime sujet de son orgueil se réduit au bonheur d'être né insulaire plutôt qu'habitant du continent.

Un particulier fera , sans doute , un pareil aveu , mais jamais un peuple. Jamais un peuple ne donnera à sa vanité les entraves de la raison : plus d'équité dans ses jugements supposeroit une suspension d'esprit , trop rare dans les particuliers , pour la trouver jamais dans une nation.

Chaque peuple mettra donc toujours au rang des dons de la nature , les vertus qu'il tient de la forme de son gouvernement. L'intérêt de sa vanité le lui conseillera : & qui résiste au conseil de l'intérêt ?

La conclusion générale de ce que j'ai dit de l'esprit , considéré par rapport aux pays divers , c'est que l'intérêt est le dispensateur unique de l'estime ou du mépris que les nations ont pour leurs mœurs , leurs coutumes & leurs genres d'esprit différents.

La seule objection qu'on puisse opposer à cette conclusion , est celle-ci : Si l'intérêt , dira-t-on , étoit le seul dispensateur de l'estime accordée aux différents genres de science & d'esprit , pourquoi la morale , utile à toutes les nations , n'est-elle pas la plus honorée ? Pourquoi le nom des Descartes , des Newton est-il plus célèbre que ceux des Nicole , des La Bruyere & de tous les Moralistes , qui ,

peut-être, ont, dans leurs ouvrages, fait preuve d'autant d'esprit ? C'est, répondrai-je, que les grands phyficiens ont, par leurs découvertes, quelquefois servi l'univers, & que la plupart des Moralistes n'ont été, jusqu'à présent, d'aucun secours à l'humanité. Que sert de répéter, sans cesse, qu'il est beau de mourir pour la patrie ? Un apophtegme ne fait point un héros. Pour mériter l'estime, les Moralistes devoient employer, à la recherche des moyens propres à former des hommes braves & vertueux, le temps & l'esprit qu'ils ont perdu à composer des maximes sur la vertu. Lorsqu'Omar écrivoit aux Syriens : *J'envoie contre vous des hommes aussi avides de la mort que vous l'êtes des plaisirs* ; alors les Sarrafins, trompés par les prestiges de l'ambition & de la crédulité, ne voyoient dans le ciel, que le partage de la valeur & de la victoire ; & , dans l'enfer, que celui de la lâcheté & de la défaite. Ils étoient alors animés du plus violent fanatisme ; & ce sont les passions & non les maximes de morale qui forment les hommes courageux. Les Moralistes devoient le sentir, & savoir que, semblable au sculpteur, qui, d'un tronc d'arbre, fait un dieu ou un banc, le législateur forme à son gré des héros, des génies & des gens vertueux. J'en atteste les Moscovites, transformés en hommes par Pierre-le-Grand.

En vain les peuples, follement amoureux de leur législation, cherchent-ils, dans l'inexécution de leurs loix, la cause de leurs malheurs. L'inexécution des loix, dit le sultan Mahmouth, est toujours la preuve de l'ignorance du législateur. La récompense, la punition, la gloire & l'infamie, soumises à ses

volontés, sont quatre especes de divinités avec lesquelles il peut toujours opérer le bien public, & créer des hommes illustres en tous les genres.

Toute l'étude des Moralistes consiste à déterminer l'usage qu'on doit faire de ces récompenses & de ces punitions, & les secours qu'on en peut tirer pour lier l'intérêt personnel à l'intérêt général. Cette union est le chef-d'œuvre que doit se proposer la morale. Si les citoyens ne pouvoient faire leur bonheur particulier, sans faire le bien public, il n'y auroit alors de vicieux que les fous; tous les hommes seroient nécessités à la vertu; & la félicité des nations seroit un bienfait de la morale: or, qui doute que, dans cette supposition, cette science ne fût infiniment honorée, & que les écrivains, excellents en ce genre, ne fussent, du moins, par l'équitable & reconnoissante postérité, mis au rang des Solon, des Lycurgue & des Confucius?

Mais, repliquera-t-on; l'imperfection de la morale & la lenteur de ses progrès ne peuvent être qu'un effet du peu de proportion qui se trouve entre l'estime accordée aux Moralistes, & les efforts d'esprit nécessaires pour perfectionner cette science. L'intérêt général, ajoutera-t-on, ne préside donc pas à la distribution de l'estime publique?

Pour répondre à cette objection, il faut, dans les obstacles insurmontables, qui se sont, jusqu'à présent, opposés à l'avancement de la morale, chercher les causes de l'indifférence avec laquelle on a, jusqu'à présent, regardé une science dont les progrès annoncent toujours ceux de la législation, & que, par conséquent, tous les peuples ont intérêt de perfectionner.



CHAPITRE XXIII.

Des causes qui , jusqu'à présent , ont retardé les progrès de la morale.

Si la poésie , la géométrie , l'astronomie , & généralement toutes les sciences tendent plus ou moins rapidement à leur perfection , lorsque la morale semble à peine sortir du berceau ; c'est que les hommes , forcés , en se rassemblant en société , de se donner & des loix & des mœurs , ont dû se faire un système de morale avant que l'observation leur en eût découvert les vrais principes. Le système fait , l'on a cessé d'observer : aussi nous n'avons , pour ainsi dire , que la morale de l'enfance du monde ; & comment la perfectionner ?

Pour hâter les progrès d'une science , il ne suffit pas que cette science soit utile au public ; il faut que chacun des citoyens , qui composent une nation , trouve quelque avantage à la perfectionner. Or , dans les révolutions qu'ont éprouvé tous les peuples de la terre , l'intérêt public , c'est-à-dire , celui du plus grand nombre , sur lequel doivent toujours être appuyés les principes d'une bonne morale , ne s'étant pas toujours trouvé conforme à l'intérêt du plus puissant ; ce dernier , indifférent au progrès des autres sciences , a dû s'opposer efficacement à ceux de la morale.

L'ambitieux , en effet , qui s'est le premier élevé au dessus de ses concitoyens ; le tyran , qui les a

foulés à ses pieds; le fanatique, qui les y tient prosternés; tous ces divers fléaux de l'humanité, toutes ces différentes especes de scélérats, forcés, par leur intérêt particulier, d'établir des loix contraires au bien général, ont bien senti que leur puissance n'avoit pour fondement que l'ignorance & l'imbécillité humaine: aussi ont-ils toujours imposé silence à quiconque, en découvrant aux nations les vrais principes de la morale, leur eût révélé tous leurs malheurs & tous leurs droits, & les eût armées contre l'injustice.

Mais, repliquera-t-on, si dans les premiers siècles du monde, lorsque les despotes tenoient les nations asservies sous un sceptre de fer, il étoit alors de leur intérêt de voiler aux peuples les vrais principes de la morale; principes qui, les soulevant contre les tyrans, eussent fait à chaque citoyen un devoir de la vengeance: aujourd'hui que le sceptre n'est plus le prix du crime; que, remis d'un consentement unanime entre les mains des princes, l'amour des peuples l'y conserve; que la gloire & le bonheur d'une nation, réfléchis sur le souverain, ajoutent à sa grandeur & à sa félicité: quels ennemis de l'humanité, dira-t-on, s'opposent encore aux progrès de la morale?

Ce ne sont plus les rois, mais deux autres especes d'hommes puissants. Les premiers sont les fanatiques, & je ne les confonds point avec les hommes vraiment pieux: ceux-ci sont les soutiens des maximes de la religion; ceux-là en sont les destructeurs: les uns sont amis de (1) l'humanité; les autres, doux

(1) Ils diroient volontiers aux persécuteurs, comme les

au dehors & barbares au dedans, ont la voix de Jacob & les mains d'Esau : indifférents aux actions honnêtes, ils se jugent vertueux, non sur ce qu'ils font, mais seulement sur ce qu'ils croient; la crédulité des hommes est, selon eux, l'unique mesure de leur probité (1). Ils haïssent mortellement, disoit la reine Chrifine, quiconque n'est pas leur dupe; & leur intérêt les y nécessite : ambitieux, hypocrites & discrets, ils sentent que, pour s'affervir les peuples, ils doivent les aveugler : aussi ces impies crient-ils sans cesse à l'impiété contre tout homme né pour éclairer les nations; toute vérité nouvelle leur est suspecte; ils ressemblent aux enfants que tout effraie dans les ténèbres.

La seconde espece d'hommes puissants, qui s'opposent aux progrès de la morale, sont les demi-politiques. Entre ceux-ci, il en est qui, naturellement portés au vrai, ne sont ennemis des vérités nouvelles, que parce qu'ils sont paresseux, & qu'ils voudroient se soustraire à la fatigue d'attention nécessaire pour les examiner. Il en est d'autres qu'animent des motifs dangereux, & ceux-ci sont les plus

Scythes à Alexandre : *Tu n'es donc pas Dieu, puisque tu fais du mal aux hommes ?* Si les chrétiens, à l'occasion de Saturne ou du Moloch Carthaginois, auquel on sacrifioit des hommes, ont tant de fois répété que la cruauté d'une pareille religion étoit une preuve de sa fausseté; combien de fois nos prêtres fanatiques n'ont-ils pas donné lieu aux hérétiques de rétorquer, contre eux, cet argument ? Parmi nous, que de prêtres de Moloch !

(1) Aussi ont-ils toutes les peines du monde à convenir de la probité d'un hérétique.

à craindre ; ce sont des hommes dont l'esprit est dépourvu de talents , & l'ame de vertus , auxquels , pour être de grands scélérats , il ne manque que du courage : incapables de vues élevées & neuves , ces derniers croient que leur considération tient au respect imbécille ou feint qu'ils affichent pour toutes les opinions & les erreurs reçues : furieux contre tout homme qui veut en ébranler l'empire , ils arment (1) contre lui les passions & les préjugés même

(1) L'intérêt est toujours le motif caché de la persécution : nul doute que l'intolérance ne soit , chrétiennement & politiquement , un mal. On n'en est point à se repentir de la révocation de l'édit de Nantes. Ces disputes , dirait-on , sont dangereuses. Oui , quand l'autorité y prend part : alors l'intolérance d'un parti force quelquefois l'autre à prendre les armes. Que le magistrat ne s'en mêle point , les théologiens s'accommoderont après s'être dit quelques injures. Ce fait est prouvé par la paix dont on jouit dans les pays tolérants. Mais , réplique-t-on , cette tolérance convenable à certains gouvernements , seroit peut-être funeste à d'autres : les Turcs , dont la religion est une religion de sang , & le gouvernement une tyrannie , ne sont-ils pas encore plus tolérants que nous ? On voit des églises à Constantinople , & point de mosquées à Paris ; ils ne tourmentent point les Grecs sur leur croyance ; & leur tolérance n'allume point de guerre.

A considérer cette question en qualité de chrétien , la persécution est un crime. Presque par-tout , l'évangile , les Apôtres & les Peres , prêchent la douceur & la tolérance. St. Paul & St. Chrysostôme disent qu'un évêque doit s'acquitter de sa place , en gagnant les hommes par la persuasion , & non par la contrainte ; les évêques , ajoutent-ils , ne regnent que sur ceux qui le veulent , bien dis-

qu'ils méprisent , & ne cessent d'effaroucher les foibles esprits par le mot de *nouveauté*.

Comme si les vérités devoient bannir les vertus de la terre; que tout y fût tellement à l'avantage du vice, qu'on ne pût être vertueux sans être imbécille, que la morale en démontrât la nécessité; & que l'étude de cette science devînt , par conséquent, funeste à l'univers; ils veulent qu'on tienne les peuples prosternés devant les préjugés reçus, comme

férents, en cela, des rois qui regnent sur ceux qui ne le veulent pas.

On condamna, en Orient, le concile qui avoit consenti à faire brûler Bogomile.

Quel exemple de modération St. Basile ne donna-t-il pas, dans le quatrième siècle de l'église, lorsqu'on agitoit la question de la divinité du Saint-Esprit? question qui causoit alors tant de trouble. Ce saint, dit St. Grégoire de Nazianze, quoiqu'attaché à la vérité du dogme de la divinité du Saint-Esprit, consentit alors qu'on ne donnât point le titre de Dieu à la troisième personne de la Trinité.

Si cette condescendance si sage, suivant le sentiment de Mr. de Tillemont, fut condamnée par quelques faux zélés; s'ils accusèrent St. Basile de trahir la vérité par son silence; cette même condescendance fut approuvée par les hommes les plus célèbres & les plus pieux de ce temps-là, entre autres par le grand St. Athanase, que l'on ne soupçonnoit point de manquer de fermeté.

Ce fait est détaillé dans Mr. de Tillemont, *Vie de St. Basile*, art. 63, 64 & 65. Cet auteur ajoute que le Concile écuménique de Constantinople approuva la conduite de St. Basile en l'imitant.

St. Augustin dit qu'on ne doit ni condamner ni punir celui qui n'a pas, de Dieu, la même idée que nous; à

devant les crocodiles sacrés de Memphis. Fait-on quelque découverte en morale ? C'est à nous seuls, disent-ils, qu'il faut la révéler ; nous seuls, à l'exemple des initiés de l'Égypte, devons en être les dépositaires : que le reste des humains soit enveloppé des ténèbres du préjugé, l'état naturel de l'homme est l'aveuglement.

Assez semblables à ces médecins, qui, jaloux de la découverte de l'émétique, abusèrent de la crédu-

moins, dit-il, que ce ne fût par haine pour Dieu ; ce qui est impossible. St. Athanase, dans ses *Epîtres ad Solitarios*, tome I. p. 855, dit que les persécutions des Ariens sont la preuve qu'ils n'ont ni piété, ni crainte de Dieu. Le propre de la piété, ajoute-t-il, est de persuader, & non de contraindre ; il faut prendre exemple sur le Sauveur, qui laisse à chacun la liberté de le suivre. Il dit plus haut, pag. 830, que pour faire adopter ses opinions, le diable, pere du mensonge, a besoin de haches & de coignées ; mais le Sauveur est la douceur même : il frappe ; si on ouvre, il entre ; si on le refuse, il se retire. Ce n'est point avec des épées, des dards, des prisons, des soldats, & enfin à main armée, qu'on enseigne la vérité, mais par la voix de la persuasion.

On n'a réellement recours à la force qu'au défaut de raisons. Qu'un homme nie que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, on en rit, on ne le persécute point. Le feu & les gibets ont souvent servi d'arguments aux théologiens ; ils ont, à cet égard, donné prise sur eux aux hérétiques & aux incrédules. Jesus-Christ ne faisoit violence à personne ; il disoit seulement : *Voulez-vous me suivre ?* L'intérêt n'a pas toujours permis à ses ministres d'imiter sa modération.

lité de quelques prélats pour excommunier un remède dont les secours sont si prompts & si salutaires, ils abusent de la crédulité de quelques hommes honnêtes, mais dont la probité stupide & séduite pourroit, sous un gouvernement moins sage, traîner au supplice la probité éclairée d'un Socrate.

Tels sont les moyens dont se sont servi ces deux especes d'hommes pour imposer silence aux esprits éclairés. En vain, pour leur résister, s'appuyeroit-on de la faveur publique. Lorsqu'un citoyen est animé de la passion de la vérité & du bien général, je fais qu'il s'exhale toujours de son ouvrage un parfum de vertu qui le rend agréable au public, & que ce public devient son protecteur : mais comme, sous le bouclier de la reconnoissance & de l'estime publique, on n'est pas à l'abri des persécutions de ces fanatiques ; parmi les gens sages, il en est très-peu d'assez vertueux pour oser braver leur fureur.

Voilà quels obstacles insurmontables se sont, jusqu'à présent, opposés aux progrès de la morale, & pourquoi cette science, presque toujours inutile, a, conséquemment à mes principes, toujours mérité peu d'estime.

Mais ne peut-on faire sentir aux nations l'utilité qu'elles tireroient d'une excellente morale ? & ne pourroit-on pas hâter les progrès de cette science, en honorant davantage ceux qui la cultivent ? Vu l'importance de la matiere, au risque d'une digression, je vais traiter ce sujet.



CHAPITRE XXIV.

Des moyens de perfectionner la morale.

Il suffit, pour cet effet, de lever les obstacles que mettent à ses progrès les deux especes d'hommes que j'ai cités. L'unique moyen d'y réussir est de les démasquer ; de montrer, dans les protecteurs de l'ignorance, les plus cruels ennemis de l'humanité ; d'apprendre aux nations que les hommes sont, en général, encore plus stupides que méchants ; qu'en les guérissant de leurs erreurs, on les guériroit de la plupart de leurs vices ; & que s'opposer, à cet égard, à leur guérison, c'est commettre un crime de leze-humanité.

Tout homme qui, dans l'histoire, considere le tableau des miseres publiques, s'apperçoit bientôt que c'est l'ignorance qui, plus barbare encore que l'intérêt, a versé le plus de calamités sur la terre. Frappé de cette vérité, on est toujours tenté de s'écrier : Heureuse la nation où, du moins, les citoyens ne se permettroient que des crimes d'intérêt ! Combien l'ignorance les multiplie-t-elle ! Que de sang n'a-t-elle pas fait répandre sur les autels (1) !

(1) Un roi du Mexique, dans la consécration d'un temple, fit sacrifier, en quatre jours, six mille quatre cent huit hommes, au rapport de Gemelli Carreri, tome VI, page 56.

Dans l'Inde, les Brachmanes de l'école de Niagam pro-

Cependant l'homme est fait pour être vertueux : en effet, si c'est dans le plus grand nombre que réside essentiellement la force, & dans la pratique des actions utiles au plus grand nombre que consiste la justice, il est évident que la justice est, par sa nature, toujours armée du pouvoir nécessaire pour réprimer le vice & nécessiter les hommes à la vertu.

siterent de leur faveur auprès des princes, pour faire massacrer les Baudhistes dans plusieurs royaumes : ces Baudhistes sont athées & les autres déistes. Balta fut le prince qui fit répandre le plus de sang : pour se purifier de ce crime, il se brûla en grande solemnité sur la côte d'Oricha. Il est à remarquer que ce furent les déistes qui firent couler le sang humain. Voyez les *Lettres du P. Pont, jésuite*.

Les prêtres de Meroé, dans l'Ethiopie, dépêchoient, quand il leur plaisoit, un courrier au roi, pour lui ordonner de mourir. Voyez Diodore.

Quiconque tue le roi de Sumatra, est élu roi. C'est, disent les peuples, par cet assassinat que le ciel déclare ses volontés. Chardin rapporte qu'il a entendu un prédicateur, qui, déclamant sur le faste des Sophis, disoit qu'ils étoient athées à brûler; qu'il s'étonnoit qu'on les laissât vivre; & que de tuer un Sophi, étoit une action plus agréable à Dieu, que de conserver la vie à dix hommes de bien. Combien de fois a-t-on fait parmi nous le même raisonnement ?

C'est, sans doute, à la vue de tant de sang, répandu par le fanatisme, que l'abbé de Longuerue, si profond dans l'histoire, disoit que, si l'on mettoit, dans les deux bassins d'une balance, le bien & le mal que les religions ont fait, le mal l'emporteroit sur le bien. Tom. I. pag. 11.

Ne prenez point de maison, dit, à ce sujet, une sentence Persane, dans un quartier dont le menu peuple soit ignorant & dévot.

Si le crime audacieux & puissant met si souvent à la chaîne la justice & la vertu , & s'il opprime les nations , ce n'est que par le secours de l'ignorance : c'est elle qui , cachant à chaque nation ses véritables intérêts , empêche l'action & la réunion de ses forces , & met , par ce moyen , le coupable à l'abri du glaive de l'équité.

A quel mépris faut-il donc condamner quiconque veut retenir les peuples dans les ténèbres de l'ignorance ? L'on n'a point , jusqu'à présent , assez fortement insisté sur cette vérité ; non qu'on doive renverser en un jour tous les autels de l'erreur ; je fais avec quel ménagement on doit avancer une opinion nouvelle ; je fais même qu'en les détruisant , on doit respecter les préjugés , & qu'avant d'attaquer une erreur généralement reçue , il faut envoyer , comme les colombes de l'arche , quelques vérités à la découverte , pour voir si le déluge des préjugés ne couvre point encore la face du monde , si les erreurs commencent à s'écouler , & si l'on apperçoit çà & là pointer dans l'univers quelques isles où la vertu & la vérité puissent prendre terre pour se communiquer aux hommes.

Mais tant de précautions ne se prennent qu'avec des préjugés peu dangereux. Que doit-on à des hommes qui , jaloux de la domination , veulent abrutir les peuples pour les tyranniser ? Il faut , d'une main hardie , briser le talisman d'imbécillité auquel est attachée la puissance de ces génies malfaisants ; découvrir aux nations les vrais principes de la morale ; leur apprendre qu'insensiblement entraînées vers le bonheur apparent ou réel , la douleur & le plaisir sont les seuls moteurs de l'univers moral ; & que le

sentiment de l'amour de soi est la seule base sur laquelle on puisse jetter les fondemens d'une morale utile.

Comment se flatter de dérober aux hommes la connoissance de ce principe ? Pour y réussir, il faut donc leur défendre de sonder leurs cœurs, d'examiner leur conduite, d'ouvrir ces livres d'histoire, où l'on voit les peuples, de tous les siècles & de tous les pays, uniquement attentifs à la voix du plaisir, immoler leurs semblables, je ne dis pas à de grands intérêts, mais à leur sensualité & à leur amusement. J'en prends à témoin & ces viviers où la gourmandise barbare des Romains noyoit des esclaves, & les donnoit en pâture à leurs poissons, pour en rendre la chair plus délicate ; & cette isle du Tibre, où la cruauté des maîtres transportoit les esclaves infirmes, vieux & malades, & les y laissoit périr dans le supplice de la faim : j'en atteste encore les débris de ces vastes & superbes arènes, où sont gravés les fastes de la barbarie humaine ; où le peuple le plus policé de l'univers sacrifioit des milliers de gladiateurs au seul plaisir que produit le spectacle des combats ; où les femmes accouroient en foule ; où ce sexe, nourri dans le luxe, la mollesse & les plaisirs, ce sexe qui, fait pour l'ornement & les délices de la terre, semble ne devoir respirer que la volupté, portoit la barbarie au point d'exiger des gladiateurs blessés, de tomber, en mourant, dans une attitude agréable. Ces faits, & mille autres pareils, sont trop avérés, pour se flatter d'en dérober aux hommes la véritable cause. Chacun sait qu'il n'est pas d'une autre nature que les Romains, que la différence de son éducation produit la différence de ses sentimens, &

le fait frémir au seul récit d'un spectacle que l'habitude lui eût, sans doute, rendu agréable, s'il fût né sur les bords du Tibre. En vain quelques hommes, dupes de leur paresse à s'examiner, & de leur vanité à se croire bons, s'imaginent devoir à l'excellence particulière de leur nature les sentiments humains dont ils seroient affectés à un pareil spectacle : l'homme sensé convient que la nature, comme le dit Pascal (1), & comme le prouve l'expérience, n'est rien autre chose que notre première habitude. Il est donc absurde de vouloir cacher aux hommes le principe qui les meut.

Mais supposons qu'on y réussit : quel avantage en retireroient les nations ? On ne seroit certainement que voiler aux yeux des gens grossiers le sentiment de l'amour de soi ; on n'empêcheroit point l'action de ce sentiment sur eux ; on n'en changeroit point les effets ; les hommes ne seroient point autres qu'ils sont : cette ignorance ne leur seroit donc point utile. Je dis de plus, qu'elle leur seroit nuisible : c'est, en effet, à la connoissance du principe de l'amour de soi, que les sociétés doivent la plupart des avantages dont elles jouissent : cette connoissance, toute imparfaite qu'elle est encore, a fait sentir aux peuples la nécessité d'armer de puissance la main des magistrats ; elle a fait confusément appercevoir au législateur la nécessité de fonder sur la base de l'intérêt personnel les principes de la probité. Sur quelle

(1) Sextus Empiricus avoit dit, avant lui, que nos principes naturels ne sont peut-être que nos principes accoutumés.

autre base, en effet, pourroit-on les appuyer ? Serroit-ce sur les principes de ces fausses religions, qui, dira-t-on, toutes fausses qu'elles sont, pourroient être utiles au bonheur temporel des hommes (1) ? Mais la plupart de ces religions sont trop absurdes pour donner de pareils états à la vertu. On ne l'appuyera pas non plus sur les principes de la vraie religion ; non que la morale n'en soit excellente, que ses maximes n'élèvent l'âme jusqu'à la sainteté, & ne la remplissent d'une joie intérieure, avant-goût de la joie céleste ; mais parce que ces principes ne pourroient convenir qu'au petit nombre de chrétiens répandus sur la terre ; & qu'un philosophe, qui, dans ses écrits, est toujours censé parler à l'univers, doit donner à la vertu des fondements sur lesquels toutes les nations puissent également bâtir, & , par conséquent, l'édifier sur la base de l'intérêt personnel. Il doit se tenir d'autant plus fortement attaché à ce principe, que des motifs d'intérêt temporel, maniés avec adresse par un législateur habile, suffisent pour former des hommes vertueux. L'exemple des Turcs, qui, dans leur religion, admettent le dogme de la nécessité, principe destructif de toute religion, & qui peuvent, en conséquence, être regardés comme des déistes ; l'exemple des Chinois matérialistes ; (2) celui des Saducéens, qui nioient l'immortalité

(1) Cicéron ne le pensoit pas ; puisque, tout homme en place qu'il étoit, il croyoit devoir montrer au peuple le ridicule de la religion païenne.

(2) Le P. Le Comte & la plupart des jésuites conviennent que tous les Lettrés sont athées. Le célèbre abbé de Longuerue est de ce sentiment.

de l'ame , & qui recevoient chez les Juifs le titre de justes par excellence ; enfin , l'exemple des Gymnosophistes , qui , toujours accusés d'athéisme , & toujours respectés pour leur sagesse & leur retenue , remplissoient , avec la plus grande exactitude , les devoirs de la société ; tous ces exemples , & mille autres pareils , prouvent que l'espoir ou la crainte des peines ou des plaisirs temporels , sont aussi efficaces , aussi propres à former des hommes vertueux , que ces peines & ces plaisirs éternels , qui , considérés dans la perspective de l'avenir , sont communément une impression trop foible pour y sacrifier des plaisirs criminels , mais présents.

Comment ne donneroit-on pas la préférence aux motifs d'intérêt temporel ? Ils n'inspirent aucune de ces pieuses & saintes cruautés que condamne (1) notre

(1) Lorsque Bayle dit que la religion , humble , patiente & bienfaisante dans les premiers siècles , est devenue depuis une religion ambitieuse & sanguinaire ; qu'elle fait passer au fil de l'épée tout ce qui lui résiste ; qu'elle appelle les bourreaux , invente les supplices , envoie des bulles pour exciter les peuples à la révolte , anime les conspirations , & enfin ordonne le meurtre des princes ; Bayle prend l'œuvre de l'homme pour celui de la religion ; & les chrétiens n'ont que trop souvent été des hommes. Lorsqu'ils étoient en petit nombre , ils ne parloient que de tolérance : leur nombre & leur crédit s'étant accrus , ils prêcherent contre la tolérance. Bellarmin dit à ce sujet que , si les chrétiens ne détrônèrent pas les Néron & les Dioclétien , ce n'est pas qu'ils n'en eussent le droit , mais ils n'en avoient pas la force : aussi faut-il convenir qu'ils en ont fait usage dès qu'ils l'ont pu. Ce fut à main armée que les empereurs détruisirent le paganisme , qu'ils

religion, cette loi d'amour & d'humanité, mais dont ses ministres ont fait si souvent usage; cruautés qui feront à jamais la honte des siècles passés, l'horreur & l'étonnement des siècles à venir.

De quelle surprise, en effet, ne doit point être faisi, & le citoyen vertueux, & le chrétien pénétré de cet esprit de charité tant recommandé dans l'évangile, lorsqu'il jette un coup-d'œil sur l'univers passé! Il y voit différentes religions évoquer toutes le fanatisme, & s'abreuver de sang humain (1). Ici,

combattirent les hérésies, qu'ils prêcherent l'évangile aux Frisons, aux Saxons, & dans tout le Nord. Tous ces faits prouvent qu'on n'abuse que trop souvent des principes d'une religion sainte.

(1) Dans l'enfance du monde, le premier usage que l'homme fait de sa raison, c'est de se créer des dieux cruels; c'est par l'effusion du sang humain qu'il pense se les rendre propices; c'est dans les entrailles palpitantes des vaincus qu'il lit les arrêts du destin. Après d'horribles imprécations, le Germain voue à la mort tous ses ennemis; son ame ne s'ouvre plus à la pitié, la commisération lui paroîtroit un sacrilège. Pour calmer la colère des Néréides, des peuples policés attachent Andromède au rocher; pour appaiser Diane, & s'ouvrir la route de Troie, Agamemnon lui-même traîne Iphigénie à l'autel, Calchas la frappe, & croit honorer les dieux.

Au lieu de la note (1) on lit dans l'édition originale : Les païens n'accuserent pas d'abord les chrétiens d'assassinats ni d'incendies, mais ils les convainquirent, dit Tacite, du crime d'insociabilité; crime, ajoute l'historien, qui leur fut toujours commun avec les juifs, gens opiniâtres, attachés à leur croyance, & qui, pénétrés de l'esprit de fanatisme, portoient aux autres nations une haine implacable. Plusieurs autres

ce sont des chrétiens , libres , comme le prouve Warburton , d'exercer leur culte , s'ils n'eussent pas voulu détruire celui des idoles , qui par leur intolérance excitent la persécution des païens : Là , ce sont différentes sectes de chrétiens acharnées les unes contre les autres , qui déchirent l'empire de Constantinople : plus loin , s'élève en Arabie une religion nouvelle ; elle commande aux Sarrafins de parcourir la terre le fer & la flamme à la main. Aux irruptions de ces Barbares , on voit succéder la guerre contre les infidèles : sous l'étendard des Croisés , des nations entières désertent l'Europe pour inonder l'Asie , pour exercer sur leur route les plus affreux brigandages , & courir s'ensevelir dans les sables de l'Arabie & de l'Egypte. C'est ensuite le fanatisme qui met les armes à la main des princes chrétiens ; il ordonne aux catholiques le massacre des hérétiques ; il fait reparoître sur la terre ces tortures inventées par les Phalaris , les Busris & les Néron ; il dresse , il allume en Espagne les bûchers de l'inquisition , tandis que les pieux Espagnols quittent leurs ports , traversent les mers , pour planter la croix & la désolation en Amérique (1). Qu'on jette les yeux

auteurs , cités dans Grotius , en portent le même témoignage. Abdas , évêque de Perse , renversa un temple de Mages ; & son fanatisme excita une longue persécution contre les chrétiens , & des guerres cruelles entre les Romains & les Perses.

(1) Aussi , dans un épître , qu'on suppose adressée à Charles-Quint , on fait ainsi parler un Américain :

... Ce n'est point nous qui sommes les barbares :

R 2

sur le Nord , le Midi , l'Orient & l'Occident du monde , par-tout l'on voit le couteau sacré de la religion levé sur le sein des femmes , des enfants , des vieillards ; & la terre fumante du sang des victimes immolées aux faux dieux ou à l'Etre suprême , n'offrir de toutes parts que le vaste , le dégoûtant & l'horrible charnier de l'intolérance. Or , quel homme vertueux , & quel chrétien , si son ame tendre est remplie de la divine onction qui s'exhale des maximes de l'évangile , s'il est sensible aux plaintes des malheureux , & s'il a quelquefois effuyé leurs larmes , ne seroit point , à ce spectacle , touché de compassion pour l'humanité (1) , & n'essayeroit

*Ce sont , Seigneur , ce sont vos Cortes , vos Pizarres ,
Qui , pour nous mettre au fait d'un système nouveau ,
Assemblent , contre nous , le prêtre & le bourreau.*

(1) C'est à l'occasion de la persécution que Thémisté le sénateur , dans un écrit adressé à l'empereur Valens , lui dit : » Est-ce un crime de penser autrement que vous ? » Si les chrétiens sont divisés entre eux , les philosophes » le sont bien. La vérité a une infinité de faces , sous lesquelles on peut l'envisager. Dieu a gravé dans tous les » cœurs du respect pour ses attributs ; mais chacun est le » maître de témoigner ce respect de la manière qu'il croit » la plus agréable à la divinité : personne n'est en droit » de le gêner sur ce point «.

St. Grégoire de Nazianze estimoit beaucoup ce Thémisté ; c'est à lui qu'il écrit : » Vous êtes le seul , ô Thémisté ! » qui luttiez contre la décadence des lettres : vous êtes » à la tête des gens éclairés ; vous savez philosopher dans » les plus hautes places , joindre l'étude au pouvoir , & » les dignités à la science «.

point de fonder la probité, non sur des principes aussi respectables que ceux de la religion, mais sur des principes dont il soit moins facile d'abuser, tels que sont les motifs d'intérêt personnel ?

Sans être contraires aux principes de notre religion, ces motifs suffisent pour nécessiter les hommes à la vertu. La religion des païens, en peuplant l'Olympe de scélérats, étoit, sans contredit, moins propre que la nôtre à former des hommes justes : qui peut, cependant, douter que les premiers Romains n'aient été plus vertueux que nous ? Qui peut nier que les maréchauffées n'aient désarmé plus de brigands que la religion ? que l'Italien, plus dévot que le François, n'ait, le chapelet en main, fait plus d'usage du stilet & du poison ? & que, dans les temps où la dévotion est plus ardente & la police plus imparfaite, il ne se commette infiniment plus de crimes (1) que dans les siècles où la dévotion s'attédie, & la police se perfectionne ?

C'est donc uniquement par de bonnes loix (2)

(1) Il est peu de gens que la religion retienne. Que de crimes commis, même par ceux qui sont chargés de nous guider dans les voies du salut ! La Saint-Barthelemi, l'assassinat de Henri III, le massacre des Templiers, &c. &c. en sont la preuve.

(2) Eusebe, *Préparation évangélique*, liv. VI. chap. 10, rapporte ce fragment remarquable d'un philosophe Syrien, nommé Bardezanes : *Apud Seras lex est qua cædes, scortatio, furtum & simulachrorum cultus omnis prohibetur; quare in amplissima regione, non templum videas, non lenam, non meretricem, non adulteram, non furem in jus raptum, non homicidam, non toxicum.* » Chez les Seres, la loi défend le meurtre, la fornication, le vol & toute espèce de

qu'on peut former des hommes vertueux. Tout l'art du législateur consiste donc à forcer les hommes, par le sentiment de l'amour d'eux-mêmes, d'être toujours justes les uns envers les autres. Or, pour composer de pareilles loix, il faut connoître le cœur humain ; & préliminairement savoir que les hom-

» culte religieux ; de sorte que , dans cette vaste région ,
 » on ne voit ni temple , ni adultere , ni maquerelle , ni
 » fille de joie , ni voleur , ni assassin , ni empoisonneur » :
 preuve que les loix suffisent pour contenir les hommes.

On ne finiroit point , si l'on vouloit donner la liste de tous les peuples , qui , sans idée de Dieu , ne laissent pas de vivre en société , & plus ou moins heureusement , selon l'habileté plus ou moins grande de leur législateur. Je ne citerai que les noms de ceux qui , les premiers , s'offriront à ma mémoire.

Les Marianois , avant qu'on leur prêchât l'évangile , n'avoient , dit le P. Jobien , jésuite , ni autels , ni temples , ni sacrifices , ni prêtres : ils avoient seulement chez eux quelques fourbes , nommés *Macanas* , qui prédisoient l'avenir. Ils croient cependant un enfer & un paradis : l'enfer est une fournaise où le diable bat les ames avec un marteau , comme le fer dans la forge : le paradis est un lieu plein de coco , de sucre & de femmes. Ce n'est ni le crime ni la vertu qui ouvrent l'enfer ou le paradis ; ceux qui meurent d'une mort violente , ont l'enfer pour partage , & les autres le paradis. Le P. Jobien ajoute qu'au sud des isles Mariannes , sont trente-deux isles , habitées par des peuples qui n'ont absolument ni religion , ni connoissance de la divinité , & qui ne s'occupent qu'à boire , manger , &c.

Les Caraïbes , au rapport de la Borde , employé à leur conversion , n'ont ni prêtres , ni autels , ni sacrifices , ni idée de la divinité. Ils veulent être bien payés par ceux

mes, sensibles pour eux seuls, indifférents pour les autres, ne sont nés ni bons ni méchants, mais prêts à être l'un ou l'autre, selon qu'un intérêt commun les réunit ou les divise; que le sentiment de préférence que chacun éprouve pour soi, sentiment auquel est attachée la conservation de l'espèce, est gravé

qui veulent les faire chrétiens. Ils croient que le premier homme, nommé *Longuo*, avoit un gros nombril, d'où sortirent les hommes. Ce *Longuo* est le premier agent; il avoit fait la terre sans montagnes, qui, selon eux, furent l'ouvrage d'un déluge. L'envie fut une des premières créatures; elle répandit beaucoup de maux sur la terre: elle se croyoit très-belle; mais, ayant vu le soleil, elle alla se cacher, & ne parut plus que de nuit.

Les Chiriguanes ne reconnoissent aucune divinité. *Lettre édif. recueil 24.*

Les Giagues, selon le P. Cavassy, ne reconnoissent aucun être distinct de la matière, & n'ont pas même, dans leur langue, de mot pour exprimer cette idée: leur seul culte est celui de leurs ancêtres, qu'ils croient toujours vivants: ils s'imaginent que leur prince commande à la pluie.

Dans l'Indoustan, dit le P. Pons, jésuite, il est une secte de Brachmanes, qui pense que l'esprit s'unit à la matière, & s'y embarrasse; que la sagesse, qui purifie l'ame, & qui n'est autre chose que la science de la vérité, produit la délivrance de l'esprit, par le moyen de l'analyse. Or, l'esprit, selon ces Brachmanes, se dégage tantôt d'une forme, tantôt d'une qualité, par ces trois vérités: *Je ne suis en aucune chose, aucune chose n'est en moi, le moi n'est point.* Lorsque l'esprit sera délivré de toutes ses formes, voilà la fin du monde. Ils ajoutent que, loin d'aider l'esprit à se dégager de ses formes, les religions ne font que serrer les liens dans lesquelles il s'embarrasse.

par la nature d'une maniere ineffaçable (1) ; que la sensibilité physique a produit en nous l'amour du plaisir & la haine de la douleur ; que le plaisir & la douleur ont ensuite déposé & fait éclore dans tous les cœurs le germe de l'amour de soi , dont le développement a donné naissance aux passions , d'où sont sortis tous nos vices & toutes nos vertus.

C'est par la méditation de ces idées préliminaires , qu'on apprend pourquoi les passions , dont l'arbre défendu n'est , selon quelques rabbins , qu'une ingénieuse image , portent également sur leur tige les fruits du bien & du mal ; qu'on aperçoit le mécanisme qu'elles emploient à la production de nos vices & de nos vertus ; & qu'enfin un législateur découvre le moyen de nécessiter les hommes à la probité , en forçant les passions à ne porter que des fruits de vertu & de sagesse.

Or , si l'examen de ces idées , propres à rendre les hommes vertueux , nous est interdit par les deux especes d'hommes puissants , cités ci-dessus , l'unique moyen de hâter les progrès de la morale seroit donc , comme je l'ai dit plus haut , de faire voir , dans ces protecteurs de la stupidité , les plus cruels ennemis de l'humanité , de leur arracher le sceptre qu'ils tiennent de l'ignorance , & dont ils se servent pour commander aux peuples abrutis. Sur quoi j'observerai que ce moyen simple & facile dans la spéculation , est très-difficile dans l'exécution ; non qu'il

(1) Le soldat & le corsaire desirerent la guerre ; & personne ne leur en fait un crime. On sent qu'à cet égard leur intérêt n'est point assez lié à l'intérêt général.

ne naissent des hommes qui , à des esprits vastes & lumineux , unissent des âmes fortes & vertueuses. Il est des hommes qui , persuadés qu'un citoyen sans courage est un citoyen sans vertu , sentent que les biens & la vie même d'un particulier ne sont , pour ainsi dire , entre ses mains , qu'un dépôt qu'il doit toujours être prêt de restituer , lorsque le salut du public l'exige : mais de pareils hommes sont toujours en trop petit nombre pour éclairer le public : d'ailleurs , la vertu est toujours sans force , lorsque les préjugés d'un siècle y attachent la rouille du ridicule. Aussi la morale & la législation , que je regarde comme une seule & même science , ne feront-elles que des progrès insensibles.

C'est uniquement le laps du temps qui pourra rappeler ces siècles heureux désignés par les noms d'Astree ou de Rhée , qui n'étoient que l'ingénieux emblème de la perfection de ces deux sciences.



CHAPITRE XXV.

De la probité par rapport à l'univers.

S'il existoit une probité par rapport à l'univers, cette probité ne seroit que l'habitude des actions utiles à toutes les nations : or, il n'est point d'action qui puisse immédiatement influer sur le bonheur ou le malheur de tous les peuples. L'action la plus généreuse, par le bienfait de l'exemple, ne produit pas, dans le monde moral, un effet plus sensible que la pierre, jetée dans l'océan, n'en produit sur les mers, dont elle élève nécessairement la surface.

Il n'est donc point de probité pratique, par rapport à l'univers. A l'égard de la probité d'intention, qui se réduiroit au desir constant & habituel du bonheur des hommes, &, par conséquent, au vœu simple & vague de la félicité universelle, je dis que cette espece de probité n'est encore qu'une chimere platonicienne. En effet, si l'opposition des intérêts des peuples les tient, les uns à l'égard des autres, dans un état de guerre perpétuelle ; si les paix conclues entre les nations, ne sont proprement que des trêves comparables au temps qu'après un long combat deux vaisseaux prennent pour se ragréer, & recommencer l'attaque ; si les nations ne peuvent étendre leurs conquêtes & leur commerce qu'aux dépens de leurs voisins ; enfin, si la félicité & l'agrandissement d'un peuple est presque toujours attaché au malheur

& à l'affoiblissement d'un autre ; il est évident que la passion du patriotisme , passion si desirable , si vertueuse & si estimable dans un citoyen , est , comme le prouve l'exemple des Grecs & des Romains , absolument exclusive de l'amour universel.

Il faudroit , pour donner l'être à cette espece de probité , que les nations , par des loix & des conventions réciproques , s'unissent entre elles , comme les familles qui composent un état ; que l'intérêt particulier des nations fût soumis à un intérêt plus général ; & qu'enfin l'amour de la patrie , en s'éteignant dans les cœurs , y allumât le feu de l'amour universel : supposition qui ne se réalisera de long-temps. D'où je conclus qu'il ne peut y avoir de probité pratique , ni même de probité d'intention , par rapport à l'univers ; & c'est en ce point que l'esprit differe de la probité.

En effet , si les actions d'un particulier ne peuvent en rien contribuer au bonheur universel , & si les influences de sa vertu ne peuvent sensiblement s'étendre au-delà des limites d'un empire , il n'en est pas ainsi de ses idées : qu'un homme découvre un spécifique , qu'il invente une machine , telle qu'un moulin à vent , ces productins de son esprit peuvent en faire un bienfaiteur du monde (1).

(1) Aussi l'esprit est-il le premier des avantages , & peut-il infiniment plus contribuer au bonheur des hommes que la vertu d'un particulier. C'est à l'esprit qu'il est réservé d'établir la meilleure législation , de rendre , par conséquent , les hommes le plus heureux qu'il est possible. Il est vrai que , même , le roman de cette législation n'est pas encore fait ; & qu'il s'écoulera bien des siècles avant

D'ailleurs , en matiere d'esprit , comme en matiere de probité , l'amour de la patrie n'est point exclusif de l'amour universel. Ce n'est point aux dépens de ses voisins qu'un peuple acquiert des lumieres : au contraire , plus les nations sont éclairées , plus elles se réfléchissent réciproquement d'idées , & plus la force & l'activité de l'esprit universel s'augmente. D'où je conclus que , s'il n'est point de probité relative à l'univers , il est du moins certains genres d'esprit qu'on peut considérer sous cet aspect.

qu'on en réalise la fiction : mais , enfin , en s'armant de la patience de Mr. l'abbé de Saint-Pierre , on peut prédire d'après lui que tout l'imaginable existera.

Il faut bien que les hommes sentent confusément que l'esprit est le premier des dons ; puisque l'envie permet à chacun d'être le panégyriste de sa probité , & non de son esprit.



CHAPITRE XXVI.

De l'Esprit par rapport à l'univers.

L'esprit, considéré sous ce point de vue, ne sera, conformément aux définitions précédentes, que l'habitude des idées intéressantes pour tous les peuples, soit comme instructives, soit comme agréables.

Ce genre d'esprit est, sans contredit, le plus désirable. Il n'est aucun temps où l'espece d'idées, réputée *esprit* par tous les peuples, ne soit vraiment digne de ce nom. Il n'en est pas ainsi du genre d'idées auquel une nation donne quelquefois le nom d'esprit. Il est, pour chaque nation, un temps de stupidité & d'avilissement, pendant lequel elle n'a point d'idées nettes de l'esprit; elle prodigue alors ce nom à certains assemblages d'idées à la mode, & toujours ridicules aux yeux de la postérité. Ces siècles d'avilissement sont ordinairement ceux du despotisme. Alors, dit un poëte, Dieu prive les nations de la moitié de leur intelligence, pour les endurcir contre les misères & le supplice de la servitude.

Parmi les idées propres à plaire à tous les peuples, il en est d'instructives; ce sont celles qui appartiennent à certains genres de science & d'art: mais il en est aussi d'agréables; telles sont, premièrement, les idées & les sentiments admirés dans certains morceaux d'Homere, de Virgile, de Corneille, du Tasse, de Milton, dans lesquels, comme je l'ai déjà dit,

ces illustres écrivains ne s'arrêtent point à la peinture d'une nation ou d'un siècle en particulier, mais à celle de l'humanité; telles sont, en second lieu, les grandes images dont ces poètes ont enrichi leurs ouvrages.

Pour prouver qu'en quelque genre que ce soit, il est des beautés propres à plaire universellement, je choisis ces mêmes images pour exemple : & je dis que la grandeur est, dans les tableaux poétiques, une cause universelle de plaisir (1); non que tous les hommes en soient également frappés : il en est même d'insensibles aux beautés de la description, comme aux charmes de l'harmonie, & qu'il seroit, à cet égard, aussi injuste qu'inutile de vouloir désabuser : ils ont,

(1) Si les grands tableaux ne nous frappent pas toujours fortement, ce manque d'effet dépend ordinairement d'une cause étrangère à leur grandeur. C'est, le plus souvent, parce que ces tableaux se trouvent unis dans notre mémoire à quelque objet désagréable. Sur quoi j'observerai qu'il est très-rare, à la lecture d'une description poétique, de recevoir uniquement l'impression pure, que doit faire sur nous la vue exacte de cette image. Tous les objets participent à la laideur ainsi qu'à la beauté des objets auxquels ils sont le plus communément unis; c'est à cette cause qu'on doit attribuer la plupart de nos dégoûts & de nos enthousiasmes injustes. Un proverbe usité dans les places publiques, fût-il, d'ailleurs, excellent, nous paroît toujours bas; parce qu'il se lie nécessairement dans notre mémoire à l'image de ceux qui s'en servent.

Peut-on douter que, par la même raison, les contes d'esprits & de revenants ne redoublent pendant la nuit, aux yeux du voyageur égaré, les horreurs d'une forêt?

par leur insensibilité, acquis le droit malheureux de nier un plaisir qu'ils n'éprouvent pas ; mais ces hommes sont en petit nombre.

En effet, soit que le desir habituel & impatient de la félicité, qui nous fait souhaiter toutes les perfectiones comme des moyens d'accroître notre bonheur, nous rende agréables tous ces grands objets, dont la contemplation semble donner plus d'étendue à notre ame, plus de force & d'élévation à nos idées ; soit que par eux-mêmes les grands objets fassent sur nos sens une impression plus forte, plus continue & plus agréable ; soit enfin quelque autre cause, nous éprouvons que la vue hait tout ce qui la resserre ; qu'elle se trouve gênée dans les gorges d'une montagne, ou

que, sur les Pyrénées, au milieu des déserts, des abymes & des rochers, l'imagination frappée de l'estampe du combat des Titans, ne croie y reconnoître les montagnes d'Ossa & de Pélion, & ne regarde avec frayeur le champ de bataille de ces géants ? Qui doute que le souvenir de ce bocage, décrit par le Camoëns, où les Nymphes, nues, fugitives, & poursuivies par les desirs ardents, tombent aux pieds des Portugais, où l'amour étincelle en leurs yeux, circule en leurs veines, où les paroles se confondent, où l'on n'entend, enfin, que le murmure des soupirs de l'amour heureux ; qui doute, dis-je, que le souvenir d'une description si voluptueuse n'embellisse à jamais tous les bocages ?

Voilà la raison pour laquelle il est si difficile de séparer du plaisir total que nous recevons, à la présence d'un objet, tous les plaisirs particuliers qui sont, pour ainsi dire, réfléchis de la part des objets auxquels ils se trouvent unis.

dans l'enceinte d'un grand mur; qu'elle aime, au contraire, à parcourir une vaste plaine, à s'étendre sur la surface des mers, à se perdre dans un horizon reculé.

Tout ce qui est grand a droit de plaire aux yeux & à l'imagination des hommes: cette espece de beauté l'emporte, dans les descriptions, infiniment sur toutes les autres beautés, qui dépendantes, par exemple, de la justesse des proportions, ne peuvent être ni aussi vivement ni aussi généralement senties, puisque toutes les nations n'ont pas les mêmes idées des proportions.

En effet, si l'on oppose aux cascades que l'art proportionne, aux souterrains qu'il creuse, aux terrasses qu'il élève, les cataractes du fleuve Saint-Laurent, les cavernes creusées dans l'Ethna, les masses énormes de rochers entassés sans ordre sur les Alpes; ne sent-on pas que le plaisir produit par cette prodigalité, cette magnificence rude & grossiere que la nature met dans tous ses ouvrages, est infiniment supérieur au plaisir qui résulte de la justesse des proportions?

Pour s'en convaincre, qu'un homme monte la nuit sur une montagne, pour y contempler le firmament: quel est le charme qui l'y attire? est-ce la symmétrie agréable dans laquelle les astres sont rangés? Mais, ici, dans la voie lactée, ce sont des soleils sans nombre amoncelés, sans ordre, les uns sur les autres; là, ce sont de vastes déserts. Quelle est donc la source de ses plaisirs? l'immensité même du ciel. En effet, quelle idée se former de cette immensité, lorsque des mondes enflammés ne paroissent que des points lumineux, semés çà & là dans les plaines

plaines de l'Éther , lorsque des soleils plus avant engagés dans les profondeurs du firmament , n'y sont apperçus qu'avec peine ? L'imagination qui s'élance de ces dernières sphères , pour parcourir tous les mondes possibles , ne doit-elle pas s'engloutir dans les vastes & immensurables concavités des cieux , se plonger dans le ravissement que produit la contemplation d'un objet qui occupe l'ame toute entière , sans cependant la fatiguer ? C'est aussi la grandeur de ces décorations , qui , dans ce genre , a fait dire que l'art étoit si inférieur à la nature : ce qui , en termes intelligibles , ne signifie rien autre chose , sinon que les grands tableaux nous paroissent préférables aux petits.

Dans les arts susceptibles de ce genre de beauté , tels que la sculpture , l'architecture & la poésie , c'est l'énormité des masses qui place le colosse de Rhodes & les pyramides de Memphis au rang des merveilles du monde. C'est la grandeur des descriptions qui nous fait regarder Milton du moins comme l'imagination la plus forte & la plus sublime. Aussi son sujet , peu fertile en beautés d'une autre espèce , l'étoit-il infiniment en beautés de descriptions. Devenu , par ce sujet , l'architecte du paradis terrestre , il avoit à rassembler , dans le court espace du jardin d'Eden , toutes les beautés que la nature a dispersées sur la terre pour l'ornement de mille climats divers. Porté , par le choix de ce même sujet , sur les bords de l'abîme informe du cahos , il avoit à en tirer cette matière première propre à former l'univers , à creuser le lit des mers , à couronner la terre de montagnes , à la couvrir de verdure , à mouvoir les soleils , à les allumer , à déployer au-

tour d'eux le pavillon des cieux , à peindre enfin la beauté du premier jour du monde , & cette fraîcheur printanière dont sa vive imagination embellit la nature nouvellement éclosé. Il avoit donc non-seulement à nous présenter les plus grands tableaux , mais encore les plus neufs & les plus variés , qui , pour l'imagination des hommes , sont encore deux causes universelles de plaisir.

Il en est de l'imagination comme de l'esprit : c'est par la contemplation & la combinaison , soit des tableaux de la nature , soit des idées philosophiques , que , perfectionnant leur imagination ou leur esprit , les poètes & les philosophes parviennent également à exceller dans des genres très-différents , & dans lesquels il est également rare & , peut-être , également difficile de réussir.

Quel homme , en effet , ne sent pas que la marche de l'esprit humain doit être uniforme , à quelque science ou à quelque art qu'on l'applique ? Si , pour plaire à l'esprit , dit M. de Fontenelle , il faut l'occuper , sans le fatiguer ; si l'on ne peut l'occuper qu'en lui offrant de ces vérités nouvelles , grandes & premières , dont la nouveauté , l'importance & la fécondité fixent fortement son attention ; si l'on n'évite de le fatiguer qu'en lui présentant des idées rangées avec ordre , exprimées par les mots les plus propres , dont le sujet soit un , simple , & , par conséquent , facile à embrasser , & où la variété se trouve identifiée à la simplicité (1) ; c'est pareille-

(1) Il est bon de remarquer que la simplicité , dans un sujet & dans une image , est une perfection relative à la faiblesse de notre esprit.

ment à la triple combinaison de la grandeur , de la nouveauté , de la variété & de la simplicité dans les tableaux qu'est attaché le plus grand plaisir de l'imagination. Si , par exemple , la vue ou la description d'un grand lac nous est agréable , celle d'une mer calme & sans bornes nous est , sans doute , plus agréable encore ; son immensité est pour nous la source d'un plus grand plaisir. Cependant , quelque beau que soit ce spectacle , son uniformité devient bientôt ennuyeuse. C'est pourquoi , si , enveloppée de nuages noirs , & portée par les aquilons , la tempête , personnifiée par l'imagination du poète , se détache du midi , en roulant devant elle les mobiles montagnes des eaux ; qui doute que la succession rapide , simple & variée des tableaux effrayants que présente le bouleversement des mers , ne fasse , à chaque instant , sur notre imagination , des impressions nouvelles , ne fixe fortement notre attention , ne nous occupe sans nous fatiguer , & ne nous plaise , par conséquent , davantage ? Mais , si la nuit vient encore redoubler les horreurs de cette même tempête , & que les montagnes d'eau , dont la chaîne termine & ceintre l'horizon , soient à l'instant éclairées par les lueurs répétées & réfléchies des éclairs & des foudres ; qui doute que cette mer obscure , changée tout-à-coup en une mer de feu , ne forme , par la nouveauté unie à la grandeur & à la variété de cette image , un des tableaux les plus propres à étonner notre imagination ? Aussi l'art du poète , considéré purement comme descripteur , est de n'offrir à la vue que des objets en mouvement ; & même de frapper , s'il le peut , dans ses descriptions , plusieurs sens à la fois. La peinture du mugissement des eaux , du fif-

276 DE L'ESPRIT. DISCOURS II.

flement des vents & des éclats du tonnerre, pourroit-elle ne pas ajouter encore à la terreur secrète, &, par conséquent, au plaisir que nous fait éprouver le spectacle d'une mer en furie ? Au retour du printemps, lorsque l'aurore descend dans les jardins de Marly, pour entr'ouvrir le calice des fleurs, en cet instant les parfums qu'elles exhalent, le gazouillement de mille oiseaux, le murmure des cascades n'augmentent-ils pas encore le charme de ces bosquets enchantés ? Tous les sens sont autant de portes par lesquelles les impressions agréables peuvent entrer dans nos ames : plus on en ouvre à la fois, plus il y pénètre de plaisir.

On voit donc que s'il est des idées généralement utiles aux nations comme instructives, (telles sont celles qui appartiennent directement aux sciences) il en est aussi d'universellement utiles comme agréables ; & que, différent en ce point de la probité, l'esprit d'un particulier peut avoir des rapports avec l'univers entier.

La conclusion de ce discours, c'est que, tant en matière d'esprit, qu'en matière de morale, c'est toujours, de la part des hommes, l'amour ou la reconnaissance qui loue, la haine ou la vengeance qui méprise. L'intérêt est donc le seul dispensateur de leur estime : l'esprit, sous quelque point de vue qu'on le considère, n'est donc jamais qu'un assemblage d'idées neuves, intéressantes ; &, par conséquent, utiles aux hommes, soit comme instructives, soit comme agréables.

Fin du premier Volume.

TABLE SOMMAIRE.

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.

L'objet de ce Discours est de prouver que la *sensibilité physique* & la *mémoire* sont les causes productrices de toutes nos *idées* ; & que tous nos *faux jugements* sont l'effet, ou de nos *passions*, ou de notre *ignorance*.

CHAPITRE PREMIER.

Pag. 1

Exposition des principes.

CHAP. II. *Des Erreurs occasionnées par nos passions.*

16

CHAP. III. *De l'ignorance.*

19

On prouve, dans ce Chapitre, que la seconde source de nos erreurs consiste dans l'ignorance des faits de la comparaison desquels dépend, en chaque genre, la justesse de nos décisions.

CHAP. IV. *De l'abus des Mots.*

37

Quelques exemples des erreurs occasionnées par l'ignorance de la vraie signification des mots.

Il résulte de ce Discours, que c'est dans nos *passions* & notre *ignorance* que sont les sources de nos *erreurs* ; que tous nos *faux jugements* sont l'effet des causes accidentelles qui ne supposent point, dans l'*esprit*, une *faculté de juger* distincte de la *faculté de sentir*.

DISCOURS II.

DE L'ESPRIT PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.

On se propose de prouver, dans ce Discours, que le

278 TABLE SOMMAIRE.

même intérêt, qui préside au jugement que nous portons sur les *actions*, & nous les fait regarder comme *vertueuses*, *vicieuses* ou *permises*, selon qu'elles sont *utiles*, *nuisibles* ou *indifférentes* au public, préside pareillement au jugement que nous portons sur les *idées*; & qu'ainsi, tant en matière de morale que d'esprit, c'est l'intérêt seul qui dicte tous nos jugements: vérité dont on ne peut appercevoir toute l'étendue qu'en considérant la *probité* & l'esprit relativement, 1^o. à un particulier, 2^o. à une petite société, 3^o. à une nation, 4^o. aux différents siècles & aux différents pays, & 5^o. à l'univers.

CHAPITRE PREMIER.

Pag. 50

Idée générale.

CHAP. II. *De la Probité, par rapport à un Particulier.* 56

CHAP. III. *De l'Esprit, par rapport à un Particulier.* 62

On prouve, par les faits, que nous n'estimons, dans les autres, que les idées que nous avons intérêt d'estimer.

CHAP. IV. *De la nécessité où nous sommes de n'estimer que nous dans les autres.* 71

On prouve encore, dans ce Chapitre, que nous sommes, par la paresse & la vanité, toujours forcés de proportionner notre estime pour les idées d'autrui, à l'analogie & à la conformité que ces idées ont avec les nôtres.

CHAP. V. *De la Probité, par rapport à une société particulière.* 83

L'objet de ce Chapitre est de montrer que les sociétés particulières ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur sont utiles: or, l'intérêt de ces sociétés se trouvant souvent opposé à l'intérêt public, elles doivent souvent donner le nom d'honnêtes à des actions réellement nuisibles au public; elles doivent donc, par

TABLE SOMMAIRE. 279

l'éloge de ces actions, souvent séduire la probité
des plus honnêtes gens, & les détourner, à leur
insu, du chemin de la vertu.

CHAP. VI. *Des moyens de s'assurer de la Vertu.* 87

On indique, en ce Chapitre, comment on peut repousser les insinuations des sociétés particulières, résister à leurs séductions, & conserver une vertu inébranlable au choc de mille intérêts particuliers.

CHAP. VII. *De l'Esprit, par rapport aux sociétés particulières.* 95

On fait voir que les sociétés pesent à la même balance le mérite des idées & des actions des hommes. Or, l'intérêt de ces sociétés n'étant pas toujours conforme à l'intérêt général, on sent qu'elles doivent, en conséquence, porter, sur les mêmes objets, des jugements très-différents de ceux du public.

CHAP. VIII. *De la différence des jugements du public, & de ceux des sociétés particulières.* 104

Conséquemment à la différence qui se trouve entre l'intérêt du public & celui des sociétés particulières, on prouve, dans ce Chapitre, que ces sociétés doivent attacher une grande estime à ce qu'on appelle le *bon ton* & le *bel usage*.

CHAP. IX. *Du bon ton & du bel usage.* 111

Le public ne peut avoir, pour ce bon ton & ce bel usage, la même estime que les sociétés particulières.

CHAP. X. *Pourquoi l'homme admiré du public n'est pas toujours estimé des gens du monde.* 122

On prouve qu'à cet égard la différence des jugements du public & des sociétés particulières tient à la différence de leurs intérêts.

CHAP. XI. *De la Probité par rapport au public,* 131

En conséquence des principes ci-devant établis, on fait voir que l'intérêt général préside au jugement que le public porte sur les actions des hommes.

CHAP. XII. *De l'Esprit par rapport au public.* 133

Il s'agit de prouver, dans ce Chapitre, que l'estime du public pour les idées des hommes est toujours proportionnée à l'intérêt qu'il a de les estimer.

CHAP. XIII. *De la Probité, par rapport aux siècles & aux Peuples divers.* 145

L'objet qu'on se propose, dans ce Chapitre, c'est de montrer que les peuples divers n'ont, dans tous les siècles & dans tous les pays, jamais accordé le nom de vertueuses qu'aux actions, ou qui étoient, ou, du moins, qu'ils croyoient utiles au public. C'est pour jeter plus de jour sur cette matière, qu'on distingue, dans ce même Chapitre, deux différentes especes de vertus.

CHAP. XIV. *Des vertus de préjugé, & des vraies vertus.* 155

On entend ici par *vertus de préjugé* celles dont l'exacte observation ne contribue en rien au bonheur public; &, par *vraies vertus*, celles dont la pratique assure la félicité des peuples. Conséquemment à ces deux différentes especes de vertus, on distingue dans ce même Chapitre deux différentes especes de *corruptions de mœurs*; l'une *religieuse*, & l'autre *politique*: connoissance propre à répandre de nouvelles lumieres sur la science de la morale.

CHAP. XV. *De quelle utilité peut être à la Morale la connoissance des principes établis dans les Chapitres précédents.* 171

L'objet de ce Chapitre est de prouver que c'est de la législation meilleure ou moins bonne que dépendent les vices ou les vertus des peuples; & que la plupart des Moralistes, dans la peinture qu'ils font des vices, paroissent moins inspirés par l'amour du bien public, que par des intérêts personnels, ou des haines particulières.

CHAP. XVI. *Des Moralistes hypocrites.* 179

Développement des principes précédents.

TABLE SOMMAIRE. 281

CHAP. XVII. *Des avantages qui résultent des principes ci-dessus établis.* 184

Ces principes donnent aux particuliers, aux peuples, & même aux législateurs, des idées plus nettes de la vertu, facilitent les réformes dans les loix, nous apprennent que la science de la morale n'est autre chose que la science même de la législation; & nous fournissent, enfin, les moyens de rendre les peuples plus heureux & les empires plus durables.

CHAP. XVIII. *De l'Esprit, considéré par rapport aux siècles & aux pays divers.* 194

Exposition de ce qu'on examine dans les Chapitres suivants.

CHAP. XIX. *L'estime pour les différents genres d'Esprit, est, dans chaque siècle, proportionnée à l'intérêt qu'on a de les estimer.* 195

CHAP. XX. *De l'Esprit, considéré par rapport aux différents pays.* 218

Il s'agit, conformément au plan de ce Discours, de montrer que l'intérêt est, chez tous les peuples, le dispensateur de l'estime accordée aux idées des hommes; & que les nations, toujours fidèles à l'intérêt de leur vanité, n'estiment, dans les autres nations, que les idées analogues aux leurs.

CHAP. XXI. *Le mépris respectif des Nations tient à l'intérêt de leur vanité.* 229

Après avoir prouvé que les nations méprisent, dans les autres, les mœurs, les coutumes & les usages différents des leurs; on ajoute que leur vanité leur fait encore regarder, comme un don de la nature, la supériorité que quelques-unes d'entre elles ont sur les autres: supériorité qu'elles ne doivent qu'à la constitution politique de leur État.

CHAP. XXII. *Pourquoi les Nations mettent au rang des dons de la nature les qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur gouvernement.* 238

On fait voir, dans ce Chapitre, que la vanité commande aux nations comme aux particuliers; que tout obéit à la loi de l'intérêt; & que, si les nations, conséquemment à cet intérêt, n'ont point pour la morale l'estime qu'elles devroient avoir pour cette science, c'est que la morale, encore au berceau, semble n'avoir, jusqu'à présent, été d'aucune utilité à l'univers.

CHAP. XXIII. *Des Causes qui, jusqu'à présent, ont retardé les progrès de la Morale.* 244

CHAP. XXIV. *Des Moyens de perfectionner la Morale.* 251

CHAP. XXV. *De la probité par rapport à l'univers.* 266

CHAP. XXVI. *De l'Esprit, par rapport à l'univers.* 269

L'objet de ce Chapitre est de montrer qu'il est des idées utiles à l'univers; & que les idées de cette espece sont les seules qui puissent nous faire obtenir l'estime des nations.

La conclusion générale de ce Discours c'est que l'intérêt, ainsi qu'on s'étoit proposé de le prouver, est l'unique dispensateur de l'estime & du mépris attachés aux actions & aux idées des hommes.

Fin de la Table sommaire.